

VERBUM

ANALECTA NEOLATINA

Tomus XII, Fasciculus 1, Junius 2010

Fundavit

GYÖRGY DOMOKOS

Redigit

ANIKÓ ÁDÁM

Ad redigendum consilio adiuverunt

PAUL RICHARD BLUM	(Germania – Hungaria)
CSABA CSUDAY	(Hungaria)
GIUSEPPE FRASSO	(Italia)
CLAUDINE LÉCRIVAIN	(Hispania)
ÉVA MARTONYI	(Hungaria)



PÁZMÁNY PÉTER KATOLIKUS EGYETEM
BÖLCSÉSZETTUDOMÁNYI KAR

ILLUSTRATIONES

- p. 84 *The Continental Fleet at sea* by Nowland Van Powell, from *The American Navies of the Revolutionary War*, 1974.
- p. 110: Joris-Karl Huysmans. Retrieved from <http://en.academic.ru/dic.nsf/enwiki/40655> (July 2010).
- p. 184: Jean-Jacques Rousseau. Retrieved from <http://russellmceuil.blogspot.com/2007/10/jean-jacques-rousseau-1712-1778.html> (July 2010).
- p. 196: Livres pour enfants. From <http://www.cote-momes.com/culture-momes/livres/livres-pour-enfants-les-grands-formats-d365.html> (July 2010).



Typeset by Zoltán Kiss, system L^AT_EX 2_ε.
Main text in 11/13.6 pt Sabon, designed by Jan Tschichold,
paper titles in Palatino, designed by Hermann Zapf.

INDEX

ANIKÓ ÁDÁM	
Centre et périphérie, Centro e periferia, Centro y periféria	3
ARTES	
FRANÇOIS SOULAGES	
Les yeux sont faits pour voir & pour pleurer—La photo- graphie entre Budapest, Prague & Berlin	7
JIRÍ ŠPIČKA	
Francesco Petrarca travelling and writing to Prague's court	27
JOHN A. DEMETRACOPOULOS	
<i>Purchotius Græcus I: Vikentios Damodos' Concise ethics</i>	41
FILOLOGIA	
ISTVÁN GÁBOR CSELÉNYI	
<i>La Tabula Aurea</i>	71
MICHEL BRIX	
Diderot et la colonisation. À propos du « Supplément au <i>Voyage de Bougainville</i> »	98
AGATA SADKOWSKA-FIDALA	
J.-K. Huysmans: un monologue qui n'en finit pas	99
ENKRATISZ RÉVÉSZ	
Al borde del universo hueco Salvador Elizondo: "En la playa"	III
LINGUISTICA	
IMRE SZILÁGYI	
Centro e periferia nella sintassi dell'infinito italiano e latino	121

P. PABLO DEVÍS MÁRQUEZ	
Algunas características aspectuales de los verbos de percepción física en español: <i>ver</i> frente a <i>mirar</i>	141
NÓRA RÓZSAVÁRI	
El nexó copulativo en húngaro y en español	157
IUVENILIA	
ZSUZSANNA HÁMORI NAGY	
«Le temps des ténèbres». La naissance de l'image négative du Moyen Age	167
MARSÓ PAULA	
Leçon de courage—à la frontière de la littérature et de la philosophie	185
MARIETTA KOVÁCS – BEATRIX MONTAGNON	
L'enfant et sa littérature dans la société française	197
RECENSIONES	
Appunti su due recenti volumi dedicati a Angelo Colocci — Giuseppe Frasso	221
Marco Mezzadri: <i>I ferri del mestiere (Auto)formazione per l'insegnante di lingua</i> (2003) — Mária Veronika Gecse	242
Giovanna Bellati: <i>Théophile Gautier journaliste à La Presse: point de vue sur une esthétique théâtrale</i> (2008) — Mihály Benda	244
Anna Sőrés: <i>Typologie et linguistique contrastive. Théories et applications dans la comparaison des langues</i> (2008) — Edit Bors	248

CENTRE ET PÉRIPHÉRIE
CENTRO E PERIFERIA
CENTRO Y PERIFÉRIA

Le présent numéro de *Verbum* propose à ses lecteurs un questionnement sur la problématique du centre et de la périphérie à travers les images (photographie), les genres (philosophie et littérature, monologue infini, enfant et littérature), les pays (voyage), les époques (Moyen Age, Lumières, romantisme) et les langues (espagnol, italien, français).

Puisque tout discours sur le monde s'articule autour de cette opposition, les questions sur l'espace, sur le dehors et le dedans, sur le centre et la périphérie tendent à envahir le champ de la conscience commune, ainsi dédramatisant l'universelle temporalité : tout vivant a quelque part son espace que le temps traverse. L'espace quotidiennement vécu est toujours réversible, le temps ne l'est pas, donc il inquiète. Il n'existe d'espace réel que celui qu'on parcourt. L'étendue au sein de laquelle l'homme se situe devient dense, vide ou invite à l'action, au voyage. Mais au-delà de l'espace tout s'ouvre sur l'infini.

C'est autour de cet espace-là, à la fois centre et périphérie, que fonctionnent l'imagination humaine et la fonction fantasmatique de la langue. Elles donnent forme à l'élévation, à l'abaissement, à la surface, à la profondeur, à la répétition et au retour. Ces images de l'espace deviennent les bases des mythes collectifs et personnels de l'identité. L'immensité de la plaine, des montagnes et de l'Océan évoque les mêmes images : la figure de l'homme au centre du monde.

L'existence de l'homme qui veut sortir de l'enfermement de son être tend toujours vers l'extérieur, mais on ne sait pas si l'on court vers le centre ou l'on s'évade. L'orientation de l'existence implique alors un centre dont le point de départ est le regard de l'homme. Le centre n'est pourtant pas un point, il est un lieu plus ou moins étendu, par rapport auquel se définissent périphérie et décentrement.

Anikó Adám
Rédactrice en chef

ARTES

LES YEUX SONT FAITS POUR VOIR & POUR PLEURER LA PHOTOGRAPHIE ENTRE BUDAPEST, PRAGUE & BERLIN*

FRANÇOIS SOULAGES

Université Paris 8 & Institut National d'Histoire de l'Art
2, rue de la Liberté
93526 Saint-Denis Cedex
France
francois.soulages@wanadoo.fr

Abstract: Press photographers and politicians show us suffering bodies whose event-like visibility make us forget the invisibility of every day life, for the reality of day-to-day life is difficult to notice. We can accept tragedy more easily if heroes participate in it. A life lived in a dictatorship is very long, even if it is short for a historian who deals with long time periods, and it is impossible to capture for a press photographer. This paper deals with the questions that photographers have to face: what is it that they have to capture to be able to uncover the essence of the system? What bodies do they need to photograph? Are they bodies at all?

Keywords: unconsciousness, esthetics, photography, politics, bodies

La photographie des corps politiques ordinaires

Les journalistes sont pires que certains historiens : ils privilégient les événements ; mieux, ils les fabriquent ; et les reporters jouent le jeu, photographiant ces instants prétendument décisifs ; ils sont pris par ce jeu qui, en privilégiant les événements, dispense de penser, de remettre en cause et de changer les structures et les systèmes. Complicité des journalistes photographes avec les politiques : ils mettent en avant les corps glorieux et les corps souffrants, ceux dont la visibilité événementielle nous fait oublier l'invisibilité quotidienne, car le quotidien est dur à voir—à la fois difficile à cerner et douloureux à vivre : une tragédie est plus acceptable avec des hé-

* Version écrite de la conférence tenue le 2 décembre 2009 à l'Institut français de Budapest.

ros, sinon, nous sommes dans la métaphysique ou du moins dans l'histoire de longue durée ; et une vie entière sous une dictature est longue, même si, pour l'historien de la longue durée, elle est relativement courte, même si, pour le journaliste photographe, elle n'est pas à photographier. C'est cela la vraie question que peut se poser le photographe : que doit-on photographier, pour ne pas être dans le déni du fonctionnement des systèmes ? Quels corps ? Des corps ?

La photographie peut en effet être dangereuse : produisant des images de temps qui semblent arrêtés, elle nous plonge parfois dans le semblant de l'arrêt, nous faisant prendre ainsi le mouvement de la vie pour de la fixité, alors que tout n'est que flux et reflux. Mais, en fait, que s'est-il passé entre deux événements ? C'est justement cette interaction et cette tension qui sont intéressantes, cette vie ordinaire des corps qui constitue non pas *la* politique, mais *le* politique du «*zoon politikon*» cher à Aristote.

Des événements, il y en eut en Tchécoslovaquie en 68 et en 89 : Printemps de Prague et Chute du Mur de Berlin ; Le Printemps et La Chute ; et ces événements ne furent pas seulement nationaux, mais aussi internationaux, voire mondiaux. Et ils furent importants. Mais qu'y a-t-il eu entre ? Quel fut cet ordinaire qui a fait ciment entre ces deux extraordinaires ? Ca a continué : «*the show must go on*».

Jindřich Štreit¹ s'est justement confronté à cet ordinaire, ce quotidien, ce banal, et il nous a donné à voir et à nous interroger. Il a fait du Braudel : cet historien immense voulait au départ faire sa thèse sur «Philippe II et la Méditerranée» — en étant comme du côté de l'histoire événementielle, centrée sur un homme célèbre et célébré ; et son directeur lui a conseillé de travailler sur «La Méditerranée sous Philippe II» — histoire d'un lieu, histoire des grandes déterminations ; c'était tout différent ; une autre conception de l'histoire était mise en œuvre. Jindřich Štreit a travaillé ainsi ; une autre conception de la photographie fut mise en œuvre. La manière de photographier est liée à une certaine conception, qu'elle soit consciente ou non, de l'histoire et de la politique ; Tamisier² l'a démontré.

Štreit ne nous montre pas des actions prestigieuses, étonnantes, extraordinaires des hommes, il ne nous photographie pas des héros et des événements ; il fait humblement des photos à partir de la vie ordinaire de femmes et d'hommes ordinaires, à partir de leurs corps, à partir de ce que l'on pourra

¹ Voir : <http://www.jindrichstreit.cz/>

² M. Tamisier : *Texte, art et photographie — La théorisation de la photographie*, Paris : L'Harmattan, 2009.

peut-être appréhender comme leurs corps politiques. Mais sont-ils politiques en soi ou bien grâce ou à cause de la photographie ?

Face à nous, il y a ces photos de Štreit. Que voyons-nous ? Apparemment des corps ; en fait des images. Mais quelles images ? Des images de corps, de corps en situation, de corps dans la vie quotidienne à cette époque, dans ces pays. Non pas des corps d'hommes et de femmes de pouvoir, comme on aurait pu photographier le corps de Philippe II, comme on photographie celui de Sarkozy—corps jouant le corps sportif, corps se donnant comme un grand corps en pleine santé, corps entouré de corps de femmes, corps appareillé de signes de richesse ; non, des corps ordinaires, sans qualité, plutôt usés, des corps photographiés sans grandeur ni exaltation, des corps subissant l'asservissement habituel, des corps fatigués à en mourir. Non pas le premier ou le deuxième corps du roi, mais le corps unique de l'homme moyen.

Mais avec ces photos on voit aussi une image, une image qui nous retient, une image construite qui se donne dans un style, une image qui nous pousse ainsi à la regarder, à la garder à nouveau avec nous : une belle image, mieux une œuvre d'image. Et c'est ça faire une œuvre d'art.

Choisissons quatre photos de Štreit ; décrivons-les ; puis nous essayerons de produire des hypothèses pour mieux comprendre les liens existant entre les corps, la photographie et la politique.

Surdétermination ou légitimité politique

La première photo pourrait s'appeler *Les deux hommes* ou bien *Le couple* : *Les deux hommes* parce qu'elle représente effectivement deux hommes ; mais *Le couple* parce que ces hommes forment un couple ; mais quel couple ? C'est là où la politique intervient ; la politique, c'est l'art de faire du corps collectif, pour le meilleur et pour le pire. Le photographe a déjà mis ces deux images de corps ensemble, le regardeur est tenté d'en faire autant ; d'autant plus que, quand il sait que le photographe travaillait en «Europe de l'Est», il entoure ces deux corps d'un corps social et politique invisible et puissant, bref, il voit autrement l'image. Nous comprenons par là que la politique n'est pas inscrite dans l'image, mais qu'elle peut surgir dans la lecture de l'image ; elle n'est pas dans le degré zéro de sa description, elle apparaît dans le travail problématique de toute description. En effet, il n'y a pas de description neutre ; il n'y a que des descriptions minimales et inappropriées et des descriptions travaillées. Donner comme titre *Les deux hommes* à une photo ne peut avoir d'intérêt que si cela n'est pas évident ou bien si cela permet de distinguer

cette photo parmi d'autres ; dans le premier cas, le travail d'interrogation commence, dans le second cas, il y a repérage de la photo parmi d'autres, mais non analyse.

Effectivement, l'image de deux hommes est donnée avec cette photo ; c'est le message élémentaire auquel on peut la réduire : deux hommes sortent d'une maison dont on ne sait rien ; est-ce une maison particulière, un bâtiment public, une église, autre chose ? On ne sait ; on ne peut savoir ; mais on voudrait savoir. Si ce n'est que l'intérieur de la porte a des moulures, ce qui laisse imaginer, supposer une certaine richesse passée ; tout est là : « une certaine richesse passée... » ; tout est dans des mots qui résonnent dans notre tête et notre imagination, au point parfois que les mots recouvrent les images.

Perte de la richesse plus que richesse même, voilà ce qui est donné à imaginer ; perte de quelque chose plus que perte de la richesse ; perte plus que perte de quelque chose. Ce décor qui entoure les deux personnages induit une certaine réception de l'image des deux hommes. Cela est d'autant plus renforcé que cette richesse semble passée. Mais pourquoi semble-t-elle passée ? Parce que le mur de gauche semble mal entretenu ? Parce qu'il y a (comme) de la neige par terre ? Mais est-ce suffisant ? Dirions-nous cela d'une photo faite en hiver devant une porte du Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg ? Certainement pas. Alors pourquoi tenir un tel propos ? Peut-être, tout simplement, parce que l'homme de gauche semble pauvre : paradoxale démarche qui consiste à dire que le décor engendre cette idée de richesse passée et qui aboutit à reconnaître que cette idée est produite par la relation entre le décor et un des deux personnages ; nous ne pouvons pas réduire une image à l'addition de ses constituants ; c'est un tout dans lequel chaque élément rentre en lien signifiant avec tous les autres, même si cela se joue non-consciemment, voire inconsciemment ; certes, toute image est reçue différemment par des sujets différents non seulement parce que les récepteurs sont différents et — par là-même — ne peuvent l'évaluer que différemment, mais surtout parce que chacun fait un trajet associatif dans l'image qui lui est propre, l'œil n'étant jamais immobile face à une image ou un objet en général.

Donc, nous pouvons voir — on ferait mieux de dire « imaginer » — deux personnages dans un lieu qui nous semble témoigner d'une richesse passée. C'est alors que la réception politique ou partisane semble pouvoir faire retour : on passe de la richesse passée au déclassé, puis à la pauvreté de l'homme de gauche, voire à son hébétude ; la position du corps de ce dernier

est reçue comme la trace, la preuve et la confirmation de cet échec politique qui a amené misère et perte de dignité.

Mais, sommes-nous objectifs quand nous induisons tout cela de notre regard rapide porté, jeté sur cette photo? Ne projetons-nous pas sur elle un préjugé qui nous vient d'ailleurs et d'avant? Le danger est réel : toujours face à une image, toujours pour qui prétend parler d'une image, voire d'image. N'était-ce pas déjà le présupposé possible de l'utilisation que nous avons faite du mot «décor»? En effet il induisait que nous pouvions voir cette scène comme une scène de théâtre, du théâtre social et politique ; en outre, il séparait ces corps de leurs lieux de monstration ; or ces corps qui nous sont donnés à voir le sont *in situ* et dans leur singularité temporelle et événementielle ; ce sont des corps en situation, mieux une situation de corps, voire un ensemble corps-bâtisse.

Revenons donc à l'image même.

Au pied des hommes, apparemment de la neige, ce qui contextualise fortement cette sortie de bâtiment. Mais derrière eux, à droite, un pan noir avec deux lumières : l'intérieur du bâtiment. Donc un contraste très fort entre la porte ouvragée et le vide, entre les détails photographiés précisément et le noir de la photo avec seulement deux tâches blanches ; contraste symbolique exploitable à l'infini marquant une nouvelle opposition, après celle du passé et du présent, celle du dedans et du dehors, celle de la richesse et de la pauvreté, celle de l'information et de son absence, celle du connu et du mystère, celle de la photo qui serait réussie et donnerait à voir et de la photo qui serait ratée et/car toute noire. Ce qui importe peut-être le plus ici, ce ne sont pas les modalités des contrastes et des oppositions que cette structure contraste-opposition dans laquelle vient prendre sens la vision des deux personnages ; d'autant plus que cette structure se nourrit de l'opposition non seulement passé-présent, mais aussi présent-futur ; au point que le noir non seulement de l'intérieur de la bâtisse, mais surtout de la photo peut figurer le passé, les corps des deux hommes le présent, le futur l'étant par l'extérieur de la scène que montre de la main le personnage de droite et qui est le hors-champ de la photo. La force de cette image, c'est non seulement de donner à voir une scène, mais surtout de doubler cette vision par celle de la matérialité de la photo — tantôt le noir de cette dernière, tantôt son hors-champ.

C'est dans cet écrin oppositionnel et photographique que sont reçus nos deux personnages : celui de droite regarde avec un grand sourire en l'air quelque chose, celui de gauche regarde, hébété, ivre ou apeuré, le photographe ; c'est lui en fait le plus lucide.

Leurs corps nous sont donnés sans pour autant être livrés. Dans un premier temps, on pourrait peut-être penser que le corps n'est offert au regard qu'avec le nu ; c'est vrai qu'il est alors sans voile et sans intermédiaire, sans écran et sans dissimulation. Mais est-ce si simple ? Un corps peut-il ne pas être en représentation ? Un corps nu peut-être politique, l'histoire nous l'a montré, ne serait-ce qu'avec les corps des prisonniers. . .

Donc ses corps sont vêtus. Et leurs vêtements fonctionnent comme marqueurs sociaux et comme embrayeurs d'histoire, à la fois de récit et d'inscription dans l'histoire. A gauche, le pauvre, le simplet, l'ivrogne, qui sait ? Avec un bonnet, une chemise dont on ne voit que le col, un pull-over, une veste, un pantalon, des chaussures ; le tout de couleur sombre et assez usé et bon marché. A tel point que l'homme de droite paraît riche, intelligent et en bonne santé ; mais peut-être, à y regarder de plus près, qu'il est aussi ivre : qui peut le dire ? Plus nous regardons une photo, moins nous avons d'assurance sur la situation photographiée, d'autant plus que toute photo peut être une mise en scène.

Toutefois, l'écart est tel entre la posture, l'allure et la joie des deux hommes que l'homme de droite paraît bien habillé : costume, chemise blanche, cravate, chaussure ; alors que le sombre des vêtements disqualifiait le premier, pour le second, c'est au contraire une valorisation — le noir, couleur de l'élégance, de la bourgeoisie, de la richesse conservée. Mais, à y regarder de plus près, est-ce sûr que l'homme de droite soit habillé ainsi ? Ce qui semblait une cravate se révèle être un pull-over, et le costume est fatigué ; bref, les deux hommes sont habillés quasiment de la même manière, mais l'enthousiasme ou l'ivresse de l'un nous donne un temps l'illusion qu'il est un riche bien habillé.

C'est pourquoi ces vêtements nous permettent de nous raconter des histoires. Face à une grande photo, ce n'est pas une seule histoire qui se donne, ce sont des histoires qui surgissent et se contredisent ; c'est pourquoi ces photos et leurs histoires peuvent tellement travailler l'inconscient, car l'inconscient ignore la contradiction. C'est pourquoi il n'est pas illégitime d'appeler cette photo *Le couple*, voulant par là désigner non seulement ces deux hommes et leur ensemble, mais aussi le couplage que l'on produit toujours face à une image en la recevant par le langage et l'interprétation : y a-t-il une image sans mot pour la recevoir ? L'image est destinée à vivre en couple avec le langage.

Et ces hommes nous frappent par leur écart, l'un paraît enthousiaste, l'autre abruti ; le comportement du second explique peut-être celui du pre-



Marc Garanger : *Femmes algériennes* (1960)

mier : « Regarde, comme le soleil est beau ! » semble dire le premier, alors que l'autre n'écoute pas, mis ko par la vie, regardant le photographe et, *de facto*, nous-mêmes, son corps usé par les années vécues dans cette société où il n'a pas trouvé sa voie, ni, encore moins, la voix, alors que l'autre semble heureux par sa capacité à l'émerveillement et au bonheur.

Et c'est pourquoi, il prend l'homme hébété par le bras, geste tendre d'un couple qui avance dans la vie. Mais quelle vie ? Une vie privée, une vie sociale ou une vie politique ? Plus nous regardons cette photo, plus nous en parlons, plus le politique semble s'éloigner et plus le corps se donne comme corps privé, personnel, singulier et particulier.

Et pourtant, pour qui a regardé un jour toute une exposition ou tout un catalogue de Štreit, il est indéniable que le corps présent dans chaque photo s'impose comme politique ; car alors chaque photo renvoie inconsciemment aux autres photos, car, ainsi, chaque corps individuel et, à la limite, social prend son sens par rapport au corps collectif, véritable corps politique. C'est donc la pluralité systémique des photos créée par le style et l'atmosphère des photos de Štreit qui politise à chaque instant toute photo.

Corps personnel, corps social, corps politique : comment les distinguer ? L'exemple des photos faites par Marc Garanger pour l'armée française en Algérie dans les années 50 peut nous éclairer : cet homme photographia des

femmes algériennes dévoilées et donc tête nue. S'il avait photographié une seule femme, s'il y avait une seule photo, on pourrait parler de l'image du *corps personnel* de cette femme particulière, singulière et unique. Comme il y a une série de photos, on peut alors parler de l'image du *corps social* de ces femmes : des paysannes ou bien des femmes d'Alger ou bien des jeunes femmes, etc. . . . Mais, quand on connaît les conditions de production de ces photos, on peut alors parler de l'image du *corps politique* de ces femmes. Ainsi le passage du discours sur le corps personnel au discours sur le corps politique, via le discours sur le corps social n'est possible, dans ce type de cas, que s'il y a d'abord pluralité de photos et ensuite discours évocateur de la politique en général.

Alors, le corps politique n'est-il que le fruit arbitraire et illégitime d'un discours plaqué sur l'image, d'une projection partisane et politique ? Ou bien ce discours qui permet au corps d'être reçu comme politique n'est-il pas un révélateur utile et nécessaire qui nous permet d'aller au-delà des apparences ? En fait, quitter les apparences notamment grâce au discours est non seulement positif, mais légitime, dans la mesure où l'homme se caractérise — et Platon nous l'a montré dans l'allégorie de la caverne — par sa capacité à dépasser l'immédiat, le sensible, l'apparence pour accéder au pensé, à l'intelligible, à l'essence ; non pas pour que nous devenions platonicien ou idéaliste, mais pour que nous n'en restions pas au simple niveau des apparences. L'art peut, comme la science, permettre de passer du visible à l'invisible, de l'image à la pensée par l'image, du visuel au réfléchi : de même que l'on ne voit que les arbres bouger et que l'on peut penser à la notion de vent et de force, de même on ne voit d'abord que des images de corps personnels et sociaux, mais on peut penser aux corps politiques.

Est-ce un tort de mobiliser le langage pour éclairer l'image ? De fait, on n'est jamais purement visuel face à une photo, on parle toujours, au moins intérieurement, quand on la regarde ; alors, autant reconnaître cette part du langage et de la pensée dans la réception de la photo, autant améliorer cet aspect langagier et réflexif, et ainsi accueillir au mieux l'image par l'articulation dialectique et éclairante de l'intelligibilité et de la sensibilité. Alors le corps personnel et social sera reçu légitimement comme corps politique.

Et c'est pourquoi une analyse séparatrice d'une photo tue le vivant politique qu'elle contient et la trahit, tout comme une dissection d'un corps n'explique pas la vie qui l'a habité.

C'est pourquoi nous devons continuer d'analyser les autres photos en étant nourris cette fois du monde des images de Štreit et de la dimension po-

litique qui la submerge—«politique» ne voulant pas dire «militant», mais signifiant que le monde produit par la photographie est travaillé par une volonté et une organisation collectives, souvent aliénantes : la conclusion de cet ouvrage précisera les deux sens du mot «politique».

Il semble donc que la lecture politique d'une photo de corps soit, face à une seule photo, souvent de l'ordre de la surdétermination, alors qu'elle serait légitime pour un ensemble de photos.

Absence/présence du photographe

Le trio, tel pourrait être le titre de la seconde photo : deux hommes et une femme, plus exactement, un couple et un homme. Mais quel est le couple ? L'homme et la femme qui s'embrassent ou bien la femme et l'autre homme ? Mais pourquoi cette question ? Parce que, étant donné le mouvement du corps de la femme sur la photo, cette dernière pourrait avoir été, quelques instants avant la photo, à côté de l'homme seul et aussi parce qu'il semble que la femme et l'homme seul ont le même âge, alors que l'homme qui embrasse a vingt-cinq de plus... Piètres arguments. Complexité de cette photo ? Complexité de la photo.

Reprenons l'histoire que l'on peut se raconter en voyant l'image : une route en campagne, dans une plaine, avec un champ derrière, comme il y en a tellement en Slovaquie, en Tchéquie, mais aussi dans le Berry ou ailleurs ; une haie irrégulière qui entoure le champ—champ de blé moissonné depuis quelques semaines ?—et dont l'image clôture ainsi une partie de l'image, offrant alors un ciel étonnamment symétrique de la route dans la photo. Bref, un décor, à la fois arrière-fond et scène où se joue l'histoire : quatre plans qui sont quatre bandes irrégulières différentes sur le papier photographique—le ciel, la haie, le champ, la route. Et dedans—quant à la réalité photographiée—, donc dessus—quant à la réalité photographique—, quatre personnages et des objets : de droite à gauche, une voiture dont on ne voit que les deux-tiers arrière, l'homme de profil qui embrasse—une bouteille à la main droite—, la femme, l'homme seul à moins d'un mètre de la femme, mais dans sa direction, en train de boire un verre à la main et à la bouche. La femme, une fleur blanche dans les cheveux, a une belle robe longue blanche, centre visuel éclatant de la photo, tache blanche sur fond sombre, renvoyant aux chemises blanches des hommes, les attirant littéralement. Première hypothèse pour qui n'est ni slovaque, ni tchèque : c'est une robe de mariée ; ces gens reviennent de leur mariage ; étrange situation : à

trois pour ce retour, à quatre avec le photographe ? L'homme seul serait le chauffeur ; mais pourquoi boirait-il ? D'où la seconde hypothèse : cette robe est une robe de fête traditionnelle, ce qui expliquerait le liseré de la manche ; ces gens reviendraient d'une fête ; l'hypothèse est plus plausible, mais tout reste ouvert. Mais qu'ont-ils fait pour en arriver là ?

Ils ont dû rouler en revenant d'un repas de fête bien arrosé ; ils ont pris des bouteilles pour continuer à boire ; ils se sont arrêtés pour satisfaire leurs corps — respirer un peu, uriner, boire, embrasser. Le photographe devait être avec eux dans la voiture et au repas, photographe discret au point qu'on l'oublie facilement ; au point qu'on peut même se demander — et ce n'est pas exclu, si l'on pense à la photo célèbre des mariés de Doisneau qui était une mise en scène — si, avec cette image, on n'est pas face à du *ça a été joué*³ et non du simple *ça a été*.

Et surtout la voiture. Apparemment une Renault 16, reconnaissable à son haillon arrière. Peut-être que si nous croyons que c'est ce type de voiture, c'est que l'histoire de ce couple dans cette situation nous fait penser au couple à la Renault 16 du film de Pialat, *Nous ne vieillirons pas ensemble* avec Jean Yann. La voiture est là occupant deux-cinquième de l'image, contrepoids à l'histoire de ce trio.

Le couple s'embrasse sur la bouche, à la fois totalement dans le baiser et absolument pas enlacés : leurs bouches sont unies, ils sont à leur affaire buccale, ils goûtent sensuellement le baiser, mais leurs corps ne s'unifient pas, se touchent à peine ; l'homme a la bouteille à la main, il ne l'a pas lâchée, comme si le plaisir buccal du baiser serait remplacé après par le plaisir buccal du biberonnage de la bouteille ; la femme a le bras le long du corps, elle s'empare pas du corps de l'homme. Sensualité buccale que satisfait aussi l'homme seul qui, penché en arrière, s'envoie un verre, la veste un peu débraillée, comme l'est aussi l'autre homme.

Et c'est cette sensualité buccale qui nous ouvre à la politique : tout fonctionne comme s'il y avait de la satisfaction buccale solitaire — même dans le cas du couple qui pourrait ressembler à une réunion de deux solitaires — de besoins physiques — boire ou embrasser —, sans pour autant de sentiment ou de désir : embrasser devient une fonction du corps, mise sur le même plan que boire ; la scène n'est ni sentimentale, ni érotique, mais quelque part pornographique, eu égard à la réduction matérialiste du baiser pour soi et non avec l'autre : l'autre est un objet, tout comme la bouteille qu'on tète. La so-

³ E. Soulages : *Esthétique de la photographie*, Paris : Armand Colin, 2006 : chapitre 2 ; *Estetyka fotografii, strata i zysk*, Varsovie : Universitas, 2007 : ch. 2.

ciété aurait rendu impossible, en tout cas difficile, ce rapport humain, transformant de façon anti-kantienne l'autre en moyen, et non en le considérant comme fin ou comme personne : la politique serait inhumaine, immorale.

Peut-être qu'ils se sont arrêtés pour boire tous les trois : le vieil homme a servi à boire — la femme et lui ont peut-être un verre qui est nous caché —, et puis ils se sont embrassés, pendant que l'autre buvait son verre. Une absence de joie semble régner dans cette ambiance de fête au milieu de nulle part, dans un non-lieu agricole. S'il n'y avait pas le *terzio incomodo*, nous ne serions pas envahis par cette gêne et cette tristesse ; il semble qu'il n'y ait ni vie privée, ni affection, mais exercices physiques et physiologiques sans romantisme. Juste un coup que l'on boit... et on reprend la voiture et la route, la vie continue.

La prégnance de l'alcool se retrouve dans les deux photos ; société où un litre d'alcool est parfois le même prix qu'un litre d'eau minérale, l'alcool, opium du peuple : réception politique de l'image. Solitude malgré le baiser.

Et quelqu'un regarde ou organise cette scène : le photographe. Et le regardeur des photos se demande de plus en plus fortement si ces photos ne sont pas des mises en scène. Mises en scène photographiques pour critiquer les mises en scène politiques ?

Cela n'est pas sans nous rappeler l'œuvre d'un autre photographe tchécoslovaque, Tono Stano ; elle porte sur la mise en scène du peuple. Tel est l'objet de son *Calendrier* qui mime à la fois la commande officielle — et l'on sait ce qu'« officiel » voulait dire jusqu'en 1989 en Tchécoslovaquie — et la représentation idéologique d'un peuple mis en scène dans le quotidien comme lors des cérémonies militaires. Avec ces photos, le chirurgien devient momie : dans ce pays du silence, à cette époque, on ne sait plus si l'on protège la bouche par une bande ou si l'on bâillonne Havel. Le chef d'orchestre dirige à la baguette, non plus ses musiciens, mais les sujets politiques obéissants et aliénés ; la baguette pourra à l'occasion servir pour convaincre les corps des 77 dissidents. Les paysans rentrent dans une imagerie qui bascule dans le ridicule : l'angélus ne sonne pas, mais la faux remplace la faucille et le pauvre paysan tout couvert de souffrance en perd le visage en attendant la faux égalisatrice de la mort ; *La mort et le bûcheron* de La Fontaine a structuré l'image d'un monde qui, depuis, a rejoint le musée des horreurs. Le maçon, tel l'homme de fer stakhanoviste, construit son monde absurde qui, après une distance ludique, ressemble dans sa forme et, par là, dans sa fonction au lego des enfants ; est-on encore si loin de cette méthode d'augmentation du rendement du travail par les initiatives des travailleurs ? Gide ne disait-il pas :

«Le stakhanovisme a été merveilleusement inventé pour secouer le nonchaloir»? Avec Stano, nous faisons un nouveau retour de Tchécoslovaquie où la visite du cimetière juif de Prague est porteuse du vrai sens. Peu à peu, les corps s'émanent chez cet artiste. Ils révèlent le désir qui, se disant sexuel, se pose comme politique. On n'a pas attendu le totalitarisme politique pour connaître la répression des corps : le totalitarisme religieux depuis des millénaires opère cette répression. Ce n'est donc pas fortuit, si c'est cet espace qui est le *punctum* de Stano : corps qui se donne dans sa symétrie avec les mannequins, véritable animal-machine pensé par Descartes en 1637, homme qui ne vaut pas trois milliards de dollars, mais trois roubles inéchangeables ; corps qui se donne dans un érotisme ludique grâce auquel, en dictature molle, l'orgasme semble encore possible. C'est par la vie privée, et parfois, comme en Pologne, par la foi religieuse, que la vie publique fut minée et l'image de marque démarquée. Le peuple tchécoslovaque quitte avec Stano la mise en scène, obligée depuis au moins 1968 et ses chars ; il retrouve la scène, lieu de parole et de représentation dont nous parle le psychanalyste. Il peut alors devenir un peuple en art et à sa façon retrouver *Les Misérables* d'Hugo et l'image de Michelet. Rousseau avait compris : «Jamais on ne corrompt le peuple, mais souvent on le trompe». Stano lutte contre ces images trompeuses. Là, la critique de la réalité se double d'une critique des représentations.

L'inconscient et le politique

La troisième photo, *Famille à l'homme couché*, relève à coup sûr de la mise en scène : dans un jardin en friche clôturé de murs, une famille—la mère, le père avec l'enfant dans les bras et la grand-mère—pose en photo de la façon la plus conventionnelle, sauf qu'à leurs pieds est allongé un homme, la tête sur un coussin, qui semble dormir. Situation surréaliste par excellence, rêve ou bien situation réelle pour cet homme ivre ? Apparemment la première solution, car, si l'homme avait été ivre, le photographe n'aurait jamais fait la photo du groupe familial avec, à ses pieds, tel un trophée de chasse, cet homme ivre. Inquiétante étrangeté pour cette famille qui se verra ou verrait méconnaissable, avec à la fois la joie habituelle photographique et la terreur de découvrir un cadavre à leur pied, un secret de famille visible comme un nez au milieu de la figure ; inquiétante étrangeté aussi pour celui qui regarde la photo, écho de quel passé, de quelle crainte, de quelle terreur ?

L'image mise en scène permet donc à l'inconscient qui, nous le savons, ignore la contradiction, de prendre la parole et l'image en otage. Elle rend

possible la formulation de l'invisible ordinaire rendu visible par la photographie. Quel invisible ? L'invisible personnel, familial, social ou politique ? Cela sera encore plus visible dans la quatrième photo, et cela se repérait déjà souterrairement dans les deux photos précédentes. Par la présence de ce corps allongé aux pieds de la famille, une question s'impose : pourquoi la famille fait-elle semblant de ne pas voir, fait-elle comme s'il n'y avait rien ? N'est-ce pas une métaphore non seulement de tout fonctionnement familial — faire comme s'il n'y avait ni secret de famille, ni cadavre dans le placard —, mais aussi du fonctionnement politique de la société photographiée ? Quel est alors le cadavre, visible pour tous, qui git au milieu de la société et grâce auquel la société politique fonctionne ; sachant que la répression est trop forte, dans la mesure où elle s'attaque aux corps personnels de ses membres et aux corps de leur famille — pour un homme, la mère, la femme et l'enfant, comme a pu l'évoquer Daniel Podosek —, rendant alors publics et politiques ces corps privés et personnels. La photographie ouvre ainsi une interrogation sur le corps politique et totalitaire, et ce, par son étrangeté même : elle ne démontre rien, elle ne montre rien, elle pose une image qui nous oblige à (nous) questionner.

Mais comment sont possibles ces contradictions entre l'indifférence de la famille et l'incongruité de la situation, entre la visibilité du corps couché et sa quasi-invisibilité pour les autres protagonistes. Comme la lettre volée de Poe, le corps n'est pas vu, parce qu'on ne voit que lui. On pourrait même dire que cette photo est une réflexion sur la photographie : on enregistre ce que l'on ne voit pas, mieux ce que l'on ne veut pas voir, pire ce que l'on voit en faisant croire aux autres et à soi-même qu'on ne le voit pas. La photographie, comme la vie, est habitée par la mauvaise foi qu'a bien décrite Sartre dans *L'être et le néant* ; en travaillant sur les apparences visuelles, elle force à s'interroger sur l'apparence et donc à passer du corps personnel et familial au corps social et surtout politique. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut sortir de la situation absurde dans laquelle est le sujet ; on glisse alors d'une position existentielle bien traitée et travaillée par un autre Pragoïse, Franz Kafka, à une position politique déconstructive, position qui démonte les représentations toutes faites. Nous allons d'une atmosphère surréaliste d'un Delvaux — mais que fait cette femme nue qui marche dans la ville ? — à un questionnement politique — pourquoi et en quoi ces corps sociaux contraints et meurtris sont-ils politiques ?

Masquage et démasquage

La quatrième photo, *Les filles masquées*, renforce cette idée de mise en scène et de non-discrétion du photographe. Dans une salle de classe, six jeunes filles avec des masques à gaz sont debout contre le mur où il y a le tableau et la photo d'un personnage officiel — le président ?

Sont-elles déguisées ? Est-ce lors d'un exercice de prévention ? On ne saura pas. Une contradiction surgit entre les masques à gaz et ces filles fort jeunes. Le photographe connaissait-il le manifeste horrible sur la guerre d'Éthiopie de Marinetti ; Benjamin en a montré le caractère ignoble :

Nous autres futuristes nous nous élevons contre l'affirmation que la guerre n'est pas esthétique. [...] La guerre est belle, car, grâce aux masques à gaz, aux terribles mégaphones, aux lance-flamme et aux petits tanks, elle fonde la suprématie de l'homme sur la machine subjuguée. La guerre est belle, car elle réalise pour la première fois le rêve d'un corps humain métallique. La guerre est belle, car elle enrichit un pré en fleurs des flamboyantes orchidées des mitrailleuses. La guerre est belle, car elle rassemble, pour en faire une symphonie, les coups de fusils, les canonnades, les arrêts de tir, les parfums et les odeurs de décomposition. La guerre est belle, car elle crée de nouvelles architectures comme celles des grands chars, des escadres aériennes aux formes géométriques, des spirales de fumée montant des villages incendiés⁴.

Pour Marinetti, la guerre est belle et donc le corps guerrier est beau : ce corps politique n'est plus celui d'autrui, celui de l'homme au visage cher à Levinas, c'est un corps-machine appareillé d'un masque à gaz — et l'on sait combien de millions d'hommes furent gazés lors de la première guerre mondiale, combien d'hommes en sont morts depuis un siècle et jusqu'à aujourd'hui —, appareillé d'armes terrifiantes — même si Marinetti parle de terreur non à propos des armes, mais, et c'est significatif, à propos des mégaphones ! «Voilà l'esthétisation de la politique que pratique le fascisme⁵» conclut Benjamin, appelant de ces vœux «une politisation de l'art⁶».

Or les corps individuels et personnels de ces jeunes filles sont là, à l'image, politisés, car embrigadés par le corps collectif. Aucun effet esthétique des images, juste un témoignage, même pas un témoignage juste. Toutefois, il y a, mis en place par le photographe, écart entre la photo et la

⁴ In W. Benjamin : *L'œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique*, in : *Œuvres III*, trad. Gandillac, Rochlitz et Rusch, Paris : Gallimard, folio essais, 2000 : III-112.

⁵ *Ibid.* : 113.

⁶ *Idem.*

photo dans la photo, donc entre une photo ordinaire d'un photographe discret et sans vanité et une photo officielle. En fait, il y a trois sortes de photos : d'abord, la photo ordinaire d'un homme ordinaire ; elle est faite en un seul exemplaire, du moins du temps de ces photos de Štreit—aujourd'hui, avec le numérique, le problème est changé ; ensuite, la photo d'un photographe, comme Štreit, tirée en plusieurs exemplaires pour les expositions, les acheteurs ou les journaux ; enfin, la photo officielle, faite pour être tirée en des milliers d'exemplaires et accrochées—parfois cérémonieusement dans un cadre—dans les lieux publics, voire privés d'un pays ; cette pluralité propagandiste d'accrochages publics et politiques de la photo du corps du chef conditionne la fabrication de cette image hautement politique qui fonctionne entre slogan et image pieuse, telle les têtes des rois sur les pièces de monnaies ou les statues des empereurs romains qui étaient divinisés.

Or tout fonctionne dans la photo de Štreit comme si la photo du personnage officiel expliquait et engendrait le port du masque à gaz pour ces jeunes filles. Masques politiques qui recouvrent totalement le visage personnel, privé et unique de chaque jeune fille, comme si l'avenir de leur corps, c'était la guerre et la mort par asphyxie.

Profonde et troublante métaphore de la politisation et de l'uniformisation des corps dans la société de l'époque. Masque recouvrant et annihilant le désir et l'originalité, sans parler de la liberté. Qu'en est-il d'une société où les jeunes filles, par nécessité ou par amusement, sont obligées de mettre des masques à gaz ?

Ici Štreit, sans esbroufes, dénonce la politisation embrigadante des corps, politisation d'autant plus dangereuse qu'elle est non seulement dégradante et appauvrissante, mais aussi, parfois difficile à repérer. Štreit nous convie à la vigilance, vigilance d'abord du regard, première réponse face à la mise au pas politique. Il s'avance masqué pour critiquer les masques. Masquage et démasquage, double mouvement de la photographie face à une politique asservissante et avilissante des corps.

Problèmes esthétiques et politiques

Comme pour toute photo, regarder ces photos ouvre de fabuleuses pistes, mais pose de sérieux problèmes.

En effet est-on face à un «ça a été» ou face à un «ça a été joué»? Dans un premier temps, il semble que, pour les corps politiques, cela soit capital à savoir ; dans un second temps, il s'avère que le problème reste entier, que

la photographie soit mise en scène ou non, car pourquoi met-on en scène, pourquoi est-on obligé de la faire ou d'en passer par là ?

Par ailleurs, que vaut un discours sur et à partir d'une seule photo ? Il risque toujours de la recouvrir ; il faut donc toujours en revenir à l'image même. Toutefois, nous sommes des êtres parlants, nous approchons le monde avec les mots ; en conséquence, face à une photo, nous pouvons jouer cette carte de la parole et de la réflexion pour mieux l'approcher et mieux comprendre les problèmes relatifs à la photographie ; c'est d'ailleurs ainsi que l'on repèrera la politique des corps, car la politique est une réalité plus saisissable par l'intelligible que par le sensible : comme avec l'esthétique, il faut dépasser les apparences ; mais pour aller où ?

Mais peut-on aisément induire, à partir de photos particulières, des thèses générales ? Soyons prudents : au mieux, nous pouvons formuler des hypothèses mises en œuvre par des inductions à partir de cas particuliers ; pour bien faire, il faudrait à la fois s'appuyer sur de nombreuses photos et les envisager à partir de leur totalité, donc ici à partir de l'œuvre même du photographe. Barthes n'a pas tort quand il parle de *mathesis singularis* pour la photographie. Et pourtant, il faut la dépasser pour penser le politique et les corps politiques, mêmes si, de ces corps, nous n'avons que des images d'images travaillées par les imaginaires poétiques, psychanalytiques et politiques. Même si cette œuvre s'adresse à l'approche esthétique et non à une prétendue « science » politique ou « science » de l'art... Plutôt qu'une « science » de l'art, une philosophie de l'art est nécessaire, voire une esthétique ; certes, elles doivent travailler en rapport avec des sciences qui, par moment, peuvent prendre pour objets l'art, l'œuvre ou l'artiste, mais elles se confrontent à la singularité, à la particularité, à l'unicité d'une œuvre et d'un artiste et ne prennent pas comme cadres problématiques le dire seul, le signe seul, la communication seule, la représentation seule, mais, comme dans le cas de l'œuvre de Štreit, le voir, l'interrogation, la donation, la présence. En effet, avec la photographie, il y a toujours une tension qu'on ne doit pas gommer—surtout pour la photographie des corps politiques—entre problème et signe, présence et représentation, existence et image, trace et tracé. De même, une philosophie politique doit prendre en compte la singularité, la particularité, la souffrance, la mort, la vie même des corps tout en pensant au niveau de la collectivité, voire de la totalité, de la cosmotalité ; sinon, on tombe dans le scientisme et le dogmatisme, et, si l'on a le pouvoir, dans le totalitarisme.

Alors que nous révèle ou, mieux, nous permet le fait de penser les corps comme des corps politiques ? D'abord que la dimension politique des corps n'est pas tant visible qu'induite, ce qui engendre, il faut en être conscient, un risque de projection (délirante) qui pousse à trouver partout du politique, écho au fameux « Tout est politique ». La notion de « corps politique » renvoie donc à un travail à faire à partir de l'image dans sa totalité, plus qu'à partir des éléments particuliers et séparés d'images à voir : la photo est alors le point de départ de l'interrogation sur le politique ; elle est ce qui peut être reçu à partir de la question : en quoi la politique a-t-elle ou peut-elle travailler les images des corps et les corps eux-mêmes ?

Alors quel corps est découvrable grâce aux photos ? Plus aisément un corps historique qu'un corps politique. Est-ce parce que nous n'avons pas affaire au corps, mais à l'image du corps, voire à son image d'image ? Et cette image en dit autant sur le sujet regardant, le sujet imaginant, le sujet se souvenant que sur le corps ? Le regardeur aussi a une histoire, un point de vue, une singularité, une mémoire, une tendance à l'oubli.

Le corps, donné indirectement par le biais de la photo, est silencieux : il n'est pas dans l'image, encore moins dans l'image politique ; c'est son image qui est dans l'image ; et c'est pourquoi il est politisable. La force du corps, c'est son silence ; le danger du corps, c'est aussi son silence.

Et toute photo est une image lointaine, une image qui, une fois vue, s'éloigne de nous, voguant entre mémoire et oubli ; et, déjà, toute photo est une image lointaine d'une chose, d'un être ou d'un corps ; ce lointain est dû à l'écart entre l'image et le réel, à l'écart entre l'image vu et le corps vécu ; or comment montrer ce vécu du corps dans une photo même ? Et ce lointain de l'image appelle, pour certains regardeurs, à un retour à une compréhension non seulement de l'image, mais aussi de la réalité évoquée ; et c'est là que le corps se reçoit dans le politique.

Images lointaines de corps silencieux, face au regard qui est souvent si bavard. Images d'autant plus lointaines que le temps a passé : que reste-t-il de nos images, entr'aperçues ou analysées il y a des jours, des mois, des années ? Le problème se pose pour toutes les images qui appartiennent à l'histoire, par exemple pour les photos faites entre le Printemps de Prague et la Chute du mur de Berlin — 40 ans déjà ! —, pour ces photos de Štreit qui ne se donnent pas comme messages ou slogans sur un événement extraordinaire, mais comme traces trafiquées de l'ordinaire des corps quotidiens et silencieux. Oui qu'en reste-t-il ? Pas grand-chose ; juste une fulgurance, une atmosphère, un travail sur notre inconscient. Et ce silence des corps devenus

sages comme des images, ce qui ne veut pas dire sages comme un philosophe antique, ce silence est gros de tensions et d'impossibilité à dire. Ces images lointaines des corps silencieux sont des bombes à retardement qui nous convoquent au politique : elles sont entre le rien à pouvoir dire et le tout à devoir dire. Et si elles nous confrontaient au refoulement, à ce qui permet au sujet de maintenir ou de repousser dans l'inconscient des représentations liées à une pulsion ? « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire », écrivait Wittgenstein à la fin du *Tractatus* ; et si ces images photographiques des corps silencieux nous mettaient en demeure de parler, non pour dire le vrai du politique, mais pour entendre le politique des corps derrière les apparences tranquilles ? Car, face à de telles photos, ça parle en moi. Et la contradiction entre l'impossibilité et le devoir de dire peut engendrer le « penser, (c'est-à-dire) un discours [logos], écrit Platon, que l'âme se tient tout au long à elle-même sur les objets qu'elle examine. [...] L'âme en son acte de penser ; ce n'est pas autre chose, pour elle, que dialoguer, s'adresser à elle-même les questions et les réponses, passant de l'affirmation à la négation⁷. » ; alors nous sommes gagnants, non pas parce que nous posséderions enfin la réponse à la photo du corps silencieux, mais parce que nous accédons aux questions de et sur le corps politique et les images. Au point que l'on pourrait affirmer que ce dont on ne peut parler, il faut en parler. Comment ? En faisant des photos, et notamment des photos étranges — rappelons-nous le coefficient d'étrangeté qui envahit peu à peu les photos de Štreit —, et en en parlant pour comprendre, pour savoir, pour voir, pour survivre faces à ces images lointaines de corps silencieux.

A propos d'un livre qui articulait photos et textes, Gilles Rouet avait cette belle formule⁸ : « Ca ne parle de rien ». Oui, ces photos ne parlent de rien, ces textes aussi peut-être ne parlent de rien, mais on parle à partir de là et on en a besoin ; car comment rester hors parole face à ces images de corps, se doutant que la politique est derrière ? Bref il faut se confronter au « ça » du « ça ne parle de rien ». Confrontation qui nous fait osciller entre le dialogue philosophique, parole analytique, rêverie imaginaire et conversation avec l'image. La photographie nous permet de parler à propos des corps et des images, d'articuler processus primaire et processus secondaire, inconscient et préconscient-conscient, énergie libre et énergie liée, satisfaction constitutive du désir et contrôle et ajournement du désir ; elle nous per-

⁷ Platon : *Théétète*, 189 e, Paris : Les Belles Lettres, 1976.

⁸ Gilles Rouet : Conférence de présentation de *L'homme effacé*, Ambassade de France en Slovaquie, 29 novembre 2007.

met de sentir que la politique est liée à l'inconscient ; c'est sa force, c'est la cause de son redoutable danger. Ces images lointaines de corps silencieux ont un long avenir— a-t-on vraiment réglé le silence et les cris plombant cette période entre le Printemps de Prague et la Chute du mur de Berlin ? Elles nous laissent à penser que l'image est à l'œil, ce que l'inconscient et au conscient. La philosophie politique ne doit oublier ni les corps, ni les inconscients, ni les images.

Et ces images lointaines sont à interpréter, comme des songes et des rêves. N'est-ce pas ce qui s'est passé devant ces quatre photos de Štreit, photos qui font rêver ? Et ce rêve politique nous a ramenés aux corps souffrants mais généreux : ceux des deux hommes qui titubent, ceux des trois personnes qui boivent, ceux des quatre membres de la famille qui sourient, ceux des six jeunes filles masquées. Alors la vie ordinaire est repensée, car vue sous un autre point de vue : celui de l'art ? Peut-être, mais sans affichage violent de la politique et des messages : rien que des questions, des questions parfois de citoyens particuliers et singuliers. On peut alors passer face au corps politique— via Hegel ?— de l'universel abstrait à l'universel concret, avec souffrance, pénibilité, promiscuité, alcool, sexualité, mortalité, éclatement, etc., le tout avec le refus de composer avec « l'intraitable réalité » dont parle si bien Barthes.

Et c'est pourquoi ces images lointaines nous hantent et nous poursuivent, au point que— renversement— c'est notre corps qui est habité par ces photos et en devient politique : nous sommes alors visités par l'image, comme peut-être dans le *Je vous salue Marie* de Godard et de la tradition picturale et théologique. Nous sommes visités par la grâce.

Ainsi, l'artiste, Štreit, a fait l'image, a fait les images, et nous en faisons quelque chose en nous : nous nous réveillons dans le politique ; les corps des autres de la photographie et notre corps renaissent au politique avec plus d'interrogations que de réponses. Les corps passés, silencieux, sans images reviennent. Oui, l'artiste a fait l'image avec ces corps, mais aussi certainement avec son corps, son corps politique et patient, ce corps de photographe qui, pendant ces années lourdes, s'est mis au service de son appareil, de ses images, de ces corps pitoyables et aimables, ces corps d'hommes dans une société politique où il fallait avoir patience ou espoir— mais n'est-ce pas la même chose en politique—, bref vivre la contradiction entre un corps qui vieillit et se rapproche de la fin et une société dont on ne voit pas malheureusement la fin. Il a photographié des corps concrets, particuliers et singuliers, avec respect, sans s'imposer ; il ne les a pas pris en photo, il a fabriqué des

photos à partir d'eux : il a créé en se confrontant à l'état des choses et à l'état du politique. Et ces photos nous ouvrent aux corps—ceux de ces personnes et le nôtre—en silence politique.

Images lointaines, rêvées, oubliées, reconstruites. Réimaginées en corps, encore et encore.

FRANCESCO PETRARCA TRAVELLING AND WRITING TO PRAGUE'S COURT*

JIŘÍ ŠPIČKA

Palacký University, Olomouc
Katedra romanistiky FF UP
Křížkovského 10
771 80 Olomouc
Czech Republic
jiri.spicka@upol.cz

Abstract: This paper deals with the cultural and political contacts between Francesco Petrarca and the imperial court in Prague. Leaving aside the political motivation of the epistolary exchange between Petrarca and the Emperor Charles IV, we firstly focus on the history of Petrarca's journey(s) to Prague as a curious experience in his life, and secondly on the nature of the "friendship" between Petrarca and the imperial chancellor Jan ze Středy, which we interpret as an obstinate and idle endeavour of self-promotion.

Keywords: Petrarca, Jan ze Středy, Prague, humanism, epistolography

When Petrarca, enthusiastic patriot and bard of Italic primacy, wished to approach the highest exponents of his contemporary society, he had to write letters abroad. Although the Pope and the Emperor boasted to be head of the Roman Church (the former), and of the Roman Empire (the latter), neither of them was settled in Rome. For this reason Petrarca was in touch with Prague and its imperial court, i.e., with a city so far from his Antiquity focusing view. Petrarca's correspondence with the Emperor Charles IV is generally known and we do not want to examine his exhortation to Charles to go to Rome and assume the power, nor the rebukes he made to him for not having

* This paper was written within the framework of Research Development Project (2009, support of young scholars) accorded by MŠMT to Faculty of Arts, Palacký University of Olomouc. I would like to express my thanks to Kristýna Slamová and Patrizio A. Andreaux for having helped me to translate the paper into English.

followed his suggestion and for having escaped from Rome the very day of the coronation in 1355, as previously agreed with the Pope.¹ We would rather like to focus on the side effects of Petrarca's political efforts with Charles: an interesting story of his journey(s) to Prague, and the nature of correspondence with the imperial chancellor Jan ze Středy.²

The expanding House of Visconti, Petrarca's protectors, started to face problems in 1356. Apart from some smaller conflicts in which they were engaged, Giovanni Oleggio, the governor of Bologna, which was gained with much effort, declared its independence, and the Marquise of Monferrato started to conquer the dominions of Milan in Piedmont. Moreover, the information about the Emperor's alliance with the Habsburgs containing Lois of Hungary and the Pope was being spread, which in relation with the cooperation with the Anti-Viscontean League might cause hard times for the Visconti. All the states included in the antiviscontean League desperately asked the Emperor Charles IV to take an action against Milan. However, the Emperor did not feel like taking any radical action and he kept waiting for the Italian ambassadors for the imperial diet in Metz, where the issue should be presented to the arbitrate of Princes of the Holy Roman Empire.³

Petrarca played not a less than minor part in the defence of Milan. His familiar relation to Charles IV seemed to be profitable for the Visconti, and, therefore, they decided to send the poet to the Emperor in Metz to present the demand concerning peace with the League and probably also the vicariate of Pavia, which was given to the Marquise of Monferrato by the Emperor during his first coronation journey (1355).

On 19 May 1356, "while packing his luggage", as Petrarca literary states, he writes to his friend Francesco Nelli about the fact that he had been sent to the Emperor in Basel by Galeazzo to deal with state affairs. He does not know if he succeeds, but in case he does not achieve his aim, he intends to at least criticize Charles face to face for his disgraceful escape from Rome, and to avenge himself, Italy, and the abandoned empire.⁴

¹ We have treated these subjects in J. Špička: *Petrarca: homo politicus*, Praha: Argo, 2009: 161–192.

² Known as well as John of Neumarkt, Środa or Středa, or Johannes Novoforensis, according to the German, Polish, Czech or Latin name for this cosmopolitan Silesian town. About him, see J. Klapper: *Johann von Neumarkt. Bischof und Hofkanzler*, Leipzig: St. Benno Verlag, 1964.

³ See F. Kavka: *Vláda Karla IV. za jeho císařství (1355–1378)*, vol. 1, Praha: Karolinum, 1993: 64, 73.

⁴ There is an excellent collection of Petrarca's mentions of Germany and German affairs:

The poet accepted the commitment with pleasure, as his old passion for travelling was back. He set off on 20 May or slightly later. In Basel, which he liked very much and where he found new hangers-on, he waited for Charles for a month in vain. The Emperor kept putting the date of the assembly off, probably due to unsolved negotiations with the French king and the inner conflict with the powerful Czech magnate family of Rožmberk.⁵ Petrarca had to leave the elegant city of Basel and meet the Emperor in Prague, which was not pleasant for him, because it meant spending the whole summer travelling and not in some delightful place in the countryside, as he usually did. He remembers his departure in *senilis* 10.2 addressed to his old friend Guido Sette: "I left Basel [...], after I had been waiting here for our emperor for a month. He is good and kind, but slow in all respects. Finally, I had to look for him at the very end of the barbarian regions."⁶

Accompanied by Sagremor de Pommiers and a German fellow called Martin, the poet left for Prague at the end of June, where he arrived in the middle of July and stayed for approximately another month (the letter *Fam.* 19.14 addressed to Nelli, which is dated the 20 September, had already been written in Milan). Years later Petrarca briefly reminds Sagremor of the shared experiences from the journey in the extensive letter *Sen.* 10.1: Sagremor's company and their conversations should have been the only comfort for Petrarca during the risky journey throughout the barbarian regions, which included dangerous roads full of raiders. Martin also accompanied him along with several armed men with pulled bows and drawn swords.⁷

There are no archive documents on Petrarca's visit to Prague and he himself left only a few passing notes. However, apart from his *grand tour* throughout the Flanders and Germany in his young age and his usual trips between Italy and Southern France, this was the only other important journey he

P. Piur: *Petrarcas Briefwechsel mit deutschen Zeitgenossen*, Berlin: Weidmann, 1933: 161–253, together with an excellent critical edition of all the correspondence between Petrarca and Prague.

⁵ See F. Kavka: *Vláda Karla IV. . . .*, *op.cit.*: 65. About the conflict with the House of Rožmberk, see J. Šusta: *Karel IV. Za císařskou korunou 1346–1355*, Praha: Jan Laichter, 1948: 406–415.

⁶ *Sen.* 10.2.57. Edition cited: F. Petrarca: *Le Senili*, 2 vol., ed. E. Nota & U. Dotti, Torino: Arango, 2007. We should make it clear that in *Fam.* 17.7.4 Petrarca distinguishes among barbarian regions those more civilized in Rhineland and those more backward on the East. Another recall of this journey in *Sen.* 17.2. Edition cited: F. Petrarca: *Epistole*, ed. U. Dotti, Torino: UTET, 1983: 860.

⁷ I believe that the dramatisation of the danger is quite calculated in this context, because the letter celebrates Sagremore's entry in monastery and compares the difficult pilgrimage of the secular life with a meditative journey to Christ.

made. The earlier journeys enabled him to look for the relics of Roman civilisation everywhere. But during his journey in the Heart of Europe he did not find anything, which could satisfy his interest in monuments from ancient times.⁸

Concerning the affairs of the Visconti: Petrarca did not succeed, and Bayley even thinks that Charles did not take the poet's diplomatic mission too seriously.⁹ He probably met the Emperor several times, and prominent members of the court were introduced to him. He might have come into touch with the Italian community in Prague, including his admirer Angelo of Florence, who was a botanist and a famous pharmacist working in Prague. His pharmacy was situated on the Little Square (Malá Strana) in the place of the present house № 144/I. He is also known as the founder of the botanic garden which was spreading on the very place where the Central Post Office is located now (Jindřišská Street 909). According to some Czech scholarly literature, Petrarca stayed at Angelo's place (before Petrarca he also should have given shelter to Cola di Rienzo). He chatted with Charles when he was strolling in the garden. Even though this might have been possible, without any reliable evidence it remains only a legend.¹⁰

After having returned to Italy, Petrarca writes to Prague's Archbishop Arnošt z Pardubic (Ernest of Pardubice) and he mentions his visit in a rather enthusiastic tone remembering Arnošt's compassion with Petrarca, who found himself among barbarians (*Fam.* 21.1.4):

However, I declare not to have seen anything less barbarian and more human than the Emperor and the noblest men around him whose names I will leave out on purpose, but I repeat: they are reputable and honourable men who deserve acknowledgement. Their kindness makes me think they had been born in attic Athens.

⁸ See especially *Fam.* 1.4–5; 3.1. About Petrarca's fixation on monument of Antiquity when travelling, see J. Špička: 'Petrarca viaggiatore attraverso la realtà e attraverso la letteratura', in: J. Łukaszewicz & D. Artico (eds.): *Il viaggio come realtà e come metafora*, Łask: Leksem, 2004: 51–61.

⁹ C. C. Bayley, 'Petrarch, Charles IV, and the "renovatio imperii"', *Speculum* 17, 1942: 323–341, p. 332.

¹⁰ See V. V. Tomek: *Dějepis města Prahy*, vol. 2, Praha: František Řivnáč, 1871: 250–251, 485–487. The lack of information gave birth to another legend: there are some Italian verses written in one of the towers of the imperial Karlštejn castle. Some believe that it was Petrarca who wrote them during his visit of the castle, see A. Molnár: 'Cola di Rienzo, Petrarca e le origini della riforma ussita', *Protestantesimo* 19, 1964: 214–233, p. 217; F. M. Bartoš, 'Záhadný nápis na Karlštejně a italský básník Petrarca', in: *Devět stí z českých dějin*, Praha: Pokrok, 1948: 18–28.

These words are often cited in petrarcological writings. But was Petrarca really so enthusiastic? I do not think so. Similar acknowledgements have to be seen as an act of courtesy, which hardly reflect the real attitude of the poet. In other letters there is not a single hint at Petrarca's stay in Prague, there are only some references to the landscape and climate of Central Europe which were not pleasant for him. In *familiaris* 19.15 (31 May 1356) the poet writes to Nelli that as he was travelling throughout the barbarian regions he started to know his home country better, and as he looked at "Germany" (in this case Switzerland), he realized how beautiful Italy was. Several months after his return from Prague, Petrarca goes back to this issue in another letter addressed to Francesco Nelli (*Fam.* 19.14 dated 20 September 1356). He confesses to him that the more he travels the less he likes it. The most beautiful country for him is Italy, which is unfortunately spoiled by the pride and envy of its inhabitants. Any other concrete Bohemian experiences were affected by *damnatio memoriae*.

Less than five years later, while the correspondence with the court of Prague continued and the invitations from the Emperor became more urgent, Prague got into Petrarca's diary again. Finally, the poet decided to set off for Bohemia and, which is absolutely stunning, he intended to move his books to Prague: and this might reflect his will to stay in Prague for longer or even for good!¹¹

However, it is difficult to decide whether the planned stay in Prague was a result of a mature consideration or just one of the attempts to run away from the Italian chaos. In *senilis* 1.2 (the end 1361–the beginning 1362), Petrarca writes to Francesco Nelli that the Roman emperor and the French king invited him, and even did so the Pope, who had previously taken him for a wizard, and now wanted him as a secretary,¹² "So far it is not clear what to do with my life"; the poet confides, "and if anything new occurs, it is possible that I will write to you in a few months from a solitary place from behind the Alps. I am fed up with the Italian affairs" (*Sen.* 1.2.24). Half a year later, on 8 July 1362, he informs Nelli that on 10 January he left Padua for Milan to continue over the Alps to Avignon, because he was disgusted with the endless conflicts in Italy. In Avignon he wanted to recommend Nelli for the

¹¹ About a possible move of Petrarca's library in Prague see M. Pastore Stocchi: 'La biblioteca del Petrarca', in: *Storia della cultura veneta*, vol. 2 (*Il Trecento*), Vicenza: Neri Pozza, 1976: 536–565, pp. 542–544.

¹² About Petrarca's alleged sorcery, see *Sen.* 1.4 to the Cardinal Hélie de Talleyrand (April–May 1362).

position of the Pope's secretary and to feed his desire to see Vacluse again, the beloved place of his earlier years. Petrarca had no official letter; the Pope let him know by compatriots that in case he rejected the offer of the working places in *curia*, the poet should have taken the person who would suit the post best. However, since the journey was made impossible by the war, Petrarca changed his destination: on 21 March 1362 he confirms in *familiaris* 23.9 to Charles his intention to go to Prague. On 11 May he returns from Milan to Padua, which should be the starting point for the journey to the emperor. He apparently invites him so urgently that it would have been an offence not to accept the invitation. (*Sen.* 1.3.56). However, even the region of Venice and Austria are at war. To his friend, Moggio Moggi, Petrarca writes that all roads are blocked and not a single person can go through, the merchants are kidnapped and the Lord of Padua, Francesco da Carrara, does not allow him to leave under such circumstances. They should wait for a messenger from the emperor, who should bring some information, and then, hopefully, it will be decided.¹³

Petrarca's preparations to leave Italy made Boccaccio, a common friend to Petrarca and Nelli, worried. Petrarca informed him about his intentions in a letter, which got lost. Only some parts are known to be quoted or paraphrased by Boccaccio in a letter addressed to another common friend of his and Petrarca's, Barbato da Sulmona.¹⁴ Boccaccio informs him that Petrarca intends to go somewhere in Bohemia or even to Sarmats (which was among humanists a figurative expression for the end of the world), where he wants to stay a longer period of time. The Muses, who were brought by Petrarca from Greece, should be now exported to the worst barbarians! He wrote directly to Petrarca in the same spirit. Petrarca replied in the following manner on 28 May: "Though I cannot get enough admiring Italy, as I wrote to Simonides [nickname of Nelli] some time ago, I'm sick and tired of Italian affairs" (*Sen.* 1.5.7). That is why he often considers escaping not directly to Germany, but to any place in the world, where he could live and die in peace away from wars and envy. For "barbarian countries, where the climate is inclement and the landscape rough," he leaves also because he cannot refuse "a short audience" at the emperor: "it would be a sign of not only pride, but also a rebellion or offence" (*Sen.* 1.5.9).

¹³ *Disp.* 50 dated 10 June 1362. Edition cited: F. Petrarca: *Lettere disperse*, Parma: Guanda, 1994.

¹⁴ G. Boccaccio: *Ep.* 12.11–12. Edition cited: G. Boccaccio: *Epistole*, in: *Tutte le opere*, vol. 5/1, Milano: Arnoldo Mondadori, 1992: 495–856.

These manoeuvres are really noteworthy. First, the fact that the aging Petrarca was ready to travel after so many years he had spent in Italy and after having declared many times that Italy held the primacy among all other countries might be found surprising. Secondly, the continuous changing of destinations in such a desperate way is curious. Is it possible that Petrarca's spleen was really so deep that it would chase him to any country outside Italy, whether barbarian or not? Biographical and historic information does not provide us with any clear reason. If it existed, it must have passed away, because any hint at either moving to Prague or at staying there does not occur in Petrarca's work any more.

But there were letters that kept the relationship between Petrarca and Prague alive for many years. The correspondence with members of Prague's court, Jan ze Středy and to a smaller extent with Arnošt z Pardubic and the Empress Anna of Šwidnica, does not have, apart from some isolated passages, political content that instead is widely present in the letters to Charles IV, but it has a social and political dimension in itself. Thus, Petrarca can show that he was a close friend of the leading members of the empire.

His most common correspondent in Prague was Jan ze Středy, undoubtedly as a representative of the court, who was supposed to maintain a correspondence which was linked to their shared intellectual interest, parallel to the politically engaged correspondence between Petrarca and the Emperor. In the context of the court representation, the chancellor was supposed to show that the court was able to keep up intellectually with the most learned and famous man of letters in Europe. On the other hand, Petrarca wanted to emphasize that his conception of education was being acknowledged at the highest posts of the secular hierarchy, and he rightly assumed that the environment of the court could be a favourable medium through which he could spread his texts and topics all over the empire.¹⁵ This strategy turned

¹⁵ The factor of mutual self-promotion has been several times highlighted by U. Dotti, see, for example, F. Petrarca: *Le familiari*, vol. 1, Roma: Archivio Guido IZZI, 1991: V–XIII. But it is difficult to accept Dotti's view of Petrarca as a "primo e riconosciuto intellettuale europeo", whose mission should have led to the "trionfo dell'umanesimo in Europa", as he claims in F. Petrarca: *Lettere all'Imperatore. Carteggio con la corte imperiale di Praga*, ed. U. Dotti, Reggio Emilia: Diabasis, 2008: 21. In fact Petrarca should have realized the faulty reception of his humanism, not a triumph, and he was too strongly fixed on Latin-Italian culture to become European. He just was in search of the noblest partners to make them know his ideals and work, in Prague or elsewhere. Dotti published several papers about this topic, see: *Petrarca e la scoperta della coscienza moderna*, Milano: Feltrinelli, 1978: 165–174; 'Le prospettive storico-politiche di Petrarca nella crisi del Trecento', in: L. Secchi Tarugi (ed.): *Francesco Petrarca. L'opera latina: traduzione e fortuna*, Firenze: Franco Cesati Editore, 2006: 205–218; 'Petarch in

out to be successful: we know from Jan's letter *Saphirei fundamenti* that the Emperor read Petrarca's letters again and again and that he shared his pleasure in reading them with many other people.

Both scholars voluntarily played their roles and, from today's point of view, the game escalated to a grotesque level. The correspondence is (apart from *Disp.* 29, which is a special case itself) desperately vapid and helpless, the most vapid in Petrarca's whole epistolary corpus including hundreds of his letters. In fact, both correspondents restrict themselves to their own degradation and reciprocal praise and to various kinds of coquetry, which should lead to further praise by the counterpart.¹⁶ Endless praise goes so far that they themselves become a topic of theorizing.

The helplessness of the letters is also shown by their minimal length—Petrarca had written such short letters to no one else but Jan. The differences concerning cultural background and the fact that they were not friends brought about a situation where Petrarca and Jan had nothing to say to each other, however they desperately tried to write at least one page, which enabled them to keep the correspondence alive.¹⁷

Let us compare these letters with Petrarca's correspondence with the apostolic secretary Leonardo Bruni, who had the same position in the Church hierarchy as Jan in the secular one. Even though Petrarca never met him personally, their shared interests and mentality were a good basis for a friendship that arose between them, and the poet could write about very intimate topics and ask him for confidential assistance.

The person who initiated the wave of flattery and determined the tone of the future correspondence was Jan ze Středy, who wrote the first letter to Petrarca *Utinam Parnasei*, dated between February 1352 and October 1353.¹⁸

Bohemia: Culture and Civil Life in the Correspondence between Petrarch and Johann von Neumarkt', in: K. A. E. Enenkel & J. Papy (eds.): *Petrarch and His Readers in the Renaissance*, Leiden–Boston: Brill, 2006: 73–87 (in Italian translation: 'Petrarca a Praga. Lo scrittore e il potere', *Belfagor* 60, 2005: 161–172). Dotti also translated and commented the correspondence between Petrarca and Prague: F. Petrarca: *Lettere all'Imperatore*, *op. cit.*

¹⁶ For the detailed catalogue of mutual flatteries and of self-humiliation see H. Hladilová: *Z korespondence Jana ze Středy a Franceska Petrarky* (M. A. thesis), Brno: FF MU, 2003: 74–94. Jan's letters to Petrarca are published by P. Piur: *Petrarcas Briefwechsel...*, *op. cit.*: 21–23, 39–41, 49–50, 55, 63–64, 94–97, 137–139, 145–146.

¹⁷ H. Thomson: 'Learning at the Court of Charles IV', *Speculum* 25, 1950: 1–20, p. 8, thinks, on the other hand, that the letters between Jan and Petrarca were "warmly personal" and "most cordial".

¹⁸ E. H. Wilkins: 'Petrarch in Provence', in: *Studies in the Life and Works of Petrarch*, Cambridge, Mass.: Medieval Academy of America, 1955: 81–181, pp. 167–168, puts the date in Oc-

He apologises for his writing style and asks Petrarca to send him his texts and to develop a friendly correspondence. Petrarca feels flattered, as his fame has gone across the Alps, and pays Jan the flattery back. According to the information given by Jan in the first two letters, Angelo of Florence, the doctor and botanist at court, seems to have been the person who spread Petrarca's fame in Prague. However, there is no evidence concerning Angelo's contact with Petrarca.

In his letters, Jan desperately tries to find topics about which he thinks Petrarca could take an interest. The result of such attempt is a broken style with too many rhetorical ornaments and a huge number of mythological allusions, which—like František Tadra rightly noted—“made his style even worse”.¹⁹ It is evident that Jan did not understand the real nature of Petrarca's humanism, which was based on a profound knowledge of Antiquity, and according to which the intellectual references were not the aim but the means.²⁰

tober 1352 or later. U. Dotti, prefers the second half of 1353, see his notes in F. Petrarca: *Lettere all'imperatore*, *op.cit.* : 43–45. But there is no particular evidence for it, so we prefer, together with P. Piur: *Petrarcas Briefwechsel* . . . , *op.cit.* : 22–23, 25, a wider dating to February 1352–October 1353, i.e., in the period of Jan's episcopate in Naumburg, which is Petrarca's regular titulation of Jan in letters to him.

¹⁹ F. Tadra: *Kulturní styky Čech s cizinou až do válek husitských*, Praha: Královská česká společnost nauk, 1897: 223. The allusions to elements of Antiquity are analyzed by H. Hladilová, *Z korespondence Jana ze Středy* . . . , *op.cit.* : 64–74. Jan's fear to be considered a barbarian leads him to use models that he sees valuable. Hladilová finds in Jan's letters the influence of up to time stylistic models in Prague, the formulary of Enrico d'Isernia (assembled in 1270–1278?) which is with absolute evidence proved in his letter *Aureis redimita*, recycling not only terms and idioms, but whole sentences, see *ibid.* : 103–104. See the model text of this letter in *Invectiva prosotettrasticha in Vlticum Polonum*, ed. R. Psík, Ostrava: Ostravská univerzita, 2008: 121–122. About Enrico and his importance *ibid.* : 16–63. About Petrarca's use of Enrico, see M. Feo, 'Note petrarchesche', *Quaderni petrarcheschi* 7, 1990: 183–203, pp. 183–186.

²⁰ Many researchers saw in Petrarca's influence on Jan something like an early humanism in Czech lands. Obstinate this concept was defended by I. Hlobil & E. Petrů: *Humanismus a raná renesance na Moravě*, Praha: Academia, 1992: 17–26, and E. Petrů: *Vzdálené hlasy. Studie o starší české literatuře*, Olomouc: Votobia, 1996: 190–226. Affirmative, but cautious are A. Cronia: 'La fortuna del Petrarca nella Letteratura Ceca', *Annali della Cattedra petrarchesca* 1, 1932: 27–57, pp. 1–8. A. Cronia: 'L'opera latina del Petrarca nella letteratura ceca', *Studi petrarcheschi* 5, 1952: 299–321; J. Binder: 'Nad českým protohumanismem', *Slovesná věda* 3, 1948–1949: 57–59; J. Nechutová: *Latinská literatura českého středověku do roku 1400*, Praha: Vyšehrad, 2000: 145–151. J. Truhlář: 'Počátky humanismu v Čechách', *Rozpravy České akademie císaře Fr. Josefa pro vědy, slovesnost a umění* 1, 1982: 463–475; B. K. Vollmann, 'Prager Frühhumanismus?', in: J. Heinzle et al. (eds.): *Literatur im Umkreis des Prager Hofes der Luxemburger*, Berlin: Erich Schmidt, 1994: 58–66. Other researchers are sceptic even on the fact whether Petrarca's works could be considered humanistic: A. Vidmanová: 'Středolatská beletrie, Jan ze Středy a olo-

It might seem strange that Petrarca does not try to influence Jan, who was a head of the emperor's chancellery, through Roman propaganda, as he tried to do with Charles IV. In this apolitical correspondence only one point concerns the arguments discussed with the Emperor: when Petrarca was named a Count Palatine (*comes palatinus*), he received in the same time a golden bull which he sent back to Prague as a gift for Jan. As he looked at it, he wrote:

a merest glimpse at it gives a man the impression of great majesty and fame and it makes him think about the greatest power of the Roman Empire in its Golden Age with respect. On one side there is an image of our emperor with a crown and sceptre, as he is sitting on the high throne surrounded by the Roman eagle and the inherited lion on one side and Rome with its temples and fortifications on the other side. The holy image of the Eternal City catches the eye in a very pleasant way and the splendour of gold is so impressive, to use the words of David.²¹

This was the only note concerning the importance and fame of the ancient Rome, and it might sound malicious if we take into consideration that Petrarca literally contrasts the Emperor, sitting on the throne, on one side, with the glamorous Rome on the other side of the bull. It seems as if he wanted to point out the contrast between the barbarian Empire of Charles (in which the Roman Eagle is dishonoured by the Bohemian lion), and the real glamour of the City of Rome.

The correspondence between Petrarca and Jan ends in a strange way: the last letter by Jan addressed to Petrarca (*Rogo vos*) is very formal compared to the previous letters, which makes Petrarca wonder, in his response *Fam.*

moucký protohumanismus', in: *Laborintus*, Praha: KLP, 1994: 140–149; J. Pelán: 'La fortuna di Francesco Petrarca in Boemia', *Listy filologické* 118, 1996: 246–259. For general information about the Petrarchan tradition in Czech lands see F. L. Borchard: 'The German Connection', in: A. Scaglione (ed.): *Francis Petrarch, Six Centuries Later*, Chicago–Chapel Hill: University of North Carolina, 1975: 418–431; E. Rauner: *Petrarca-Handschriften in Tschechien und in der Slowakischen Republik*, Padova: Antenore, 1999.

²¹ *Fam.* 21, 2, 6–7. Edition cited: F. Petrarca, *Le familiari*, ed. V. Rossi & U. Bosco, 4 vol., Firenze: Sansoni, 1933–1942. Petrarca probably echoes *Psalm* 68.14 (in the *vulgata* 67.14): "with shining gold" ("in pallore auri"). The bull's description and bibliography for imagery of Rome can be found in P. Piur: *Petrarcas Briefwechsel...*, *op.cit.*: 62–63. *Ibid.*: 221–224, the text and a commentary of the diploma of Count Palatin is published. Rome's figuration on Charles' bull reverses are quite common, being varied the averse. Petrarca's description seems to be identical to a bull of 1346, see its reproduction in O. Posse: *Die Siegel der deutschen Kaiser und Könige*, vol. 2, Dresden: Baensch Stiftung, 1910: image 3/6, 7; Karel IV., *Vlastní životopis [Vita Caroli Quarti]*, Praha: Odeon, 1978: 187, 189, 193.

23.14, what happened; and he presumes that there might have been some letters which had not been delivered to Jan. As he did not receive any answer, Petrarca wrote for the last time (the letter *Fam.* 23.16), in which he mentions that Jan was supposed to put through some recommendations by the Emperor concerning some friends. This letter looks as if it was meant to say goodbye, as if Petrarca knew that Jan would not answer and in case he answered, he did not intend to rank his letter into *Familiars*. Bayley interprets Jan's strange behaviour and the silence as a sign of the fact that their friendship became more formal, probably because Petrarca did not appear in Prague any more, although he was evidently expected.²²

An exceptional letter has not been taken into consideration so far. *Disp.* 29, dated on 25 March 1355, which is the time, when Jan accompanied Charles IV during his coronation journey.²³ Petrarca excluded it from his official correspondence and there is only one existing copy of the letter.²⁴ It might seem surprising, since precisely this letter represents what we would expect from the correspondence of Petrarca to Jan, regarding its length, topics and the used motifs. In this letter Petrarca unfolds the topics of the ungratefulness of Rome towards its honourable inhabitants, and contrasts it with the love, which foreign kings expressed to Rome. This long letter represents the necessary arguments for the following praise of Jan, who, even though he was born in a barbarian country, was able to surpass his environment thanks to his hard work and talent, he improved the old-fashioned style of the chancellery (this information was probably given to Petrarca by Jan himself), and is now coming to Italy, the country of Muses, to become a member of the most prestigious society of great personalities of the classical world and their heirs:

Speaking in the name of all famous men of Greece and Italy, who lived, live and will live here for centuries, we are bound to remember your name and to proclaim its eternal fame. [...] Apollo himself with the lyre and the choir of virginal Muses sings thanks to you and they welcome with respect and pleasure such an important guest, who is coming from the end of the world, a guest, who is able to compete with the greatest spirits and to be among the most respectful names.²⁵

²² C. C. Bayley: *Petrarch*... , *op.cit.* : 334.

²³ Date by P. Piur: *Petrarcas Briefwechsel*... , *op.cit.* : 93.

²⁴ Biblioteka Gdańska Polskiej Akademii Nauk, Mar. F 256.

²⁵ *Disp.* 29: 242–244.

What might have been the reason why Petrarca did not write such letters more often? Or did they get lost? Why was this letter not included in his official correspondence? Only speculation might try to answer these questions. I suppose that if the celebrations of Jan did not mean any obstacle in shorter official letters, which were a part of the commonly practiced pathos, here they might seem exaggerated with respect to the rather sober style of the letter. This letter may reflect an exclusively personal and special attention of the poet to Jan, who might have shown his satisfaction concerning his visit in Italy, and his love for this country which was the reason for Petrarca-patriot to pay his compliments back.

Apart from Jan and Charles IV, Petrarca addressed two more letters to the Archbishop Arnošt z Pardubic and one more to the Empress Anna of Świdnica, and he must have known the bishop of Olomouc, Jan Očko z Vlašimi (Jan Očko of Vlašim), who sends regards to him in Jan's letter *Stili magistralis. Fam. 21.1*. Here Petrarca apologizes to Arnošt for not having sent him the documents they had talked about, with the explanation that he will tell him the reason face to face; we may consider this a very peculiar one. As virtue has many enemies, Petrarca keeps these "too informal documents" secret, so that they could be published after his death. He does not exclude, which is a unique case, that he might set them free to find a way to the audience. It is quite sure that the documents mentioned by Petrarca in his letter are *Liber sine nomine* is meant and the whole situation shows that the discussions between Petrarca and Arnošt must have also included the conditions at the Court of Avignon.

On 19 March 1358, the young Empress Anna of Świdnica gave birth to her first child, a daughter named Alžběta (Elisabeth). It is really surprising that Petrarca was included among the people who were given the announcement of the happy news immediately after the birth of the child. Such honour and confidence does not fit the common protocol in the feudal hierarchy, even in such a special case as that of Petrarca. His response shows that he was rather surprised by such an honour. He answers immediately, he congratulates the Empress on the birth of her daughter, and he writes to her that she should not be sad if the child is only a daughter, because even women can carry many virtues. To persuade Anna, he adds a long catalogue of famous women. At the end, he wishes the Empress that in short time she will be able to bring "a nobler and more desired child" to the world, meaning a crown prince. If such a letter would not please a woman of today, however it reflected

the commonly shared attitudes of that time and Charles's anxiety about not having an heir who could carry on his role.

The importance of the relationships between Petrarca and Prague's imperial court lies not only in Petrarca's life and political thought, but also in larger fields of the intellectual self-promotion in front of a ruler, and they represent an important chapter of cultural exchanges in medieval Europe. It is only a part of a greater strategy of the House of Luxembourg and Charles IV himself who introduced to Prague and to the Czech lands closer cooperation with French and Italian civilisations in all the economic and cultural aspects. It is true that the Czechs imported from these countries especially gothic intellectual models, and we do not believe in the existence of something like Czech early humanism in the Fourteenth century, but Petrarca's lesson has definitely been a precious enrichment of this kind of exchanges, although it has not been completely comprehended at that time. What a pity that Petrarca in the end did not move to Prague! The transfer of a cultural asset, as Petrarca was, would have surely changed the cultural map of Europe.

Appendix

Let us summarize Petrarca's correspondence with the Emperor's court of Prague. They consist of letters that are preserved or whose existence we know thanks to the references contained in the preserved ones. The almost exclusive messenger during these exchanges was a knight named Sagremor de Pommiers, who—as we can read in the preserved letters—was supposed also to deliver many oral messages. That is why it is necessary to regard the following list only as a part of what was written and said between all the correspondents:

Petrarca (*Fam.* 10.1; 24 February 1351) > Charles IV | Charles IV (*Laureata tui*; spring 1351–July 1352) > Petrarca

Petrarca (*Fam.* 12.1; February–March 1352) > Charles IV

Jan ze Středy (*Utinam Parnasei*; February 1352–October 1353) > Petrarca | Petrarca (*Fam.* 10.6; March 1352–the end of 1353) > Jan ze Středy

Petrarca (*Fam.* 18.1; response to *Laureata tui*; 23 November 1353) > Charles IV | Jan ze Středy (*Aureis redimita*; spring 1354) > Petrarca

Petrarca (*Fam.* 19.1; October 1354) > Charles IV

Petrarca (*Fam.* 19.4; 25 February 1355) > Charles IV | Jan ze Středy (*Saphirei fundamenti*; March 1355) > Petrarca

- Petrarca (*Disp.* 29; 1355) > Jan ze Středy
- Petrarca (*Fam.* 19.2; June 1355) > Charles IV
- Jan ze Středy (*De fecundo pectore* + the letter of appointment of the Palatin Count; autumn 1356–winter 1357) > Petrarca
- Petrarca (*Fam.* 21.2 + the golden bull; 30. 4. 1357) > Jan ze Středy | Jan ze Středy (*Persuasiva dulcedo* + the golden bull; the end of 1357–the beginning of 1358) > Petrarca
- Petrarca (*Fam.* 21.5; 25 March 1358) > Jan ze Středy
- Petrarca (*Fam.* 21.1; 30 April 1357) > Arnošt z Pardubic
- Petrarca (*Fam.* 21.6; 25 March 1358) > Arnošt z Pardubic
- Petrarca (*Fam.* 21.7; 25 March 1358) > Charles IV
- Anna, the Empress (not preserved, the end of March–April 1358) > Petrarca | Petrarca (*Fam.* 21.8; 23 May 1358) > Anna
- Jan ze Středy (*Stili magistralis*; a response to *Fam.* 21.5; 1358–1364) > Petrarca
- Charles IV (not preserved + fakes of the Habsburgs; March 1361) > Petrarca | Petrarca (*Fam.* 23.2 + *Sen.* 16.5; both 21 March 1361) > Charles IV
- Jan ze Středy (not preserved) > Petrarca | Petrarca (*Fam.* 23.6 + *Bucolicum carmen*) > Jan ze Středy
- Petrarca (*Fam.* 23.3; spring 1361–spring 1363) > Charles IV
- Charles IV (not preserved + a golden cup) > Petrarca | Petrarca (*Fam.* 23.8; 18 July 1361) > Charles IV
- Petrarca (*Fam.* 23.7; probably 18 July 1361) > Jan ze Středy
- Charles IV (*Affectu magno*; the end of 1361–the beginning of 1362) > Petrarca | Petrarca (*Fam.* 23.9; 21 March 1362) > Charles IV
- Petrarca (two and more unpreserved letters) > Jan ze Středy
- Jan ze Středy (*Sicut Astaroth*; the end of 1361–the beginning of 1362) > Petrarca | Petrarca (*Fam.* 23.10; 21 March 1362) > Jan ze Středy
- Jan ze Středy (*Rogo vos*; the end of 1362–the beginning of 1363) > Petrarca | Petrarca (*Fam.* 23.14; shortly after 11 March 1363) > Jan ze Středy
- Petrarca (*Fam.* 23.15; 11 March 1363) > Charles IV
- Petrarca (*Fam.* 23.16; 27 August 1364) > Jan ze Středy
- Petrarca (*Fam.* 23.12; 11 December probably 1364) > Charles IV

PURCHOTIUS GRÆCUS I:
VIKENTIOS DAMODOS' *CONCISE ETHICS*

JOHN A. DEMETRACOPOULOS

University of Patras
Department of Elementary Education
Rion – 26 504
Greece
jdimitrako@upatras.gr

Abstract: Most of the writings produced during the 18th century in one of the regions peripheral to the centers of philosophical, theological, and scientific development in Europe, namely, Greece, were but translations or adaptations of various works written in Latin, French, Italian, German, or English. Even some of the texts signed by their authors as produced by themselves are translations or adaptations, too. This is the case with most, if not all, of the philosophical (and theological) writings of Vikentios Damodos (1700–1754), a private teacher of Philosophy in Kefallenia (Ionian Islands, Greece), who had studied in Venice and Padova. His *Concise Ethics*, which forms part of his huge *Concise Philosophy*, is just a selective translation or adaptation (enriched only by few trivially didactic or confessional comments) of passages from the respective volume (*Ethics*) of Edmond Pourchot's (1651–1734) *Institutiones philosophicæ* as well as from the homonymous part (*Compendium Ethicæ*) of Vol. V (*Exercitationes Scholasticæ*) of the same textbook. Damodos, by plagiarizing Pourchot, transmitted to Greece a potentially progressive eclectic philo-Cartesianist Christian philosophy taught at the time in France, Italy, Ukraina and elsewhere.

Keywords: Edmond Pourchot, Thomistic Ethics, Vikentios Damodos, Modern Greek Enlightenment, translation activity

Modern Greek Enlightenment is “but a pale reflection of the European one”¹ This basically correct statement, which holds true both for the precursors (vaguely before 1750) and the mature bearers (vaguely after 1750) of this

¹ Kondylis (1988: 9–10).

intellectual trend of the Balkan Peninsula, obviously establishes a center-periphery relation between late 17th and 18th century European philosophical literature written in Latin, French, Italian, German, and English and the philosophical, theological, and scientific texts written in Modern Greek during that period. However, unless the authors of these texts explicitly reveal the original text they worked on, modern scholars usually do not embark upon searching for the original European books; instead, the Modern Greek pieces are often taken for ‘authored’ in the contemporary sense of the term. Consequently they not only call them ‘philosophical’ on account of their content (which, for all its vagueness, is correct) but also go even further and classify their authors as ‘philosophers’ on account of their very having produced these texts. By so blurring the character of these writings, the distance between philosophical center and periphery is reduced or even disappears—but only apparently so.

A case in point is one of the most prolific Modern Greek writers of the early Modern Greek Enlightenment, i.e., Vikentios Damodos (1700–1754).²

The few contemporary scholars who occupy themselves (more occasionally than not) with Damodos (hereafter: D.) seem, at least in principle, to be aware of the trivial truth that, as far as his literary production is concerned, the *Quellenfrage* is still unanswered.³ However, they optimistically take for granted that D. had, as a “philosopher” and teacher, his own “method” or “process of thought,” “development of arguments,” “positions,” “proofs,” “method of teaching” and “way of treating” the other authors’ positions and arguments⁴ and “try to evaluate his place in Modern Greek philosophy.”⁵ D. seems to have done his best to make things appear like that. In most of the titles of the texts he produced, he either declared or implied that he “authored” (“συγγράφειν”), “composed” (“συντιθέναι”), “created” (“ποιεῖν”) or “elaborated” (“διαπονεῖν”) them.⁶ The result, to my knowledge, was that no scholar has thus far suspected what can easily impose itself as a hard liter-

² A provisional account of his life and writings is offered by Bobou-Stamati (1998). The majority of Damodos’ writings remain unedited.

³ “A systematic research into and comparison [of D.’s writings] with the by then current works and handbooks” is necessary (Bobou-Stamati, 1998 : 224). V. Bobou-Stamati (1998 : 332–338) has noticed another case of plagiarism by Damodos; his unedited *Dogmatic Theology* is but a latent adaptation of Denis Petau’s monumental *Dogmata Theologica* (1644–1650), enriched by some Orthodox polemics.

⁴ Bobou-Stamati (1998 : 264; 2007 : 80–81).

⁵ Bobou-Stamati (1998 : 346).

⁶ See Bobou-Stamati (1998 : 81–217 *passim*).

ary fact, namely, that most, if not all, of D.'s philosophical (and theological) 'writings' are not originals, but latent yet close translations or adaptations of some Latin writings by well-known European authors who lived shortly before or at virtually the same time as D., Edmond Pourchot (1651–1734), an Eclectic Catholic philo-Cartesianist philosopher who taught in Paris, being the principal among them.⁷

Due to the limited space of this study, I will confine myself to just one of D.'s edited philosophical 'writings', namely, the *Concise Ethics* (Σύνοψις ἠθικῆς φιλοσοφίας).⁸ As will be seen, this text is a translated collage of passages from the respective volume (*Tomus quartus, Continens Ethicam seu Moralem Disciplinam*) of Pourchot's (hereafter: P.) best-seller textbook *Institutiones philosophicæ* as well as from the homonymous part (*Compendium Ethicæ*) of Vol. V (*Exercitationes Scholasticæ*) of the same textbook.

1. The Literary Fact

P.'s *Institutiones philosophicæ*, first published in 1695 in Paris and republished several times (in some of them slightly re-elaborated) in various places in Europe, include five volumes. The arrangement of its material in the Venice edition of 1712 is as follows: Vol. I: Logic and Metaphysics (preceded by a "Præfatio" to the entire handbook and a "Procœmium" on philosophy); Vol. II: Geometry and General Physics; Vol. III: Special Physics; Vol. IV: Ethics;

⁷What has only been suspected thus far is that P.'s *œuvre* "was known" to D. (Petsios 2007: 42; cf. Bobou-Stamati 1998: 139). This vague suspicion did not prevent scholars from editing D.'s texts as original (in the philological sense) writings (see, e.g., Bobou-Stamati 2002; 2007) and studying them as allegedly being such. To confine myself to D.'s *Concise Ethics*, focused on here, see, e.g., Papanoutsos (1959: 27) (D.'s "thought" is presented as an amalgam of Christianity and heathen philosophy); Henderson (1977: 50–52) ("an evaluation of the quality of D.'s thought" is made "on the basis" of the *Concise Ethics*); Petsios (1997 *in toto*, esp. 152–162), where an analysis of D.'s alleged conception of happiness as well as of free will is offered); Terezis (1997: 37) (where the way D. supposedly combined Christianity with Aristotelianism is described and D.—in fact P.—is presented as adhering to "the ideas of Christian East about the human person"; cf. *infra*, n. 52).

⁸Damodos (1940: 30–91) (footnotes are by the editors, not by D.). The first half of this text (Damodos 1940: 30–65) is reproduced in: Papanoutsos (1959: 121–136), whereas a small part of it (Damodos 1940: 66; 71–82) in: Psemmenos (1989: 75–86) (the editor, unaware of the provenance of Damodos' text and its Thomist tenor, arbitrarily skipped some paragraphs, apparently on account of their appearing more theological than philosophical in content). A new edition of this text (apparently as an original writing by Damodos) has been announced as forthcoming in a series of *Texts of Modern Greek Philosophers*; see Damodos (2002: 133).

Vol. V (first published in 1700 in Paris): *Exercitationes scholasticæ*, which are preceded by a *Compendium Philosophiæ* divided into four parts, practically an abridgment of each of the four main volumes.⁹

“Le *Institutiones* di Pourchot avranno numerose edizioni e dei lettori anche fuori della Francia, in Italia”¹⁰ as well as in Germany,¹¹ Spain, Portugal,¹² Poland,¹³ Ukraine,¹⁴ Turkey,¹⁵ Hungary¹⁶ and elsewhere.¹⁷ Thanks to D., who studied for years in Italy,¹⁸ this statement can be expanded so as to include—in regard to both of its parts—18th century Greece. D., to produce the *Σύνοψις ἠθικῆς φιλοσοφίας*, used two books, namely, Vol. IV of P.’s *Institutiones philosophicæ*¹⁹ and Vol. V, pp. 102–124, where the *Compendium Ethicæ* occurs.²⁰ As the very title shows, D.’s intention was to create a Greek version

⁹ In the first edition, the work was entitled *Institutio philosophica*. All the volumes of the *Institutiones philosophicæ* are easily accessible on-line at the Google Books data-base.

¹⁰ Belgioioso (1999: 21). P. was a point of reference in the context of some intense Italian discussions on the rationality of the animals (see, e.g., Sulpizio 2002: 244–245; 254–258; 260).

¹¹ P.’s *Logic* and *Metaphysics* were plagiarized by the Benedictine Andreas Gordon (1712–1751), as his enemy, the Jesuit Lucas Opfermann (1690–1750), observed (see Blum 1999: 83–84; cf. Werner 1866: 162–163).

¹² P.’s work was there a point of reference concerning the issue of the rationality of the soul of the animals; see, e.g., Miguel Pereira de Castro Padraõ’s *Propugnación de la racionalidad de los brutos. Carta apologetica...*, Lisbon: F. L. Ameno, 1753: 47–48; 71; 189; 193; 216 (§§ 51; 76; 192; 195; 218); cf. Rodríguez Pardo (2008: 150).

¹³ See, e.g., Janaczek (1999: 44).

¹⁴ P.’s *Logic* and *Metaphysics* was taught there by G. Szszerbavkj and his successor D. Naszszinski (see Szszimcic 2009: 143; 229).

¹⁵ P.’s *Institutiones philosophicæ* became known to the Turkish-speaking regions thanks to the Westernizer Ibrahim Mütefferika (1674–1747) (see Berkes 1964: 46; Gunergun 2006: 85; Ziyade & Baş 2003: 311–312; İ. Kalaycıoğulları & Y. Unat: ‘Kopernik Kurami’nin Türkiye’deki Yansimaları’—see <http://tiny.cc/bor6g>, pp. 3–6; cf. Show 1988: 237; 242).

¹⁶ See Blum (2004: 527–528), where it is shown that Bernard Sartori (1735–1801) plagiarized P.’s *Logic*.

¹⁷ To judge from the geographical distribution, it seems that P. was plagiarized in countries whose *lingua* was not *franca*.

¹⁸ See note 20.

¹⁹ I am using the Paris edition of 1730 (E. Pourchot: *Institutiones philosophicæ... Tomus quartus, continens Ethicam seu Moralem Disciplinam, apud Joannem Manfrè*), which is available on-line (<http://tiny.cc/vy8gh>).

²⁰ I am using the 1711 edition (Lyon), which is available on-line (Pourchot 1711b). Since this edition shows pretty well the way D. produced “his” *Concise Ethics*, I will not spend here any line to dig out the edition of the copy or copies used by D. (see a list of the editions in Schmutz 2010; cf. Blum 2008). Granted that he had studied in Venice and Padova from about 1713 to 1723 (Bobou-Stamati 1998: 21–30; 378), he had easy access to the Venice editions of 1712, 1713, 1715, and 1724 and to the Padova edition of 1720. It seems that Damodos used a rather

of the latter. Thus he copied its frame as well as a large part of its content, which he substantially enriched by verbatim drawing much material from the former. He also inserted occasionally some words or lines of his own, at times to facilitate the non-erudite reader of the Greek-written textbook (thereby implicitly taken to be a disciple) to grasp its content, and at other times to make some anti-Catholic propaganda.

The following comparing of the List of Contents of D.'s *Concise Ethics*²¹ with the List of Contents of P.'s *Compendium Ethicæ*²² is more than telling. The Prologue of the *Compendium Ethicæ* is replaced by the "Præfatio" or "Prooemium" of Vol. IV of the *Institutiones philosophicæ*, because, as will be seen, D. reproduced not the Prologue of the *Compendium* but the "Prooemium" of Vol. IV:

Pourchot, *Compendium Ethicæ* / Damodos, Σύνοψις ἠθικῆς φιλοσοφίας

Prooemium / Εἰσαγωγή

1. De natura scientiæ moralis / Τί εἶναι ἡ ἠθικὴ φιλοσοφία, τί θεωρεῖ, καί...

2. Ordo pertractandæ moralis / ...ποῖα τὰ μέρη της

Pars Prima Ethicæ: De summo hominis bono, sive de actu humanorum fine / Μέρος Α': Περὶ τοῦ μεγίστου καλοῦ τοῦ ἀνθρώπου, ἡγουν περὶ τοῦ ἐσχάτου τέλους τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων

Cap. I. De bono generatim / Κεφ. α': Περὶ τοῦ καλοῦ κοινῶς

Cap. II. De fine / Κεφ. β': Περὶ τοῦ τέλους κοινῶς

Cap. III. De beatitudine / Κεφ. γ': Περὶ τῆς μακαριότητος καὶ εὐτυχίας

Pars Secunda Ethicæ: De actibus humanis eorumque regulis / Μέρος Β': Περὶ τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων καὶ τῶν κανόνων αὐτῶν

Cap. I. Quid sit actus humanus et quotuplex / Κεφ. α': Τί εἶναι ἀνθρωπίνη πράξις καὶ πόσα τὰ εἶδη αὐτῆς

Cap. II. An omnis actus humanus sit voluntarius / Κεφ. β': Ἀνίσως καὶ κάθε ἀνθρώπινος πράξις λέγεται θεληματικὴ

Cap. III. An omnis actus humanus sit liber / Κεφ. γ': Ἀνίσως καὶ κάθε ἀνθρώπινος πράξις εἶναι ἐλευθέρα

Cap. IV. Quae sint regulæ bonitatis ac malitiæ actu humanorum / Κεφ. δ': Περὶ τῆς ἀγαθότητος καὶ κακίας τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων καὶ περὶ τῶν κανόνων αὐτῶν

early edition. For example, the famous *arbor Purchotiana* in his *Minor Logic* (Greek MS Π41 of the National Library of Greece (Athens), pp. 65–66, διάταξις τῶν ὄντων) reproduces P.'s paragraph "Series entium" of the 1711 edition (pp. 82–85), which in the edition of 1733 became "Arbor Purchotii ad mentem Platonis et Cartesianorum" and was represented figuratively (on the difference see Sina 2004: 714, note 37). In any case, this issue can be settled only as part of the task of a proper edition of Damodos' texts.

²¹ Damodos (1940: 7–8).

²² Pourchot (1711b: iii–iv).

- Cap. V. Utrum affectus animi legibus Ethicæ subjiciantur, et quis eorum sit usus / Κεφ. στ': Περὶ τῆς χρήσεως τῶν παθῶν τῆς ψυχῆς
 Κεφ. ε': Περὶ τῶν θετικῶν νόμων (IV 150,33)
 α'. Περὶ τοῦ θεϊκοῦ νόμου / De lege divina (Vol. IV, Pars II, cap. 8)
 β'. Περὶ τοῦ ἀνθρωπίνου νόμου / De legibus humanis (Vol. IV, Pars II, cap. 9)
 Pars Tertia Ethicæ: De virtutibus et vitiis / Μέρος Γ': Περὶ τῶν ἀρετῶν καὶ ἐλαττωμάτων
 Cap. I. Quid sit virtus, quid vitium / Κεφ. α': Τί εἶναι ἀρετὴ καὶ τί ἐλάττωμα
 Cap. II. De virtutibus et vitiis sigillatim / Κεφ. β': Περὶ τῶν ἀρετῶν κατ' ἴδιαν.
 Κεφ. γ': Περὶ τῶν ἀμαρτιῶν
 Pars Quarta Ethicæ: De variis vitæ officiis / Μέρος Δ': Περὶ τῶν διαφορῶν τῆς ζωῆς καθηκότων
 Cap. I. De hominis tum erga Deum tum erga seipsum officiis / Κεφ. α': Περὶ τῶν καθηκότων τοῦ ἀνθρώπου σιμὰ εἰς τὸν Θεὸν καὶ τὸν ἑαυτόν του
 Cap. II. De hominis officiis erga familiam / Κεφ. β': Περὶ τῶν καθηκότων σιμὰ εἰς τὴν οἰκίαν τοῦ ἀνθρώπου
 Cap. III. De variis hominis officiis erga rempublicam / Κεφ. γ': Περὶ τῶν καθηκότων σιμὰ εἰς τὴν πολιτείαν.

P. prefaced his *Concise Ethics* with just one page (V 102,23–103,28). To D.'s eyes, this looked poor; and for that reason he turned to the Proem of IV (3–11). Since, however, the Proem was excessively long, he abridged it. The full list of correspondences²³ runs as follows:²⁴

IV 3,3–9 = 30,5–12 (Ethica sive Moralis disciplina a moribus, quos dirigit, appellationem sumpsit. Mores autem sunt propensiones aliquæ in bonum aut in malum morale, quæ vel nobiscum natæ, vel usu ac repetitis actibus sunt comparatæ. . . / Ἡ Ἠθικὴ Φιλοσοφία ὠνομάσθη ἀπὸ τὰ ἦθη, τὰ ὁποῖα διορθώνει. . . Ἡθὴ ἄλλο δὲν εἶναι παρὰ διαφοροὶ κλίσεις εἰς τὸ ἠθικὸν καλὸν ἢ κακόν, τὰς ὁποῖας κλίσεις ἢ ἐλάβομεν ἀπὸ τὴν φύσιν ἢ τὰς ἀποκτήσαμεν ἡμεῖς μὲ τὴν συνήθειαν τῶν κακῶν ἢ ἀγαθῶν πράξεων, ὁποῦ πολλάκις ἐκάμαμεν. . .)

[30,6–7 derives verbatim from the Prologue of P.'s *Compendium Logicæ*; I, 5,37–39.]

[In 30,12–31,2, D., using second person singular, adds some trivial didactic examples of what natural inclination and acquired habit mean.]

IV 3,10–22 summam = 31,2–16 (Actum humanum vocant eum, qui fit ab homine humano modo agente, id est agente ex consilio et deliberatione. . . Sunt enim aliquæ actiones hominis, quæ non sunt humanæ; . . . v. gr. cum aliquis sine atten-

²³ By Latin numbers I denote the number of volume; bare Arabic numbers refer to page and lines of the Greek text.

²⁴ To let the reader get an accurate idea of how closely D. follows P, I am adding the line numbers of each page. I also cite, just as a sample, the opening words of each paragraph of the Introduction of the Greek text along with some telling sentences of the rest of the paragraph.

tione vel pedem vel manum movet... / Ἄλλη εἶναι πράξεις ἀνθρώπινος καὶ ἄλλη τοῦ ἀνθρώπου. Πράξεις τοῦ ἀνθρώπου ἀπλῶς εἶναι ὅταν γίνεται δίχως στοχασμὸν ἢ συμβουλήν, ὡσάν ὅταν τινὰς ἀστόχαστα κινή τὸ χέρι... . . . Ἀνθρώπινος πράξεις εἶναι ἐκεῖνη ὅπου γίνεται ἀπὸ τὸν ἄνθρωπον, ὅταν ἐργάζεται ὡς ἄνθρωπος, ἦγουν μὲ τὸν στοχασμὸν καὶ τὴν συμβουλήν...) [In 31,10–11, D. adds on his own two trivial examples of deliberate act.]

IV 3,33–36 = 31,17–20 (Quare definiri potest Ethica sive Moralis Disciplina “scientia practica aut prudentia, quae circa actus humanos, quatenus ad honestatis regulas aeternae felicitatis intuitu conformandos occupatur” / Ὁρίζεται λοιπὸν ἡ Ἠθικὴ Φιλοσοφία “ἐπιστήμη πρακτικὴ ἢ φρόνησις, ἡ ὁποία θεωρεῖ τὰς ἀνθρωπίνους πράξεις, εἰς ὅσον διορθώνει αὐτὰς κατὰ τοὺς κανόνους τοῦ ὀρθοῦ λόγου διὰ τὴν ἀπόλαυσιν τῆς αἰωνίου μακαριότητος καὶ εὐτυχίας”)

IV 4,17–21 = 31,21–24 (Dicitur “scientia practica”... / Λέγεται “ἐπιστήμη πρακτικὴ”...)

IV 3,25–32 summam = 31,25–28 (Materia igitur Ethicæ subjecta sive, ut loquuntur, ‘objectum materiale’ Ethicæ, sunt actiones humanæ... / Θεωρεῖ τὰς ἀνθρωπίνους πράξεις ὡς ‘ὕλικὸν ἀντικείμενον’...)

IV 3,37–4,8 = 31,29–32,9 (Dicitur “scientia”, quia conclusiones certas ex principiis certis deducit. V.g., ex hoc principio, “alteri ne feceris, quod tibi fieri non vis”, colligit non esse furandum, non calumniandum, non occidendum et c. ... Primorum hujusmodi principiorum intelligentia in moralibus ‘synderesis’ dicitur, seu melius ‘synteresis’... , qua... / Λέγεται “ἐπιστήμη” ἡ Ἠθικὴ, διότι συμπεραίνει προτάσεις ἀληθεῖς καὶ φανεράς ἐξ ἀρχῶν βεβαίων καὶ φανερῶν. Α.χ. δείχνει ὅτι δὲν πρέπει νὰ κάνωμεν φόνον οὔτε κλοπὴν, διότι θεμελιώνει τοῦτο εἰς τὴν κοινὴν ἀρχὴν ὅπου λέγει: “Ὅ, τι δὲν θέλεις νὰ σοῦ κάμουν, μὴ κάμης τοῦ πλησίον.” Ἡ γνῶσις ὅπου ἔχομεν φυσικῶς εἰς τὰς πρώτας τούτας ἠθικὰς ἀρχὰς λέγεται ‘συντήρησις’ ἢ ‘συνείδησις,’ δι’ ἧς...)

[By going back to p. 3 and drawing again some material, D. made a mess of the well-ordered explanation of P’s definition of Ethics in 3,33–36.]

IV 4,22–24 = 32,9–13 (Dicitur “prudentia”... / Λέγεται “φρόνησις”...)

[In 32,14–31, D., using once more second person singular, explains in didactic tenor what the terms “materiale” et “morale” mean when applied to an action.]

IV 5,1–6,11 summam = 33,1–26 (... Scholastici triplicem distinguere solent Moralem, nempe Monasticam..., Œconomicam..., et Politicam... Ergo triplex Moralis species... non est distinguenda. Ea sane mens est Aristotelis... / Τὰ μέρη τῆς Ἠθικῆς φιλοσοφίας εἶναι τρία κατὰ τὸν Ἀριστοτέλη: μοναχικόν, οἰκονομικόν καὶ πολιτικόν... . . . Λοιπὸν περιέχεται εἰς τὴν πολιτικὴν ἢ μοναχικὴ καὶ οἰκονομικὴ ἠθικὴ καὶ εἶναι μέρη ἐκεῖνης, ὅχι εἶδη...)

[D. omits the typically Scholastic *objecta* and *responsiones ad objecta* on the question whether Individual Ethics, Economics, and Politics are parts or species of the Moral Science.]

IV 7,39–8,13 summam = 33,27–29 (Opus est Œconomica patrifamilias, ut familiae suae non tantum bonum morale procuret, verum etiam bonum physicum...)

Item Politica... est necessaria non tantum ut subditorum mores componant, sed ut... quoque omnium... rerum, quas natura desiderat, abundantem copiam suppeditent / ... ἡ Οἰκονομικὴ ἀποκτίζει καὶ τὰ φυσικὰ ἀγαθὰ, ὡσάν τὰ πλοῦτη διὰ τὴν κυβέρνησιν τοῦ οἴκου, καὶ ἡ Πολιτικὴ πάλιν διὰ τὴν κοσμικὴν εὐτυχίαν τῆς πόλεως.)

IV 10,24-41 summam = 33,29-34,2 (Ex quo liquet totum illud Aristotelis corpus Ethico-politicum 31. Libris comprehendendi, scilicet decem libris *ad Nicomachum*, novem *ad Eudemum*, duobus *Magnorum Moralium*, octo *Politicorum*, et duobus *Œconomicorum* / Ὅθεν ὅλα τὰ βιβλία ἀπὸ τὰ ὁποῖα συνίσταται ἡ φιλοσοφία ἡ ἠθικὴ τοῦ Ἀριστοτέλους εἶναι τριάκοντα ἔν· δέκα βιβλία τῆς Μοναχικῆς Ἠθικῆς πρὸς Νικόμαχον τὸν υἱὸν του, δύο βιβλία τῶν Μεγάλων Ἠθικῶν, ἑπτὰ [sic] πρὸς τὸν Εὐδήμον τὸν φίλον του, ὀκτώ βιβλία τῶν Πολιτικῶν, καὶ δύο βιβλία τῶν Οἰκονομικῶν).

IV 10,42-II,38 summam = 34,3-35,17 (Quod vero spectat ad Divum Thomam, quem sanior pars Theologorum et Philosophorum, præsertim in moralibus, ducem sequitur... . . . II^a Pars *Summæ theologicæ* Sancti Thomæ tota moralis est, in eaque disputat de ultimo hominis fine, tum de ipsius actibus, postea de habitibus et virtutibus et cætera, quibus homo ad finem ultimum perducitur. Ac de iis quidem primo generatim agit I^a Parte II^æ Partis, deinde speciatim II^a Parte II^æ Partis; nam II^a Pars *Summæ theologicæ* Sancti Thomæ in duas Partes subdividitur, in I^{am} II^æ et II^{am} II^æ. Quam ob rem Aristoteles et Divus Thomas diversa ratione bonitatem moralem seu rectitudinem aut perfectionem actuum humanarum spectant. Nam Aristoteles eam considerat prout est hominis finis... Sed Sanctus Thomas actuum humanorum honestatem quasi viam, sive, ut loquuntur, medium ad ultimum finem... Nos iisdem vestigiis insistentes, sed ad Sancti Thomæ methodum magis accedentes, Moralem nostram in quattuor Partes dividemus. Quarum Prima de summo hominis bono sive de actuum humanorum fine futura est; Secunda de actibus humanis eorumque regulis; Tertia, de virtutibus et vitiis; Quarta denique de variis vitæ officiis, quibus homines tum erga Deum, tum erga seipsos tum demum erga alios homines tenentur / Ἡμεῖς οὖν ἀκολουθοῦντες σχεδὸν τὴν μέθοδον τοῦ Ἀριστοτέλους διαιροῦμεν εἰς τέσσερα μέρη τὴν Ἠθικὴν Φιλοσοφίαν. Εἰς τὸ Πρῶτον θεωροῦμεν τὸ μέγιστον ἀγαθόν, ὁποῦ εἶναι τὸ ὕστερον τέλος τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων, ἤγουν θεωροῦμεν τὴν εὐτυχίαν καὶ μακαριότητα· εἰς τὸ Δεύτερον θεωροῦμεν τὰς ἀνθρωπίνους πράξεις καὶ τοὺς κανόνους μὲ τοὺς ὁποίους διορθώνονται· εἰς τὸ Τρίτον θεωροῦμεν τὰς ἀρετὰς καὶ τὰ ἐλαττώματα ὡς ἀρχὰς τῶν πράξεων· εἰς τὸ Τέταρτον θεωροῦμεν τὰ διάφορα καθήκοντα τῆς ἀνθρωπίνης ζωῆς σχετικῶς πρὸς τὴν ἀπόλαυσιν τῆς μακαριότητος. Διαφέρομεν ἐδῶ ἡμεῖς ἀπὸ τὸν Ἀριστοτέλη, εἰς ὅσον ἐκεῖνος, ὄντας Ἐθνικός, ἐθεώρει τὴν φυσικὴν εὐτυχίαν τοῦ ἀνθρώπου, ὁποῦ εἶναι ἡ πρᾶξις τῆς ἀρετῆς κατὰ τὸν ἴδιον καὶ ἡ θεωρία τῆς ἀληθείας, ὅθεν ὕστερον τέλος τῶν ἀνθρωπίνων ἐνεργειῶν ἔλεγεν πῶς εἶναι τὰ ἐνάρετα ἔργα, ἡμεῖς δέ, ὄντες Χριστιανοί, θεωροῦμεν τὴν ὑπερφυσικὴν μακαριότητα, ἤγουν τὴν ἀπόλαυσιν τοῦ Θεοῦ, ὅθεν τὰ ἐνάρετα ἔργα εἶναι μέσα μὲ τὰ ὁποῖα ἀπολαμβάνομεν τὸν Θεὸν ὡς ὕστερον τέλος τῶν ἀνθρωπίνων πράξεων).

Let us now fully compare the body of the Latin original texts with their Greek rendering.

IV 12,5-18 = 36,5-12

V 104,18-105,1 = 36,15-20 (In 36,21-24, D. adds the example of war as a “relatively bad thing” and ignorance as a case of an “absolutely bad thing”.)

V 105,2-11 plus *IV* 12,34-13,11 = 37,1-9 (In 37,9-14, D. adds some didactic examples of his own.)

V 105,12-20 = 37,15-26

V 105,21-31 plus *IV* 15,1-4 = 38,1-16 (In 38,6-7, D. adds the didactic example of erudition (μάθησις) as an instance of “honestum”.)

V 105,32-33 plus *IV* 15,15-19 = 38,16-23

IV 20,4-24 = 38,24-39,13

IV 21,9-22,7 = 39,14-40,7 (In 40,7-8, D. adds the example of a person who accumulates riches as an instance of self-noxious behaviour.)

IV 22,23-25,15 summatis = 40,11-41,31

V 107,1-30 = 42,3-43,2

IV 27,4-26 summatis = 43,3-13

IV 28,4-8 = 43,14-17

IV 28,24-28 = 43,17-19

IV 30,16-23 summatis = 43,20-44,3

IV 31,42-32,2 = 44,4-6

IV 32,7-3,33 = 44,6-46,8 (In 46,5-6, D. adds Solon’s famous dictum that one should not be deemed as happy unless the way he is going to die has been taken into account.)

V 108,4-7 = 46,8-9

IV 35,11-18 = 46,10-14

IV 36,5-8 = 46,14-16

IV 27,4 (tit.) = 46,16-17

IV 38,14-30 = 46,17-26

IV 38,31-39 = 46,26-31

V 88,8-34 summatis = 47,4-15

V 89,1-90,27 = 47,18-49,32

V 110,4-14 = 50,1-12

V 110,15-27 = 50,16-51,1

IV 114,31-35 plus *V* 95,28-29 = 51,1-5

IV 95,32-43 = 51,6-12

V 111,4-6 = 51,13-14

IV 96,10 = 51,15-16

V 111,8-10 = 51,16-18

IV 100,7-9 = 51,18-21

IV 99,32-100,6 = 51,21-24 (In 51,24-27, D. adds the didactic example of the drunk as morally responsible for their acts in terms of their being responsible for putting themselves in the position to be effectively unable to control their acts.)

IV 105,5-9 = 52,4-7

IV 109,9-21 = 52,7-13

IV 105,9-19 = 53,1-6 (In 53,6-8, D. offers an easy to digest description of the difference between external violence and internal necessity.)

IV 112,10-13 = 53,9-10

IV 112,14-20 = 53,10-14

IV 112,21-24 = 53,15-18

IV 112,25-27 = 53,19-21

IV 112,28-113,7 = 53,21-54,10

V 113,11-13 plus *IV* 131,9-12 = 54,15-18

V 113,14-16 plus *IV* 131,13 = 54,19-21

V 113,20-22 plus *IV* 150,28-32 and *IV* 15,15-19 = 54,22-55,7

IV 157,19-23 (paraphrased) = 55,7-9

IV 150,33-34 plus *V* 113,23-24 = 55,10-12

V 113,26-29 = 55,12-14

IV 151,17-24 = 55,15-21

IV 151,29 plus 151,36-43 summamim = 55,22-27 (In 56,1-4, D., based on the definition of positive law, notes (“σημειώσαι. . .”) that a law should not be respected if not based on reason.)

IV 131,16-20 = 56,5-10

IV 131,21-23 = 56,11-13

IV 131,24-36 summamim = 56,13-20

IV 131,37-132,139 summamim = 56,20-57,3 (In 56,21, D. specifies P.’s example of “icon” as “the icon of Christ.”)

IV 132,40-133,31 summamim = 57,4-30

IV 132,40-133,31 summamim = 57,31-58,4 (In 58,4-14 D. sets forth some examples.)

IV 135,10-12 = 58,14-19

58,21 = 55,10

IV 198,37 = 58,22

IV 198,37 = 58,25

58,23-25 = 55,10-12

58,25-27 = 55,12-14

IV 214,26-29 = 58,27-59,1

IV 214,29 = 59,1a

IV 214,30-31 = 59,1b

IV 214,27-29 = 59,2-3

IV 214,29-31 = 59,3-5

IV 214,31-39 = 59,5-15

IV 214,40-215,5 = 59,16-19

IV 212,4-5 = 59,20-21

IV 223,9-10 paraphr. = 59,21-23

IV 207,41-208,2 plus 212,21-22 = 59,24-27 (In 59,27-30, “δηλαδή. . .”; D. explains P.’s words.)

IV 208,4-6 = 59,30-31 (In 59,31-32, "ἤγουν..." ; D. explains P's words.)

IV 213,17-31 = 59,32-60,10

IV 212,32-33 = 60,10-12

IV 212,7-8 plus 212,23-25 = 60,12-14 (In 59,31-32, "ἤγουν..." ; D. explains P's words by means of the words in IV 213,18-19.)

IV 212,6 = 60,15-16

IV 212,6 = 60,15-16 (In 60,17-18, D. rephrases P. by means of Gal. 3,24-26, which is the continuation of Gal. 3,11, 3,19, and 3,23 cited and commented upon by P. in IV 212,42-213,1, 213,1-3, and 213,9-12.)

IV 207,43-208,1 = 60,18-20

IV 213,21-23 = 60,20-22 (In 60,22-25, D. rephrases P. by means of Gal. 3,24-26 and I Joh. 4,18.)

IV 222,4 = 61,1

IV 222,38-229,4 = 61,2-6

IV 223,6-17 = 61,7-16 (D. omits "Summus Pontifex" from the list of the persons invested with the "potestas Ecclesiæ".)

IV 224,6-8 = 61,16-18

IV 224,11-12 = 61,18-19

IV 224,17-18 = 61,19-20

IV 224,18-20 = 61,20

IV 224,22 = 61,20-21

IV 224,24-40 = 61,22-62,6 (In 62,6-9, D. concludes from P's words that the secular branch of the Papal authority is superfluous.)

IV 232,22-32 = 62,10-15

IV 233,27-28 = 62,15-16

IV 232,32-233,2 = 62,16-63,3

IV 234,12-15 = 63,4-6

IV 234,21-22 = 63,6-7

IV 234,32-39 = 63,7-14 (In 63,14-16, D. concludes from P's words that the Pope's exclusive claim on the priests' subjection to him is false.)

IV 234,12-13 = 63,17

IV 235,18-19 plus 235,39-41 plus 236,9-10 = 63,17-19 (In 63,19-20, D. adds a reference to the *translatio imperii* from Rome to Constantinople into P's brief exposition of the history of Roman law.)

IV 236,39-42 = 63,20-21

IV 237,9-10 = 63,22 (D. speaks of "δέκα βιβλία τοῦ Κώδικος" instead of P's "duodecim libri *Codicis*".)

IV 237,5-6 = 63,22-23

IV 236,22-24 = 63,23-24

IV 236,39-41 = 63,24-26

III²⁵ 335,28-30 = 64,3-5

²⁵ Pourchot (1760).

- IV* 311,36–37 plus *V* 115,4–5 = 64,5–6
V 115,7–11 = 64,6–9
IV 312,17 = 64,9–10
IV 312,23 plus *V* 115,10–11 = 64,10
IV 312,34–37 = 64,11–15
IV 312,32–33 = 64,15–16
IV 312,41–313,1 = 64,16–17 (64,17–20 sounds as a concise account of the moral status of the passions by D.)
V 115,15–18 plus *IV* 316,40–317,2 and 317,20–23 = 64,20–25
IV 313,24–27 = 64,26–27
IV 313,12–20 summamim = 64,27–30
IV 313,35–40 summamim = 64,30–65,1
IV 312,6 and 313,29 = 65,1–2
IV 313,24–27 = 65,2–6
IV 318,7–12 and 320,10–12 = 65,6–9
IV 317,24–30 and 320,15–24 summamim = 65,9–12
IV 322,3–13 = 66,3–22 (In 66,7–9 and 66,13–15, D. adds some trivial examples.)
IV 322,14–15 = 67,3–4
IV 322,16–24 = 67,6–10
IV 322,25–31 = 67,11–13
IV 322,33–35 = 67,13–16
IV 322,8–21 = 67,16–25
IV 322,22–25 = 67,26–28
IV 322,28–32 summamim = 67,28–29
IV 323,33 = 68,1–2
IV 323,35–41 = 68,3–6
IV 324,4–8 = 68,6–8
IV 325,17–30 paraphr. = 68,9–11
IV 326,40–327,10 = 68,12–21
IV 326,40–327,10 = 68,12–21
IV 327,11–12 = 68,21–22
IV 327,13–18 = 68,23–30 (In 68,27–28, D. adds: “Ὅρα ὅσα εἶπομεν εἰς τὴν Μεταφυσικήν”; “See what we have said in the *Metaphysics*”; this is a rendering of P.’s “ut... definitum est in *Metaphysica*... ut ibidem exposuimus”; *IV* 329,15–16, which is a reference to his long treatment of the nature and the effects of the divine grace in *Metaphysics*, II,1,8; *I* 430–467. This chapter was abridged by D. in “his” *Concise Metaphysics* II,1,7;²⁶ however, nothing in this abridgment corresponds to the content of 68,21–28.)
IV 327,24–26 = 68,30–69,1 (In 69,1–5, D. adds the trivial example of “white” as a quality of “man”, and expresses his repudiation of the Scholastic theological doctrine of the divine grace as a real entity.)
IV 327,33–328,23 summamim = 69,6–10

²⁶ Bobou-Stamati (2002 : 39,32–40,24).

IV 328,14–28 summam = 69,11–17 (In 69,17–19, he attacks once more the afore-said Scholastic doctrine.)

IV 328,31–329,33 summam = 69,20–70,26

IV 329,34–38 = 70,27–31

IV 329,39 = 71,1

IV 322,17–18 = 71,2–4

IV 329,40–41 or V 117,13–14 = 71,4–7 (In 71,7–10, D. produces an example.)

IV 329,40–41 = 71,10–11 or V 117,14

IV 330,1–8 = 71,12–16 (In 71,15–16, D. refers to 'his' *Logic*, which is but a translation of a reference in IV 330,7–8: "... de quibus dictum est in Procemio Philosophiæ" ch. 2.²⁷ D. had not failed to render this chapter into Greek in 'his' *Logic*, too.)²⁸

IV 330,9–10 = 71,17–18

IV 330,21–24 = 71,18–20 (In 71,20–72,2, D. produces an example and notes ("σημείωσαι...") that intellectual and moral perfection do not coincide.)

IV 330,29–43 = 72,3–13

IV 331,6–8 = 72,13–14

IV 331,10–12 = 72,14–16

IV 331,19–29 = 72,16–27

IV 331,30–37 = 72,27–73,3

IV 331,38–44 = 73,3–5 (In 73,5, D. cites 'his' *Metaphysics*, which is but a rendering of IV 331,43–44: "... ut capite ultimo *Metaphysicæ*, quod est de habitibus, ostendimus."²⁹ D., in his abridgment of *I*, which he labeled *Συνταγματίων Μεταφυσικῆς*,³⁰ omitted this chapter. Nevertheless, a relevant passage occurs in q. 10 of the *Συνταγματίων*; this is probably the reason why D. referred not to some specific chapter of 'his' *Metaphysics* but indeterminately to "his" *Metaphysics*.)

IV 333,5–8 = 73,8–9 (In 73,9–14, D. restates 73,8–9 with simpler words: "τὸ ὁποῖον θέλει νὰ εἰπῆ...")

IV 333,8–9 = 73,14–15

IV 333,10–33 summam plus V 117,34–118,2 = 73,16–22

IV 333,17–27 = 73,23–74,3

V 118,8–12 = 74,4–9

IV 335,34–40 = 74,12–17

IV 335,34–336,5 = 74,12–26

IV 337,4–39 = 74,26–75,27

IV 338,12–18 summam = 75,28–76,1 (In 76,1–5, D., probably inspired by the latent citation of Jesus' saying in Matth. 23,3 in IV 338,36–37, refers to the wide and narrow Scriptural use of the terms 'wisdom' and 'prudence').

IV 338,15–19 = 76,5–8

²⁷ Pourchot (1711a: 16–23).

²⁸ See, e.g., MS 1141 of the National Library of Greece (Athens), ff. 339r–342r.

²⁹ Pourchot (1711a: 540–543).

³⁰ Ed. Bobou-Stamati (2002).

- IV* 338,33–339,9 *summatim* = 76,9–14
- IV* 339,39–340,7 = 76,15–21
- IV* 340,10 and 340,18–37 = 76,21–77,6
- IV* 340,39–341,2–6 = 77,7–13
- IV* 341,23 = 77,13–14
- IV* 341,25 and 341,30–34 = 77,14–16
- IV* 341,37–342,11 *summatim* = 77,16–18
- IV* 342,16–27 *summatim* = 77,19–78,2 (In 78,2–4, D. clarifies the moral aspect of the terms ‘holy’ and ‘saint.’)
- IV* 342,30–33 *summatim* = 78,5–9
- IV* 343,22–25 = 78,10–11
- IV* 343,26–28 = 78,11–13
- IV* 344,4–11 = 78,14–19
- IV* 343,29–32 = 78,20–22 (In 78,22–27, D. produces the example of the difference in gravity between a lustful act committed by a layman and by a bishop; he only then goes on to mention the non-scandalous example in the next lines.)
- IV* 345,21–25 = 79,4–6
- IV* 346,5–347,36 *summatim* = 79,7–31
- IV* 348,23–349,1 *summatim* = 79,7–33
- IV* 348,23–349,1 *summatim* = 79,33–80,6
- IV* 350,4–9 = 80,7–12 (In 80,12–13, D. produces two familiar examples of “active fortitude”, i.e. martyrdom for the sake of one’s nation and religion.)
- IV* 350,22–25 = 80,13–15
- IV* 351,24–35 = 80,15–20 (D. ascribes the content of this passage to Aristotle, whereas in *IV* 351,26 it is explicitly stated that it derives from Thomas Aquinas’ *Summa theologiae*, II^a II^{ae}, q. 123, a. 6.)
- IV* 350,35–351,22 *summatim* = 80,21–26
- IV* 351,32–35 = 80,26–27
- IV* 352,25–30 = 80,28–30 (In 80,31–81,4, D. produces three examples of “excessive” or “defective fortitude”, one from Aristotle’s *Nicomachean Ethics* III^a35–b6, and two regarding Christian martyrdom.)
- IV* 353,24–32 *summatim* = 81,5–8
- IV* 353,3–6 *summatim* = 81,8–10 (In 81,10–13, D. produces some examples of voluptuousness.)
- IV* 354,1 and 354,8–13 = 81,17–22
- IV* 354,32–36 = 81,23–25 (Curiously, D. omits the one of the two parts of “temperantia”, namely, “honestas”.)
- IV* 355,2 = 81,26
- IV* 355,6–7 = 81,26–27
- IV* 355,8–9 = 81,27–28
- IV* 355,16–17 = 81,28–29
- IV* 355,17–19 = 81,30–82,2 (In 81,28–29, D. remarks, probably from his recollections from his student life in Italy, that excessive fun is called in Italian “goffaggine”.)

IV 355,2I = 82,2

IV 355,22-4I summamim = 82,2-II

IV 356,1 = 82,12 (In 82,12-18, D. summarizes in a didactic tenor (“...ὡς βλῆ-
πεις...”) the doctrine of virtue as a mean.)

IV 356,5-8 = 82,2I-24

IV 356,9-13 = 82,25-28 (In 82,28-83,10, D. explains with some simple examples
the opposition between loving God and loving creatures.)

IV 356,13-14 = 83,10-II

IV 356,15-19 = 83,II-14

IV 356,24-27 = 83,14-17³¹ (In 83,17-21, “ἤγουν...”; D. rephrases P's lines.)

IV 356,27-28 = 83,22-23

IV 356,29-34 summamim = 83,23-26 (D. renders John the Baptist's as well as
Jesus Christ's famous exhortation “Μετανοεῖτε” (Matth. 3,2; 4,17; Marc. 1,15) as
“ποιήσατε μετάνοιαν”, which is just a literal translation of the relevant citation from
the *Vulgate* (“pœnitentiam agite”) by P.)

IV 356,35-358,40 = 83,26-86,1

IV 360,8-361,1 summamim = 86,1-87,2

IV 361,14-9 summamim = 87,3-9 (In 87,9-12, D. refers to his comments on the
Roman Catholic “indulgentiæ” in his book *On the Differences Between the Two
Churches*.)³²

IV 361,14-16 and 21-24 summamim plus V 120,4-6 = 88,3-6

IV 363,4 plus V 120,10-12 = 88,10-12

IV 364,20-24 summamim plus V 120,13-15 = 88,12-14

IV 364,37-41 summamim plus V 120,16-18 = 88,15-19

V 120,22-121,2 = 88,20-22

IV 367,4-9 = 88,23-89,2

V 121,5-7 = 89,3-5

IV 368,23-30 = 89,5-II

V 121,8-20 = 89,II-17

V 121,21-25 = 89,18-22 (In 89,22-24, D. observes that one should rather abstain
from becoming a priest, if this profession is not what one really wants to do in one's
life.)

V 121,28-122,3 = 89,28-90,4

IV 374,9 = 90,4 (In 90,5-8, D. compares man's restricted authority over woman
with the churchmen's restricted authority over Christian folk.)

V 122,6-7 plus IV 377,32-379,14 summamim = 90,9-10

IV 379,22-24 = 90,10-II

IV 381,28-35 paraphrased and summamim = 90,12-13

³¹ Most probably, the editors misread “προαιρετική” (which makes no sense here) instead
of “πραγματική”. P. has “actuale”.

³² Written earlier than 1737 (see Bobou-Stamati 1998: 343). An *editio princeps* of this writing
is about to come out by Dr. P. Yphantis (Thessaloniki).

V 122,10–12 = 90,14–17

V 122,19–20 plus IV 388,3–5 = 90,18–19

IV 385,25–28 summamim = 90,19–21

IV 387,20–21 = 90,21–22

IV 387,34–36 summamim = 90,22

IV 387,36–38 paraphrased = 90,23

IV 388,5–13 summamim = 90,23–24 (a latent paraphrasis of Eph. 6,5–7)

V 123,4–8 = 90,27–29

V 123,11–13 = 90,29–91,4

V 123,14–18 = 91,5–7

V 123,19–27 summamim = 91,8–10

V 123,28–124,2 = 91,11–13 (D. transfers in his Greek version even the typographical error in P's reference to Deut. 1,16 as Deut. I cap. I. v. 16: “Δευτερονόμιον, βιβλ. α', κεφ. α', ἐδάφιον ιστ'”;³³ the reference is correct in IV 410,30, which shows that D., when writing 91,11–13, had before his eyes only V 123,28–124,2.)

V 124,3–9 summamim = 91,14–15

V 124,10–17 summamim = 91,15–18 (In 91,19, D. concludes with the trivial words that “these are, briefly speaking, the duties of men”; and in 91,20–21, he ends by saying that he completed his *Concise Philosophy*.)

2. Brief remarks on Damodos as a translator

In Neo-Latin literature, the book-title ‘*Institutiones philosophicæ*’ et sim. go at least as far back as 1587.³⁴ From then onwards, the number of works with this title increased in proportion with the increase of the high educational institutions in Europe. In the 18th century, this title, which normally covered Logic (closely connected with Metaphysics), Physics, and Ethics, was more than common.³⁵

D., conforming himself to the nature of his original, tried to offer an abridged version of it adapted to his Greek Orthodox students. To use a term, he produced what might be called a “didactic translation.”³⁶ What did this

³³ Reproduced in Bobou-Stamati's summary of the work (1998 : 360).

³⁴ Guisianus (1587).

³⁵ See, e.g., the six-volumes *Institutiones philosophicæ* (Rome, 1757) by François Jacquier (1711–1788), which were very successful until the early 19th century. This sort of title was used for other disciplines or sub-disciplines, too, in the sense of ‘Introduction to...’—to say, for theology and physics (see, e.g., *Institutiones theologicæ, quas ad usum seminariorum breviori forma contraxit P. Collet*, Lugduni: apud J. M. Bruyset (1767); *Institutiones theologicæ, quas ad usum scholarum auctore ac magistro divo Thoma Aquinate composuit Fr. Thomas Maria Cerboni*, Rome, 1768; D. Beck: *Institutiones physicæ prælectionibus publicis destinatæ*, Parts I–II, Salzburg, 1779). Cf. the rich list of titles collected in Friedmann (2010).

³⁶ Instead of “didactic work” (Bobou-Stamati 1998 : 253), which implies authorship.

adaptation consist in? D.'s primary concern was to be understandable. To do so, he not only translated the original into the ordinary Greek language³⁷ but also inserted from time to time some short explanations, usually produced by means of examples. Further, D. took seriously into account that, as an author and teacher, he addressed Orthodox readers and students. Thus, on the one hand, he skipped whatever he found in P. to be unacceptable from his and his compatriots' confessional point of view (such as the primacy of pope and the pope's secular power, the indulgences etc.) or might raise some suspicion of Catholic sympathies (such as mentioning Thomas Aquinas by name).³⁸ On the other hand, he attacked some Catholic doctrines or practices.³⁹ However, this does not alter the fact that he decided to render into Greek this specific textbook (out of several other ones) for "Christian philosophers"⁴⁰ and that he did carry this project out. As he himself had once noted, what rendered him useful for his compatriots was that he, in contrast with most of them (a prophetic saying), knew Latin and had thereby access to some intellectual treasures they had not.⁴¹

As far as one can say from the Greek rendering of the Latin philosophical and theological terms as well as from his critical insertions, D. fully mastered his original. Furthermore, no traces of having recourse to the sources cited by P. (such the Holy Scripture, Aristotle and Aquinas) are discernible,⁴² which means that the citations were rendered by D. on the basis of the form in which they occurred in P.'s work.⁴³

³⁷ See, e.g., his Proem to "his" *Φυσιολογία αιτιολογική* (ed. Bobou-Stamati 1998: 396,23–397,13). See also, *inter alia*, his Proem to the *Θεολογία δογματική* (ed. Bobou-Stamati 1998: 334). Cf. Metallinos (1980: 102–105).

³⁸ D. was imitated by Eugenios Boulgaris in the latter's translation of P.'s *Metaphysics* (Petsios 2007: 44–49). This has nothing to do with D.'s or Boulgaris' stand towards Aquinas, who, his confessional identity set apart, was admired by both (Demetracopoulos, 2004: 178–183), as by most Greek scholars from the time of the translation of some major and minor Thomistic writings by Demetrios Cydones, Prochoros Cydones and George Scholarios—Gennadios II (14th–15th century) on; rather, it is related only with Aquinas' being the emblematic author of arguments for *Filioque* set forth by the Catholic Church in its official discussions with the Orthodox Church from late 13th century onwards (see Demetracopoulos forthcoming).

³⁹ D.'s insertions amount to 173 lines or roughly six pages (out of roughly sixty).

⁴⁰ Pourchot (1730: 27,40).

⁴¹ Proem to "his" *Φυσιολογία αιτιολογική* (ed. Bobou-Stamati 1998: 395,14–19).

⁴² With only one probable exception; see 80,28–30.

⁴³ Needless to say, this issue as well as many other concerning D. as translator cannot adequately be dealt with till D.'s writings be some time properly edited.

3. The potential importance of Damodos' transmission of Pourchot's *Ethics* in the Greek-speaking world

The revelation of the identity of D.'s text renders it for the first time possible to accurately identify the sort of the moderate Christian Enlightenment transmitted by him through the Ionian Islands in the Greek-speaking world. P.'s thought is an eclectic mix of a traditional trend, i.e. Thomism (for all his occasional disagreements),⁴⁴ and a modern one, i.e. Cartesianism (for all his partial disagreements),⁴⁵ the latter being more obvious is his Metaphysics and Physics (which D. did not fail to transmit in his country either), whereas the former in Ethics.

As we saw above (p. 48), P. himself states in advance that he intends to follow Aquinas' pattern of division of moral philosophy. Furthermore, the very content of P.'s *Ethics* and *Compendium Ethicæ* shows that they are preponderantly Thomistic. Of the hundreds of references in Vol. IV, which vary from the Holy Scripture to Hobbes and from Boethius to Grotius, ninety-two are made to Thomas' *Summa theologiæ* (mostly to the II^a Pars, on Ethics, but also to the I^a Pars), a score second only to the Holy Scripture (three hundred twenty-three times) and Augustine (one hundred fifty-two times) and higher than Aristotle (sixty times).⁴⁶ This, granted that the volume counts 424 pages (normally of 44 lines), means that there is one Thomistic reference each fourth or fifth page. With reference to the *Compendium Ethicæ*, out of the just eight references in sum, two are made to Aquinas, and D. did not fail to integrate both of the relevant passages into his Greek version of the Latin text.⁴⁷ Now D., when rendering into Greek P.'s declaration⁴⁸ that, in arranging the material of his *Ethics*, he followed the method of the II^a Pars of the *Summa theologiæ* of Aquinas,⁴⁹ substituted for Aquinas the

⁴⁴ See, e.g., Spink (1974: 223). Cf. Boileau's *Arret burlseque* (1701), in: Boileau (1772: 431–433).

⁴⁵ See, e.g., Brockliss (2006: 265).

⁴⁶ I would in advance beg the reader's pardon if, due to the blurring of the old-printed form of P.'s text, my eyes missed few (only few, if any) citations.

⁴⁷ The first one is P.'s reproduction (*Institutiones philosophicæ*, Vol. IV, Part II, Ch. 1 *in toto*; pp. 109,10–110,3) of Aquinas' classification of the internal acts of the human will (*Summa theologiæ*, I^a II^a, q. 8–17), which was summarized in V 89,22–90,27. As was seen, D. reproduced the extended Pourchotian exposition of this Thomistic doctrine. As for the second, V 112,11–13 and IV 106,19–21 (Thomas' definition of free will in the *Summa theologiæ*, I^a, q. 83, a. 4; see also IV 109,34–36) fully correspond to D.'s 49,16–18.

⁴⁸ IV 10,42–11,38.

⁴⁹ Granted that "the writings of Thomas Aquinas proved the most enduring source of inspi-

name of Aristotle. Most probably, he did so in order to prevent his Orthodox audience from recalling the traditional Roman Catholic use of Aquinas' arguments for the *Filioque* against the Orthodox Church.⁵⁰ Besides, "Aris-

ration to scholastic philosophers in early modern times" (Stone 2006: 304), this declaration makes no surprise.

⁵⁰ Aquinas' philosophy, and especially its moral part, P. stresses, is adopted by the sane theologians and philosophers. Granted that "the writings of Thomas Aquinas proved the most enduring source of inspiration to scholastic philosophers in early modern times" (Stone 2006: 304), this declaration makes no surprise. This is a comparison of the List of Contents of the first three (out of four) Parts of P's text with the II^a Pars of the *Summa theologiae*: Pars Prima Ethicæ: De ultima actu humanorum fine, sive de summo hominis bono (I^a II^æ q. 1: De ultimo fine hominis); Cap. I. De bono generatim; Cap. II. De fine; Cap. III. De beatitudine naturali; Cap. IV. De beatitudine supernaturali (I^a II^æ q. 2: De his in quibus hominis beatitudo consistit; q. 3: Quid sit beatitudo; q. 4: De his quæ ad beatitudinem exiguntur); Cap. V. Qui sint ii, qui ad æternam felicitatem perveniunt: ubi de præcipuo humilitatis Christianæ fundamentum (I^a II^æ q. 5: De adeptione beatitudinis); Cap. VI. Satisfic quæstionibus quibusdam cum tradita superior doctrina de beatitudine connexis. Pars Secunda Ethicæ: De actibus humanis eorumque regulis. Cap. I. Quid sit actus humanus et quotuplex (I^a II^æ q. 7: De circumstantiis humanorum actuum); Cap. II. An omnis actus humanus sit voluntarius (I^a II^æ q. 6: De voluntario et involuntario); Cap. III. An omnis actus humanus sit liber (I^a II^æ q. 13, a. 6: Utrum homo ex necessitate eligat an libere; cf. I^a, q. 83, a. 1: Utrum homo sit liberi arbitrii); Cap. IV. De bonitate et malitia actuum humanorum (I^a II^æ q. 18: De bonitate et malitia humanorum actuum in generali); Cap. V. De regulis bonitatis et malitiæ moralis (I^a II^æ q. 19: De bonitate et malitia actus interioris voluntatis); Cap. VI. De lege æterna et naturali (I^a II^æ q. 91, a. 1: Utrum sit aliqua lex æterna; a. 2: Utrum sit in nobis aliqua lex naturalis; q. 93: De lege æterna; q. 94: De lege naturali); Cap. VII. De conscientia (I^a q. 79, a. 13: Utrum conscientia sit aliqua potentia intellectivæ partis; cf. I^a II^æ q. 19, a. 5; a. 6; q. 96, a. 4); Cap. VIII. De lege divina (I^a II^æ q. 91, a. 4: Utrum sit aliqua lex divina/æterna); Cap. IX. De legibus humanis (I^a II^æ q. 91, a. 3: Utrum sit aliqua lex humana; q. 95: De lege humana); Cap. X. Selectæ juris notiones ex Imperatoris Justiniani *Institutionibus* desumptæ, cum variis observationibus ad scientiam morum spectantibus. Pars Tertia Ethicæ: De virtutibus et vitiis (II^a II^æ q. 58: De virtutibus moralibus; II^a II^æ q. 71: De vitiis et peccatis); Cap. I. Quid sit virtus, quid vitium (I^a II^æ q. 71: De vitiis et peccatis secundum se); Cap. II. De divisione virtutum moralium (I^a II^æ q. 60: De distinctione virtutum moralium ad invicem; II^a II^æ q. 55, a. 3: De divisione virtutum); Cap. III. De prudentia (II^a II^æ q. 47: De prudentia secundum se; q. 48: De partibus prudentiæ; q. 49: De singulis prudentiæ partibus quasi integralibus; q. 50: De partibus subjectivis prudentiæ; q. 51: De virtutibus adjunctis prudentiæ); Cap. IV. De justitia (II^a II^æ q. 57: De justitia); Cap. V. De fortitudine (II^a II^æ q. 123: De fortitudine); Cap. VI. De temperantia (II^a II^æ q. 141: De temperantia); Cap. VII. De peccatis (I^a II^æ q. 71: De vitiis et peccatis secundum se; cf. qq. 72–79). As for Part IV, whose title is: "De variis vitæ officiis" (cf. II^a II^æ q. 183: De officiis et statibus hominis in generali), P. seems to have been based, at least in part, on Christian Thomasius' *Institutiones jurisprudentiæ divinæ*, as the subsequent comparison shows: Sectio I: De hominis tum erga Deum tum erga seipsum officiis; Cap. I: De officiis hominis erga Deum (II,1: De officiis hominis erga Deum); Cap. II: De hominis officiis erga seipsum (II,2: De officio hominis erga seipsum); Sectio II: De hominis officiis erga familiam; Cap. I: De officiis conjugum (III,2: De officio hominis intuitu societatis conjugalibus); Cap. II: De officiis paren-

totalianists” and “Scholastics” (both Medieval and Modern) were used by P. interchangeably.⁵¹ Of course, this does not alter the fact that D. did reproduce the core of P.’s declaration, especially by qualifying that, to Aristotle, moral act serves natural happiness, whereas to Christians it is a means for attaining the supernatural goal of “Deo frui”. D. just abridged P.’s description of the difference between Aristotle’s and Aquinas’ ethics by substituting “Christian” for “Thomas” and leaving everything else *al posto*.

Thus, D., by producing an abridged version of P.’s *Ethics*, latently transmitted in Greece a manual of Thomistic ethics.⁵² This is not as conservative as would be seen through any kind of Enlightenment or post-Enlightenment lenses; for speaking of natural happiness side by side with the supra-natural one and ascribing an irreducible degree of autonomy to the former was indeed philosophical and, to this extent, potentially revolutionary. Besides, as is well-known, 17th- and 18th-century Modernity sprung from ascribing absolute value to the secular elements of some Medieval intellectual syntheses rather than from straightforwardly attacking the religious and theological ones.

Further, Cartesian methodology, *grosso modo* adopted by P., was potentially subversive, too. Indeed, “Pourchot... scrive e detta agli studenti una filosofia nuova, fondata sulla retta ragione e il *bon sens* che libera la filosofia di tutte le ridicole sottigliezze che la componevano... I suoi corsi susci-

tum et liberorum (III,4: De officiis parentum et liberorum); Cap. III: De officiis dominorum et servorum (III,5: De officiis dominorum et servorum); Sectio III: De variis hominum officiis erga rempublicam (III,6: De officiis viventium in civitate); Cap. I: De officio principis et optimatum; Cap. II: De officiis sacerdotum et ministrorum ipsi subditorum; Cap. III: De officiis magistratuum et iudicum; Cap. IV: De privatorum officiis (Chr. Thomasius, *Institutionum jurisprudentiæ divini libri tres, in quibus fundamenta juris naturalis secundum hypotheses illustris Pufendorfii perspicue demonstrantur... Editio secunda...*, Halæ: Chr. Salfeldii, 1694: 145; 154; 437; 533; 546; 552). However, since Thomasius was explicitly based on Samuel Pufendorf’s *De officiis hominis et civis, prout ipsi præscribuntur lege naturali, libri duo* (Giessæ: I. P. Krieger, 1728; 1673), which resulted in P.’s writing being very close to Pufendorf’s work (I,1–6; II,1–4; 18) as well (cf. S. Pufendorf, *op.cit.*: 1–141; 268–299; 379–384), one should widen the range of the texts that should be identified as the sources of P.’s Part IV. This is not the place to further investigate P.’s sources.

⁵¹ See, e.g., *Institutiones metaphysicæ*, Vol. III: 64.

⁵² P. Kondylis (1998:153–154), like all scholars who have so far studied the 18th century Greek philosophical literature, offers some citations from D.’s *Concise Ethics* and comments upon them, being unaware of the fact that what he was reading was just a translation. Nevertheless, he did not fail to perceive the Thomistic character of what he was reading; for instance, when commenting on ch. II,6 (on the morally neutral character of the passions of the soul), he refers to Aquinas’ *Summa theologiæ*, I^a II^æ, q. 51, aa. 1 and 2.

tano le reazioni dei suoi colleghi dell'Università, che lo denunciano al Parlamento come empio”⁵³ Although P. did not suffer any official sanction, in the early eighteenth century France “*un purchotiste* was a philosophical radical.”⁵⁴ P.'s *Institutiones* were often attacked by several Scholastico-Aristotelian (both Thomist and Scotist) theologians.⁵⁵

The importance of D.'s transmission of P.'s *Ethics* in Greece can also be evaluated in view of the fact that, almost three centuries after his time, his *Concise Ethics* remains the only printed Greek text where Thomistic ethics is expounded and that even this fact has passed hitherto unnoticed.

4. Further research

4.1. Pourchot's *Institutiones philosophicæ* as the original of Damodos' Entire *Concise Philosophy*

D.'s self-reference to *Physics*, which, as we saw (p. 51), has a precise correspondence in Vol. III (*Physica specialis*) of P.'s *Institutiones philosophicæ*, implies that D.'s *Physics* is but another instance of *Purchotius Græcus*.

Further, D. concludes the *Concise Ethics* with the subsequent words: “Here is it! With God's help, I have just finished my *Concise Philosophy*.”⁵⁶ Since the Ethical part is the last one in P.'s *Compendium Philosophicæ*, this is evidently a reference to P.'s *Compendium* and amounts to a declaration that D. rendered it into Greek in its entirety. This is why in p. 30,6–7, D. paralleled the etymological definition of Ethics with the etymological definition of Logic in the opening words of P.'s *Compendium Logicæ*; in fact, D. was taking it for granted that this definition was already known to the reader of the last Part (the Moral one) of his *Concise Philosophy*. Unfortunately, D.'s *Logic* (like most of his texts as well as a vast amount of the Greek texts of his time) is unedited. Until it is edited by someone in the future,⁵⁷ one can turn to his

⁵³ Belgioioso (1999 : 20); Armogathe (2008 : 82). Cf. Weiss (1823 : 557a). Cf. Boileau's artistic piece *Larret burlesque* (1701), in: Boileau (1772; 430–444, esp. 431–433).

⁵⁴ Brockliss (2006 : 264). Cf. *supra*, n. 34.

⁵⁵ See, e.g., V. Gufl: *Philosophia Scholastica universa...*, §§ 788; 1040–1041; 1525; 1619; 1628 (Gufl 1753 : 344; 468–470; 721; 775–776; 780); Ferrarius de Modoetia: *Philosophia Peripatetica...* (Ferrarius de Modoetia 1754; cf. Czerkawski 1999 : 34–38).

⁵⁶ “Ἰδοὺ Θεοῦ βοήθειά ἔχαμα τέλος τῆς ἡμετέρας Συνοπτικῆς Φιλοσοφίας” (Damodos 1940 : 91,20–21).

⁵⁷ See the list of the relevant manuscripts in: Bobou-Stamati (1998 : 96–217) *passim*.

Concise Metaphysics (Συνταγμάτιον τῆς μεταφυσικῆς), recently edited⁵⁸ as an allegedly original writing by D. and inaugurating a series of “Texts of Modern Greek Philosophers.” Having established the fully Pourchotian provenance of D.’s *Concise Ethics*, we can assume that comparing D.’s *Concise Metaphysics* with the relevant parts of P.’s *Institutiones philosophicae* will result in a *déjà-vu*.⁵⁹ Yet, for many reasons, one should not fail to observe this comparison, too, carried out in a forthcoming paper.

4.2. In search of the Latin originals of the philosophical pieces of the Modern Greek Enlightenment

In general, identifying the European originals of the Greek philosophical, scientific, and theological texts (both printed books and manuscripts) from the end of Byzantium until the middle 20th century and comparing word by word the former with the latter is a *conditio sine qua non* for a proper literary classification of the latter to be achieved. This task, if ever carried out, will no doubt result in radically revising some recent scholars’ optimistic description of the people traditionally called “διδάσκαλοι τοῦ γένους” (teachers of the [Modern Greek] nation) as “Modern Greek philosophers.”⁶⁰ I intend to publish some results of this ‘detective’ work with reference to some of the thus far regarded as major writings of Modern Greek authors of the 18th century (such as the *Logic* of Eugenios Boulgaris).⁶¹ To state in advance the main point: in the European world, translations of philosophical, scientific, and theological writings played a role subsidiary to the various trends of Enlightenment, which was expressed by important original writings by national authors all over Europe. By contrast, in the Greek-speaking world, original (not in content, but even in the very wording) writings can scarcely be detected at

⁵⁸ Ed. Bobou-Stamati (2002).

⁵⁹ This accounts for the fact that D. usually inserts into ‘his’ writings some philosophical terms in Latin, “even in the case of terms purely Aristotelian,” which could be written only in Greek (Bobou-Stamati 1998 : 376–377; 2007 : 89–102). The reason was not that “he intended to make himself clearer” (Bobou-Stamati 1998 : 377); indeed, how could this help him to make himself clearer before an audience and a readership ignorant, as he himself said (cf. *supra*, p. 57), of Latin, which thereby needed his Greek-written pieces? His noting of Latin words “even in cases of purely Aristotelian terms” (Bobou-Stamati 1998 : 376) derives from the very nature of the work he was carrying out—translation.

⁶⁰ Cf. *supra*, n. 5; *infra*, n. 65.

⁶¹ See Demetracopoulos (forthcoming), where the lines of the Latin original writings that lie behind almost every line of the Greek text are detected.

all; instead of original writings,⁶² the main (bordering on exclusive) vehicle of illumination was the translation activity (in the wide sense of the term: literal translation, adaptation, abridgment, etc.). To quote a study of one of the few scholars who have so far become aware of the above fact, it was “translators rather than authors of original works” who “played a leading role in affecting education.”⁶³ True, one can occasionally find some words, phrases, sentences or even paragraphs inserted by the Greek scholars into the European texts they translated. The nature of these Greek writings, then, calls for patiently locating these cases and seeing through them as if through some small windows what these scholars probably thought themselves with regard to the content of the texts they transmitted in their national peripheral language.

Therefore, for reasons partly similar to and partly different from (yet stronger and more fundamental than) those described by P. Kondylis,⁶⁴ Modern Greek Enlightenment stands vis-à-vis the European one as a periphery point vis-à-vis the intellectual center. To put it in non-metaphorical terms, the Greek philosophical, theological, and scientific works produced in the 18th century should not be naively taken as documents of the history of Greek philosophy but rather, more modestly and truly, as monuments of the history of Modern Greek education and culture. This is not so because these documents do not testify to any hopefully original ideas conceived by

⁶² Eugenios Boulgaris, who probably had been a disciple of D., certainly knew the origins of D.'s volumes of *Concise Philosophy* from first hand; indeed, having translated (probably inspired by D.'s own *Concise Philosophy*) P.'s *Metaphysics* in 1750 (Petsios 2007), he would have hardly failed to do so. As has been noted (Henderson 1977: 53), Boulgaris did not include D. in the list of post-Byzantine Greek scholars he produced in his short history of philosophy entitled “Ἀφήγησις προεισοδιώδης περὶ ἀρχῆς καὶ προόδου τῆς κατὰ τὴν φιλοσοφίαν ἐνστάσεως, καὶ περὶ τῶν ἐν φιλοσοφίᾳ γενομένων αἰρέσεων καὶ τῶν κατ' αὐτὰς μάλιστα εὐδοκμηχότων” (Boulgaris, 1766: 40-44). Yet, this omission should not be taken as an implicit repudiation of Damodos. In fact, B., in writing this “Dissertatio” slavishly (i.e., word by word, even in regard to the title and even with regard both to the essential and unessential mistakes) followed J. J. Brucker's *Historia critica philosophiæ* (Leipzig, 1742-1744), P.'s “Præfatio” to the *Institutiones philosophicæ* (Pouchot 1711a), and, as far as the post-Byzantine Greek scholars were concerned, Demetrius Procopius Moschopolites' *Σχεδίασμα*, where D. could not be included just because of the very date of Moschopolites' piece (1721).

⁶³ Petrou (2006: 837-838).

⁶⁴ Kondylis (1988: 9-10; 32). In view of Kondylis' own statement that “the philosophical production of the Modern Greek Enlightenment” consists of “pitch-patches and miscellaneous copies” (*op.cit.*: 10) one should hardly allow for embarking upon “a purely [i.e., independent from the philological] philosophical research” into this literature (*op.cit.*: 12).

their authors;⁶⁵ this would be a pardonable sin as far as a lot of philosophers throughout history are concerned. Rather, this is so because the philological genre these documents fall under is not ‘writings’ but, in fact, ‘translations’^{66,67}

References

- Armogathe, J.-R. (2008): L’enseignement de la philosophie à l’Université de Paris au XVIII^{ème} siècle: éléments de recherche. *Alvearium* 1: 79–87.
- Belgioioso, G. (1999): *La variata immagine di Descartes. Gli itinerari della metafisica tra Parigi e Napoli (1690–1733)*. Lecce: Milella.
- Berkes, N. (1964): *The Development of Secularism in Turkey*. Montreal: McGill University Press.
- Blum, P. R. (1999): Humanistische Argumente in der Aufklärung. Andreas Gordon OSB über Utilitas und Futilitas der Scholastischen Philosophie. *Verbum* 1: 79–89.
- Blum, P. R. (2004): Filozófia magyar nyelven: Bertalanffi Pál, Sartori Bernát és a XVIII. század egyetemi filozófiája. In: I. Bitskey & S. Oláh (eds.) *Religió, retorika, nemzetudat régi irodalomunkban*. Budapest: Egyetemi Kiadó. 513–529. (= P. R. Blum: ‘Philosophie auf Ungarisch Pál Bertalanffi SJ, Bernard Sartori OFM und die Schulphilosophie des 18. Jahrhunderts’, forthcoming.)
- Blum, P. R. (2008): Pourchot Edmund. In: L. Foisneau (ed.) *Dictionary of Seventeenth-Century French Philosophers*. London: Thoemmes. 1029–1031.
- Bobou-Stamati, V. (1998): *Ὁ Βικέντιος Δαμοδός. Βιογραφία – ἐργογραφία (1700–1754)*. Athens: Μορφωτικό Ίδρυμα Ἑθνικῆς Τραπέζης.

⁶⁵ This is taken for an obvious fact even by most of those scholars who face Modern Greek Enlightenment in a favourite spirit. See, e.g., Demos (1958: 523; 541): “[...] The philosophic thought was not particularly original — not striking out new paths but mostly consisting in the transmission of both ancient and recent Western thought. [...] The philosophical thinking was largely derivative. [...] The figures [...] were more sages than professional philosophers, teachers rather than original thinkers, embodying the modern scientific temper rather than articulating it.” Cf., *inter alia*, Henderson (1955: 164). Besides, textbooks (instead of treatises) is a place where philosophical originality is normally not expected to be seen.

⁶⁶ In this respect, producing bilingual editions of these documents — preferably in electronic form, which allows for visualizing (e.g., by means of different colours or raster back-drop) and thus distinguishing between passages literally translated, paraphrased, omitted etc. — would revolutionize scholarship in this field. What, *inter alia*, one should without fail focus on with the aid of such editions is the terminology used by Damodos and the other Modern Greek authors of the 18th century in their effort to transmit philosophy, theology, and sciences from the European center to the Greek periphery.

⁶⁷ My sincere thanks to Prof. Dr. Paul Richard Blum (Loyola University, Maryland) for our interesting discussions on Pourchot as well as to Prof. Dr. Anikó Adám (Pázmány Péter Catholic University, Piliscsaba) and Dr. Zoltán Kiss (Eötvös Loránd University, Budapest) for their valuable suggestions on some nuances of this article.

- Bobou-Stamati, V. (2007): 'Ένα μάθημα φιλοσοφίας 'Περὶ χρόνου' (Κεφαλληνία, 1739). *Κάτοπρον νεοελληνικῆς φιλοσοφίας*, Vol. 1: 79–104.
- Boileau Despréaux (1772): *Œuvres. Avec des éclaircissemens historiques donnés par lui-même et rédigés par M. Brossette. . . Nouvelle édition. . . Tome troisième*. Amsterdam.
- Boulgaris, E. (1766): *Ἡ Λογικὴ ἐκ παλαιῶν τε καὶ νεωτέρων συναρνησθεῖσα, ἧς προτέτακται περὶ ἀρχῆς καὶ προόδου τῆς κατὰ τὴν Φιλοσοφίαν ἐνοστάσεως καὶ προδιατριβαὶ τέτταρες εἰσαγωγικαί, εἰς ἅπασαν τὴν Φιλοσοφίαν προτελεστικάι*. Leipzig: Breitkopf.
- Brucker, J. J. (1742–1744): *Historia critica philosophiæ. . .* (six vols.). Leipzig: Breitkopf. (Repr. Hildesheim/New York, 1975).
- Brockliss, L. (2006): The Moment of No Return: The University of Paris and the Death of Aristotelianism. *Science and Education* 15: 259–278.
- Castro Padraõ, Miguel Pereira de (1753): *Propugnación de la racionalidad de los brutos. Carta apologetica. . .* Lisbon: F. L. Ameno.
- Czerkawski, J. (1999): Die Franziskanische philosophische Schule im 18. Jahrhundert. *Verbum* 1: 29–38.
- Damodos, V. (1940): Σύνοψις ἠθικῆς φιλοσοφίας. In: T. Chr. Zeses & L. N. Depountes (eds.) *Ἀνέκδοτα ἔργα Βικεντίου Δαμοδοῦ. Α': Σύνοψις ἠθικῆς φιλοσοφίας*. Athens.
- Damodos, V. (2002): Συνταγμάτιον τῆς μεταφυσικῆς. In: V. Bobou-Stamati (ed.) *Βικέντιος Δαμοδός. Συνταγμάτιον τῆς μεταφυσικῆς. Κριτικὴ ἔκδοσις – ἐπιμέλεια – εἰσαγωγή* ("Κείμενα νεοελλήνων φιλοσόφων", 1), Ioannina: University of Ioannina.
- Demetracopoulos, J. A. (2004): Φιλοσοφία καὶ θρησκεία στὴ σκέψη τοῦ Εὐγένιου Βούλγαρη. 'Ένα θωμικὸ ἐπιβίωμα στὴ χριστιανικὴ σκέψη τοῦ νεοελληνικοῦ Διαφωτισμοῦ. *Κεφαλληνιακὰ χρονικά* 10: 129–202.
- Demetracopoulos, J. A. (forthcoming): *Philosophus plagiarius: οἱ πηγές τῆς "Λογικῆς" τοῦ Εὐγένιου Βούλγαρη*. Athens: Parousia.
- Demetrius Procopius Moschopolita (1721): Ἐπιτετημένη ἀπαρίθμησις τῶν κατὰ τὸν παρελθόντα αἰῶνα λογίων Γραικῶν, καὶ περὶ τινῶν ἐν τῷ νῦν αἰῶνι ἀνθούστων. *Succincta eruditorum Græcorum superioris et præsentis sæculi recensio*. In: J. A. Fabricius: *Bibliotheca Græca sive notitia scriptorum veterum Græcorum. . . Editio nova. . . curante G. C. Harles. . .*, Vol. XI, Hamburgi 1808 (repr. Hildesheim, 1967), cols. 769–808.
- Demos, R. (1958): The Neo-Hellenic Enlightenment (1750–1821). *Journal of the History of Ideas* 19: 523–541.
- Ferrarius de Modoetia, J. A. (1754): *Philosophia Peripatetica adversus veteres et recentiores præsertim philosophos firmioribus propugnata rationibus Johannis Dunsii Scoti subtilium principis. Editio secunda. . . Tomus secundus, in quo prior Physicæ pars, hoc est Physica Generalis, explicatur*, Venice: Th. Bettinelli.
- Friedmann, J. S. (2010): Philosophy and the Liberal Arts in the Early Modern Period. http://www.idcpublishers.com/pdf315_titlelist_Philosophy.pdf. IDC Publishers. (Accessed: 30.01.2010.)
- Guff, V. (1753): *Philosophia Scholastica universa suis principiis firmata et adversus Neotericos præcipue adornata. Tomus III. Physica universalis. Elementa geo- et hydrostatices*. Monachii et Pedeponti: J. Gastl.
- Guisianus, N. A. (1587): *Methodicæ institutiones philosophiæ rationalis, naturalis, moralis*. Paris.

- Gunergun, F. (2006): Science in the Ottoman World. In: G. N. Vlahakis et al. (eds.) *Imperialism and Science: Social Impact and Interaction*. Santa Barbara: ABC-Clio. 71–117.
- Henderson, G. P. (1955): Greek Philosophy from 1600 to 1850. *The Philosophical Quarterly* 5: 157–165.
- Henderson, G. P. (1970): *The Revival of Greek Thought, 1620–1830*. New York: State University of New York Press. (Greek translation by Ph. K. Voros, Athens: The Academy of Athens, 1977.)
- Janaczek, S. (1999): Der Streit und die Rolle des Wolffianismus in der polnischen Aufklärung. *Verbum* 1: 39–52.
- Kondylis, P. (1988): *Ὁ Νεοελληνικὸς Διαφωτισμὸς: οἱ φιλοσοφικὲς ἰδέες*, Athens: Γνώση.
- Metallinos, G. D. (1980): *Vikentios Damodos (1679/1700–1752): Θεολογία δογματική κατὰ συντομίαν ἢτε Συνταγμάτιον θεολογικόν. Prolegomena – Kritische Ausgabe – Kommentar (Inaugural-Dissertation zur Erlangung des Doktorgrades der Philosophischen Fakultät der Universität zu Köln)*, Athens. (Reprinted with some cuttings: Βικεντίου Δαμοδοῦ Θεολογία δογματική κατὰ συντομίαν ἢτε Συνταγμάτιον θεολογικόν. Εἰσαγωγή – κριτική ἔκδοση – οχόλια, Holy Mountain: Holy Monastery of Vatopedion, 2008).
- Metallinos, G. D. (1986): Βικέντιος Δαμοδός: προσπάθεια διασύνδεσης Ὁρθόδοξης καὶ Δυτικῆς θεολογίας τὸν ΙΗ' αἰώνα. In: *Παράδοση καὶ ἀλλοτρίωση*, Athens: Δόμος. 45–84.
- Papanoutsos, E. P. (1959²): *Νεοελληνικὴ φιλοσοφία*, Vol. I. Athens: I. Zacharopoulos.
- Petrou, G. (2006): Translation Studies and the History of Science: The Greek Textbooks on the 18th Century. *Science and Education* 15: 823–840.
- Petsios, K. (1997): Ἡ ἔννοια τῆς ἐλευθερίας στὸ ἔργο τοῦ Βικεντίου Δαμοδοῦ. In: *Ἡ ἔννοια τῆς ἐλευθερίας στὸ νεοελληνικὸ στοχασμὸ*, Vol. II. Athens: Academy of Athens. 145–162.
- Petsios, K. (2007): Ἡ χειρόγραφη μετάφραση τῆς *Μεταφυσικῆς* τοῦ Edmondus Purchotius (1651–1734) ἀπὸ τὸν Εὐγένιο Βούλγαρι (1716–1806). *Κάτοπτρον νεοελληνικῆς φιλοσοφίας* 1: 11–78.
- Podskalsky, G. (1988): *Griechische Theologie in der Zeit der Türkenherrschaft (1453–1821). Die Orthodoxie im Spannungsfeld der nachreformatorischen Konfessionen des Westens*, München: C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung.
- Pourchot, E. (1711a): *Institutiones philosophicae... Tomus primus, complectens Logicam et Metaphysicam*. Lugduni: apud Antonium Boudet.
- Pourchot, E. (1711b): *Exercitationes scholasticae in varias partes Philosophiae, praesertimque in Aristotelis metaphysicam: sive Series disputationum ontologicarum naturali ordine dispositarum, quibus praemissum est breve Compendium Philosophiae*. Paris: apud Antonium Boudet.
- Pourchot, E. (1760): *Institutiones philosophicae... Tomus tertius, qui Physicam specialem comprehendit*. Paris: apud Johannem Manfrè.
- Pourchot, E. (1730): *Institutiones philosophicae... Tomus quartus, continens Ethicam seu Moralem Disciplinam*. Paris: apud Joannem Manfrè.
- Psemmenos, N. K. (1989): Ἡ νεοελληνικὴ φιλοσοφία ἀπὸ τὸ 1453 ὡς τὸ 1821. Τόμος Β': ἡ ἐπικράτηση τῆς νεωτερικῆς φιλοσοφίας (μετακορυφαλικὴ περίοδος). Athens: Γνώση.
- Rodríguez Pardo, J. M. (2008): *El alma de los brutos en el entorno del Padre Feijoo*. Oviedo: Fundación Gustavo Bueno.

- Schmutz, J. (2010): Pourchot, Edmond. In: *Scholasticon*, Nomenclator, s.v. (http://scholasticon.ish-lyon.cnrs.fr/Database/Scholastiques_fr.php?ID=1040)
- Show, S. J. (1988): *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, Vol. I. Cambridge: Cambridge University Press.
- Sina, M. G. Z. (2004): Il volto cartesiano dell'analogia in alcune pagine di Pourchot, F. Lamy e Fénelon. *Rivista di storia della filosofia* 3: 707–735.
- Sulpizio, F. A. (2002): 'Parlar filosofice' – 'Parlar medice.' *Erudizione, filosofia, medicina nell'abate Giacinto Gimma (1668–1735)*. Dottorato di ricerca. Lecce: Conte Editore.
- Spink, J. S. (1960): *French Free Thought from Gassendi to Voltaire*, London: The Athlone University Press. Italian translation by L. Roberto Sacerdoce, *Il libero pensiero in Francia da Gassendi a Voltaire*. Introduzione N. Badaloni, Firenze: Vallecchi, 1974.
- Stone, M. W. F. (2006): Scholastic Schools and Early Modern Philosophy. In: D. Rutherford (ed.) *The Cambridge Companion to Early Modern Philosophy*. Cambridge: Cambridge University Press. 299–327.
- Szszimcic, M. (2009): *Philosophia rationalis. A Comparative Analysis of the Courses of Logic at the Kiev-Mogilianskij Academy from Late 17th through Mid-18th Century* (in Ukrainian). Vinnicya.
- Terezis, Ch. (1997): Η συνάντηση της αρχαίας ελληνικής με τη χριστιανική ήθικη στο έργο του Βικέντιου Δαμοδοῦ. *Κεφαλληνιακά χρονικά* 7: 33–41.
- Weiss, Ch. (1823): Pourchot (Edme). In: *Biographie universelle ancienne et moderne...*, tome trente-cinquième, Paris: M. Michaud. 556–558.
- Werner, K. 1866 (²1889): *Geschichte der katholischen Theologie seit dem Trienter Konzil bis zur Gegenwart*. Munich/Leipzig: R. Oldenburg.
- Ziyade, H. & E. Baş (2003): Osmanlı Devleti'nin Laikleşmesinde Bürokratların Rolü. *Ankara Üniversitesi İlahiyat Fakültesi Dergisi* 44/2: 301–323.

FILOLOGIA

LA TABULA AUREA

ISTVÁN GÁBOR CSELÉNYI

Università Peter Pázmány, Facoltà János Vitéz
Istituto di Socialpedagogia
Májer I. u. 1–3.
2028 Esztergom
Hungary
i.cselenyi@vnet.hu

Abstract: Scientists of our time have the advantages of modern technology such as computers. In a matter of minutes you can find an author, a work or any expression. In the past there were only lexicons and concordances available for this purpose.

One of the early encyclopedic studies on St. Thomas Aquinas's life-achievement is the *Tabula Aurea* ('Golden Table'), which was written in Latin by Pietro Bergamo in 1473, 200 years after Thomas Aquinas's death. The *Tabula* not only lists every expression in St. Thomas's works, it also states how often, where, and in what context they appear. This way we get a wholesome overview of Aquinas's philosophy and theology.

In this study I strive to present the *Tabula*, both its author and the work itself. Furthermore, through focusing on a selected example, the modern issue of being (*ens*) and "to be" (*esse*), I aim to prove that Bergamo and even Aquinas, whose message is so humbly reviewed by the *Tabula*, were very modern, well ahead of their times. This example is also a significant segment of Romanistics, the career history of an infinitive (*esse*) and a participle (*ens*).

Keywords: thomisme, *esse*, *ens*, participle, infinitive

Fino alla pubblicazione del *Thomas Lexicon* dello Schutz, la *Tabula Aurea* di Petrus¹ da Bergamo fu l'unico strumento esistente per la consultazione delle opere di Tommaso d'Aquino.²

¹L'autore latine, originalmente: Petrus de Bergamo, in italiano più precise: Pietro da Bergamo.

²T. Sterli Trento: 'La Tabula Aurea Di Pietro Da Bergamo', in: *Istituto San Tommaso, Studi* 1994 (nouva serie — 1), pp. 163–171.

Noi oggi definiremmo la *Tabula Aurea* come un indice analitico, ossia “reale” cioè per cose o concetti. Il suo uso resta prezioso anche dopo la pubblicazione dell'*Index Thomisticus* se non altro perché fornisce suggerimenti di sinonimie, antinomie e correlazioni a coloro che nei testi tomistici cercano il sistema concettuale prima di quello verbale.

L'uso della *Tabula* è però laborioso: primo, a motivo dei riferimenti alle opere che sono antiquati sia nel loro modo, sia per l'edizione cui si riferiscono; secondo, per la diversa grafia delle parole e per le imperfezioni dell'ordinamento alfabetico (p.es. *Christus* e *Christianus* si trovano prima della Z a causa della loro abbreviazione in *Xps* e *Xpanus*); terzo, a motivo degli errori di stampa: è per questo che si preferisce consultare l'edizione più antica in quanto presenta meno errori.

L'edizione prima, *l'editio princeps* apparve a Bologna il 11 marzo 1473 pubblicata presso la bottega di Baldassarre Azzoguidi costituita da 268 pagine *in-folio*. La prima pagina presenta il seguente titolo: “*Religiosissimi uiri fratris Petri de Bergamo ordinis predicatorum sacre theologie professoris eximii super omnia opera diuini doctoris Thome Aquinatis tabula feliciter incipit*”.

Nelle prime pagine l'Autore si premura di informare il lettore del contenuto della *Tabula* offrendo l'elenco delle opere maggiori e dei 52 *Opuscula* di San Tommaso da lui citati.

Seguono tre scritti: il primo è la bolla *Laudabilis Deus* del 31 agosto 1368 del papa Urbano V inviata all'università di Tolosa a conferma ed approvazione della dottrina tomistica; il secondo è il decreto del vescovo di Parigi, Stefano di Bourret con il quale il 14 febbraio 1325 revocò la condanna delle proposizioni tomistiche fatta dal suo antecessore Stefano Tempier il 7 marzo 1277; il terzo è un breve passo attribuito a papa Innocenzo VI dove si esalta l'ortodossia dell'Aquinate.

Vengono elencate poi 2458 voci, ordinate alfabeticamente, seguite o da frasi desunte dalle opere di Tommaso con il loro riferimento, o solo riferimenti, o solo rimandi ad altre voci.

All'interno della *Tabula* ci sono anche voci non seguite né da frasi, né da riferimenti, né da rimandi: la ragione di questo fatto non si è potuta determinare. Il *colophon* così recita: “*Anno domini MCCCCXXXIII die 11 martii ex officina Baldaseris azoguidi Ciuis Bononiensis. Bononie*”.

L'opera ebbe molto successo e venne ripubblicata a Basilea nel 1478 e nel 1495.

A Venezia presso la bottega di Giovanni Rosso il 13 maggio 1497 apparve una nuova edizione di molto aumentata: 424 + X *in-folio*.

La prima pagina contiene il seguente titolo: “*Tabula in libros, opuscula et commentaria diui Thome de Aquino, cum additionibus conclusionum: concordantiis dictorum eius: et sacre scripture autoritatibus*”.

E' la stessa *Tabula* di Pietro da Bergamo, ma la lettera dedicatoria del volume indirizzata a Tommaso Donati patriarca di Venezia (1492–1505) e allievo del Maldura, ci informa che l'opera è stata elaborata ed ha avuto notevoli aggiunte da parte di un altro suo discepolo: *Ambrosius Caradi de Alemaniam*.

Quest'ultimo, frate domenicano, fu inviato dopo il capitolo generale di Avignone del 1470 come studente a Bologna e fu ordinato sacerdote in quella città il 25 febbraio 1458 da Giacomo di Savona vescovo di Ventimiglia, quello stesso vescovo che l'anno dopo ordinerà Pietro da Bergamo.³

Soggiornò allo studio domenicano di Bologna, prima come studente di teologia sotto la reggenza del Maldura che egli designa come “*preceptor eximius*”; poi come “baccelliere sentenziario”. Si trasferì a Mantova dove venne nominato inquisitore della città e lì morì nel 1515.⁴

Ambrogio aumentò da 2458 a 5455 le voci della *Tabula* aggiungendo altresì a molte di queste un numero considerevole di nuovi riferimenti. P.es.: il lemma *Baptismus* da 161 viene nella nuova edizione aumentato a 250; il lemma *Deus* da 255 a 454; il lemma *Intellectus* da 148 a 303; il lemma *Scientia* da 86 a 164; il lemma *Usura* da 15 a 314; il lemma *Christus* da 160 a 227.

Delle 5455 voci presenti nel Repertorium della Tabula Aurea, 46 non compaiono nel Systema Lemmatum dell'Index Thomisticus. Queste sono: *albalaiareus*, *alienitas*, *attaminatio*, *brodium*, *cantoria*, *coaequus*, *commaternitas*, *concaptivare*, *conducticius*, *conductivus*, *dearticulatio*, *distinguibilitas*, *hermaphroditus*, *illectio*, *impalpabilitas*, *impunitio*, *inassuetudo*, *inaudientia*, *inconvenire*, *inaequitas*, *indistractio*, *infrangibilitas*, *inhabitabilitas*, *legitimatio*, *lentiones*, *lubrificare*, *obolectica*, *pacatio*, *pausatio*, *peccabilis*, *praecessio*, *praeconsiliatio*, *praemonitio*, *praeoccurrere*, *ratiocinabilis*, *reintegratio*, *remu-tuare*, *renitentia*, *ructus*, *Samnium*, *Sarad*, *Scaevola*, *specificativus*, *supputatio*, *surreptio*, *volitivus*.

Tra queste, *ratiocinabilis* e *ructus* ci sono nel *Repertorium* ma non nel testo della *Tabula*.

Alcune delle voci del *Repertorium* poi, differiscono da quelle della *Tabula* a causa di errori di stampa; p.es.: *chrisima–chrisma*; *collosio–collusio*; *iber–ibex*; *lucera–lucere*...

Ambrogio inoltre, cita più opuscoli di Tommaso. Pietro all'inizio della

³ C. Piana: *Ricerche su le Università di Bologna e di Parma*, Roma: Ed. Cerf, 1963: 138.

⁴ J. Quéatif & J. Echar: *Scriptores Ordinis Praedicatorum*, II. Parigi: Ed. Barla, 1721: 90 b.

Tabula ne elenca 52, Ambrogio invece ne elenca 73. Ciò è dovuto ad una nuova edizione degli *Opuscula* apparsa a Venezia nel 1490 presso Antonio Pizzamano: la maggioranza delle aggiunte di questi era apocrifia. Ambrogio li accettò tutti e alla lista ne aggiunse uno nuovo: il *De usuris* di Egidio di Lessines che a torto lui attribuiva a Tommaso. Si servirà di questo opuscolo per aumentare i riferimenti della voce *Usura* da 15 a 314.

Nella sua nuova edizione della *Tabula* Ambrogio aggiunse annotazioni ai margini per indicare le suddivisioni di argomenti all'interno di quelle voci che avevano maggior numero di riferimenti. Pes., suddivide la voce *Baptismus* in: *Ioannis, Character, Diffinitio, Forma, Materia, Modus, Necessitas, Agens, Baptizandi, Levatio, Effectus, Sanguinis, Sacramentalia, Pharisaeorum*.

Infine, è Ambrogio l'autore della maggioranza dei rimandi presenti nel testo delle voci più importanti.

A Roma nel 1535 apparve una nuova edizione dell'opera, segnalata dal Quéatif-Echard,⁵ della quale non si conosce che la riedizione del 1539 a Venezia "*apud haeredes Lucae Antonii Iuntae Florentini*". Quest'ultima presenta nei riferimenti alcune aggiunte ed una nuova veste tipografica: ne è autore il domenicano Vincenzo Giachari de Lugo.

L'inserimento della *Tabula*, ormai definita *Aurea*, nell'edizione completa delle opere di Tommaso, aprì una nuova era per la diffusione del testo.

La serie si apre con l'edizione romana del 1570 conosciuta con il nome di *Piana*. La *Tabula* è il primo dei 18 volumi ma deve essere stata pubblicata per ultima perché il frontespizio porta la data del 1571.

Le edizioni posteriori (Venezia 1593 e 1759, Anversa 1612, Parma 1873, Parigi 1880, Roma 1960) derivano da quest'ultima senza apportare praticamente cambiamenti se non nella veste tipografica.

A Venezia nel 1476 presso la bottega di Gabriele di Pietro della città di Treviso, Pietro da Bergamo pubblicò un piccolo volume di 62 *in-folio* dove nel proemio spiega con chiarezza l'utilità di questa nuova opera: "*Incipiunt ethimologie id est concordantie conclusionum per reuerendissimum dominum Magistrum Petrum de Bergamo precipuum/theologie professorem: in quibus angelicus doctor sanctus Thomas de Aquino [...] videntur (sic) quandoque secundum superficiale[m] apparentiam sibimet contradicere [...]*".

Queste *Concordantiae* chiamate anche *Ethimologiae* e, a volte, *Antilogiae*, sono un elenco di "*Dubia*". Il *dubium* consiste nel fatto che vi sono passi in cui Tommaso sembra contraddirsi.

⁵ *Ibid.* : I. 864a, II. 109b.

Queste apparenti contraddizioni, già precedentemente segnalate dal Maldura in margine alla primitiva *Tabula* senza però offrirne la soluzione, vennero in un secondo tempo risolte e raccolte dalla stesso in questa prima edizione: qui i *dubia* sono suddivisi secondo le opere dell'Aquinate.

Nell'edizione della *Tabula* del 1497 Ambrogio inserirà tale opera facendone però una nuova redazione: qui i *dubia*, di molto aumentati di numero e di contenuti, sono disposti in ordine alfabetico. L'opera ne elenca 1222 (in realtà sono 1245 perché alcuni sono suddivisi in A e B).

Alla prima delle espressioni, integrata dai riferimenti alle opere di Tommaso, segue un "*Oppositum videtur dicere*" o anche molto spesso il solo "*Immo*" indicante un secondo testo dell'Aquinate contrastante con il precedente. Infine, il "*Respondeo dicendum*" contiene la chiave dell'accordo o rimanda ad una soluzione segnalata in un precedente *dubium*.

Rimandi a voci corrispondenti della *Tabula Aurea* sono riportati a margine di qualcuno dei *dubia*.

Il testo delle *Concordantiae* è definitivamente fissato con l'edizione del 1497. Il suo successo sarà più limitato di quello della *Tabula Aurea*.

L'*Index Auctoritatum* è quello che elenca i passi biblici citati da Tommaso nel corso delle sue opere: l'indice non è completo in assoluto, cioè non tutti i luoghi biblici citati dall'Aquinate vi sono registrati.

C'è inoltre da osservare che i riferimenti sono fatti ad un testo della Bibbia latina che non era ancora diviso come nella nostra *Vulgata*.

Di questo *Index* la copia più antica a nostra disposizione è quella annessa all'edizione di Ambrogio Coradi della *Tabula Aurea* pubblicata a Venezia nel 1497: sembra certo che il Coradi non sia il primo autore di tale opera. Infatti, se ne sa solo quanto dice il colophon di questa edizione: "*Explicit Tabula cum concordantiis et auctoritatibus sacr/a/e scriptur/a/e magistri Petri Bergomensis [...]*".

L'*Indice Generale degli Incunaboli delle Biblioteche d'Italia* al vol. IV p. 250, ascrive a Pietro da Bergamo una quarta opera che Th. Kaeppli e Quéatif-Echard⁶ non indicano: la *Confessione cavata dall'Antonina*: è una *tabula* di soli quattro fogli riguardante gli scritti del vescovo domenicano sant'Antonino di Firenze, contemporaneo del Maldura.

Quest'opera doveva servire ai confessori: contiene infatti, un elenco di peccati classificati secondo i comandamenti, i vizi capitali, le opere di misericordia e le violazioni ai doveri di alcune categorie professionali.

L'incunabolo conservato presso la Biblioteca Casanatense di Roma è attribuito all'editore bolognese Platone de' Benedetti e datato 1493; l'Hain inve-

⁶ *Ibid.* : 863-864.

ce lo attribuisce a *Hercule de Nanis*, tipografo bolognese. Nelle *Appendices* del *Repertorium Bibliographicum* dell'Hain al n. 2823 Reichling indica però come editore *Baptista Farfengus*, tipografo bresciano; l'edizione ritenuta è ancora del 1493.

L'incipit così recita: “*Confessione cauata de Lantonina per mestro Piero da Bergamo fra di sancto dominico de obseruantia. Primo comandamento. Se ha facto contra li vodi [...]*”

L'opera fu ripubblicata a Reggio Emilia presso l'editore Rinaldo di Bartolomeo Rossello nel 1498.

Pietro da Bergamo curò inoltre, un'edizione del commento *di Tommaso* alle lettere di san Paolo. *L'editio princeps* apparve a Bologna nel 1481 presso il tipografo Giovanni Schriber de Annunciata; l'opera fu ripubblicata a Basilea nel 1495 presso il tipografo Michele Furter.

Così il prologo: “*Feliciter incipiunt commentaria clarissimi doctoris angelicique ac communis sancti Thome de aquino ordinis predicatorum super epistolas sanctissimi gentium doctoris Pauli apostoli, correcta, emendataque summa cum diligentia ac ingenti sollicitudine per me fratrem Petrum de Bergamo, ordinis fratrum predicatorum sacr/a/e pagin/a/e minimum professorem. Et primo super epistolam ad romanos*”.

All'opera segue una tabula alfabetica “*facta [...] a quodam fratre ordinis predicatorum conuentus Basiliensis minimo*”. Quest'opera è citata dallo Hain come edita a Bologna nel 1481 e a Venezia nel 1496.

La modernità della *Tabula*

Dimostrando che quanto moderno era la *Tabula Aurea* di Pietro da Bergamo, e naturalmente Tommaso d'Aquino stesso, io vorrei fare soltanto *unico esempio*, e questo è la questione della *differenza ontologica*. Questa è una questione del secolo ventesimo. Come sappiamo, secondo *Martin Heidegger* le filosofie precedenti e anche la dottrina di Tommaso non conoscevano questa differenza tra l'essere e l'ente (*esse et ens*, secondo la terminologia della scolastica). Ma Heidegger non aveva ragione nel caso di Tommaso, e ciò è evidente anche nello specchio della *Tabula* di Pietro Bergamo.

La prima, celebre espressione del concetto di differenza ontologica ci viene data da *Manlius Boethius*: “*Diversum est esse et id, quod est*”⁷ (“Diverso è l'essere da quello che è [ovvero l'ente]”). La sua fonte è verosimilmente Ari-

⁷ M. Boethius: *Opera omnia*, Paris: Migne Patrologia Latina 64 : 1311.

stotele, secondo il quale bisogna porre la differenza fra il fatto che l'uomo è ed il fatto che l'uomo è uomo.⁸ Nella filosofia araba Avicenna aveva identificato questa differenza con quella esistente tra essenza ed esistenza, anzi aveva affermato che l'esistenza è solo un accidente in confronto all'essenza. Questo "slittamento" continua ad essere presente tra i tomisti, dei quali non pochi, persino celebri, ancora nel 1982 identificavano la differenza ontologica con la differenza tra essenza ed esistenza.⁹

Eppure, il confronto di essere ed essenza esprime già di per sé come si ponga una differenza tra essere ed ente, se l'*essentia* è nucleo centrale dell'*ens*. Sebbene appaia un anacronismo far interrogare Heidegger da San Tommaso, non possiamo tacere la presenza della differenziazione posta con una espressione concreta: "Esse et quod est [ens] differunt."¹⁰

Ad ogni modo, era peculiare della variante graduale dell'interpretazione di San Tommaso che, nello stesso volume dove faceva la sua comparsa il "dogma" del tomismo tradizionale, *Giorgio Penzo* si schierasse chiaramente a difendere la tesi che la differenza ontologica, in San Tommaso, consista nella *differenza di essere ed ente*.¹¹ Secondo il suo modo di vedere, alla base della differenziazione si trova il fatto che l'ente creato partecipa soltanto dell'essere.¹² La profondità intima dell'essere supera incommensurabilmente l'ente finito, cosa che si esprime nella differenza di essere ed essenza (*esse et essentia*) e, sulla base di ciò, di essere ed ente (*esse et ens*).¹³ Questo è il contenuto vero e proprio della differenza ontologica, e si tratta di una questione ontologica, non ontica o metafisica, che si riferisce all'essere e non al mondo interno dell'ente!

Ente o essere?

Ma come riflettare questo fatto nell'opero del Pietro da Bergamo?

Nella Tabula aurea l'*ens* (l'ente, das Seiende in Heidegger) è presente in *quaranta accezioni* diverse di significato, ricorrendo per un centinaio di luoghi. Da questi noi vorremo citare soltanto le tesi sulla definizione dell'ente.

⁸ G. M. Manser: 'Das Wesen des Thomismus', *Thomistische Studien* 5, 1949: 509-513.

⁹ R. M. Schmitz: 'Diversum est esse et quod est', *Studi tomistici* 14, 1981: 54.

¹⁰ *Hebdo. Lect.* 2. *Qualitas* I, 12, *Quantitas* 5.

¹¹ G. Penzo: 'La differenza ontologica', *Studi tomistici* 14, 1981: 70.

¹² Cf. *Summa contra Gentiles* II. 20.

¹³ Cf. *Quodlibetalia* III. q. 8. a. 20.

L'Aquinate fornisce cinque definizioni dell'*ens*:

1. "Ens est quod est."¹⁴ ("L'ente è quanto è.")
2. "Ens est id quod est."¹⁵ ("L'ente è quello che è.")
3. [Entia] "quae sunt possibilis esse et non esse."¹⁶ ([Gli enti sono] "quanti sono in grado di essere e non essere.")
4. "Quod existit vel existendi capax est."¹⁷ ("Quanto esiste ovvero è in grado di esistere.")
5. "Nihil autem opponitur rationi entis, nisi non ens."¹⁸ ("Nient'altro si oppone alla ragione dell'ente, se non il non-ente.")

Già dalle prime due definizioni appare chiaro come *non sia l'ente il concetto più importante*, ma l'essere; infatti, l'*ens* può essere definito solo come "quello che è", tesi che viene rinsaldata dalla terza proposizione, dall'essere in grado di essere e non essere, per dirla meglio, dell'essere e del non essere (per il quale si intende l'annientamento, la cessazione, non il "niente"). Possiamo subito vedere come nel sistema tomistico non solo le cose effettivamente presenti sono considerabili enti, ma anche le possibilità (v. la quarta tesi), che non sono però delle mere immaginazioni, bensì degli atteggiamenti positivi nei confronti dell'essere. Inequivocabilmente appare quel pensiero tipicamente tomistico, per cui il non-essere, il niente è davvero niente, non-ente, assurdo, perché della negazione dell'aspetto di essere (v. la quinta tesi) si può dire che esista nella nostra ragione. Tutto questo avrà grande importanza nel dialogo con l'esistenzialismo — specie con quello sartriano — che giungerà fino al dualismo di Essere e Nulla (cf. J.-P. Sartre), perché non conosce il concetto di essere della possibilità ed il contenuto vero del non-essere.

Se le tesi finora presentate sono state determinazioni formali dell'*ens*, sarà ancora più interessante verificare quanto ci dice San Tommaso a proposito del *contenuto del concetto*: in questa sede, il primato dell'*esse* rispetto

¹⁴ Comm. *Peri Herm.*, I. l. 5. 71. v. Sent., dist. VIII, q. 1, a. 1: "hoc nomen qui est vel ens"

¹⁵ In *Met.* V. l. 18., n. 951; XII, l. 1, n. 2416; *S.c.G.* II, 54; *S. Theol.* I. 5, 1., *De pot.*, VIII, a. 2; *Net.* IV. l. 1., n. 535, 536; *De pot.* III. a. 8; *Met.* XI. L. 3, n. 2197; *Met.* XI. L. 8, n. 2540; *Met.* VII. L. 4, n. 1331; *De gener. et Corrupt.* I. 6.

¹⁶ *S. Th.* I. q. 2, a. 3.

¹⁷ J. Donat: *Ontologia*, Oenipont, 1853: 15.

¹⁸ *S. Th.* I, q. 25. a. 3c, v. In *Met.*, IV, lect. 6, n. 597; *S. Th.* I-II, q. 94. a. 2, II-II, q. 1. a. 7.

all'*ens*, si rivela ancora più lampante. Viene infatti ripetuto ed argomentato in numerosissimi luoghi come l'*ens* si diriga verso l'*esse* e da esso derivi: quanto possiamo leggere nella tesi 7, cioè che l'*essentia* diventa realtà in virtù dell'atto-essere, sarà valido anche per l'*ens*:

Ens imponitur ab ipso actu essendi.¹⁹ (“L'ente si impone per lo stesso atto di essere.”)

Emerge chiaramente, inoltre, come la fonte dell'*ens* sia effettivamente non semplicemente l'*actus essendi* nel senso dell'*existentia*, bensì il concetto che tutto sintetizza, primario di *esse*:

Ens imponitur ab ipso esse.²⁰ (“L'ente è imposto dallo stesso essere.”)

Il contenuto intimo dell'*esse* è qui lo stesso *est*, non nella sua accezione logica (in quanto verbo ausiliario), ma piuttosto nel contenuto vero, ontologico della parola (= realtà).

Il rapporto tra *ens* ed *esse* si può determinare in base della Tabula con il fatto che gli esistenti sono soltanto frammenti dell'essere, particelle determinate di esso. Tommaso indica in questa maniera (per esprimerci modernamente) il campo di dominio della metafisica e dell'ontologia: l'*ens* è solo in parte *esse*, infine solo partecipazione, essere partecipato:

Omnes res quae existunt participant de esse.²¹ (“Tutte le cose che esistono partecipano dell'essere.”)

Illud quod habet et esse et non esse, est ens per participationem.²² (“Quanto ha essere, ed insieme non essere, è esistente per partecipazione.”)

La *partecipazione* (*methexis*, *participatio*), categoria non aristotelica ma platonica, coglie anche la propria e adatta forma grammaticale, appunto *ens* come *participio presente* del verbo *sum*. Oggi tra gli altri, Vittorio Possenti ha richiamato l'attenzione sul fatto che lo stesso participio derivi dalla locusione *partem capit*, allo stesso modo della partecipazione. La forma participiale (*ens* ovvero ciò che è, vedi le tesi n. 1-2) esprime dunque come l'ente partecipi dell'essere.²³ Quanto affermato a proposito dell'*ens* può essere a giusto diritto inteso come *a proposito dell'essere*.

¹⁹ *Sent.*, dist. VIII, q. 1, a. 1; *De veritate* q. 1, a. 1.

²⁰ *Comm. Met.*, IV, l. 2, 533 e 556-558; *S.c.G.* I. ch. 25.

²¹ In evang. Joan., Prol., n. 5.

²² *S. Th.* I. q. 3.

²³ V. Possenti: Il reale concreto è raggiunto attraverso l'universale e l'essere. 'Intellectus e intuizione dell'essere', *Studi tomistici* 40, 1991: 135.

La grammatica come espressione della filosofia

Non possiamo poi continuare a considerare quanto accettato dal tomismo scolastico, secondo cui si tratterebbe soltanto di un ausiliario logico, così che nel giudizio, dunque, il soggetto sarebbe l'essenziale e l'*ens* ne avallerebbe il primato. Come già mostrato da J. B. Lotz, nel giudizio esprimiamo il fatto che qualcosa (la cosa concreta, l'ente, il soggetto) "è", "sta",²⁴ partecipa dell'essere. La primissima proposizione del giudizio, dunque, si dirige verso l'essere, la forza del giudizio *trova nutrimento nell'essere* (compreso nell'ente concreto).

Ora la strada è aperta per esaminare le proposizioni di San Tommaso apparentemente metafisiche o ontiche (che si riferiscono cioè all'*ens*) anche ontologicamente.

Tanto per cominciare con delle correlazioni statistiche, ricordo che nella Tabula aurea *l'esse è presente in 96 accezioni*, per quasi *cinquemila occorrenze*, al contrario dell'*ens*, che è reperibile in un mezzo migliaio appena di luoghi, per una quarantina di sfumature di significato. Già l'uso delle parole indica chiaramente che per San Tommaso *l'esse* abbia un peso di gran lunga maggiore dell'*ens*. Ma riprendiamo la nostra analisi delle possibilità di definizione.

Secondo il sommario della Tabula l'essere non può essere accostato ad *alcuna definizione*. Infatti, anche tra i primi filosofi greci si poneva la questione che l'*arché* — nel senso dell'essere — fosse *apeiron*, ovvero indefinibile (in Anassimandro, ad esempio). Questo rappresenta il punto di vista anche di San Tommaso, per il quale l'essere è il concetto maggiormente sintetico possibile. Dal punto di vista grammaticale siamo di nuovo di fronte ad un concetto azzecato, in quanto lo esprime *l'esse* come infinito (*forma nominale del verbo*): non sostantivo, non aggettivo, non participio, neanche verbo, è vero, in quanto non è definito né per modo né per tempo, ma nel suo stato di *infinitivo*, che possiamo interpretare come la forma indefinita dell'azione.²⁵

Tale indeterminabilità viene indicata anche dal fatto che nessuna categoria tradizionale può essere valida per *l'esse*, che è soprattutto *non accidente*, come aveva detto Avicenna:

²⁴ *Sent.* I. d. 19, q. a. 1 ad 1.

²⁵ I. G. Cselényi: 'San Tommaso d'Aquino dopo (e prima di) Martin Heidegger', *Verbum* VI: 397-412.

Esse rei, quamvis sit aliud ab eius essentia, non tamen est intelligendum quod sit aliquid ei superadditum, ad modum accidentis, contra Avicennam.²⁶ (“L’essere della cosa, sebbene sia diverso dalla essenza di quella, non può essere compreso come qualcosa di aggiuntivo ad essa, quasi un accidente di essa, come ha affermato Avicenna.”)

Se dunque si cerca il posto dell’essere sulla linea della sostanza, sull’albero di Porfirio, si sbaglia: l’essere non è un *concetto di genere*.

Esse non est genus, nec de significatione alicuius generis.²⁷ (“L’essere non è un genere, né discende dal significato di un genere.”)

Non può essere detto genere già solo per il fatto che le categorie interne al genere (le specie e loro differenze) discendono esse stesse dall’interezza dell’essere.

Il concetto riassuntivo dell’essere non può essere compreso neanche come se si trattasse di un *concetto di ultraspecie*:

Esse omnium non est unius speciei.²⁸ (“L’essere di ogni cosa non è di una sola specie, è a dire non è come se appartenesse ad una sola enorme specie.”)

L’essere come perfezione

San Tommaso dice lo stesso *a proposito della forma*: è vero che tra essere e forma esiste un rapporto interno di adesione reciproca, ma poiché, come abbiamo già visto, la forma è soltanto uno dei costituenti dell’ente, è comunque sovrastata dall’essere:

Forma dicitur esse principium essendi, quia est complementum substantiae, cuius actus est esse.²⁹ (“Possiamo dire che la forma sia principio dell’essere, in quanto complemento della sostanza, il cui atto è l’essere.”)

Quanto affermato ora da San Tommaso (che l’essere sia uguale ad una forza effettuale) quasi definisce come *non si tratti di un elemento costitutivo dell’ens* come definito dalla scolastica (secondo cui essentia più existentia è uguale ens), ma che in qualche modo si ponga al di sopra dell’essenza delle cose, al

²⁶ *Met.* 4, lect. 2, c.

²⁷ *Sent.* 3, d. 1, 2 ad 2, *Genus* 5, 23, *Gratia* 3, 128, 134.

²⁸ *Sent.* 4, d. 12, q. 1, a. 2, q. 3, c.

²⁹ *S.c.G.* 2, co. 54.

di sopra dell'ente, tanto che l'*essentia* (in quanto *potentia*) non diventerebbe essere senza di essa.

Forma non potest esse principium essendi, nec operandi, nec cognoscendi, cessante actione Dei.³⁰ (“La forma non può essere principio né dell’esistenza, né dell’operare, né della conoscenza, se cessa l’azione di Dio.”)

L’essere però è più importante di qualsiasi forma reale e immaginabile:

[Esse est] actualitas formarum omnium.³¹ (“[L’essere è] l’attualità di tutte le forme.”)

Come è risultato evidente da quanto sinora mostrato, l’essere è di più, è *maggiore dell’essenza*. Questo viene poi esposto più articolatamente dallo stesso San Tommaso:

Esse est bonum communiter, est simplicius quam essentia, quia est communius.³² (“L’essere è generalmente buono, più semplice dell’essenza, in quanto più comune.”)

In questo modo, vengono applicati all’essere *i segni trascendenti*. I *praedicata* trascendenti vengono applicati ancora più inequivocabilmente all’essere divino:

Esse simpliciter et absolute dictum de solo divino esse intelligitur, et similiter bonum.³³ (“L’essere semplicemente e assolutamente detto è comprensibile soltanto sotto la specie dell’essere divino, e lo stesso vale per il bene.”)

Per l’*esse*, quindi, la *superlogica* non sarebbe sufficiente, e Tommaso d’Aquino è davvero capace di parlare dell’essere solo per *superlativi*:

Hoc quod dico esse est inter omnia perfectissimum... Hoc quod dico esse est actualitas omnium actuum et propter hoc est perfectio omnium perfectionum.³⁴ (“Quello che io chiamo essere è il perfettissimo... Quello che chiamo essere è l’attualità di ogni atto e, per questo, è la perfezione di ogni perfezione.”)

³⁰ *De potentia* q. 5, 5, 1, d 18.

³¹ *S. Th.* I, q. 3, a. 4; q. 4, a. 1, ad 3.

³² *De veritate* q. 21, 5 ad 6.

³³ *De veritate* q. 2, 3.

³⁴ *De potentia* q. 7, a. 2 ad 9.

Ma nella filosofia di Tommaso d'Aquino non soltanto la differenza ontologica e dimostrabile, ma è presente anche il pensiero della identica ontologia. Questi concetti: l'essere ed ente *coincidano nell'essere divino* ovvero, in parole povere, che in esso non esiste differenza ontologica, ma solo identità. Cosa che viene male interpretata dalla scolastica, quando essa afferma che in Dio essenza ed esistenza sono identiche, quasi a dire che l'esistenza ne è l'essenza; in realtà questo non trova verifica in San Tommaso, per il quale si deve parlare invece di unità di essenza ed essere:

In solo Deo esse et essentia sunt idem realiter.³⁵ (“Solo in Dio essere ed essenza sono identiche realmente.”)

Possiamo dunque affermare, secondo quanto finora detto, che in Dio i concetti di ente e di essere si fondono, ovvero l'entità lascia il posto all'essere, in quanto Egli è l'essere stesso.

La presenza di una serie incalzante di riflessioni su Dio ci indica chiaramente che stiamo uscendo dal mondo della differenza ontologica per dirigerci verso l'identità ontologica, verso l'Omega ontologico:

Oportet igitur quod illud cuius esse est aliud ab essentia sua, habeat esse causatum ab alio. Hoc autem non potest dici de Deo: quia Deum dicimus esse primam causam efficientem. Impossibile est ergo quod in Deo sit aliud esse et aliud eius essentia.³⁶ (“Occorre dunque che quanto ha essere diverso dall'essenza, abbia un essere causato da altro. Questo però non possiamo dirlo di Dio, in quanto diciamo di Dio che è prima causa efficiente. Dunque è impossibile che in Dio l'essere sia diverso dall'essenza.”)

La Tabula Aurea di Pietro da Bergamo è un *buono testimone della filosofia di Tommaso* che ci da una ontologia realistica equilibrata, con otto secoli prima di Heidegger.

³⁵ S. Th. I. q. 2, I, c, q. 3, 4, o. q. 5, 6, c, q. 6, 3, c, q. 12, 2, c. III. q. 13, I, c.

³⁶ S. Th. I. q. a. 4.



DIDEROT ET LA COLONISATION À PROPOS DU « SUPPLÉMENT AU VOYAGE DE BOUGAINVILLE »

MICHEL BRIX

Université de Namur
Rue de Bruxelles, 61
B-5000 Namur
Belgique
michel.brix@fundp.ac.be

Abstract: In the *Supplément au Voyage de Bougainville* ('Supplement to Bougainville's *Voyage*'), Diderot develops the idea of the problem of travelling and colonizing, which the scholars misunderstood. The main point does not focus on the conflict, or the competition, between two civilization patterns—the so-called “primitivism” of Tahiti and the advanced society of Europe. Regarding the anti-colonialist impact, *Supplément* goes far beyond a simple stand: Diderot indeed anticipates the disastrous consequences (of which we are very aware today) of the travels made by Europeans to the more distant regions of the world from the 15th century.

Keywords: Diderot, Bougainville, travel, colonialism

Un des événements les plus marquants du règne de Louis XV fut le voyage autour du monde effectué de 1766 à 1769 par le navigateur Louis-Antoine de Bougainville. Parti de Nantes à bord de la frégate *La Boudeuse*, Bougainville avait été notamment chargé de restituer les îles Malouines aux Espagnols (ce fut chose faite en avril 1767), de chercher un comptoir près de la côte de Chine et de se rendre maître, entre l'Amérique du Sud et l'Asie, de contrées qui pourraient revenir à la couronne de France. C'est ainsi qu'en avril 1768, l'équipage avait passé neuf journées sur l'île de Tahiti (ou Otaïti). Dès le retour en France des marins (qui arrivèrent à Saint-Malo en mars 1769)¹, ceux-ci se mirent à parler presque exclusivement de cette escale à Tahiti et à faire des

¹C'est *La Boudeuse* qui est arrivée en mars 1769, suivie en avril par la flûte *L'Étoile*, qui avait rejoint l'expédition à Rio de Janeiro.

récits enchanteurs de leur séjour sur une île dont les navigateurs célébraient, de façon dithyrambique, les merveilles : le climat délicieux, la beauté de la nature, la simplicité, l'affabilité et le pacifisme d'habitants ignorant le sentiment de propriété, et—surtout—la complète liberté sexuelle des autochtones. Les Français racontaient notamment que, dès leur arrivée, ils avaient été invités à partager, avec des Tahitiennes offertes et ravissantes, les plaisirs de l'amour physique : Vénus était, sur cette île miraculeuse, la déesse de l'hospitalité ; dans cet Éden amoureux, aucune entrave n'empêchait les femmes de suivre leurs penchants et la loi de leurs sens.

Ce qu'on a appelé la « fable » de Tahiti, *i. e.* l'assimilation de l'île à un paradis lascif et tropical voire—selon le mot de Bougainville lui-même—à une Nouvelle-Cythère, se diffusa très vite, alors, en France et même au-delà, dans toute l'Europe occidentale². Accroissait aussi cet engouement la présence à Paris d'un jeune Tahitien, Oatourou, ramené par l'équipage et qui restera onze mois en France. Ainsi, du grand voyage autour du monde, c'est l'escale tahitienne seule que retint un public émoustillé par des peintures qui flattaient l'atmosphère de libertinage prévalant à Paris sous Louis XV. Bougainville, un peu dépassé par ses marins, voyait ainsi, non sans dépit, la mémoire de sa grande entreprise réduite à la découverte d'un Eldorado du divertissement sexuel—toute autre observation étant reléguée à l'arrière-plan.

L'enthousiasme ne faiblit pas lorsque Bougainville publia, en mai 1771, son *Voyage autour du monde* (Paris, Saillant & Nyon), où le navigateur s'attache pourtant à nuancer les évocations voluptueuses de la « Nouvelle-Cythère » et suggère, dans un des deux chapitres qu'il consacre à Tahiti, que—sous la façade de la liberté des mœurs—se cacherait un pouvoir masculin particulièrement oppresseur. Vaines précisions : le public ne vit dans le *Voyage* que ce qui correspondait à son impression initiale et confortait le « mythe » tahitien de l'anarchie heureuse.

L'ouvrage trouva au moins—compensation non négligeable—un lecteur prestigieux en la personne de Denis Diderot, qui ne s'avisait pas seulement de lire le *Voyage autour du monde*, mais prit de surcroît l'initiative d'en rédiger un compte rendu, qu'il destinait à la *Correspondance littéraire*. À la différence de la plupart de ses contemporains, le philosophe gardait une dis-

² Sur la diffusion de cette « fable » en Europe, voir l'article d'Yves Giraud : « De l'exploration à l'utopie. Notes sur la formation du mythe de Tahiti », *French Studies*, 1977, vol. XXXI : 26–41, ainsi que les notes de l'édition du « Supplément au *Voyage* de Bougainville », dans Diderot : *Ceuvres complètes*, éd. H. Dieckmann & J. Varloot, Paris : Hermann, t. XII (1989) : 369–371 (nos références au texte de Diderot renverront à cette édition [abr. : OC XII]).

tance critique vis-à-vis de la « fable » de Tahiti et, tout en rendant grâce à la prouesse des navigateurs et aux avancées scientifiques qu'ils avaient permises, il faisait état néanmoins de sentiments mitigés, qui lui étaient précisément inspirés par le récit de la fameuse escale d'avril 1768 dans le Pacifique. Ainsi, Diderot annonçait notamment que ce premier passage des Français à Tahiti serait suivi par d'autres et que les habitants de l'île fortunée auraient sans doute, dans un proche avenir, à regretter amèrement la bienveillance amicale avec laquelle ils avaient accueilli Bougainville et ses marins. Le philosophe évoquait aussi le malaise qu'il ressentait en rêvant à un pays « meilleur », comme Tahiti, alors que le voyage, envisagé de façon générale, lui inspirait de nettes réticences, qu'il ne formulait cependant pas explicitement.

Pour des motifs qui restent mystérieux, ce compte rendu ne fut pas inséré par Melchior Grimm dans la *Correspondance littéraire*³. Diderot reprit alors son texte et, tout en modifiant son ordonnance, entreprit de l'augmenter. C'est ainsi que ledit compte rendu devint le « Supplément au *Voyage* de Bougainville », que la *Correspondance littéraire* diffusa, en quatre parties, dans les livraisons de septembre et octobre 1773, et mars et avril 1774. De surcroît, suivant une pratique que l'on a souvent observée chez lui, Diderot remania encore ultérieurement son ouvrage, qu'il enrichit notamment par plusieurs ajouts (ainsi l'histoire d'une certaine Polly Baker, et plusieurs échanges de répliques dans la dernière partie)⁴. Ainsi, dans l'état final — qui nous est parvenu dans une copie conservée à Saint-Petersbourg, sur laquelle sont fondées les éditions actuelles —, le texte définitif est divisé en cinq sections, ou chapitres.

À la différence du compte rendu initial, le « Supplément » est une fiction. Diderot met en scène deux personnages (nous ne les connaissons pas autrement que par les initiales « A » et « B »), qui parlent du voyage de Bougainville et évoquent des éléments qui ne se trouvent pas dans le livre publié en 1771 mais figureraient dans un « Supplément » que parcourent les deux personnages. A est sceptique, ne voit pas ce que peut apporter à la France la connaissance de mœurs lointaines et n'a pas lu le *Voyage* ; B, en revanche, a lu les récits du navigateur et voudrait faire partager son enthousiasme à son interlocuteur. Selon un procédé qui a fait *florès* au XX^e siècle, le titre de

³ On connaît le texte de ce compte rendu grâce à une copie conservée dans le fonds des manuscrits de Diderot de Saint-Petersbourg (voir OC XII : 509–519).

⁴ Voir OC XII : 501.

l'ouvrage diderotien renvoie au traité—fictif—que A et B auraient dans les mains⁵.

Au sein de cette fiction qui vient se greffer sur le livre de Bougainville, se dégagent, encadrés par les dialogues entre A et B, deux morceaux essentiels : «Les Adieux du vieillard» d'abord, que Diderot met dans la bouche d'un vieux Tahitien, au moment du départ des marins ; et ensuite le récit des aventures de l'aumônier français et de ses entretiens avec Orou, le chef des indigènes.

«Les Adieux du vieillard⁶» auraient été prononcés, si l'on en croit l'auteur du «Supplément», par un Tahitien de quatre-vingt-dix ans, révolté de voir ses congénères se désoler lors du départ des navigateurs. Il s'agit d'un discours très véhément, qui reprend certaines des idées qu'on trouvait déjà dans le compte rendu initial du *Voyage* de Bougainville : le vieillard prédit un retour sanglant des Français, qualifie Bougainville de «chef des brigands⁷» et reproche aux marins de n'avoir apporté sur l'île que bruit, fureur, discorde, destruction, maladie et corruption—alors que les Tahitiens, de leur côté, avaient offert aux arrivants asile, aide, respect et soins. Le vieillard stigmatise aussi la mentalité de prédateurs qu'il décèle chez ces étrangers, imbus du sens de la propriété et qui, à son estime, reviendront bien vite, on l'a dit, pour s'accaparer des terres que les indigènes ne seront pas en état de leur disputer : ceux-ci n'auront alors que le choix d'être massacrés ou de devenir les esclaves de leurs nouveaux maîtres. Les Français, continue le vieillard, n'ont cure de ne posséder en réalité aucun droit sur ces terres éloignées de leur pays d'origine et ils ne songent même pas qu'ils trouveraient tout simplement insensé que les indigènes du Nouveau Monde les imitassent et que ceux-ci débarquassent à leur tour sur les plages européennes en réclamant la propriété d'une part voire de la totalité de la France. Autre motif de déploration pour le vieux Tahitien : animés d'une volonté apparemment insatiable de posséder et de dominer, d'occuper les terres pour en exploiter, jusqu'à l'épuisement de celles-ci, les trésors, les Européens deviennent brutaux et féroces, une fois loin de chez eux, et les «sauvages» ne sont plus alors ceux

⁵ À noter que Diderot a pu jouer aussi de l'existence d'un ouvrage qui s'intitulait effectivement *Supplément au Voyage de Bougainville*. C'est sous ce titre, en effet, que fut traduit et publié en France, en 1772, le «Journal d'un voyage autour de monde fait par MM. Banks et Solander, Anglais, en 1768, 1769, 1770 et 1771», traduit de l'anglais par Fréville ; cet ouvrage incluait le récit de la découverte de Tahiti par Cook mais ne donnait pas du tout dans la «fable» accréditée alors en France. (Voir OC XII : 588.)

⁶ Voir OC XII : 589–596.

⁷ OC XII : 590.

qu'on pense. D'où le souhait exprimé par le vieillard, qu'une tempête engloutisse au retour les navires français, empêchant ainsi que l'équipage rentre et suscite la convoitise et la cupidité des auditeurs du récit de l'escale à Tahiti.

Dans l'œuvre de Diderot, une telle diatribe anticolonialiste n'est pas isolée. L'auteur a nourri en effet de propos semblables sa collaboration à l'*Histoire des deux Indes* de Raynal—ouvrage qui dénonce les exactions commises par les Européens dans les Indes occidentales (les Amériques) et orientales (l'Asie du Sud-Est)⁸. Ainsi, à la fameuse apostrophe du vieillard, dans le « Supplément » (« Pleurez, malheureux Otaïtiens, pleurez, mais que ce soit de l'arrivée et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants [...] »), répond notamment, dans l'*Histoire des deux Indes*, la harangue—tout aussi fictive—qu'un Hottentot âgé aurait prononcée devant les siens lors de l'arrivée des Hollandais et qui commence en ces termes :

Fuyez, malheureux Hottentots, fuyez ! enfoncez-vous dans vos forêts. Les bêtes féroces qui les habitent sont moins redoutables que les monstres sous l'empire desquels vous allez tomber⁹.

La diatribe du vieillard tahitien, dans le « Supplément », n'est pas sans lien avec l'histoire de l'aumônier français. Celui-ci est accueilli dans la famille d'Orou, le chef de la tribu, et—conformément aux usages en vigueur sur l'île—est invité à choisir celle des filles du maître de maison avec laquelle il passera la nuit. Au nombre de trois, celles-ci rivalisent de séduction, et ce spectacle charmant, joint aux encouragements et aux prières d'Orou, vient à bout de la résistance du religieux, qui—comme l'apprend la suite du texte—devient successivement l'amant des trois filles, et va même, ensuite, jusqu'à accepter de coucher avec l'épouse du chef. Ces épisodes sont l'occasion d'entendre Orou s'étonner que la continence et la fidélité conjugale soient en Europe des valeurs révéérées ; le Tahitien plaide aussi pour l'athéisme, n'entendant rien à ce qu'essaie de lui expliquer le pauvre aumônier, lequel tente maladroitement de justifier ses scrupules moraux et

⁸ Voir particulièrement les deuxième (1774) et troisième (1780) éditions de l'*Histoire des deux Indes* (1^{ère} éd. en 1772, avec la date de 1770 ; titre complet : *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*). Dans la troisième édition, la part de Diderot représente presque le tiers de l'ouvrage, par le jeu des suppressions et des additions. Sur la condamnation par notre auteur du colonialisme, dans l'*Histoire des deux Indes*, voir Yves Benot : *Diderot, de l'athéisme à l'anticolonialisme*, Paris : Maspero, 1970 : 171-172, 176-177, 187-188, 196-198, 204-205 et 255.

⁹ Le texte de cette harangue est cité dans D. Diderot : *Supplément au Voyage de Bougainville*, éd. Dominique Lanni, Paris : Flammarion/GF/« Étonnants classiques », 2003 : III-112.

de montrer le rapport que ceux-ci entretiendraient avec les volontés d'un «Grand Architecte».

Aux yeux de beaucoup de commentateurs, ce récit constitue une manifestation de l'anticléricisme de Diderot et de son aversion pour les mœurs rigides et soi-disant universelles de l'Europe. Ainsi, serait ici essentiel, pour peu que l'on essaie de rejoindre l'intention de l'auteur, la déconfiture argumentative de l'aumônier : reprenant à son compte le procédé des «bigarrures morales» régulièrement utilisé au XVIII^e siècle, Diderot se livrerait à l'éloge d'une communauté primitive, anarchique et naturelle, pour faire indirectement le procès de la société policée de la France des Lumières, qui enserre l'individu dans un réseau de contraintes morales et religieuses, comme en témoignent par exemple les institutions du mariage et du célibat monastique, cibles de la critique diderotienne. Ainsi, Tzvetan Todorov, auteur de *Nous et les Autres*, croit pouvoir établir que, face à l'opposition de ces deux mondes—la nature et la civilisation—, l'auteur du «Supplément» donne à l'évidence la palme aux «sauvages», développe par la bouche d'Orou son propre point de vue et invite ses lecteurs à célébrer avec lui l'idéal libertaire des Tahitiens¹⁰.

Pareille analyse, cependant, rend-elle fidèlement compte de la position de l'auteur dans le débat ouvert par le *Voyage* de Bougainville? Tel diderotien, Georges Benrékassa en l'occurrence, a noté que le «Supplément» s'offrait à plus d'une lecture¹¹. Pareille remarque nous renvoie à la difficulté d'appréhender une pensée—celle de Diderot—qui, quels que soient les sujets abordés par le philosophe, se laisse malaisément cerner. En témoignent, par exemple, certaines des thématiques abordées précisément dans le «Supplément», comme celle de la fidélité conjugale. Sur cette question, Diderot varie et, aux critiques émises par Orou, on peut opposer, notamment, l'article «Infidélité» de *L'Encyclopédie*, très hostile à l'inconstance amoureuse et à l'adultère, assimilés aux symptômes d'une corruption générale devant mener à l'extinction de toutes les affections honnêtes¹².

¹⁰ Voir T. Todorov : *Nous et les Autres*, Paris : Seuil, 1989 : 31–38. Sur le «Supplément» vu par Todorov, voir aussi Manon Delcour : «Le Supplément au Voyage de Bougainville de Diderot, ou un cheminement à travers quatre relations à l'altérité», in : *Les Lettres romanes*, 2005 : 211–232.

¹¹ Voir G. Benrékassa : «Dit et non-dit idéologique à propos du *Supplément au Voyage de Bougainville*», in : *Dix-Huitième Siècle* 5, 1973 : 29–40.

¹² Sur les ambiguïtés de Diderot lorsqu'il aborde cette question, sur ses éloges de la «modestie» des femmes et de la famille, sur ses dénonciations de l'adultère, voir notamment les extraits cités par Bernard Papin : *Sens et fonction de l'utopie tahitienne dans l'œuvre politique*

Sur le libertinage, de même, l'auteur des *Bijoux indiscrets* fut loin, aussi curieux que cela puisse sembler, de se faire l'apôtre du papillonnage amoureux. Ainsi—dans «Ceci n'est pas un conte» et dans «Madame de La Carlière¹³» (récits présentés par la *Correspondance littéraire* comme les deux premiers volets d'un tryptique dont le «Supplément» constitue le troisième volet), de même qu'à l'intérieur du «Supplément», avec l'histoire de Polly Baker—, Diderot assimile l'inconstance masculine à une espèce de lèpre sociale. On sait en outre qu'il s'est indigné de l'apologie par Helvétius du libertinage, a déclaré que celui-ci était socialement plus funeste encore que la prostitution, a observé à plusieurs reprises qu'il n'était pas moins «anti-physique» et facteur de corruption que le célibat et enfin a averti les sociétés où ne craint pas de s'afficher publiquement l'incontinence qu'elles verraient un jour «ce vice se répandr[e] sur tout, même [sur] le goût¹⁴».

Il est loin d'être démontré, donc, que Diderot entendait que son développement sur le *Voyage* de Bougainville passe pour une profession de foi en faveur de l'amour libre. Il n'est même pas certain, non plus, que le philosophe donnait à la «nature», comme l'affirme T. Todorov, la prééminence sur la «culture»: «Vices et vertus, tout est également dans la nature», remarque d'ailleurs B, un des interlocuteurs du «Supplément¹⁵». Certes, dans la présentation du modèle «naturel», ou censément tel, de Tahiti, sont à l'œuvre telles ou telles arrière-pensées anti-cléricales et anti-religieuses, mais la question, à l'évidence, se révèle plus complexe. En effet, on constate que la supériorité d'un système sur l'autre n'est pas tranchée par le texte de Diderot, qui, de surcroît, fait subir à l'un des deux modèles—celui qu'illustre la société tahitienne, en l'occurrence—des transformations qui interdisent en toute hypothèse de réduire le débat à une simple opposition nature/civilisation. De sa propre initiative, l'auteur du «Supplément» inscrit les habitudes sexuelles libertaires des Tahitiens, et l'étonnante communauté des femmes que l'on observe sur l'île, dans le cadre d'une politique nataliste qui ne semble pas moins contraignante que la morale européenne: dans la «Nouvelle-Cythère», les désirs sont eux aussi canalisés et les habitants n'obéissent qu'en apparence

de Diderot, Oxford: The Voltaire Foundation/«Studies on Voltaire and the Eighteenth Century», 1988: 143-144. On lit aussi, dans la part diderotienne de l'*Histoire des deux Indes*, que la femme appartient à ce sexe «dont la pudeur et la modestie sont le véritable apanage et la plus belle parure». (*Histoire des deux Indes*, livre XIX, chap. 14.)

¹³ Textes insérés dans les numéros d'avril et de mai 1773 de la *Correspondance littéraire*.

¹⁴ Voir l'article «Contenance» de *L'Encyclopédie*, ainsi que les ouvrages cités de Yves Benot: 71 et 254, et de Bernard Papin: 147.

¹⁵ Voir OC XII: 632. Sur ce point, voir aussi Y. Benot: ouvr. cité: 146.

au jeu libre des passions. Celles-ci doivent en effet avoir pour visée, non le plaisir, mais la procréation : l'enfant étant le bien le plus précieux à Tahiti, la coutume du papillonnage amoureux est destinée à augmenter les chances de la génération, et poursuit l'objectif d'accroître toujours plus le peuplement de l'île ; ainsi, là-bas, une « belle » femme n'est pas une femme sensuelle, mais une femme qui promet beaucoup d'enfants.

Pure invention, bien sûr, que cette politique nataliste des indigènes — Bougainville ne signalait rien qui approchât de cette explication¹⁶ —, mais qui a pour conséquence de construire, face au système moral européen, un autre système, qui n'est pas exactement le laisser-aller ou l'anarchie de la nature. Cela posé, et comme l'enseigne Orou à l'aumônier, Tahiti a aussi ses libertins ! Et ceux-ci subissent également la réprobation, mais pour de tout autres motifs qu'en Europe : on les blâme de chercher des aventures amoureuses sans que soient réunies les conditions de la reproduction. Ainsi, peuvent être accusés de libertinage à Tahiti les femmes enceintes, stériles, ménopausées ou réglées, ainsi que les jeunes gens qui n'ont pas été jugés aptes aux rapports physiques et suffisamment féconds : tous, s'ils font l'amour, se rendent coupables d'une utilisation en quelque sorte illégitime de la sexualité, qui « distrait » l'énergie désirante de son unique objectif.

On aura compris que, selon la reconstruction à laquelle se livre Diderot, il n'y a aucune commune mesure entre le libertinage européen, par essence stérile, et l'amour tel qu'il se traite à Tahiti, en vue de la génération. Le « Supplément » suggère ainsi que le public français instrumentalisait abusivement les récits des marins de Bougainville pour cautionner les manèges galants des Lumières et — comme dit le texte de Diderot — pour « accus[er] les mœurs d'Europe par celles de Tahiti¹⁷ ». L'incompatibilité des deux érotiques, une fois transportées en-dehors de leur sphère originelle, est d'ailleurs soulignée plusieurs fois, dans les deux sens : l'auteur fait observer, symétriquement, que Aotourou, qui veut en Europe faire aux femmes la « politesse », ou la « civilité », de Tahiti — c'est-à-dire leur adresser des propositions directes et immédiates —, n'est pas payé en retour par une série de bonnes fortunes, mais par le ridicule. De même, la harangue du vieillard énumère les pertur-

¹⁶ Diderot a construit cette théorie à partir d'éléments fournis par Bougainville, auxquels il a donné une signification que l'auteur du *Voyage autour du monde* s'était bien gardé de leur accorder. Un exemple : le navigateur signalait que, sur l'île, les hommes se coupaient tous l'ongle du médius droit et laissaient pousser les autres ; Diderot reprend cette information et « invente » que l'ongle coupé du médius droit est à Tahiti le signe qu'un homme est arrivé en âge de féconder (voir OC XII : 611).

¹⁷ OC XII : 619.

bations provoquées par les marins français qui ont profité—dans un esprit de libertinage tout européen—des jeunes filles s’offrant à eux : ils ont en quelque sorte corrompu l’innocence avec laquelle celles-ci se donnaient, les laissant en proie au remords et à la honte—empoisonnement qui se serait même traduit très concrètement par l’inoculation d’une maladie vénérienne. Tout ceci, à nouveau, a été inventé par Diderot¹⁸, mais ces fictions—on va le voir—pourraient bien se révéler plus exactes que les récits rapportés par les marins qui avaient séjourné sur place.

Le sens des «Adieux du vieillard», diatribe anticolonialiste, est assez clair. Mais comment comprendre l’histoire de l’aumônier, qui constitue le cœur du texte du «Supplément»? Le préjugé selon lequel le philosophe ne peut avoir, lorsqu’il met en scène un religieux, d’autre intention qu’antycléricale, masque, semble-t-il, la signification véritable de l’épisode. Certes, Orou blâme la continence imposée aux prêtres, dont il ne comprend pas les motifs, mais—ignorant des tenants et des aboutissants de cette question—il accepte que la chasteté, chez un homme jeune et vigoureux, puisse faire l’objet en Europe, sinon de l’admiration, en tout cas de l’approbation générale ; et dans le même sens, il est à noter qu’Orou ne recommande pas à l’aumônier, une fois rentré chez lui, de se dresser contre la morale chrétienne : «Je ne te propose pas de porter dans ton pays les mœurs d’Orou¹⁹», déclare le chef de la tribu à son invité français. Le raisonnement n’est pas terminé, cependant, et la suite de la phrase doit également nous retenir : «[...] mais Orou, ton hôte et ton ami, te supplie de te prêter aux mœurs d’Otaïti²⁰».

Ce que déplore Orou, ce n’est pas que l’aumônier, *in abstracto*, vénère de fausses valeurs (à l’estime des Tahitiens), mais c’est que son invité persiste à obéir aux usages européens dans un contexte qui n’est plus celui de l’Europe et où—référence est faite ici au sous-titre du «Supplément²¹»—les idées morales attachées aux actions physiques sont toutes différentes de ce qu’elles sont en France. À Tahiti, la continence d’un homme jeune et en pleine santé s’apparente à un affront, à une offense, voire à un crime. En clair, Orou formule sa demande en ces termes : reste chaste en Europe si la tradition et

¹⁸ En fait, il semble que ce sont plutôt les Tahitiens, et non les Français, qui souffraient de la syphilis, mais celle-ci a pu être apportée par les Espagnols ou les Anglais qui avaient précédé les Français sur l’île. En toute hypothèse, il était tentant, pour Diderot, de faire de cette maladie le symbole de l’empoisonnement occidental.

¹⁹ OC XII : 601.

²⁰ *Idem*.

²¹ «Dialogue entre A et B sur l’inconvénient d’attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n’en comportent pas».

les lois, là-bas, t'y invitent ou t'y contraignent, mais à Tahiti, conforme-toi aux us, coutumes et règlements des habitants de l'île. Orou est suffisamment persuasif, on l'a vu, pour décider l'aumônier à agir en un tel sens.

Le dénouement de cet épisode apparaît ensuite, dans les conversations entre A et B, comme le nœud argumentatif du «Supplément». Alors que, comme on l'a observé, A confie ne pas voir quel profit tirer de la connaissance des mœurs tahitiennes, les deux interlocuteurs tombent enfin d'accord lorsque B, dans les dernières réparties du dialogue, s'avise de rappeler l'histoire de l'aumônier :

B. [. . .]. Imitons le bon aumônier, moine en France, sauvage dans Otaïti.

A. Prendre le froc du pays où l'on va, et garder celui du pays où l'on est²².

En ces deux répliques se donne à connaître la «morale» de l'ouvrage de Diderot, qui invite à une réflexion concernant à la fois le voyage et les tentations coloniales des Occidentaux. Il est à remarquer, d'abord, que cette manière d'envisager les choses s'avère très nouvelle en France, quand paraît le «Supplément». Ainsi, lorsqu'ils traitent des voyages, ni Montaigne ni Rousseau, par exemple, ne prennent en compte le point de vue de l'habitant d'une contrée éloignée qui voit arriver chez lui des étrangers. À lire ces deux écrivains, le voyage n'est rien d'autre qu'une expérience personnelle du voyageur qui complète l'instruction de celui-ci et lui permet, en se confrontant avec l'altérité, de mieux se connaître lui-même et de prendre une distance critique vis-à-vis de ses propres usages et préjugés²³. Le relativisme exprimé par Montaigne notamment n'est pas absent des observations diderotiennes, mais celles-ci vont beaucoup plus loin, en ce qu'elles donnent la parole aux habitants des pays visités—démarche dont tant l'auteur des *Essais* que l'auteur d'*Émile* se sont abstenus.

En épousant de la sorte le point de vue de l'«autre», Diderot se trouve en mesure d'appréhender le pouvoir de corruption et de nuisance à l'œuvre dans le voyage tel que le pratiquent les Européens. Dès qu'ils quittent leur pays, ceux-ci s'appliquent tous, précisément, à ignorer les recommandations d'Orou et à agir tout à l'opposé du «bon aumônier» : ils restent fidèles à leur modèle de société et à leurs habitudes dans les contrées qu'ils traversent et, où qu'ils soient, refusent de se plier aux lois des autochtones.

²² OC XII : 643.

²³ Voir, le développement «Des voyages», dans le livre V d'*Émile*, et, dans les *Essais* (où Montaigne prône le conservatisme chez soi et la tolérance chez les autres), les chapitres «Des cannibales» (livre I, chap. 31) et «De la vanité» (livre III, chap. 9).

Le modèle européen se fonde notamment sur le sens de la propriété, la prééminence de l'individu sur la communauté, l'exploitation sans limite de l'environnement (Rousseau dit qu'en civilisation, l'homme devient le tyran de la Nature²⁴), le culte du luxe et la recherche inlassable de nouveaux besoins, généralement superflus, à combler. Entendons bien Diderot : pareil système n'est pas corrompu par essence ; il a, en Europe, sa raison d'être et plonge ses racines dans une tradition multiséculaire, qui l'a façonné²⁵. Mais ledit système est profondément corrompateur voire dévastateur, par contre, dès le moment où l'on s'emploie à l'imposer ailleurs, dans un contexte où il ne peut apparaître qu'hétérogène et n'est pas justifié par l'histoire ou par la tradition.

Comment les Tahitiens, en effet, pour prendre l'exemple du «Supplément», pourraient-ils passer en quelques années voire en quelques mois de leurs usages traditionnels aux habitudes européennes, sans se nier eux-mêmes et au final se détruire physiquement et moralement ? À travers la harangue des «Adieux du vieillard», notamment, Diderot évoque les abîmes presque infinis qui séparent une société où l'on cherche à assouvir des besoins superflus, au prix d'un labeur forcené et de l'absence de repos, et une société frugale, où l'on se contente du nécessaire²⁶ ; un modèle où c'est l'épanouissement de l'individu qui prime et un autre où c'est le bien commun qui constitue le méridien de référence ; une civilisation où la Nature est désacralisée, soumise à la volonté de l'homme, voire violentée, et une civilisation où l'environnement est respecté à l'égal d'une divinité. Dans la même perspective, «Les Adieux du vieillard» suggèrent aussi que la distinction du *tien* et du *mien*, introduite par les Européens, n'amènera que discorde et servitude chez les indigènes ; le vieux Tahitien annonce également que ceux-ci seront inéluctablement massacrés parce que — à l'image de l'autochtone qui avait dérobé quelques bagatelles sur un des navires français et que Bougainville a fait abattre²⁷ — ils ne pourront jamais s'adapter à ces principes de propriété

²⁴ Voir le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, in Jean-Jacques Rousseau : *Œuvres complètes*, éd. publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris : Gallimard/«Bibliothèque de la Pléiade», t. III, 1975 : 142.

²⁵ Ainsi, dans la culture judéo-chrétienne, la nature porte le poids du péché originel ; il est donc logique — même si on peut regretter cet état de fait — qu'elle soit moins respectée que dans les sociétés où ce dogme religieux n'existe pas.

²⁶ «Tout ce qui nous est nécessaire et bon nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ?» (OC XII : 591–592.) Voir aussi l'allusion à «un peuple assez sage pour s'être arrêté de lui-même à la médiocrité», celle-ci consistant à se mettre «à l'abri des besoins absolus de la vie».

²⁷ Voir OC XII : 594.

qu'ils ont de tout temps ignoré et qu'on essaiera quand même de leur imposer. Enfin, la même harangue évoque, nous l'avons noté déjà, la honte et le remords des Tahitiennes après qu'elles se sont données aux marins, parce que ceux-ci attribuaient d'autres significations qu'elles aux actes de l'amour physique.

Le ralliement au point de vue d'Orou pourrait seul empêcher ces désastres à venir, que pressent le vieillard. Il est éminemment pernicieux, en effet, de se comporter, à l'étranger, comme on se comporte chez soi, et, plus encore, il est inhumain de vouloir imposer aux peuples des antipodes ses propres lois, au détriment de celles qui y règnent et qui ne sont pas moins légitimes ou moins fondées que les usages respectés ailleurs. «Chaque usage a sa raison», disait Montaigne²⁸. L'argument est valable dans les deux sens, du reste, et il serait tout aussi absurde et dommageable, par une sorte de colonisation à l'envers, de vouloir imposer en France, où rien ne les justifie, les habitudes sexuelles de Tahiti²⁹.

Dans le «Supplément», l'intention de Diderot n'est pas de dénigrer l'un ou l'autre des modèles en présence, car aucun, au fond, ne peut se prévaloir d'avoir fait triompher définitivement la vertu sur le vice—ni le monde «civilisé» ni le monde «sauvage», ni l'Europe avec ses contraintes religieuses ni Tahiti avec son culte de la fécondité. Ce que recommande l'auteur du «Supplément», c'est plutôt—sauf à devenir Tahitien à Tahiti—de rester chez soi et de renoncer à ces extensions territoriales qui n'amèneront rien de bon pour les populations artificiellement «européanisées». Le philosophe n'a pas manqué de défendre aussi pareilles idées dans les développements qu'il a destinés à l'*Histoire des deux Indes*³⁰. Mais l'Européen n'a jamais voulu entendre ces propos empreints de sagesse, qui auraient constitué, de son point de vue, une intolérable entrave à son libre déploiement, à l'assouvissement de ses instincts conquérants et à sa volonté de faire main basse sur toutes

²⁸ «De la vanité» (*Essais*, livre III, chapitre 9).

²⁹ Dans cette perspective, les seules formes «douces» de colonisation que préconise Diderot, ce sont des mariages mixtes, — puisque le jeune homme ou la jeune fille qui entrent dans une société étrangère en ont préalablement accepté les lois (voir l'ouvrage cité de Yves Benot : 198, ainsi que Fabienne-Sophie Chauderlot : «Prolégomènes à un anti-colonialisme futur : *Histoire des deux Indes et Supplément au Voyage de Bougainville* de Diderot», in *Interpreting colonialism*, edited by Byron R. Wells and Philip Stewart, Oxford : Voltaire Foundation/«Studies on Voltaire and the Eighteenth Century», 2004 : 24).

³⁰ Voir le passage commençant par «Notre véritable bonheur exige-t-il la jouissance des choses que nous allons chercher si loin? [...]», que cite Fabienne-Sophie Chauderlot : article cité : 27.

les ressources du globe. On est allé jusqu'à invoquer l'éthique pour justifier la mise au placard de la leçon diderotienne : ainsi Tzvetan Todorov balaie celle-ci d'un revers de main, dans *Nous et les Autres*, en affirmant contre toute vraisemblance que l'échange entre A et B que nous avons cité (« Imitons le bon aumônier, [...] ») ne représente pas « l'avis de Diderot³¹ », parce que l'application de tels principes auraient empêché les Européens de lutter hors de chez eux contre les injustices. Cette justification « noble » de l'impérialisme occidental n'est rien d'autre qu'un raisonnement spécieux, qui part à nouveau du principe que les sociétés lointaines sont par essence inférieures, ouvertes aux pratiques barbares et vouées à être surveillées, ou contrôlées, par l'homme blanc.

Au reste, l'erreur de Todorov et de tous ceux qui, depuis le XVe siècle, ont parlé comme lui, est patente aujourd'hui. Convaincu de son droit à imposer partout sur la planète son modèle de civilisation et son système de pensée, l'*homo europeanus* est allé contraindre les peuples, aux quatre coins du monde, à adopter un mode de vie incompatible avec les fragiles équilibres sociaux et environnementaux de la planète. « Un jour vous [...] connaîtrez mieux [les Européens] » — annonce Diderot aux Tahitiens dans son premier compte rendu du *Voyage* de Bougainville — « [...] un jour ils viendront [...] vous égorguer ou vous forcer à prendre leurs mœurs et leurs opinions ; [...] »³². » Même avertissement dans la harangue aux Hottentots de l'*Histoire des deux Indes* : « Ou vous vous plierez à leurs folles opinions, ou ils vous massacreront sans pitié. Ils croient que celui qui ne pense pas comme eux est indigne de vivre³³. » L'Amérique, européanisée après le massacre des populations autochtones, a relayé ces prétentions exorbitantes et le monde, pris dans une gigantesque tenaille, a été forcé de se soumettre aux lois de l'homme blanc.

Celui-ci n'a rien voulu savoir des dangers qu'il faisait courir à la terre entière. On fait, aujourd'hui, le constat désolé des conséquences de cet aveuglement : les cultures et mentalités non européennes, livrées à l'action d'une espèce de laminoir géant, résistent de plus en plus difficilement à l'uniformisation ; les traditions et les langues minoritaires se perdent ; la logique de l'ultra-libéralisme occidental a épuisé les ressources naturelles de la planète, jusqu'à mettre en péril la survie même de l'espèce humaine ; le carnage

³¹ Voir *Nous et les Autres*, ouvr. cité : 32.

³² OC XII : 517.

³³ Cité dans D. Diderot : *Supplément au Voyage de Bougainville*, éd. D. Lanni, ouvr. cité : III.

environnemental—qui aurait dû se limiter à la seule Europe—concerne à présent le monde entier, mis en coupe réglée³⁴.

À son époque, Diderot avait compris que l'homme blanc était en train de devenir le fléau de la planète. Pour retenir à l'intérieur de ses frontières l'Européen prédateur/colonisateur, Diderot a tenté, dans le «Supplément au *Voyage* de Bougainville», d'allumer un contre-feu : imposer l'idée que seuls doivent voyager ceux qui acceptent d'adopter les lois des contrées où ils débarquent. Si l'Européen tient absolument à ses usages et à ses valeurs (comme l'aumônier à son vœu de chasteté), qu'il ne voyage pas—nul ne l'y oblige—et ne s'expose pas au risque de voir attribuer à son comportement des significations morales toutes différentes de celles qu'il lui accorde. Et—ajoute le «Supplément»—cette énergie qu'il n'aura pas dépensée en allant imposer son mode de vie, critiquable et imparfait, aux quatre coins du monde, que l'homme blanc l'utilise, chez lui, en travaillant à la réforme des lois mauvaises ou insatisfaisantes, en s'inspirant, pourquoi pas?, de la modération et de la frugalité des Tahitiens.

Diderot a plaidé en vain. Est-il trop tard, aujourd'hui, pour qu'on l'entende enfin ?

³⁴ À noter que le colonisateur, c'est aussi le touriste, qui va à son tour, en quelque sorte, exploiter les «matières premières» des pays du Sud : le climat ensoleillé, les plages, le patrimoine artistique, les paysages, la faune, les jolies filles, etc.

J.-K. HUYSMANS : UN MONOLOGUE QUI N'EN FINIT PAS

AGATA SADKOWSKA-FIDALA

Université de Varsovie
Institut d'Etudes Romanes
Al. Wojska Polskiego 32 m 6
05-800 Pruszków
Pologne
agata.sadkowska.fidala@gmail.com

Abstract: In Huysmans' novels, one may notice that evolution of the composition leads to the rejection of the traditional model of writing. The novel's action gradually disappears and consequently the dialogues are being transformed into internal monologues. The exchange of artificial and didactic ideas between the characters is used to replace the traditional conversation. The aim is to create the world in which the authors' fascinations are transmitted from one character to another reflecting the whole complexity of Huysmans adoration for art, literature, food, etc. These monodialogues become a space where the author and its work unites to form a new quality of art.

Keywords: internal monologue, self-centering, artificiality, Joris-Karl Huysmans

Les romans huysmansiens sont une prose dense, où le dialogue occupe peu de place. D'un roman à l'autre, les dialogues s'espacent, s'épaississent, se transforment. Cette transformation résulte d'une autre, plus profonde: celle qui mène le romancier au refus du romanesque et à l'absence de l'action. Comment peut-il y avoir un dialogue dans un roman où il ne se passe quasiment rien? En plus, les romans huysmansiens n'étaient jamais de la fiction pure. Huysmans a toujours puisé, pour construire ses personnages, dans la vie: avant tout dans la sienne. Comme l'a remarqué non sans ironie Pierre Cogny, «Joris-Karl Huysmans, en fait d'expérience, ne donne guère que la sienne propre¹». Incapable d'inventer, il était en revanche un merveilleux

¹ P. Cogny: *J.-K. Huysmans à la recherche de l'unité*, Paris: Nizet, 1953: 22.

copiste, un *œil*. Les qualités de son regard sont déjà visibles dans les descriptions de ses premiers romans. Elles pourront se réaliser pleinement dans ses critiques d'art ou ses poèmes en prose, où son langage, libéré des contraintes de la fiction, se déploie dans toute sa beauté.

Les premiers romans de Huysmans, écrits sous la bannière naturaliste, sont assez traditionnels quant à la forme : l'action progresse, les personnages parlent. Mais les personnages de Huysmans communiquent-ils vraiment ? Ce n'est pas toujours le cas, et ce trait s'accroît avec le temps. Dans *En Ménage*, les personnages, en développant leurs opinions, s'oublient dans de longues explications, n'attendant souvent ni réponse, ni question, ni approbation. La conversation ouvrant ce livre en constitue un exemple excellent. Elle est une superposition des opinions des deux amis, Cyprien et André. Une des répliques d'André, expliquant à son ami les motifs de son mariage, compte... 452 mots ! Mais si l'histoire est longue, ce n'est pas forcément parce qu'elle est très romantique :

Il est un moment où les feux de Bengale sont mouillés et ratent ! — On ne rit plus alors — je me suis marié, parfaitement, parce que ce moment-là était venu, parce que j'étais las de manger froid, dans une assiette en terre de pipe, le dîner apprêté par la femme de ménage ou la concierge. — J'avais des devants de chemise qui bâillaient et perdaient, leurs boutons, des manchettes fatiguées — comme celles que tu as là, tiens — j'ai toujours manqué de mèches à lampes et de mouchoirs propres. [...] J'ai senti alors le besoin de ne plus manger de potages figés, de voir clair quand tombait la nuit, de me moucher dans des linges propres, d'avoir frais ou chaud suivant la saison. [...] Et puis, mon cher, c'est une caisse d'épargne où l'on se place les soins pour ses vieux jours ! C'est le droit de soulager ses rancunes sur le dos d'un autre, de se faire plaindre au besoin et aimer parfois !

Huysmans essaie de sauver les apparences et fait dire à André : « Mais diable, je commence à lâcher des tirades comme toi² ». Il n'en devient pourtant pas plus naturel, lui qui, quelques instants plus tard, en découvrant un homme nu dans le lit de sa femme, constate : « Ah ! quand on songe [...] il est vrai qu'à force d'avoir étudié les femmes et d'avoir acquis pour elles un sacré mépris, on finit par où les nigauds commencent ! mais je parle et le temps s'écoule. Ah ! pour Dieu ! en voilà assez ; vous êtes prêt, n'est-ce pas³ ? ».

La réplique de Cyprien, apprenant le malheur de son ami, s'apparente toujours à une tirade de théâtre, mais Huysmans fait tout pour la faire res-

² J.-K. Huysmans : *En Ménage*, Paris : Droz, 2005 : 34–35.

³ *Ibid.* : 39.

sembler à une réaction spontanée. «Après les maîtresses qui nous turlupinaient, c'est maintenant les légitimes!», commence Cyprien, mais, comme en se reprenant, en se rappelant qu'il parle à son ami et non pas à un public vague : «Ah ! je sais bien, c'est plus embêtant—mais quoi?—ça ne prouve qu'une chose, c'est qu'amours de distinction et amours de rebut, c'est kif-kif, ça se lézarde et ça croule ! Va, faut en prendre son parti, mon cher, dans la vie, on n'a rien à soi.» Les «vérités générales» sur l'impossibilité d'être heureux avec une femme se poursuivent, et Cyprien revient à la réalité en demandant à son ami : «Mais, voyons comment allons-nous nous organiser ? le plus simple serait de louer un lit, nous l'installerions, là, près de la fenêtre, tu déplierais les lames du paravent et tu serais comme chez toi, hein, qu'en penses-tu⁴ ?».

Il en est de même avec presque tous les dialogues de Huysmans : le naturel y alterne avec les «vérités générales», les longues expositions des idées des personnages, qui sont comme obsédés par ce besoin de se raconter, de s'affirmer. Dans les tout premiers romans, les conversations étaient dans une plus grande mesure un échange d'informations, un élément organisant le récit, conditionnant et constituant l'action du livre. Mais Cyprien est déjà une incarnation de Huysmans, et le dialogue tend désormais, inévitablement et irréparablement, vers le monologue. Si dans *En ménage* il reste encore, tant bien que mal, un dialogue, c'est déjà un dialogue tout intérieur : Cyprien et André sont les deux visages du romancier, qui déjà n'arrive pas à choisir entre la vie de célibataire et celle d'un homme qui «s'est mis en ménage» avec une femme. Ce sera une des préoccupations constantes de tous ses personnages, en proie aux «crises juponnières». Ils seront tous des insatisfaits, éternellement aspirant à autre chose, à la liberté s'ils sont en couple, à une vie réglée s'ils mènent une vie de garçon...

M. Folantin de *A vau-l'eau* est le premier personnage unique de Huysmans, son premier reflet direct. Dans le récit de ses malheurs culinaires apparaît déjà le procédé omniprésent dans les romans postérieurs de Huysmans : le monologue du personnage. M. Folantin disserte ainsi sur le choix entre la vie de garçon et le mariage :

Non, il faut être juste : chaque état a ses inquiétudes et ses tracasseries ; et puis, c'est une lâcheté lorsqu'on n'a pas de fortune que d'enfanter des mioches ! [...] Ah ! au moins, la génération des tristes Folantin s'éteindra avec moi !—Et, consolé, M. Folantin lapait sans se plaindre, une fois sorti du bain, l'eau de vaisselle de son bouillon, et déchiquetait l'amadou mouillé de sa viande⁵.

⁴ *Ibid.* : 40.

⁵ J.-K. Huysmans : *A vau-l'eau*, Paris : Editions Mille et Une Nuits, 2000 : 23.

A Rebours ne marque pas de rupture : c'est plutôt une libération. Huysmans n'invente plus son personnage : des Esseintes n'en est même pas tout à fait un, au sens réaliste du terme. Il n'est qu'un prétexte : rien ne vient désormais troubler le flot de l'érudition huysmansienne. Des Esseintes existe-t-il par lui-même ? Il ne se définit en fait que par ses goûts esthétiques ; il ne vit pas ; il lit, contemple ses gravures, feuillette ses albums, disserte sur la philosophie. Sa maison, sa chère « thébaïde raffinée⁶ » a déjà été meublée ; les rares actions qu'il entreprend sont vite abandonnées, comme le célèbre voyage à Londres, terminé dans une taverne anglaise d'un port français parce que « A quoi bon bouger, quand on peut voyager si magnifiquement sur une chaise⁷? ». Ce roman, se situant déjà à la limite du romanesque, annonce par sa quasi-absence de l'action, son personnage unique et son discours le cycle autobiographique de Durtal. Comme lui, *A Rebours* est écrit à la troisième personne, mais le lecteur ne s'y trompera pas : c'est un long monologue, les mémoires d'un exhibitionniste raffiné et malheureux, qui se raconte, se consulte, s'analyse, se dévoile entièrement. S'il parle, ce n'est que pour *se* parler : les « se disant⁸ », « se disait des Esseintes⁹ », ponctuent chaque chapitre. Si dialogue il y a, c'est un dialogue tout intérieur, ou bien l'échange de deux personnages imaginaires, flaubertiens, la Chimère et le Sphinx, à qui la maîtresse ventriloque de des Esseintes prête sa voix (210–211)¹⁰. C'est un dialogue en porte à faux, puisque la voix n'est qu'une ; en plus, un détournement délibéré s'accomplit ici : c'est un dialogue de théâtre, une mise en scène.

Et dans le silence de la nuit, l'admirable dialogue de la Chimère et du Sphinx commença, récit par des voix gutturales et profondes, rauques, puis aiguës, comme surhumaines.

— Ici, Chimère, arrête-toi.

— Non, jamais¹¹.

Ce dialogue en est pourtant un : la prose de Flaubert et l'âme de Durtal en sont les interlocuteurs :

Ah ! c'était à lui-même que cette voix aussi mystérieuse qu'une incantation, parlait ; c'était à lui qu'elle racontait sa fièvre d'inconnu, son idéal inassouvi, son

⁶ J.-K. Huysmans : *A Rebours*, Paris : Gallimard, 1999 : 84.

⁷ *Ibid.* : 247.

⁸ *Ibid.* : 248.

⁹ *Ibid.* : 196.

¹⁰ *Ibid.* : 210–211.

¹¹ *Ibid.* : 210.

besoin d'échapper à l'horrible réalité de l'existence, à franchir les confins de la pensée, à tâtonner sans jamais arriver à une certitude, dans les brumes de l'au-delà de l'art¹² !

Des Esseintes, incapable de communiquer dans la vie réelle, choisissant, au lieu d'échanger, de prêcher des sermons à ses fournisseurs, obligeant ses domestiques à garder un silence quasi complet, se retrouve parfaitement dans ce dialogue imaginaire ; son âme d'écorché vif, du martyr de la vie commune avec la prose de Flaubert. L'insatisfaction et le pessimisme flaubertien sont aussi ceux de des Esseintes. Faire prononcer le dialogue par une ventriloque est encore une tentative d'échapper à la réalité, et de la déguiser : la femme n'est plus une femme, et réalise le thème, cher à des Esseintes, de hermaphrodite. Ce thème reparaitra dans *En Route*, où Durtal sera fasciné par les voix des religieuses, des voix blanches et asexuées, et il s'inscrit dans le même refus de la réalité, la même aspiration à un au-delà, le même désir de transgression.

Des Esseintes ne parle qu'à lui-même, car c'est seulement avec lui-même qu'il vit. La nécessité de retourner à la vie active est pour lui un drame : le duc se voit obligé par son médecin à «quitter cette solitude, revenir à Paris, rentrer dans la vie commune, tâcher enfin de se distraire comme les autres». Des Esseintes, effrayé et indigné, s'écrie : «c'est la mort ou l'envoi au bagne !» (336-337). Et si cela semble logique, puisque dans *A Rebours* tout est renversé, tous les personnages masculins de Huysmans ressentent cette répulsion devant le commun, la vie telle que la plupart des humains la vivent. Repoussant la vie ordinaire, les personnages huysmansiens se retrouvent en quelque sorte en marge de la société ; ils ne ressentent pas le besoin de communiquer avec ses membres.

Dans *Là-Bas*, premier roman du cycle de Durtal, le détournement s'opère aussi : ici, c'est un livre qui conditionne la réalité. Le fameux «roman noir» de Huysmans est un roman à tiroirs, contenant deux récits : l'histoire de Gilles de Rais rédigée par Durtal et le récit principal dont Durtal est le protagoniste. Ce récit principal n'est pas le récit d'une aventure ou expérience quelconque, mais bien le récit d'une recherche de documents. Rien d'étonnant que les dialogues y soient artificiels, car ils constituent un échange d'informations au sujet visé : ce sont des morceaux de documents, des bribes d'histoires vécues ou entendues, des fragments d'encyclopédie, des citations de livres. Ce sera la technique de tous les romans du cycle : elle ira s'accen-

¹² *Ibid.* : 211.

tuant, moins visible encore dans *En Route*, plus marquée dans *La Cathédrale*, omniprésente dans *L'Oblat. Sainte Lydwine de Schiedam* sera déjà de l'hagiographie.

Le fameux dialogue ouvrant le livre est aussi intéressant qu'artificiel. Des Hermies y expose ses opinions sur le naturalisme :

Je ne reproche au naturalisme ni ses termes de pontons, ni son vocabulaire de latrines et d'hospices [...]; ce que je reproche au naturalisme, ce n'est pas le lourd badigeon de son gros style, c'est l'immondice de ses idées; ce que je lui reproche, c'est d'avoir incarné le matérialisme dans la littérature, d'avoir glorifié la démocratie de l'art¹³!

Des Hermies ajoute entre autres que le naturalisme est fétide « car il a prôné cette vie moderne atroce, vanté l'américanisme nouveau des mœurs, abouti à l'éloge de la force brutale, à l'apothéose du coffre fort ». La réponse de Durtal se caractérise par le même degré de naturel :

Le matérialisme me répugne tout autant qu'à toi, mais ce n'est pas une raison pour nier les inoubliables services que les naturalistes ont rendu à l'art; car enfin, ce sont eux qui nous ont débarrassés des inhumains fantoches du romantisme et qui ont extrait la littérature d'un idéalisme de ganache et d'une inanition de vieille fille exaltée par le célibat¹⁴!

Cet échange est très typique : il possède quelques caractéristiques importantes de la prose huysmansienne. Les phrases sont longues ; la recherche du mot juste est là, la reprise de la même idée avec d'autres mots. Ce n'est pas un fragment du dialogue, mais le discours d'un professeur, qui, en parlant à ses étudiants, s'oublie et commence soudain à exposer ses propres théories.

Dans les tirades huysmansiennes, truffées d'informations, l'on peut chercher aussi le reflet de la motivation réaliste : ces discours sont tenus par des personnages dont la profession ou les intérêts justifient les paroles. Durtal est un homme de lettres, il a donc droit à un vocabulaire hors du commun et à de longues tirades ; les personnages comme Carhaix ou des Hermies, ou, dans *En Route*, l'abbé Gévresin et l'oblat M. Bruno, détiennent le savoir qu'ils transmettent à Durtal. Des Hermies parle ainsi des pratiques des manichéens Albigeois :

Pendant que nous sommes seuls [...], je peux vous raconter ce qu'ils faisaient. Un excellent homme appelé Psellus nous a révélé, dans un livre intitulé *De*

¹³ J.-K. Huysmans : *Là-Bas*, Paris : Gallimard, 1985 : 27.

¹⁴ *Ibid.* : 28.

operatione Daemonum, qu'ils goûtaient, au commencement de leurs cérémonies, des deux excréments et qu'ils mêlaient de la semence humaine à leurs hosties¹⁵.

Dans *En Route*, le procédé est le même :

— Sainte Hildegarde est, avec Saint Bernard, l'une des plus pures gloires de la famille de Saint Benoît. Quelle prédestinée que cette vierge qui fut inondée de clartés intérieures dès l'âge de trois ans et mourut à quatre-vingt-deux ans, après avoir vécu toute sa vie dans les cloîtres !

— Et ajoutez qu'elle fut, à l'état permanent, fatidique, s'écria l'oblat. Elle ne ressemble à aucune autre Sainte ; tout en elle étonne jusqu'à cette façon dont Dieu l'apostrophe, car il oublie qu'elle est femme et l'appelle : « l'homme ».

— Et elle, emploie, quand elle veut se désigner, cette étrange expression : « moi, la chétive forme »¹⁶.

Huysmans ne sait pas incorporer à son discours les informations qu'il veut transmettre ; elles sont nombreuses, encyclopédiques, servies au lecteur « tout crues », telles quelles, à travers le dialogue ou la réflexion du personnage. Il en résulte un étrange collage, un discours académique qui essaie en vain de passer pour un dialogue, et qui ressemble à un échange de fiches venant d'un catalogue. C'est toujours, invariablement, un des Esseintes, un maître qui prêche de sa chaire. *En Route* est bien un roman didactique : comme Huysmans lui-même l'a écrit à Dom Besse dans une lettre du 10 février 1895, le livre s'adresse surtout à l'élite intellectuelle de Paris qu'il veut faire réfléchir sur la religion qu'il ignore¹⁷. *En Route* devait être « un guide pour les gens épris d'art et qui, laissant de côté les manies bondieusardes et les dévotionnettes catholiques de ce temps, voudraient se rendre compte de ce qu'il reste de magnifique dans l'Eglise, de ce que l'on peut entendre, voir, lire encore à Paris¹⁸ ».

Tous ces romans sont d'ailleurs, de plus en plus, la transcription de l'expérience personnelle de Durtal-Huysmans. Ils seront donc de plus en plus manifestement autobiographiques. La vie matérielle du romancier et de son personnage s'effacera au profit de la vie spirituelle : par conséquent, l'action, de plus en plus mince, n'est qu'un prétexte à la réflexion et à toutes sortes de considérations esthétiques, religieuses et intellectuelles. Huysmans s'écrit : il

¹⁵ *Ibid.* : 87.

¹⁶ *En Route*, *op.cit.* : 494-495.

¹⁷ R. Baldick : *La vie de J. K. Huysmans*, Paris : Editions Denoël, 1958 : 248.

¹⁸ J.-K. Huysmans, Lettre à Huret du 1^{er} janvier 1895, citée par P. Cogny : *J.-K. Huysmans à la recherche de l'unité*, Paris : Nizet, 1953 : 177.

note sa conversion et ses recherches. Il incorpore à ses livres les fragments de ses lectures, comme s'il ressentait le besoin de tout dire. Et tout dire le plus fidèlement possible, n'est-ce pas transcrire ?

En Route est peut-être celui de tous les romans de la tétralogie qui sonne le plus authentique. Ce premier roman huysmansien ouvertement autobiographique constitue la transcription exacte de la conversion de Huysmans. Charles Maingon l'appelle «le récit à peine romancé de sa première expérience de la vie monacale¹⁹».

Ici, l'action se place résolument sur le terrain spirituel, puisque le livre est l'histoire d'une conversion. Mais cette histoire, toute intérieure qu'elle soit, est vivante, vraie, réellement vécue. Les deux confessions de Durtal, dont la première inachevée, sont une transcription sincère et palpitante, et le malaise du pénitent, son étouffement, sa réelle souffrance sont sensibles. Lors de la première confession, Durtal suffoque :

Enfin, il fit un effort désespéré, bredouilla le commencement du *Confiteor* et dit :

— Je ne me suis pas confessé depuis mon enfance ; j'ai mené, depuis ce temps, une vie ignoble, j'ai...

Les mots ne vinrent pas.

Le trappiste demeurait silencieux, ne l'assistait point.

— J'ai commis toutes les débauches... j'ai fait tout... tout...

Il s'étrangla et les larmes contenues partirent ; il pleura, le corps secoué, la figure cachée dans ses mains.

Et comme le prier, toujours penché sur lui, ne bronchait point.

— Mais je ne peux pas, cria-t-il, je ne peux pas²⁰ !

La deuxième confession, celle qui se termine par une absolution, est aussi difficile. Durtal, qui voudrait tout dire, n'y parvient pas :

Et Durtal s'arrêta.

Il arrivait aux forfaits des chairs. Sa voix faiblit.

— Ici, je ne sais plus comment m'expliquer, fit-il, en refoulant ses larmes²¹.

Dans ce livre, Huysmans a, comme d'habitude, volontiers recours à son procédé favori, celui de faire le personnage «se parler».

¹⁹ Ch. Maingon : *La médecine dans l'œuvre de J.-K. Huysmans*, Paris : Nizet, 1994 : 93.

²⁰ *En Route*, *op.cit.* : 324-325.

²¹ *Ibid.* : 343.

Deux petites sœurs des Pauvres vinrent [...] s'agenouiller non loin de lui et se recueillirent, la tête entre les mains.

Il se prit à rêvasser en les regardant.

Elles sont enviables, se dit-il, ces âmes qui peuvent ainsi s'abstraire dans l'oraison²².

Durtal développe de longues et complexes dissertations sur la musique, l'architecture et l'art. Tout comme des Esseintes, il se raconte. Mais il arrive aussi au dialogue-monologue de Durtal de revêtir une autre forme. Après la communion à la Trappe, Durtal vit une expérience bizarre qu'il identifie comme une attaque démoniaque. Assailli de doutes et de scrupules, il entend distinctement en lui une «voix²³» qui s'oppose à tous ses arguments, essayant de lui persuader que le catholicisme est absurde. Il y a là en même temps le dédoublement typique chez Huysmans, faisant penser aux monologues des personnages qui discutent avec eux-mêmes, aux personnages qui semblent créés pour servir d'interlocuteurs (André et Cyprien, Durtal et des Hermies), et un procédé nouveau : Durtal ressent clairement les arguments soufflés par la «voix» comme venant d'un autre que lui. Cet autre, cela aurait pu être son double, la raison s'opposant à la foi ; Huysmans refuse cette interprétation en voyant dans l'expérience de son personnage la «nuit des sens» mystique :

Et la voix se fit plus pressante :

— Tu admets aussi le péché originel ?

— Je suis bien obligé de l'admettre, puisqu'il existe. Qu'est-ce l'hérédité, l'atavisme, sinon, sous un autre vocable, le terrible péché des origines ?

—Et cela te paraît juste que les générations innocentes réparent encore et toujours la faute du premier homme²⁴ ?

Durtal, très éloquent dans ses monologues, ne parle pas volontiers de lui-même aux autres. Plutôt que ses sentiments, il préfère présenter ses opinions. Il s'étend longuement sur l'art, l'architecture, la peinture, la liturgie ; ses opinions sont rapportées au discours direct. Mais c'est le discours indirect ou même un résumé succinct des paroles prononcées qui entre en scène lorsque Durtal parle de lui-même. À l'abbé Gévresin lui demandant ce qui ne va pas, il répond :

²² *Ibid.* : 152.

²³ *Ibid.* : 411.

²⁴ *Ibid.* : 412.

Je ne sais, Monsieur l'abbé, j'ai un peu honte de vous entretenir de semblables misères ; et subitement, il se débonda, épandant, au hasard des mots, ses plaintes, racontant l'inconscience de sa conversion, ses débats avec sa chair, son respect humain, son éloignement des pratiques ecclésiales, son aversion pour tous les rites exigés, pour tous les jougs²⁵.

Ces résumés, est-ce parce que le personnage a vraiment honte de s'épancher ? Ou peut-être Huysmans, ne pouvant s'entendre comme il entend et écoute les autres, ayant d'ailleurs vécu ce dont il parle, préfère avoir recours à ces raccourcis ? Ils peuvent bien avoir la même source que l'échec des dialogues-catalogues : le désir de tout dire... mais de tout dire de manière la plus exacte possible — paradoxalement, réaliste ?

Dans *La Cathédrale* et *L'Oblat*, le dialogue poursuit sa métamorphose : il tend de plus en plus vers l'artificiel et sa fonction sociale s'efface au profit de la fonction informative, qui prend l'aspect d'un cours magistral.

— Il n'y a donc pas de casuel pour les chanoines ?

— Pas.

— Je me demande alors de quoi ils vivent ?

— S'ils n'ont aucune fortune, ils vivent plus pauvres que les derniers ouvriers à Chartres. La plupart végètent ; les uns célèbrent la messe dans des communautés, sont aumôniers de couvents²⁶.

Ou bien :

Les allégories de la Vierge dans les Ecritures sont innombrables ; des ouvrages entiers, tels que le Cantique des Cantiques et le Livre de la Sagesse font allusion, à chaque phrase, à sa beauté et à sa sagesse. Les symboles inhumains qui s'adaptent à sa Personne, vous les connaissez : l'arche de Noé dans laquelle s'interne le Sauveur ; l'arc-en-ciel, signe d'union entre le Seigneur et la terre [...] ; le jardin fermé et la fontaine scellée du Cantique ; l'horloge d'Achaz, la nue salvatrice d'Elie, la porte d'Ezechiel — et je vous cite que les interprétations certifiées par le seing des Docteurs et des Pères²⁷.

Il faut aussi souligner l'évidente relation qui existe entre la façon de formuler les dialogues, l'omniprésence de la réflexion du personnage et le fait qu'à partir de *A vau-l'eau*, tous les romans de Huysmans ont un personnage unique.

²⁵ *Ibid.* :141.

²⁶ J.-K. Huysmans : *La Cathédrale*, Paris : Plon, 1955 : 39.

²⁷ *Ibid.* : 243.

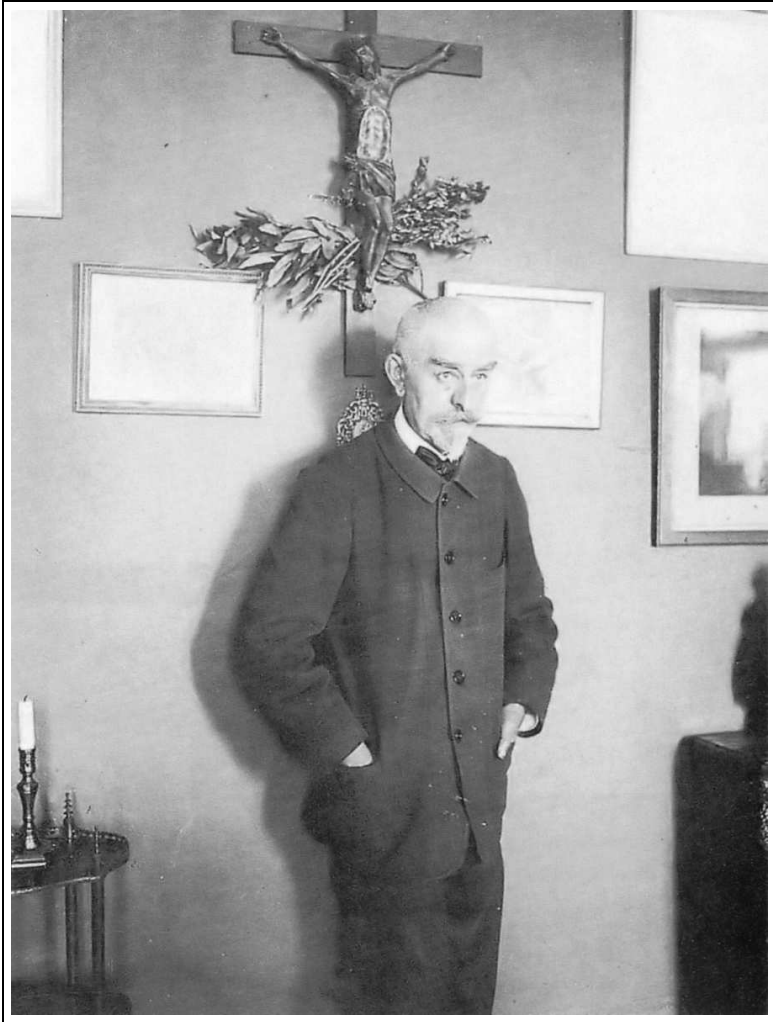
Tous ces personnages seront d'ailleurs des Folantin. Michel Viegnes parle de la conception «ptolémaïque» du monde huysmansien, en soulignant que «les autres personnages étant des projections ou des extensions du personnage central, sont déterminés par l'évolution de celui-ci, tout en déterminant cette dernière²⁸». C'est que «tout étant vu par la subjectivité du protagoniste, le personnage secondaire n'existe qu'en fonction de lui», en tendant même à devenir un «décor animé²⁹». Ainsi, le dialogue non seulement peut ne pas être naturel, mais il ne peut pas être naturel : il est, avec le monologue-rêverie, encore un moyen d'exprimer le «moi» huysmansien, de le présenter le mieux que possible, de cataloguer les goûts et intérêts de l'auteur.

Le monologue-rêverie, quant à lui, peut aussi refléter le repli sur soi et la recherche du bonheur intérieur : sa présence dans la prose huysmansienne s'accroît à mesure que se définit la quête du personnage. De Folantin jusqu'à Durtal, en passant par des Esseintes et Jacques Marles, l'objectif est le même : trouver un havre, un répit, sinon un bonheur. Les personnages se tournent vers eux-mêmes et s'interrogent : ils seront désormais les seuls véritables interlocuteurs d'un dialogue qui se jouera dans leur âme.

Il est possible de se poser ici deux questions. La première : si les héros de Huysmans ne trouvent jamais de bonheur véritable, n'est-ce pas un peu à cause de leur repli sur soi et de leur incapacité de communiquer ? Et la seconde, liée à la première : le repli sur soi et le monologue sont-ils en même temps, chez Durtal converti, un dialogue avec Dieu ? Pourquoi Durtal-Huysmans ne se sent-il jamais, jusqu'à la fin, réellement heureux ? Est-ce parce que, pour un croyant qu'est devenu Durtal, le bonheur véritable ne peut être atteint que dans la vie éternelle, et la vie temporelle n'est qu'une halte et une attente, une quête, une *rade*, et non une *thébaïde* ? Une réponse qui dépasse le cadre de considérations purement littéraires... et qui semble pourtant profondément huysmansienne.

²⁸ M. Viegnes : *Le milieu et l'individu dans la trilogie de Huysmans*, Paris : Nizet, 1988 : 105.

²⁹ *Ibid.* : 86.



AL BORDE DEL UNIVERSO HUECO SALVADOR ELIZONDO: “EN LA PLAYA”

ENKRATISZ RÉVÉSZ

Universidad Católica Péter Pázmány
Departamento de Filología Hispánica
Egyetem u. 1.
H-2087 Piliscsaba
Hungria
revesze@btk.ppke.hu

Abstract: The aim of this paper is to reveal—through the analysis of one of the early short stories of Salvador Elizondo, “En la playa”—some of the most important features that already present in these early works of the Mexican writer and which recur obsessively later, displaying an unusual, rather idiosyncratic and dark universe. We argue that due to their outstanding literary value, the works of the writer should deserve wider appreciation. Also, with the help of this particular work, we would like to call attention to the early short stories of Elizondo, which, we think, have not received enough critical attention in the shadow of the author’s two novels, as well as later texts focusing on the problem areas of the writing process.

Keywords: Elizondo, short stories, enigma, frustration, periphery

La obra literaria de Salvador Elizondo (1932–2006) a primera vista poco vasta subyuga por la concisión filosófico-ideológica de sus reflexiones expuestas y reiteradas con tenacidad. La agudeza de las inquisiciones sobre la naturaleza del universo del hombre, la fascinante perspicacia de las observaciones, los juicios novedosos y chocantes que se perfilan en sus páginas, dejan rastrear las huellas de un intelecto capaz de librarse de conceptos tradicionales. El autor mexicano coloca con sorprendente lucidez en nuevos contextos los componentes de la realidad inquirida. Aunque la obra del escritor goza de reconocimiento general en el continente americano, en Europa su nombre resulta bastante menos conocido de lo que justificaría el alcance de sus textos. Al húngaro, por ejemplo, apenas se han efectuado algunas traducciones

de unos breves escritos suyos. En el presente trabajo, partiendo del análisis de uno de los primeros cuentos del autor titulado “En la playa”, nos proponemos subrayar unos aspectos fundamentales que se repiten obsesivamente en sus textos posteriores y marcan el perfil de un oscuro universo insólito, muy propio de Elizondo. La elección del tema se debe, por una parte, a una profunda convicción de que la obra del autor por su alta calidad literaria merecería mayor divulgación, por otra, a que el texto escogido nos permite centrar la atención en la temprana cuentística elizondiana que, a nuestro parecer, hasta hoy permanece a la sombra de sus dos novelas y sus textos posteriores orientados más explícitamente a la problemática de la escritura.

Elizondo irrumpe en la vida literaria hispanoamericana en 1965. Su primera novela, *Farabeuf o la crónica de un instante*,¹ resultó un éxito inmediato e incitó a los estudiosos a reflexionar ampliamente sobre su carácter novedoso.² El año siguiente publicó el escueto volumen de cinco cuentos *Narda o el verano*³ cuyos textos (“Puente de piedra”, “En la playa”, “Narda o el verano”, “La puerta” y “La historia según Pao Cheng”) escritos entre 1953 y 1965, a pesar de su publicación posterior, son coetáneos o anteriores a *Farabeuf*. Prescindiendo del caso especial del numerosas veces citado juego metaficcional de “La historia según Pao Cheng”, la crítica muestra escaso interés por estos primeros cuentos elizondianos. Al cabo de una década incluso el propio escritor llega a calificarlos de “intentos de experimentar con diferentes estilos” en los que se manifiesta “la resolución de problemas de tipo muy artificial [...] en el orden de la transmisión de imágenes”⁴

Sin embargo, nos parece importante subrayar que la experiencia de su realización técnico-estilística proporcionó al autor una sólida base para la composición de *Farabeuf* y sus obras posteriores y que hay unos constantes elizondianos que se presentan con gran vigor ya en estas narraciones tempranas. Desde la perspectiva de la trayectoria literaria del autor, parece también interesante el hecho de que Elizondo, al haber agotado las posibilidades

¹ S. Elizondo: *Farabeuf o la crónica de un instante*, México: Joaquín Mortiz, 1965.

² Entre los estudiosos húngaros de Elizondo se destaca Marth Hildegard, autora de varios análisis interesantes sobre *Farabeuf o la crónica de un instante*, a saber, ‘Humanized “Death Experience” in Salvador Elizondo’s Novel *Farabeuf*’, *Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae* 27, 1985: 99–125; ‘Space-Time in Salvador Elizondo’s *Farabeuf*’, *Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae* 31, 1989: 103–114; ‘... el riesgo mortal’, in: ‘... nuestro laberinto, el de todos los hombres.’ *Estudios sobre la actual narrativa latinoamericana*, Budapest: Departamento de Español de la Universidad Eötvös Lóránd, 1994: 117–221.

³ S. Elizondo: *Narda o el verano*, México: Era, 1966.

⁴ J. Ruffinelli: ‘Salvador Elizondo o la literatura suicida’, *Eco* 185, 1977: 264–280.

de su grafocentrismo, reconoce encontrarse en un “callejón sin salida”, y se plantea la posibilidad de “una especie de retorno” a sus primeros cuentos, o, incluso irse “más atrás que nada.”⁵ Frente a lo que sugiere Juan Malpartida en su introducción a la *Narrativa completa* de Elizondo, editada en 1999, creemos que la temprana cuentística elizondiana de claro carácter experimental no comparte el tinte realista de *Elsinore*, última obra narrativa del autor.

A pesar de las claras diferencias que se detectan entre los cinco cuentos de *Narda o el verano* se vislumbra alguna esencia común en los textos, una especie de concepción coherente proyectada en cinco formulaciones diferentes. Los personajes en cada caso buscan una salida a una condición inquietante o nefasta que los conduce a unas situaciones límites. El objetivo por cumplir que se proponen reviste carácter ontológico y epistemológico y, al mismo tiempo, funciona como un imán, un centro de gravedad. Los personajes se esfuerzan por alcanzarlo bien porque ejerce una atracción irresistible sobre ellos, o bien porque parafrasea la única posibilidad de su salvación. La voluntad de dar pasos definitivos hacia el centro que los absorbe nace de una profunda necesidad interior. Sin embargo, los protagonistas al mostrarse incapaces de acercarse al objetivo que determina su existencia, se ven expuestos a la merced de una fuerza enigmática y destructora y están condenados a vivir el fracaso definitivo. Se pone de manifiesto su condición trágica de ser actores secundarios en el escenario de su propia vida, sin medios para intervenir en el curso de los acontecimientos.

En los cinco cuentos mencionados la fuerza aniquiladora de esta frustración final parece incuestionable, tres historias acaban en la destrucción definitiva de un cuerpo. La configuración más violenta de esta implacable aniquilación es la muerte del gordo en el cuento “En la playa”. La extrema absurdidad de la escena de su persecución hace inevitable que al final de la narración se formule en el lector una única pregunta: ¿por qué? Y la interrogación no surge de una especie de identificación con la víctima, que es un gordo “afeminado”, “imbécil”,⁶ de aspecto repugnante y animalesco, cuya impotencia para defenderse lo ridiculiza sobremanera. En absoluto parece más simpático que su perseguidor, Van Guld, un superhombre rubio de “rostro impasible”, con una voz “como algo de metal, sin resonancia y sin eco”,⁷ ca-

⁵ R. J. Romero: ‘Salvador Elizondo: escritura y ausencia del lector’, *La Palabra y el Hombre* 71, 1989 : 117–130, pp. 121, 127.

⁶ S. Elizondo: *Narrativa completa*, *op.cit.* : 43, 46.

⁷ *Ibid.* : 43, 39.

rente de cualquier rasgo humano y capaz de calcularlo todo con la precisión de una máquina.

Van Guld es poseedor de una identidad frente al anonimato del otro. La elección del nombre germánico que subraya el carácter nórdico del personaje no se debe a una mera casualidad. Con su significado (“oro” en danés) apunta con sarcasmo a su superioridad. Su condición de ser de otro orden se manifiesta no sólo frente al gordo: “La cabeza rubia e inmóvil de Van Guld se destacaba claramente por encima de las cabezas oscilantes de los remeros.”⁸ Salta a vista la disconformidad entre su figura y el ambiente trópico en el que irrumpe para dominarlo y violarlo. Llama la atención también el contexto intertextual del nombre elegido. En la novela de aventuras *Il corsaro nero* (El corsario negro, 1898) del escritor italiano Emilio Salgari, se llama Wan Guld el gobernador de Maracaibo. Es cruel asesino de los hermanos del protagonista y sobresale por su fiereza e inhumanidad desmesuradas. No parece aventurero señalar este punto de conexión si se considera que para Elizondo (y por lo menos para sus lectores compatriotas) debía resultar archiconocida también una de las numerosas versiones filmadas de la historia, la que realizó el cine mexicano en 1944. La referencia intertextual insiste una vez más en la impiedad del personaje-cazador en cuyos ojos, según lo indica Vicente Cabrera, el otro no es más que un “elefante”, un “mandril”, un animal de “cuatro patas” por tirar.⁹ No obstante, la implacabilidad del contrincante no es el único elemento que prepara el final desastroso.

A la incuestionable supremacía física y mental del perseguidor se añade una serie de circunstancias que intervienen en los acontecimientos en detrimento del gordo. Su propia inaptitud, la desigualdad de fuerzas (cinco contra uno) y de las armas (un Purdey, es decir, “un arma para matar elefantes a menos de cincuenta metros”¹⁰ contra una Luger), la condición de estar herido, el suelo arenoso de la duna, el cordón desatado del zapato, la brisa y, al final, la planicie sin refugio, son todos factores que operan anulando gradualmente las probabilidades de la salvación y, paralelamente, aumentan la perplejidad del lector ante la crueldad y violencia desmesuradas e incomprensibles que emanan de la escena.

El desconcertante sarcasmo, cabe decir sadismo, impide también la identificación del lector con la figura de Van Guld. Con “la cruz” del Purdey

⁸ *Ibid.* : 41.

⁹ Citado por V. Cabrera en su artículo ‘Tortura en cámara lenta: Salvador Elizondo “En la playa” y otras historias’, *Cuadernos de Poética* 40, 1990 : 394–399, p. 395.

¹⁰ S. Elizondo: *Narrativa completa, op.cit.* : 38.

apunta reiteradamente al gordo, y la repetición insistente de la palabra convierte el asesinato en una escena de crucifixión. Como en el suplicio, en el momento de apuntar queda manifiesta la voluntad de torturar a la víctima hasta el último instante.¹¹

Le tenía la cruz puesta en el cuello para darle en medio de los ojos, pero luego bajó el rifle un poco más, hasta el sexo, para darle en el vientre, porque pensó que si le daba en la cabeza el gordo no sentiría su propia muerte y que si le daba en el pecho lo mataría demasiado rápidamente.¹²

Se produce una tensión considerable por la extrema crueldad de la escena y la falta de una explicación lógica que pudiera justificarla en mayor o menor medida. En el lector la pregunta “¿por qué?” nace de esta tensión, ya que queda colgado en la posición del espectador desentendido. Se ve condenado a contemplar una prolongada escena de martirio en la que abundan los elementos que anticipan el desenlace final. Sin embargo, a las numerosas anticipaciones que producen la sensación de fatalidad se opone la carencia total de referencias retrospectivas. La anulación completa de los antecedentes, por una parte, hace crecer en el lector la sensación del sinsentido del espectáculo contemplado, por otra, aumenta en él las dimensiones de la violencia experimentada.

La estricta lógica organizadora del discurso, rasgo distintivo desde el primer momento de todos los textos elizondianos, en el caso de “En la playa” pone el enfoque de manera inevitable en los procedimientos de construcción que dan testimonio de un alto grado de conciencia creadora. Se trata del aspecto más frecuentemente (a veces exclusivamente) recordado por la crítica: las focalizaciones de los personajes y del narrador se conjugan en dos pantallas opuestas conforme al “procedimiento de ‘campo y contracampo’ cinematográfico”¹³ que contrae un vaivén permanente entre las perspectivas. A los constantes saltos entre los tres puntos de focalización se añaden unas combinaciones en la visión de los personajes focalizadores. La perspectiva de Van Guld incluye un juego de acercamiento-distanciamiento gracias a la alternancia de los sucesos observados por la mira del rifle y los contemplados

¹¹ Este aspecto queda subrayado por Vicente Cabrera que interpreta la escena de violencia como coito entre dos polos: el macho que goza y la figura “afeminada” que al final queda “despatarrada”. Véase su artículo ‘Tortura en...’, *op.cit.* : 397.

¹² S. Elizondo: *Narrativa completa*, *op.cit.* : 46.

¹³ M. Glantz: ‘Entrevista con Salvador Elizondo y Edgar Allan Poe’, in M. Glantz.: *Repeticiones: Ensayos sobre literatura mexicana*, Veracruz: Universidad Veracruzana, 1979 : 27-33, p. 33.

sin ella. En el caso del gordo se produce un vaivén entre las miradas echadas al perseguidor y las dirigidas hacia el camino de la salvación. A esta insólita técnica de presentación se añaden, como claro manifiesto del parentesco de las estrategias narrativas del cuento con los recursos utilizados en el mundo del cine, la plasticidad, la visualidad y la sonoridad de la escena. Sin lugar a dudas resulta llamativo este experimentalismo estructural, no obstante, a nuestro parecer no se trata de un rasgo que ofusque la gravedad del contenido. La exageración sarcástica de lo grotesco llevada a los últimos extremos permite ver algo más en el texto que un “mero ejercicio estructural”.¹⁴ No es posible pasar por alto el impacto que causa en el lector la brutalidad de la escena, que nos hace pensar en la novela *Farabeuf*. Llama la atención también la clara afinidad entre algunos elementos temáticos clave de las dos narraciones, como el suplicio, la confluencia del gozo y dolor en la misma escena, la tortura, la muerte. Aunque el análisis detallado de estos aspectos no figura entre los objetivos del presente trabajo, cabe señalar que los elementos mencionados en ambas obras operan en función de presentar al hombre en su empeño de perseguir un objetivo de orden existencial cuya consecución le está negada por definición.

En el cuento “En la playa” la negación definitiva se explicita en la actuación de una fuerza superior de hostilidad incomprensible. Van Guld no es el único representante de este poder hostil. El gordo busca salvarse la vida en un mundo que ni conoce. La salvación se codifica en la protección que ofrecen los árboles de la selva ante los ojos del enemigo. Le lleva a esta playa su “impericia”,¹⁵ pero la naturaleza tropical no se muestra acogedora, le pone una serie de obstáculos (olas, arena, brisa, duna, planicie) que impiden la realización de sus calculaciones optimistas. El gordo es tan ajeno a este ambiente como su enemigo, pero mientras que éste lo domina aquél se pierde por las adversidades que le prepara. ¿Y si llegara a la selva? ¿Si la alcanzara? Queda clara su inaptitud de moverse en este medio. Lo único que le aseguraría la llegada a esta cuna de murmullos, aleteos y bullicios nerviosos serían nuevos peligros mortales en exceso. La selva lo destriuría igual, es solamente un elemento más de este ambiente hostil que en ningún momento opera en su favor. Así se descifra en el cuento una de las formulaciones más desgarradas

¹⁴ R. Conte: ‘Salvador Elizondo o la investigación estructural’, in R. Conte: *Lenguaje y violencia: introducción a la nueva novela hispanoamericana*, Madrid: Al-Borak, 1972: 241-246, p. 243.

¹⁵ S. Elizondo: *Narrativa completa, op.cit.*: 37. Citado también por V. Cabrera: ‘Tortura en...’, *op.cit.*: 395.

doras del obligado fracaso del hombre, desamparado y torpe, que carente de medios adecuados se hace ridículo en este grotesco duelo injusto. Su manifiesta extrañeza en el ambiente que lo rodea evidencia su posición periférica en el universo en el que se mueve. Suponer la existencia de un centro protector es una equivocación fundamental, ausente de toda realidad, que hace fallar cada una de las calculaciones sobre las posibilidades de la llegada.

En los otros cuentos del volumen, los personajes experimentan fracasos semejantes, mientras que el objetivo por alcanzar tiene que ver con el afán de revelar alguna verdad definitiva o algún enigma de orden existencial. En este punto sería difícil evitar la referencia a la “cifra” borgiana. Sin embargo, como señala Eduardo Becerra en su lúcido análisis sobre Borges y Elizondo, no cabe duda a que hay una diferencia fundamental entre los dos escritores en cuanto a la concepción del universo que se perfila en sus páginas. Mientras que para Borges existe una realidad por descifrar, es decir, un centro a donde llegar, a pesar de que el hombre fracasa en cada uno de sus intentos de realizarlo, para Elizondo esta realidad ausente del hombre no es más que un producto de sus operaciones mentales, una ficción más entre sus ficciones.¹⁶ “No conocemos más que lo que somos. No podemos conocer más”,¹⁷ señala Elizondo. Pero si no existe otra realidad o centro acogedor a donde llegar, como último resultado de todas las calculaciones mentales se da el hecho de que salvarse también es una ficción imposible.

Resulta emblemática y especialmente relevante desde este punto de vista la imagen final de otra narración del ciclo: la agonía de la protagonista de “La puerta” desemboca, de modo muy semejante, en la muerte. En este caso la salvación se cifra en huir del manicomio por la puerta final del pasillo, pero detrás de ésta, en vez de encontrar la salida, la mujer percata una mirada aterrorizada, la propia, reflejada desde la penumbra en la superficie de un pequeño espejo. Como en el resto de los textos que componen el volumen, en el momento de la revelación, la salvación o descubrimiento del enigma de orden existencial se sustituye por el desdoblamiento o multiplicación del terror. Hay un instante decisivo en que se anulan todas las ilusiones perseguidas por el hombre. El descubrimiento de la verdad subyacente en “Puente de piedra” significa la ruptura de la relación, en *Narda o el verano* conlleva la destrucción del cuerpo enigmático, en “La historia según Pao Cheng” conduce a la definición de la existencia como un obligatorio juego de palíndromo

¹⁶ E. Becerra: ‘Borges y Elizondo: la literatura hacia el enmascaramiento de la realidad’, in: *Cuadernos para Investigación* 19, 1994: 255–264, pp. 260–261.

¹⁷ M. Glantz: ‘Entrevista con...’, *op.cit.*: 33.

infinito. Se construye así un universo hueco con una periferia infinita y sin centro a donde llegar. Al dar un paso definitivo, lo único que encuentra el hombre en este centro es la penumbra de un espejo que refleja la infinitud de la periferia.

Hay un único momento en el cuento “En la playa” en el que, a pesar de la condición deplorable de la víctima, a través de la visión sarcástica trasluce borrosamente algún indicio del heroísmo humano. El gordo, en el momento de la revelación de que no hay salvación, se levanta y se vuelve hacia su cazador en una postura “desvalida”.¹⁸ Con su decisión de hacer frente a la muerte que le espera manifiesta un gesto de dignidad apenas perceptible. Parece que en el universo infinitamente periférico de Elizondo, las posibilidades del hombre, desprovisto de todos los recursos para definir su propia existencia, se restringen a esta única optativa: hacer frente a su propio destino.

¹⁸ S. Elizondo: *Narrativa completa, op.cit.* : 46.

LINGUISTICA

CENTRO E PERIFERIA NELLA SINTASSI DELL'INFINITO ITALIANO E LATINO*

IMRE SZILÁGYI

Università degli Studi Eötvös Loránd
Dipartimento di Italianistica
Múzeum krt. 4/c
H-1088 Budapest
Ungheria
szilre@ludens.elte.hu

Abstract: In the present paper we compare the infinitive structures of Modern Italian and Classical Latin, considering the results of modern linguistics and the dichotomy of centre and periphery. We demonstrate that whereas in modern Italian control structures dominate, in Latin this role is played by the accusative with infinitive. However, the phenomenon of control can be observed in Latin as well even though to a much less extent and under stronger limitations than in Italian. Raising structures have an important role in both languages: their most conspicuous manifestation in Latin is the nominative with infinitive. Another difference between these two languages is that whereas in Italian the infinitive structures show a greater variety (beyond the above mentioned ones there are causative, artiled infinitive structures and so on), in Latin practically three structures (accusative with infinitive, nominative with infinitive and control structure) cover the whole range of infinitive structures.

Keywords: control, subject, raising, nominal features, verbal features

Scopo del nostro lavoro è trattare, in chiave comparatistica, le costruzioni infinitivali più importanti dell'italiano moderno e del latino classico. Svolgeremo la nostra indagine tenendo in considerazione le nozioni correlate di centro e di periferia, dicotomia che caratterizza praticamente tutti i livelli di analisi linguistica.

Lo sfondo teorico del nostro lavoro è costituito dai risultati di quella versione della grammatica generativa che è nota come teoria della reggenza

* Il presente studio è frutto della Borsa di Studio per Ricerche Bolyai János.

e del legamento, e per i cui principi si rimanda a Graffi (1994) e a Radford (1988).

1. Il fenomeno del controllo in italiano e in latino

1.1. Il fenomeno del controllo, in italiano, rappresenta un fenomeno centrale: infatti, come osservano Salvi & Vanelli (2004: III. 3.1.2.), la maggior parte dei costrutti infinitivali dell'italiano moderno sono costrutti a controllo. Per l'illustrazione della relazione di controllo si considerino i seguenti due esempi:

(1) Piero ha promesso a Maria di leggere molti libri di linguistica

(2) Piero ha ordinato a Maria di leggere molti libri di linguistica

Secondo la teoria della reggenza e del legamento, nelle subordinate infinitivali di frasi di questo tipo c'è un soggetto non espresso, che si segnala con PRO (si legga PRO grande) e la cui interpretazione è determinata da un elemento della frase matrice. Malgrado l'assoluta somiglianza strutturale (superficiale) tra le due frasi citate (in entrambe, infatti, troviamo il soggetto *Piero*, l'oggetto indiretto *a Maria* e la stessa struttura infinitivale introdotta dal complementatore *di*), l'interpretazione di PRO è diversa nei due esempi: in (1) esso è coreferenziale con il soggetto della frase matrice, mentre in (2) con l'oggetto indiretto.

Parliamo dunque di controllo quando un elemento della frase matrice assegna obbligatoriamente il suo riferimento al soggetto non espresso di una proposizione all'infinito (cfr. Graffi 1994: 7.4.).

Il confronto tra (1) e (2) ci mostra che le relazioni di controllo dipendono dalle proprietà inerenti dei singoli verbi: *promettere* in (1) è un verbo a controllo del soggetto, mentre *ordinare* in (2) è un verbo a controllo dell'oggetto indiretto.

Oltre al soggetto e all'oggetto indiretto, esemplificati rispettivamente da (1) e (2), può fungere da controllore anche l'oggetto diretto della frase matrice, come nel seguente esempio, in cui il controllore è *Maria*:

(3) Piero ha invitato Maria a partecipare

Esiste inoltre il fenomeno del controllo arbitrario, cioè l'interpretazione indefinita del soggetto dell'infinito, che si verifica quando il controllore è l'og-

getto diretto o indiretto e questo rimane non espresso (cfr. Salvi & Vanelli 2004: III. 3.1.2.). Negli esempi (2) e (3), infatti, con l'omissione rispettivamente del controllore *a Maria* e *Maria*, otteniamo questa interpretazione.¹

Il fenomeno del controllo arbitrario, oltre che nelle completive (si vedano gli ess. (2) e (3)), si verifica spesso anche nelle soggettive, come ci mostra l'esempio seguente:

(4) Non è facile imparare bene il greco antico

Che il controllore si possa esplicitare anche in questi casi, è mostrato nel seguente esempio:

(5) Ha detto: “Ma è così importante *per lei* camminare?” (Daniele Del Giudice: *Atlante occidentale*)

In (5), infatti, il costituente introdotto da *per* (che può essere considerato una specie di oggetto indiretto, cfr. Salvi & Vanelli 2004: I. 3.3.) funge da controllore al soggetto non espresso di *camminare*.

Infine, le relazioni di controllo vigono non soltanto nelle proposizioni argomentali, rappresentate da tutti gli esempi visti finora, ma anche all'interno di quelle extranucleari, come vediamo nelle seguenti proposizioni finali:

(6) Piero è andato a Berlino per imparare meglio il tedesco

(7) A Piero ci vorrebbe più coraggio per andare a Berlino

In (6) il controllore è il soggetto della frase principale, *Piero*, mentre in (7) questa funzione è svolta dall'oggetto indiretto, *a Piero*.

1.2. Controllo nel latino classico

Il controllo nel latino classico rappresenta senz'altro un fenomeno periferico rispetto alla situazione dell'italiano moderno. Infatti, come è stato presentato in Szilágyi (2009), l'insieme dei costrutti a controllo latini costituisce un

¹Quando il controllore è il soggetto e questo rimane non espresso, l'interpretazione del soggetto dell'infinitiva è sempre specifica e non indefinita, come possiamo vedere omettendo il soggetto *Piero* in (1).

insieme notevolmente ridotto rispetto a quello dell'italiano. I seguenti due esempi illustrano il fenomeno del controllo nel latino classico:

- (8) Equidem angor animo non consili, non ingeni, non auctoritatis armis egere rem publicam, quae *didiceram tractare* ... (Cicero, *Brut.* 7)
(Io sono veramente costernato al vedere come nel nostro Stato non si senta più alcun bisogno delle armi della saggezza, dell'ingegno e del prestigio: armi che io avevo imparato a maneggiare ...)²
- (9) ... tantum terrorem iniecit exercitui Romanorum, ut *egredi* extra vallum nemo *sit ausus* (Nepos, *Hann.* 5, 2) (... suscitò così grande spavento nei soldati romani, che nessuno osò spingersi fuori dal vallo)

In Szilágyi (2009) si sono identificate due proprietà che caratterizzano i verbi reggenti latini a controllo del soggetto, come i verbi *disco* e *audeo* in (8) e (9). Da un lato questi verbi esprimono un'intenzione, una volontà o una capacità di un soggetto nei confronti di un evento che ha una connotazione di futuro; per tale motivo, dopo questi verbi, nei costrutti a controllo si usa sempre l'infinito presente, che si può considerare una specie di forma non marcata che indica la non variabilità del tempo dell'infinito. Dall'altro lato i verbi reggenti in questione implicano coreferenzialità obbligatoria tra soggetto del verbo reggente e soggetto dell'infinito.

Per l'illustrazione di quanto abbiamo affermato, si considerino i seguenti due esempi italiani (gli equivalenti italiani dei verbi latini in questione, infatti, condividono le due suddette proprietà):

- (I0) *Piero osa aver scritto sulla grammatica del sanscrito
- (II) *Piero osa che Maria scriva sulla grammatica del sanscrito

Con il verbo *osare*, infatti, al pari del verbo *audeo* in (9) (nonché di *disco* in (8) e altri verbi reggenti dello stesso tipo come *conor*, *decerno*, *instituo*, *cesso* ecc.), è possibile soltanto una frase infinitivale del tipo *Piero osa scrivere sulla grammatica del sanscrito*, mentre non è possibile né l'infinito passato che esprima un rapporto di anteriorità (I0), né un costrutto in cui il soggetto della subordinata sia diverso rispetto a quello della frase principale (II).

²Nella traduzione di alcuni esempi latini abbiamo usato la seguente opera: Pianezzola (1987).

Cecchetto & Oniga (2002) formulano una spiegazione interessante e del tutto originale a proposito dell'uso limitato dei costrutti a controllo in latino (e dell'uso molto più esteso del fenomeno nelle lingue moderne, come l'italiano o l'inglese). In sintesi, in latino l'infinito è morfologicamente caratterizzato dal tratto [+T(empo)], possiede cioè le forme morfologiche per tutti e tre i tempi, e ciò è incompatibile, secondo questa ipotesi, con PRO, ovvero con le costruzioni a controllo (= problema dell'incompatibilità). Per questo motivo, il latino evita il controllo e predilige l'uso dell'AcI (v. 2.). Le eccezioni sono limitate appunto ai casi in cui la subordinata può avere il tempo solo al presente. Al contrario, in italiano l'infinito diviene [-T], possiede cioè solo la morfologia di presente e passato, di cui quest'ultimo, in effetti, non è altro—secondo i due autori—che una costruzione perifrastica (per es. *aver letto* invece di *legisse*). Per tale motivo in italiano l'infinito diviene compatibile con l'uso di PRO, cioè con l'impiego massiccio di costruzioni a controllo. Il passaggio dal latino all'italiano è provocato dalla perdita dell'infinito perfetto (almeno come morfologia verbale sintetica) e dell'infinito futuro (completamente).

Per concludere la trattazione del fenomeno del controllo in latino classico, va notato che si può trovare qualche esempio sporadico, in cui, in base all'analisi di questa sezione e della seguente, ci si aspetterebbe un AcI a pieno diritto, mentre questo non avviene. I seguenti due esempi ne sono conferma:

- (12) Non possum dicere nihil perdere (Seneca, *Epist.* 1, 4) (Non posso dire di non perdere niente)
- (13) Addebat Messala Valerius renovandum per annos sacramentum in nomen Tiberii; interrogatusque a Tiberio, num se mandante eam sententiam prompsisset, *sponte dixisse respondit* (Tacitus, *Ann.* 1, 8, 4) (M. V. propose inoltre che si sarebbe dovuto rinnovare, anno dopo anno, il giuramento dato a Tiberio; quando Tiberio gli chiese se aveva fatto questa proposta di propria volontà, rispose di sì)

In (12) e (13) ci si aspetterebbe rispettivamente i pronomi *me* e *se* (cfr. 2.), dal momento che i verbi *dico* e *respondeo* non appartengono alla categoria dei verbi a controllo descritti in questo paragrafo, ma di solito reggono invece un AcI (*dico* può reggere anche il costrutto trattato in 5.). Riteniamo che questi esempi mostrino i germogli di un cambiamento sintattico e quindi dell'estensione del fenomeno di controllo.

2. L'AcI in latino e fenomeni simili in italiano

2.1. L'AcI in latino

Mentre il fenomeno del controllo rappresenta il centro per eccellenza della sintassi dell'infinito italiano, il cosiddetto accusativo con l'infinito (d'ora in poi AcI) ha lo stesso ruolo centrale in latino classico. Vediamo attraverso esempi semplici, creati da noi (ma attestati al cento per cento presso gli autori antichi), in che cosa consiste questa costruzione. A tal riguardo partiamo dal seguente esempio:

(14) *Video patrem venire*

(14) mostra che l'AcI è un costrutto con tre pilastri: troviamo in esso un verbo che regge il costrutto (= verbo reggente, nel nostro esempio *video*), abbiamo un verbo all'infinito (= *venire*) e un elemento all'accusativo (= *patrem*) che si interpreta come soggetto dell'infinito.

Ora, a (14) può corrispondere anche in italiano un costrutto simile (cfr. *Ho visto Piero venire* e anche 2.2.). La differenza fondamentale, però, tra il latino e l'italiano moderno è che, mentre l'AcI è un costrutto estremamente produttivo in latino classico, con un gruppo assai numeroso di verbi reggenti e di costruzioni verbali che lo reggono (cfr. Menge 2000: 674–686), la sua presenza in italiano è pressoché irrilevante. Per l'illustrazione della molteplicità di verbi reggenti si consideri il seguente esempio:

(15) *Credo/Dico/Scio/Constat/Necesse est patrem venire*

Notiamo che un AcI in italiano è agrammaticale con ciascuno dei verbi reggenti elencati in (15) (cfr. **Credo/Dico/So/È evidente/È necessario mio padre venire*). I casi in (15) mostrano, inoltre, che tra il verbo reggente e l'elemento all'accusativo non c'è una relazione di testa–complemento: quello che in (15) è creduto, detto ecc., non è, infatti, 'il padre', ma il fatto che 'il padre viene'.³ La mancanza di una relazione di testa–complemento tra il verbo reggente e l'elemento all'accusativo è mostrata ancora più chiaramente dagli ulti-

³ (14) rappresenta apparentemente un caso diverso, in quanto da questa frase sembra che si possano desumere entrambe le affermazioni *Video patrem + Pater venit*. Ciononostante, come ha sostenuto Bolkestein (1976), quando i verbi percettivi latini, come *video*, entrano in un AcI, non si tratta necessariamente di una percezione diretta; ciò è dimostrato dal fatto che l'oggetto diretto, con questi verbi, è spesso impercettibile ai sensi fisici.

mi due membri di (15): *constat/necesse est*, a differenza degli altri casi, sono verbi/costrutti verbali intransitivi.

Partendo da considerazioni di questo genere, Cecchetto & Oniga (2002) ipotizzano che in latino il caso accusativo sia assegnato al soggetto dell'infinito in modo autonomo, internamente alla struttura dell'AcI, tramite il meccanismo di un complementatore nullo.

Negli esempi visti finora il soggetto del verbo reggente e quello dell'infinito sono diversi. L'AcI è però molto frequente anche nel caso di coreferenzialità tra questi due soggetti: in tal caso, per l'espressione del soggetto dell'infinito si usa il pronome riflessivo, come vediamo nel seguente esempio con il pronome *se*:

- (16) *Sed ex te ipsa requiro, quoniam et crimen accusatores abs te et testem eius criminis te ipsam dicunt se habere* (Cicero, *Cael.* 50) (Tuttavia, dal momento che gli accusatori affermano che l'accusa parte proprio da te e che essi contano sulla tua testimonianza, io voglio rivolgerti una domanda)

Oltre a ciò, mentre i costrutti a controllo, in latino classico, sono caratterizzati dalla non variabilità del tempo dell'infinito, ovvero dalla presenza di un infinito presente (cfr. 1.2.), l'AcI ammette una completa variazione temporale. I seguenti due esempi mostrano che all'interno dell'AcI, oltre all'infinito presente, che appare in tutti i nostri esempi visti finora, sono possibili sia l'infinito passato (17) che l'infinito futuro (18):

- (17) *Scio plerosque ita scripsisse, Themistoclen Xerxe regnante in Asiam transisse* (Nepos, *Them.* 9, 1) (So che molti scrissero che Temistocle era venuto in Asia durante il regno di Serse)
- (18) *Putas me tibi scripturum, quam humane nobiscum hiems egerit*⁴ (Seneca, *Epist.* 23, 1) (Ritieni che io ti scriverò su come sia stato indulgente l'inverno con noi)

Per finire la trattazione dell'AcI latino, notiamo che l'assoluta centralità di questa costruzione è mostrata anche dal fatto che essa spesso subentra ad altri costrutti ugualmente possibili. Per illustrare questo fenomeno, consideriamo il comportamento del verbo *volo/velle*. Questo verbo può entrare sia in

⁴ La parte infinitivale *esse* dell'infinito futuro qui non si esprime, fenomeno che si verifica abbastanza spesso.

un AcI, sia in un costrutto a controllo (cfr. Cecchetto & Oniga 2002), come mostrano i seguenti due esempi, rispettivamente:

- (19) Ego Catilinam perire volui (Cicero, *Phil.* 8, 15) (Io volevo che Catilina morisse)⁵
- (20) et si esse vis felix, deos ora, ne quid tibi ex his [...] eveniat (Seneca, *Epist.* 31, 2) (e se vuoi essere felice, prega gli dei che non ti succeda niente di queste cose)

A proposito dei due esempi, notiamo che in (19), che è un AcI, il soggetto del verbo reggente e quello dell'infinito sono diversi (*ego* e *Catilinam*, rispettivamente), mentre in (20), che è un costrutto a controllo, c'è coreferenzialità tra i due soggetti in questione, e il soggetto dell'infinito non è espresso, ma controllato da quello del verbo reggente (se (20) fosse un AcI, trattandosi della menzionata relazione di coreferenza, il soggetto dell'infinito verrebbe espresso tramite il riflessivo *te*, cfr. (16)). In quest'ultimo esempio, allo stesso tempo, troviamo un ulteriore indizio sintattico a corroborazione del fatto che abbiamo a che fare con un costrutto a controllo e non con un AcI: questo è la presenza del complemento predicativo *felix* al caso nominativo; in un AcI questo elemento sarebbe al caso accusativo.⁶

Alla luce di queste considerazioni vediamo il seguente esempio:

- (21) Quicquid est tale, non est ira, sed quasi ira, sicut puerorum, qui si ceciderunt, *terram verberari volunt* (Seneca, *De ira*, 1, 2, 6) (Questa ovviamente non è ira, ma soltanto una rabbia, come quella dei bambini, i quali, dopo essere caduti, vogliono picchiare la terra)

⁵ L'esempio è tratto da P. Mayer & Töttösy (1997: 110).

⁶ L'importanza dei fenomeni di accordo è mostrata anche dal seguente esempio:

- (i) Addidisti ad extremum etiam indoctum fuisse (Cicero, *fin.* 1, 26) (Infine hai aggiunto che non aveva neanche una preparazione scientifica)

Questa frase si può analizzare come un AcI con un soggetto dell'infinito non espresso (cfr. Cecchetto & Oniga 2002, Szilágyi 2009). All'interno dell'AcI, infatti, talvolta si omette il soggetto dell'infinito; questo fenomeno si può verificare quando il referente del soggetto non espresso è recuperabile dal contesto, come in questo esempio, in cui esso indica il filosofo Epicuro, già menzionato in precedenza. Il complemento predicativo al caso accusativo *indoctum*, che evidentemente si accorda con un soggetto (vuoto) al caso accusativo, conferma la nostra analisi.

In questo esempio sembra esserci una coreferenzialità abbastanza evidente tra coloro che vogliono fare qualcosa e coloro che picchiano la terra (= i bambini), per cui la frase potrebbe andare benissimo anche con l'infinito attivo *verberare* (nel qual caso avremmo a che fare con un costrutto a controllo), e l'uso dell'infinito passivo *verberari* è attribuibile al fatto che il latino, per quanto può, evita il controllo e predilige l'AcI (per ulteriori dettagli cfr. Menge 2000: 688 e Szilágyi 2009).

Il seguente esempio mostra invece che il latino può scegliere l'AcI non soltanto per evitare il controllo, ma anche al posto di un altro costrutto:

(22) *Dicitur eo tempore matrem Pausaniae vixisse* (Nepos, *Paus.* 5, 3) (Si dice che a quel tempo viveva ancora la madre di Pausania)

(22) è un esempio di AcI retto dal verbo passivo *dicitur*. Ora, come vedremo meglio in 5., la forma passiva di certi verbi, come appunto di *dico*, ammette anche il costrutto del nominativo con l'infinito (qualora al posto dell'elemento all'accusativo *matrem* avessimo la variante al nominativo *mater*). Quindi, la presenza di esempi come (22) è attribuibile pure all'uso molto esteso dell'AcI in latino classico.

2.2. Fenomeni assimilabili all'AcI in italiano moderno

In questa sezione presentiamo due fenomeni dell'italiano moderno che sono in qualche misura assimilabili all'AcI latino.

Uno di questi è rappresentato dalla cosiddetta costruzione percettiva, esemplificata da (23):

(23) Piero ha visto Maria uscire di casa

In questa costruzione, che è possibile dopo verbi percettivi come *vedere*, *sentire*, *osservare* ecc., un elemento al caso accusativo (nel nostro esempio *Maria*) rappresenta il soggetto dell'infinito. Che in (23) *Maria* sia al caso accusativo, è dimostrato dalla sua cliticizzazione tramite il clitico accusativo *la*:

(24) Piero l'ha vista uscire di casa

Questa costruzione (la cui analisi in Salvi & Vanelli (2004: III. 3.4.) e Graffi (1994: 7.5.) avviene secondo l'ipotesi di un costrutto diverso dall'AcI), è

però limitata in italiano moderno ai soli verbi percettivi, mentre in latino, come abbiamo già visto, l'AcI è un costrutto altamente produttivo, con numerosissimi verbi e costruzioni verbali che lo reggono.

L'altra costruzione assimilabile all'AcI latino è rappresentata dai seguenti due esempi, tratti rispettivamente da Skytte (1978) e Graffi (1994:125):

- (25) Affermava infatti esser la famiglia, e in particolare la sua propria, la maledizione dell'uomo (Morante: *Menzogna e sortilegio*)
- (26) La commissione ritiene dunque aver il candidato fornito sufficienti prove della sua maturità scientifica

Il costrutto rappresentato da (25) e (26) è chiamato in Salvi & Vanelli (2004: III. 3.5.) l'infinito con il soggetto espresso:⁷ il soggetto dell'infinito, infatti, a differenza della maggior parte delle costruzioni infinitivali, si esprime in questo caso tramite un SN (nei due esempi *la famiglia* e *il candidato*).

Skytte (cit.) parla invece di un costrutto dotto di accusativo con l'infinito in italiano moderno, ma sottolinea varie volte l'inadeguatezza di questa denominazione. Una delle maggiori differenze tra l'AcI e il costrutto infinitivale che stiamo analizzando è appunto il fatto che in quest'ultimo il soggetto dell'infinito è al caso nominativo, e non accusativo, come ci mostra il seguente contrasto di pronominalizzazione:

- (27) La commissione ritiene dunque aver *egli* fornito ... ↔ *La commissione *lo* ritiene aver fornito ...

Il costrutto che stiamo presentando, inoltre, è abbastanza raro, appartiene ai registri più curati della lingua letteraria, ed è sottoposto a varie restrizioni, tra cui il fatto che possono fungere da infinito soltanto *avere*, *essere* (sia nella loro funzione di verbi lessicali, sia come verbi ausiliari) e pochi altri.

In base ai dati presentati in questa sezione, possiamo quindi dire che nella lingua italiana di oggi non esiste alcun costrutto AcI produttivo.

⁷ La denominazione dell'infinito con soggetto espresso in realtà abbraccia tre fenomeni più o meno unitari, di cui i nostri esempi rappresentano un sottotipo.

3. L'infinito preceduto da un determinante in italiano e in latino

3.1. L'infinito preceduto da un determinante (o più semplicemente, l'infinito con l'articolo) in italiano ha alcuni tratti comuni con il costrutto appena analizzato, come la sua forte marcatezza e il fatto che anche in questa costruzione è possibile esprimere il soggetto dell'infinito tramite un SN al caso nominativo (cfr. (28)). A differenza però del fenomeno trattato a proposito degli esempi (25)–(27), l'infinito con l'articolo, anche se è di stile elevato e appartiene soprattutto alla lingua scritta, è senza dubbio un fenomeno molto meno periferico rispetto al costrutto analizzato nella precedente sezione, il che è dimostrato dall'uso alquanto esteso che ne fanno i diversi scrittori.

Quanto alla sottocategorizzazione sintattica dell'infinito con l'articolo, esso si può suddividere in tre sottotipi (cfr. Salvi 1982 e Salvi & Vanelli 2004: III. 3.6.), che illustriamo nei seguenti tre esempi, tratti da Szilágyi (2008):

- (28) *L'aver il figlio abbandonato il mare per la città* le era sempre sembrato, in cuor suo, un tradimento alle tradizioni di famiglia (Buzzati: *Il colombre*)
- (29) *Il rapido e fuggevole balenare di una parvenza celeste* è il motivo costante di questa poesia della lode (Sapegno)
- (30) ... arrivavano a persone cui non importa niente, comunicando soltanto *il loro essere arrivati* (Daniele Del Giudice: *Atlante occidentale*)

(28) rappresenta il sottotipo (interamente) verbale (o frasale): in esso abbiamo infatti soltanto proprietà verbali, come l'infinito composto *avere abbandonato*, l'oggetto diretto *il mare*, espresso tramite un SN (e non tramite un SP introdotto da *di*, cfr. *il suo abbandono del mare*); oltre a ciò, il soggetto dell'infinito è espresso tramite il SN *il figlio*, esattamente come avviene all'interno delle frasi.

(29) è, a sua volta, un esempio nominale: l'infinito qui è modificato dagli aggettivi *rapido e fuggevole*, e il soggetto dell'infinito è espresso tramite il SP introdotto da *di* (*di una parvenza celeste*), come avviene all'interno dei "normali" SN (cfr. *la partenza di Piero*).

Infine, (30) rappresenta il sottotipo misto, con proprietà sia verbali che nominali. A proposito di questo sottotipo, va notato che le proprietà verbali e nominali non si distribuiscono in esso liberamente, ma seguono un ordine rigido (cfr. Salvi & Vanelli 2004: 243): le prime riguardano la testa del costrutto e gli eventuali complementi (si veda l'infinito composto *essere arri-*

vati in (30)), mentre le seconde si concentrano nello specificatore (per le categorie testa, complemento, specificatore cfr. Graffi 1994: 159–166 e Radford 1988: 226–230). Proprietà nominale nello specificatore in (30) è il pronome possessivo *loro* che esprime il soggetto dell'infinito; nel seguente esempio, pure misto, nello specificatore abbiamo invece i due aggettivi *tenero* e *affettuoso* (mentre la verbalità del costrutto è mostrata dalla presenza dell'oggetto diretto espresso tramite il SN *i movimenti segreti...*):

- (31) ...quel tenero e affettuoso indagare i movimenti segreti della propria vita spirituale [...] si fa considerazione attenta e serrata (Sapegno)

In quest'ultimo esempio, nello stesso tempo, il soggetto dell'infinito non è espresso, possibilità abbastanza frequente all'interno del nostro costrutto.

3.2. In latino, la mancanza dell'articolo (sia determinativo che indeterminativo) potrebbe indurci a pensare che il costrutto analizzato in 3.1. non esista. Eppure, i seguenti esempi mostrano che l'infinito può essere introdotto anche in latino da qualche determinante di genere neutro, come *hoc/illud* ecc.⁸

- (32) Reliquas quoque partes aegritudinis utiles esse dicunt, [...] ipsum illud aemulari, obtrectare non esse inutile (Cicero, *Tusc.* 4, 46) (Dicono che pure gli altri componenti della malattia sono utili, [...] lo stesso essere invidiosi, essere gelosi non è inutile)
- (33) ... solum habere velle summa dementia est (Cicero, *Tusc.* 4, 56) (Se qualcuno vuole solo possedere, questo è segno di totale follia)
- (34) Quibusdam totum hoc displicet philosophari (Cicero, *fin.* 1, 1) (A certe persone non piace tutto questo fare i filosofi)
- (35) Illud iners, iucundum [...] nihil agere (Plinius, *Epist.* 8, 9, 1) (Quell'inerte, piacevole non fare niente)
- (36) ... aut, si magis placeret suo more loqui [...] hoc non dolere solum voluptatis nomine appellaret (Cicero, *fin.* 2, 18) (oppure, se preferisse

⁸ Gli esempi (32)–(34) sono tratti da Menge (2000: 663), l'esempio (35) è tratto invece da Cecchetto & Oniga (2002).

parlare alla sua maniera [...] chiamerebbe godimento soltanto questo non provare nessun dolore)

- (37) *Philosophiae servias oportet, ut tibi contingat vera libertas. [...] hoc enim ipsum philosophiae servire libertas est* (Seneca, *Epist.* 8, 7) (Devi servire la filosofia per giungere alla vera libertà. [...] Questo stesso servire la filosofia è la libertà)
- (38) *bonorum unum propositum est consentire naturae. hoc consentire omnibus par est* (Seneca, *Epist.* 66, 41) (Le qualità buone hanno l'unico fine di essere in armonia con la natura. Questo essere in armonia è identico per tutte)

In base ai relativamente pochi esempi a nostra disposizione è difficile svolgere un'indagine sintattica accurata, simile a quella che abbiamo svolto a proposito del costruito italiano. Dagli esempi presentati appare chiaro soltanto il fatto che l'infinito può essere preceduto contemporaneamente da più elementi nominalizzanti, compresi gli aggettivi (cfr. per es. (35)).

L'assoluta posizione periferica di questa costruzione in latino è resa evidente, oltre che dal numero assai basso di esempi, anche dal fatto che una parte degli esempi può avere anche un'altra interpretazione, secondo cui l'infinito funge da apposizione al determinante neutro. Questo è il caso per es. di (34), che, secondo noi, ammette anche l'interpretazione seguente: ... *totum hoc displicet, scilicet philosophari* (... non piace tutto questo, cioè fare i filosofi).⁹

4. La costruzione fattitiva

In italiano esiste la costruzione chiamata fattitiva, che occupa un posto centralissimo nella sintassi dell'infinito. Per illustrare questa costruzione, consideriamo i seguenti esempi:

- (39) Piero farà andare Maria a Roma
- (40) La mamma farà mangiare la zuppa ai bambini/dai bambini

⁹La nostra interpretazione è confermata anche dalla presenza di una virgola prima dell'infinito *philosophari*, nelle edizioni in cui abbiamo controllato questo esempio.

In questa costruzione, secondo l'analisi di Salvi & Vanelli (2004: III. 3.3.) il verbo *fare* e l'infinito di un altro verbo costituiscono una specie di verbo complesso (o complesso verbale) con la conseguenza che abbiamo a che fare con una frase semplice (e non con una frase complessa che contiene una subordinata infinitivale). Siccome la frase che contiene la costruzione fattitiva ha già un soggetto sintattico (*Piero* e *la mamma* in (39) e (40)), il soggetto dell'infinito deve cambiare la sua funzione grammaticale: se l'infinito è un verbo intransitivo come *andare* in (39), il soggetto dell'infinito diventa oggetto diretto del complesso verbale (*Maria* in (39); cfr. la cliticizzazione *Piero la farà andare a Roma*); se l'infinito è invece un verbo transitivo, come *mangiare* in (40), il soggetto dell'infinito diventa oggetto indiretto (*ai bambini*) o complemento d'agente (*dai bambini*) del complesso verbale.

Non entriamo qui in ulteriori problemi riguardanti l'uso dei clitici o i casi più sofisticati per l'espressione del soggetto (per cui cfr. Salvi & Vanelli 2004: III. 3.3. e Manzini et al. 1991: 3.1.); basti notare, a proposito di quest'ultima problematica, che un caso pure molto frequente è quando il soggetto dell'infinito non viene espresso e ha un'interpretazione indefinita, come nel seguente esempio:

(41) Questa medicina fa dormire

Per quanto riguarda il latino classico, in questa lingua non esiste un costrutto stabile, unico che funzioni da costruzione fattitiva. Delle varie possibilità per esprimere un contenuto fattitivo in latino, ne presentiamo tre, abbastanza frequenti, basandoci su Alberti & Martini (1967: 395) (cfr. anche Menge 2000: 706).

Una di queste possibilità consiste nell'usare il verbo *curo* + una costruzione gerundiva, come ci mostra il seguente esempio:¹⁰

(42) Consul moenia reficienda curavit (Il console fece rifare le mura)

Tra le costruzioni infinitivali per esprimere un contenuto fattitivo si trova spesso *iubeo* + infinito, come vediamo qui sotto:

¹⁰ Usiamo esempi semplici, creati da Alberti & Martini (cit.), che sono abbondantemente attestati presso gli autori antichi; per (42) v. per es.:

(i) Hoc proelio facto reliquas copias Helvetiorum ut consequi posset, *pontem* in Arari *faciendum curat* (Caesar, *Gall.* 1, 13, 1) (Dopo questo combattimento, per poter raggiungere le altre schiere degli Elvezi, fece costruire un ponte sull'Arar)

(43) Caesar omnes hostes occidi iussit (Cesare fece uccidere tutti i nemici)

Infine, lo stesso valore semantico si esprime spesso mediante un verbo unico, come in (44); in questo caso è il contesto a chiarire che il soggetto sintattico non compie personalmente l'azione espressa dal verbo:

(44) Caesar omnes hostes occidit (Cesare fece uccidere tutti i nemici)

5. Il fenomeno del sollevamento

Questo fenomeno, come vedremo in questa sezione, ha un ruolo importante sia nella sintassi dell'infinito italiano che in quella del latino classico.

5.1. L'italiano

Per spiegare il fenomeno del sollevamento, consideriamo la seguente coppia di esempi:

(45) Piero vuole invitare Maria alla festa

(46) Piero deve invitare Maria alla festa

Tra (45) e (46), a prima vista, non scopriamo nessuna differenza strutturale: in entrambi gli esempi abbiamo infatti un costrutto infinitivale retto da un verbo modale, rispettivamente *volere* e *dovere*. Da un'analisi più approfondita si giunge però alla conclusione che tra gli esempi in questione c'è una notevole differenza sintattica. Vediamo in che cosa consiste questa differenza.

(45) è un tipico esempio di controllo, in cui il soggetto non espresso dell'infinito (PRO, cfr. 1.) è controllato dal soggetto della frase principale *Piero*. In questa frase ci sono due relazioni semantiche determinanti per l'interpretazione strutturale: quella che esiste tra *Piero* e *vole*, e l'altra tra PRO e il verbo *invitare*. Nei termini della grammatica generativa, possiamo dire che avvengono due assegnazioni di ruolo semantico (cfr. Graffi 1994: 8.1. e Radford 1988: 8.5.).

Malgrado la somiglianza strutturale tra (45) e (46), con il verbo *dovere* questo non si verifica: qui, infatti, il soggetto sintattico *Piero* non entra in una relazione semantica con il modale *dovere*, ma riceve il suo ruolo semantico dall'infinito *invitare*: in questo caso, cioè, a differenza del caso con *volere*,

avviene una sola assegnazione di ruolo semantico. Per questo si può supporre che a un livello astratto, ipotetico, (46) abbia la seguente struttura (cfr. Salvi & Vanelli 2004: III. 3.I.I.):

(46') deve Piero invitare Maria alla festa

Da (46') otteniamo la frase effettivamente realizzata spostando *Piero* dalla posizione di soggetto dell'infinito a quella di soggetto del verbo reggente. Questa regola di spostamento, che rientra nella categoria più estesa del fenomeno del movimento di SN (cfr. Graffi 1994: 8.I.), si chiama sollevamento.

Per capire meglio il comportamento di *dovere*, è utile confrontare questo verbo con un altro che esprima necessità: si tratta del verbo *bisognare*. L'esempio seguente mostra il comportamento di quest'ultimo:

(47) Bisogna che Piero inviti Maria alla festa

(46) e (47), evidentemente, esprimono lo stesso contenuto. Quanto alla sintassi di *bisognare*, da (47) appare chiaro che questo verbo è monovalente, il cui argomento frasale esprime una necessità.¹¹ Notiamo che abbiamo analizzato (46) per analogia del costrutto retto da *bisognare*, e abbiamo sostenuto che anche qui, non è *Piero* che *deve* fare qualcosa, ma deve verificarsi il caso che *Piero inviti Maria alla festa*.

C'è un ulteriore test sintattico che conferma la nostra analisi e quindi la differenza tra (45) e (46) (cfr. Manzini et al. 1991: 4.3.). Consideriamo infatti le varianti di (45) e (46) ottenute tramite la passivizzazione:

(48) Maria vuole essere invitata alla festa da Piero

(49) Maria deve essere invitata alla festa da Piero

Notiamo che mentre (46) e (49) hanno lo stesso significato, l'interpretazione di (45) differisce da quella di (48) appunto perché in (45) è *Piero*, in (48) invece è *Maria* che vuole ottenere qualcosa. Traducendo questa differenza nei termini della sintassi moderna, si può dire che i soggetti *Piero* e *Maria* in (45) e (48), trattandosi di un costrutto a controllo, entrano in relazione

¹¹ Lo stesso verbo può anche reggere un costrutto infinitivale con il soggetto dell'infinito interpretato in modo arbitrario, come nel seguente esempio:

(i) Bisogna studiare molto

semantica con il verbo *volere*; questo invece non si verifica con il soggetto sintattico dei verbi a sollevamento, come *dovere*.¹²

Il fenomeno del sollevamento, anche se non è così esteso come il controllo, ha un ruolo importante nella sintassi dell'infinito italiano. I seguenti esempi illustrano tre ulteriori verbi a sollevamento, *sembrare*, *potere* e *risultare* (cfr. Manzini et al. 1991: 4.3.) e mostrano che, in accordo a quanto si è visto precedentemente, vale anche per loro la sinonimia tra la variante attiva e quella passiva:

(50) Gianni sembra amare Maria

(50') Maria sembra essere amata da Gianni

(51) Piero non può aprire la porta

(51') La porta non può essere aperta da Piero

(52) Luigi risulta non avere ancora ottenuto il permesso di soggiorno

(52') Il permesso di soggiorno risulta non essere stato ancora ottenuto da Luigi

5.2. Sollevamento in latino

Il fenomeno del sollevamento ha diverse manifestazioni anche nel latino classico.

In Oniga (2007: 281–285) troviamo una descrizione del fenomeno in riferimento al cosiddetto nominativo con l'infinito (o Ncl). Per spiegare questo concetto, consideriamo la seguente coppia di esempi, tratta, insieme alle linee maggiori dell'analisi, dal libro dell'autore:

(53) Traditum est etiam Homerum caecum fuisse (Cicero, *Tusc.* 5, 114)
(È stato tramandato che anche Omero fosse cieco)

(54) Homerus fuisse ante hanc urbem conditam traditur (Cicero, *Tusc.* 5, 7)
(Si tramanda che Omero sia vissuto prima della fondazione di Roma)

¹² L'unica differenza tra (46) e (49) è quindi che, mentre la prima frase è all'attivo, la seconda è nella diatesi passiva; considerato che una frase attiva è, in sostanza, sinonima della corrispondente passiva, anche (46) e (49) sono sinonime.

Il verbo *trado*, nella diatesi attiva, regge il costruito AcI, analizzato in 2.I. Quando questo verbo è al passivo, ci sono due possibilità strutturali. In (53) esso regge un AcI con il soggetto dell'infinito *Homerum* (e il complemento predicativo *caecum*) al caso accusativo (cfr. (22)). Possiamo analizzare (54) in analogia a (53) e dire che, ad un livello astratto, (54) ha la struttura *traditur Homerum fuisse* ... (che del resto non è soltanto una frase ipotetica, ma anche un costruito attestato, come mostrano (53) e (22)). Il costituente all'accusativo *Homerum* diventa poi il soggetto di *traditur*, accordandosi con questo e assumendo il caso nominativo, due proprietà che caratterizzano il soggetto sintattico. Il processo tramite il quale da un AcI, come (53) si ottiene un NcI, come (54), è dunque, secondo l'interpretazione della linguistica moderna, una manifestazione del sollevamento (cfr. anche Pinkster 1990: 7.4.5.). Tradizionalmente, invece, a proposito di esempi come (53) e (54), si parla di passivo impersonale/personale.

Il NcI è un costruito alquanto produttivo del latino classico, con parecchi verbi che lo ammettono (cfr. P. Mayer & Tóttösy 1997: 113–118, Menge 2000: 697–707): oltre al già citato *trado*, altri verbi come *dico*, *puto*, *iubeo*, *veto* ecc. pure ricorrono con questa costruzione.

All'infuori del NcI ci sono anche altre manifestazioni del sollevamento in latino classico.

Pinkster (1990: 7.5.4.) analizza la differenza tra *volo ire* e *debeo ire* nello stesso spirito come abbiamo analizzato noi le frasi italiane con i verbi equivalenti *volere/dovere* (cfr. (45) e (46)).

Con il verbo *velle*, secondo l'autore, il soggetto è sottoposto a restrizioni semantiche (deve avere il tratto umano). Il soggetto sintattico di *debere* può essere invece di qualunque tipo, quindi anche inanimato, come mostra il seguente esempio:

(55) *Mors contemni debet* ... (Seneca, *Epist.* 82, 16) (La morte deve essere disprezzata)

Tornando all'esempio *debeo ire*, secondo Pinkster (cit.) questa frase si può paragonare a un'altra, *oportet me ire*, che contiene un altro verbo che esprime necessità più un AcI (cfr. la nostra analisi in 5.I. sul parallelismo dei due verbi *dovere* e *bisognare*). Se accettiamo la stessa struttura semantica per i due verbi *debeo* e *oportet*, giungiamo alla conclusione che il soggetto (non espresso) *ego* di *debeo* a un livello astratto sia l'argomento dell'infinito *ire*, e poi diventi il soggetto sintattico di *debeo* tramite il meccanismo del sollevamento. La stessa analisi di sollevamento si trova anche a proposito di *possum/posse* (cfr.

gli esempi italiani (51) con *potere* in 5.I.). Notiamo che per confermare lo statuto di verbi a sollevamento di *debeo* e *possum* in latino, possiamo usare lo stesso test di passivizzazione presentato nella sezione precedente: (55) per es. è sinonimo della sua variante attiva *Debemus mortem contemnere*.

Per finire la trattazione del fenomeno di sollevamento nel latino classico, citiamo un passo di Menge (2000: 702). Secondo l'autore, raramente, anche alcuni verbi intransitivi, come *constat*, *apparet* ecc. ammettono il Ncl (anziché l'AcI). Il seguente esempio con il verbo *apparet* ne è conferma:

(56) *Atque ut membra nobis ita data sunt, ut ad quamdam rationem vivendi data esse appareant* (Cicero, *fin.* 3, 23) (E come le nostre membra sono date in modo che sembrano essere state date per svolgere una certa funzione vitale ...)

In (56) il verbo *appareo* è alla terza persona plurale, perché si accorda col nome plurale *membra*.¹³ Possiamo però dire che il soggetto sintattico *membra* non è nello stesso tempo anche soggetto semantico di *appareo* (non sono *le membra* che *appaiono* in qualche maniera, ma quello che appare è l'affermazione secondo la quale *le membra ci sono date per svolgere una certa funzione vitale*). In base a queste considerazioni si può considerare (56) un'altra manifestazione di sollevamento (cfr. (50) con *sembrare*).

6. Conclusione

In questo articolo abbiamo analizzato, in chiave comparatistica, i costrutti infinitivali dell'italiano moderno e del latino classico. Durante questa analisi abbiamo sempre tenuto presente la dicotomia del centro e della periferia. Abbiamo evidenziato che, mentre in italiano il costrutto più centrale all'interno delle costruzioni all'infinito è il controllo, in latino questa funzione è svolta dall'AcI. Il fenomeno del controllo, tuttavia, è attestato anche nel latino classico, ma in misura più ridotta e con notevoli restrizioni rispetto alla situazione dell'italiano moderno. Il sollevamento è pure un fenomeno importante nella sintassi di entrambe le lingue analizzate: la manifestazione più evidente di questo fenomeno nel latino classico è il Ncl. Un'ulteriore differenza tra le due lingue è data dal fatto che, mentre in italiano i costrutti

¹³ Più precisamente il verbo *appareo* si accorda con un soggetto nullo contenuto all'interno della frase introdotta da *ut*, e questo soggetto vuoto, a sua volta, è coreferenziale con il costituente *membra*.

all'infinito hanno una relativa variabilità (oltre ai costrutti già menzionati esiste la costruzione fattitiva, la costruzione percettiva, l'infinito preceduto da un determinante ecc.; inoltre, troviamo spesso un costrutto infinitivale nei vari sottotipi delle proposizioni extranucleari, cosa che non si verifica in latino), in latino invece praticamente i tre costrutti dell'AcI, del NcI e del controllo fanno funzionare tutta la sintassi dell'infinito.

Riferimenti bibliografici

- Alberti, G. & Martini, A. (1967): *Grammatica latina*. Roma: Gremese Editore.
- Bolkestein, A. M. (1976): A.c.i.- and ut-clauses with verba dicendi in Latin. *Glotta* 54: 263–291.
- Cecchetto, C. & Oniga, R. (2002) Consequences of the analysis of Latin infinitival clauses for the theory of Case and Control. *Lingue e Linguaggio* 1: 151–189.
- Graffi, G. (1994): *Sintassi*. Bologna: il Mulino.
- Manzini, M. R., Salvi, G. & Skytte, G. (1991): Frasi subordinate all'infinito. In: Renzi, L. & Salvi, G. (eds.): *Grande grammatica italiana di consultazione II*. Bologna: il Mulino. 483–569.
- Menge, H. (2000): *Lehrbuch der lateinischen Syntax und Semantik* (völlig neu bearbeitet von T. Burkard & M. Schauer). Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Oniga, R. (2007): *Il latino. Breve introduzione linguistica*. Milano: Franco Angeli.
- Pianezzola, E. (1987): *Autori di Roma antica* 2. Firenze: Le Monnier.
- Pinkster, H. (1990): *Latin Syntax and Semantics*. London: Routledge.
- P. Mayer, E. & Töttösy, Cs. (1997): *Latin mondattan és stilsztika [Sintassi e stilistica latina]*. Budapest: Nemzeti Tankönyvkiadó.
- Radford, A. (1988): *Transformational Grammar*. Cambridge: University Press.
- Salvi, G. (1982): L'infinito con l'articolo e la struttura del SN. *Rivista di grammatica generativa* 7: 197–225.
- Salvi, G. & Vanelli, L. (2004): *Nuova grammatica italiana*. Bologna: il Mulino.
- Skytte, G. (1978): Il cosiddetto costrutto dotto di accusativo con l'infinito in italiano moderno. *Studi di Grammatica Italiana* 7: 281–315.
- Szilágyi, I. (2008): L'infinito preceduto da un determinante in italiano. *Cuadernos de Filología Italiana* 15: 31–44.
- Szilágyi, I. (2009): AcI e controllo in latino classico con considerazione dei fenomeni paralleli dell'italiano moderno, in stampa presso RILD (= *Rivista italiana di linguistica e dialettologia*).

ALGUNAS CARACTERÍSTICAS ASPECTUALES DE LOS VERBOS DE PERCEPCIÓN FÍSICA EN ESPAÑOL: *VER FRENTE A MIRAR*

P. PABLO DEVÍS MÁRQUEZ

Universidad de Cádiz
Departamento de Filología
Avda. Gómez Ulla s/n
11003 Cádiz
España
pedropablo.devis@uca.es

Abstract: The aim of this paper is to comment on some particular aspectual characteristics of the verbs of sensorial perception in Present-Day Spanish and the differences of syntactic behaviour that these characteristics suppose. The interrelation between aspectual information and syntax, just as it happens with other types of verbs, seems evident. In the particular case of the pair *ver–mirar*, we propose that aspectual characteristics do not only entail diversity of syntactic structures but also lexical differences.

Keywords: Spanish, verbs of sensorial perception, Aktionsart, aspect, syntax

1. Este trabajo se centra fundamentalmente en determinadas características aspectuales de los verbos de percepción física en español actual y en las diferencias de comportamiento sintáctico que estas suponen. La interrelación entre información aspectual y sintaxis, tal y como ocurre con otros tipos de verbos, parece evidente. En el caso concreto del doblete *ver–mirar*, planteamos que esas cuestiones aspectuales, no sólo implican diversidad de estructuras sintácticas, sino también diferencias de tipo léxico.

2. Si partimos de la clasificación de eventos establecida por Vendler (1967)—básica en la caracterización de los predicados atendiendo a su aspecto cualitativo—, resulta posible comprobar la diversidad de comportamientos de los verbos de percepción física en español. Los hay que, como *captar*, *contem-*

plar, escuchar, oír, presenciar, ver, etc., tienen la capacidad de expresar tanto una actividad, esto es, un evento dinámico, durativo y sin límite:

(1) Veo las estrellas con el telescopio

como una realización o cumplimiento, esto es, un evento dinámico, durativo y dotado de límite:

(2) Vi el partido

o un evento compuesto de una fase inicial de logro ingresivo en la que se inicia el evento y tiene lugar la percepción—visual, auditiva, etc.—y de otra durativa, en la que el proceso se mantiene (cf. de Miguel 1999 : 3033–3034):

(3) De repente vi una hoja

Otros, caso de *oler, tocar*, etc., indican bien actividad:

(4) En ese momento olió sus ropas con fruición

bien logro ingresivo:

(5) De repente oímos algo extraño

pero nunca realización. *Mirar* y *observar* sólo pueden expresar actividad, jamás realización o logro:

(6) Todos mirábamos a Pedro

en tanto que *detectar, distinguir, divisar, notar, percibir* o *sentir* únicamente señalan el logro ingresivo más la fase durativa, nunca la actividad o la realización:

(7) Todos percibimos el ruido

Saber sólo indica estado, esto es, un evento no dinámico que no progresa y se da de forma homogénea a lo largo del periodo de tiempo en el que se extiende (cf. de Miguel *op.cit.* : 3012):

(8) La comida me sabe bien

La alusión a un tipo u otro de evento por parte de este tipo de verbos supone,

a su vez, diferencias notables en su uso. Así, cuando expresan logro ingresivo, denotan eventos delimitados, aunque no terminativos, ya que alcanzan el límite o la perfección en la fase inicial. En este sentido, si se combinan con complementos delimitativos del tipo *en x tiempo*, estos indican el tiempo que se tarda en alcanzar ese límite. En el caso de:

- (9) En dos horas de repente vi la hoja
- (10) En cinco minutos de repente oímos algo extraño
- (11) En dos segundos todos percibimos el ruido

el tiempo que se tarda en percibir la hoja, algo extraño o el ruido, respectivamente, pero no el tiempo que se tarda en completar la segunda fase, que carece de límite final (cf. de Miguel *op.cit.* : 3023). Si la combinación es con complementos no delimitativos—durativos cuantificativos (cf. García Fernández 1999 : 3135)—, caso de *durante x tiempo*, se indica la duración de la fase posterior al alcance del límite:

- (12) De repente vi la hoja durante dos horas
- (13) De repente oímos algo extraño durante cinco minutos
- (14) Todos percibimos el ruido durante dos segundos

Si los complementos no delimitativos introducidos por *durante* no señalan la duración del intervalo por el que se extiende la segunda fase del verbo de percepción, sino una situación espacio-temporal con cierta duración, esto es, otro evento—lo que García Fernández (*ibid.*) denomina localizadores de marco—, habrá que entender que la fase durativa del verbo ocurre en algún momento o intervalo de tiempo comprendido por el evento denotado por la secuencia con *durante* (cf. de Miguel *op.cit.* : 3022, n. 57):

- (15) De repente vi la hoja durante la cena
- (16) De repente oímos algo extraño durante la travesía
- (17) Todos percibimos el ruido durante el partido

Si el modificador temporal es déctico:

- (18) De repente vi la hoja a las diez
- (19) De repente oímos algo extraño a las dos
- (20) Todos percibimos el ruido a las tres

entonces indica el punto en el que el evento alcanza su límite en la fase inicial (cf. de Miguel *op.cit.* : 3023).

Por otra parte, la existencia de las dos fases en los verbos de percepción física permite que, cuando aparecen con la perífrasis de valor progresivo *estar* + *gerundio*, que expresa que la segunda de las fases dura aún, se produzca la denominada “paradoja imperfectiva” de Dowty (1979). Así:

- (21) Estoy viendo de repente la hoja
- (22) De repente estuvimos oliendo algo extraño
- (23) De improviso estábamos percibiendo el ruido

implican, en cada caso, que ya he visto la hoja, que ya habíamos oído algo extraño o que ya habíamos percibido el ruido. De manera distinta, los verbos de logro que no se continúan con una segunda fase durativa, cuando aparecen con la misma perífrasis, que ahora indica que aún no se ha alcanzado el límite, no muestran la paradoja. Un ejemplo como:

- (24) Juan está naciendo

no implica que Juan ha nacido (cf. Horno Chéliz 2002–2004 : 562).

Además, cuando los verbos de percepción muestran este valor aspectual del logro ingresivo más la fase secundaria durativa, las estructuras en las que aparecen carecen de valor activo y, por ello, no admiten el imperativo:

- (25) *¡Ve de repente la hoja!
- (26) *¡De repente oled algo extraño!
- (27) *¡De improviso percibid el ruido!

Tampoco la compañía de adverbios como *deliberadamente*, *voluntariamente*, etc.:

- (28) #De repente vi la hoja {deliberadamente/voluntariamente}¹
 (29) #De repente olíamos {deliberadamente/voluntariamente} algo extraño
 (30) *De improviso percibimos el ruido {deliberadamente/voluntariamente}
 ni la presencia de instrumentales:

- (31) #De repente vi la hoja con unos prismáticos
 (32) #De repente olíamos algo extraño con la ayuda del aparato
 (33) *De improviso percibimos el ruido con los auriculares

ni la paráfrasis “*lo que {hace/hizo/hacía/hará} x {es/fue/era/será}...*”, aunque sí “*lo que {ocurre/ocurrió/ocurría/ocurrirá} {es/fue/era/será}...*”:

- (34) #Lo que hice fue de repente ver la hoja
 (35) #Lo que hacíamos era oler de repente algo extraño
 (36) *Lo que hicimos fue percibir de improviso el ruido
 (37) Lo que ocurrió fue que de repente vi la hoja
 (38) Lo que ocurría era que de repente olíamos algo extraño
 (39) Lo que ocurrió fue que de improviso percibimos el ruido

Tampoco resulta posible la sustitución del predicado en el que se inserta el verbo por la proforma *hacerlo*:

- (40) De repente vi la hoja → #De repente lo hice
 (41) De repente olíamos algo extraño → #De repente lo hicimos
 (42) De improviso percibimos el ruido → *De improviso lo hicimos

¹Con el símbolo # señalamos que la construcción no es aceptable como portadora de determinada información aspectual —en este caso, el logro ingresivo—, pero que sí puede serlo como designadora de un tipo de evento distinto —en este caso, la actividad.

Del mismo modo, la presencia de un pronombre personal en dativo concordando con el sujeto en número y persona es siempre agramatical (cf. de Miguel *op.cit.* : 2986 y 2995):

- (43) #De repente me vi la hoja
- (44) #De repente nos olíamos algo extraño
- (45) *De improviso nos percibimos el ruido

Las cosas cambian cuando los verbos de percepción física indican una actividad o una realización. Si expresan la primera, la secuencia *durante x tiempo* muestra la extensión del intervalo en el que el evento ocurre:

- (46) Vi las estrellas con el telescopio durante una hora
- (47) Olió sus ropas con fruición durante varios minutos
- (48) Todos mirábamos a Pedro durante horas

Cuando hay límite y señalan una realización, la secuencia temporal puede aludir ya a la repetición del evento:

- (49) Vi el partido durante horas

ya al no alcance del límite final (cf. de Miguel *op.cit.* : 3032):

- (50) Vi el partido durante media hora

En x tiempo, por su parte, cuando hay límite, marca el tiempo que se tarda en conseguirlo:

- (51) Vi el partido en dos horas

Cuando no lo hay, el tiempo que tarda en iniciarse el evento (cf. de Miguel *ibid.*):

- (52) En unos minutos veré las estrellas con el telescopio
- (53) En dos segundos todos mirábamos a Pedro

Si la secuencia introducida por *durante* tiene carácter eventivo, tanto en los casos con límite como en aquellos sin él, se indica la extensión del intervalo en el que ocurre el evento que designa la citada secuencia:

- (54) Vi el partido durante la cena
- (55) Veo las estrellas con el telescopio durante mi tiempo de ocio
- (56) Todos mirábamos a Pedro durante la reunión

Con modificadores temporales déicticos, se marca un punto determinado del desarrollo del evento:

- (57) Vi el partido a las diez
- (58) Vi las estrellas con el telescopio a las diez
- (59) Todos mirábamos a Pedro a las tres en punto

También es particular el comportamiento ahora con respecto a la paradoja imperfectiva, pues esta sólo se produce cuando la perífrasis progresiva que aparece con estos verbos de percepción física expresa un evento no delimitado:

- (60) Estoy viendo las estrellas con el telescopio
- (61) Todos estábamos mirando a Pedro

pero no cuando el evento expresado sí está delimitado:

- (62) Estoy viendo el partido

El valor agentivo estará presente tanto en la expresión de la actividad como en la de la realización, pues, aparte de que todas estas construcciones son respuesta a la pregunta *¿qué hace x (= sujeto)?*, admiten el imperativo:

- (63) ¡Ve las estrellas con el telescopio!
- (64) ¡Ve el partido!
- (65) ¡Mirad a Pedro!

la compañía de adverbios como *deliberadamente*, *voluntariamente*, etc.:

(66) Veo deliberadamente las estrellas con el telescopio

(67) Vi voluntariamente el partido

(68) Miramos deliberadamente a Pedro

la presencia de instrumentales:

(69) Veo las estrellas con el telescopio

(70) Vi el partido con las gafas nuevas

(71) Todos mirábamos a Pedro con un aparato especial

la paráfrasis “*lo que {hace/hizo/hacía/hará} x {es/fue/era/será}*”...:

(72) Lo que hago es ver las estrellas con el telescopio

(73) Lo que hice fue ver el partido

(74) Lo que hacíamos era mirar a Pedro

la sustitución por *hacerlo*:

(75) Veo las estrellas con el telescopio → lo hago

(76) Vi el partido → lo hice

(77) Todos mirábamos a Pedro → Todos lo hacíamos

etc.

La aparición del pronombre personal en dativo concordado en persona y número con el sujeto es sólo posible cuando el evento tiene límite:

(78) Me vi el partido

pero no cuando no lo tiene:

(79) *Me veo las estrellas con el telescopio

(80) *Todos nos mirábamos a Pedro

En este sentido, disentimos de Horno Chéliz *op.cit.* : 567, n. 12, cuando plantea que esta partícula pronominal, que ella denomina “*se delimitador*”² provoca la interpretación activa de *ver*, pues este verbo, al igual que ocurre con *oír* y *escuchar*, sólo admite dicha partícula cuando expresa realización (cf. (78)), pero no cuando lo que indica es actividad (cf. (79)), caso este último en el que las estructuras con *ver*, ya lo hemos advertido, poseen el mismo carácter agentivo que cuando señalan realización.

Saber, que expresa estado y, por consiguiente, alude a eventos que no avanzan hacia un límite, no es combinable con la secuencia *en x tiempo*:

(81) *La comida me sabe bien en dos horas

ni con modificadores temporales deícticos:

(82) *La comida me sabe bien a las tres

ni con la forma de dativo:

(83) *La comida se me sabe bien

Sí se combina con la secuencia *durante x tiempo*, no para indicar el periodo de tiempo en el que progresa el evento, sino en el que se mantiene el estado:

(84) La comida me sabe bien {durante dos horas/durante la cena}

La combinatoria con *estar* + *gerundio* es posible si se expresa la repetición del evento denotado:

(85) La comida me está sabiendo bien últimamente

o si el estado inicial sufre un proceso de dinamización que dota al predicado de cierto valor ingresivo (cf. de Miguel *op.cit.* : 3014):

(86) La comida me está sabiendo bien

² Más que de un valor delimitador intrínseco de esta forma pronominal, preferimos hablar mejor de su compatibilidad con estructuras sintácticas que expresan eventos delimitados y de su incompatibilidad con las que no lo hacen.

En este segundo caso, vuelve a producirse la paradoja imperfectiva. El carácter no agentivo de los estados impide todas las opciones de las estructuras agentivas:

- (87) *¡Sábetela comida bien!
- (88) *La comida me sabe bien con la cuchara
- (89) *La comida me sabe bien {deliberadamente/voluntariamente}
- (90) *Lo que hace la comida es que me sabe bien³
- (92) La comida lo hace

3. Resulta obvio, pues, que, si comparamos los dobletes *ver-mirar* y *oír-escuchar*, las diferencias son claras en lo que atañe a cuestiones de aspecto cualitativo, más concretamente, en lo que a su capacidad de expresar logros ingresivos, actividades y realizaciones se refiere. En tanto que en el par *oír-escuchar* ambos miembros poseen todas las posibilidades, en el par *ver-mirar* sólo *ver* se comporta de tal modo. *Mirar*, al menos en el español peninsular,⁴ sólo es capaz de expresar actividades, pero no realizaciones o logros ingresivos.⁵

³ Desde el momento que estamos ante un estado, que no ocurre, sino que simplemente se da, paráfrasis del tipo:

- (91) Lo que ocurre es que la comida me sabe bien

sólo son posibles en tanto que entendamos que *ocurrir* no alude a un evento que acontece, sino que es equivalente a “se da la circunstancia de que...” (cf. de Miguel *op.cit.* : 3012).

⁴ Horno Chéliz (*op.cit.* : 561, n. 6), alude a la posibilidad de que *mirar* pueda señalar logro ingresivo — para ella “percepción pura” — en el español de Panamá.

⁵ A partir de esta diferencia, en Devís Márquez (en prensa) proponíamos otra más específica aplicable al doblete *ver-mirar*: de los verbos de percepción física que en español admiten la estructura de control con cláusula de infinitivo y objeto directo controlador de PRO:

- (93) Veo bailar a Juan
 (94) Miro a la gente pasar

sólo se combinan en el mismo tipo de estructuras con gerundio aquellos que expresan logro ingresivo, lo que descarta a *mirar*:

- (95) De repente vi una hoja cayendo
 (96) *Miro una hoja cayendo

No coincidimos con Horno Chéliz (*op.cit.* : 570), cuando plantea que la diferencia entre *mirar* y *ver* estriba en que el primero provoca siempre una lectura inclusiva (no implica el hiperónimo de su objeto directo), mientras que el segundo sí la provoca. Desde nuestro punto de vista, *mirar* sólo expresa eventos con una denotación acumulativa o no fragmentaria, esto es, eventos no delimitados y esto independientemente de la interpretación continua o discontinua que se atribuya al sintagma objeto directo:

(97) Miro {el tren/los trenes/trenes/el agua}

Así, una parte de *mirar* {*el tren/los trenes/trenes/el agua*} es *mirar* {*el tren/los trenes/trenes/el agua*}. En ejemplos como:

(98) Juan ha mirado toda la documentación

en los que se expresa un evento delimitado:

(99) Juan ha mirado toda la documentación hasta el final

(100) Juan se ha mirado toda la documentación en dos días

(101) *Juan se ha mirado toda la documentación durante dos horas

mirar, más que indicar percepción física, posee un significado léxico análogo a “revisar”. Por el contrario, *ver* puede expresar tanto eventos con una denotación acumulativa como eventos con una denotación no acumulativa, esto es, eventos no delimitados y eventos delimitados. De este modo, una parte de *ver* {*el tren/los trenes/trenes/el agua/agua*} es *ver* {*el tren/los trenes/trenes/el agua/agua*}. Sin embargo, una parte de *ver el partido* no es *ver el partido*, ya que *ver el partido* implica ver por completo un evento con una duración temporal limitada en su principio y final. En español, *mirar* también es compatible con este tipo de nombres eventivos:

(102) Miré el partido

pero la interpretación es siempre la de un evento no delimitado. *Mirar el partido* no implica ver el partido en su totalidad, simplemente dirigirle la mirada en algún momento. Para saber si alguien ha presenciado un partido completo, nadie preguntaría en español con:

(103) ¿Has mirado el partido?

sino con:

(104) ¿Has visto el partido?

Si se ha visto en su totalidad, la respuesta podría ser:

(105) Sí, lo he visto

jamás:

(106) Sí, lo he mirado

Si sólo se presenció el partido parcialmente, podríamos responder:

(107) Sí, lo miré a ratos

nunca con (105).

El comportamiento de *mirar* y *ver* confirma que no existe una correspondencia biunívoca entre lectura discontinua del sintagma objeto directo y lectura no acumulativa o delimitada del evento expresado por la construcción, pues con estos verbos nos percatamos de cómo objetos directos con una lectura discontinua aparecen en construcciones que muestran eventos no delimitados:

(108) {Veo/miro} {el tren/los trenes}

No obstante, esa correspondencia sí se da entre la lectura continua del objeto directo y la acumulativa de la construcción completa, tal y como comprobamos cuando *mirar* y *ver* tienen como objetos directos plurales escuetos de nombres contables o nombres no contables no reinterpretados como contables:

(109) Veo {trenes/agua/el agua}

(110) Miro {trenes/el agua}

Que, frente a *ver*, *mirar* no admita como objetos directos nombres continuos sin determinante:

(III) Veo agua

(II2) *Miro agua

puede explicarse por el hecho de que, como ya hemos advertido, mientras el primero puede denotar tanto logros ingresivos como actividades y realizaciones, *mirar* sólo denota actividades. Así, la diferencia entre (III) y:

(II3) Veo el agua

no radica en el carácter delimitado del segundo ejemplo frente al no delimitado del primero. Tanto uno como otro expresan un evento no delimitado y eso a pesar de que en (II3) el objeto directo admite la interpretación continua y la discontinua. La diferencia se encuentra en que (II3) puede ser interpretado ya como logro ingresivo, ya como actividad, mientras que (III)—sin determinante—sólo admite la interpretación como logro ingresivo. En el caso de *mirar*, con el que la expresión de la actividad siempre está asegurada en español, no resulta necesario, por tanto, el recurso de la elisión del determinante para confirmar la expresión de logro ingresivo.⁶

Más que como un verbo diferente de *ver* cuando indica logro ingresivo, cabría la posibilidad de explicar *ver* cuando expresa actividad o realización como un caso de neutralización, en el más puro sentido del funcionalismo europeo, de la oposición léxica *ver-mirar*.⁷ Si lo hiciéramos así, pensamos, no podríamos dar explicación de por qué *ver* puede aludir a realizaciones, caracterizadas siempre por estar dotadas de límite (*ver la película*), pues *mirar* es siempre una actividad y, por consiguiente, alude a eventos no delimitados: *mirar* no es compatible con expresiones propias de eventos delimitados como *completamente, del todo, hasta el final, totalmente, entero, todo, etc.*:

(II4) *Pablo miró {a Juan/la película} {completamente/del todo...}

es incompatible con lo que algunos denominan *se* delimitador:

(II5) *Pedro se miró {a Juan/la película}

⁶ Acerca de la importancia del tipo de predicado a la hora de explicar restricciones como estas, cf. Bosque (1996: 86–96) y Laca (1999: 905–918).

⁷ Sobre el concepto de neutralización, cf. Trubetzkoy (1973: 69–759) y Coseriu (1981: 245). En Devís Márquez (1992: 257–260) se advierte de la frecuente confusión entre neutralización y sincretismo.

sólo admite la secuencia *en x tiempo* si esta indica el tiempo que tarda en comenzar el evento y no delimitación temporal:

(116) Miraré a Juan en dos horas

y es compatible con la secuencia *durante x tiempo* sin que esta indique que no se ha alcanzado el límite (cf. de Miguel *op.cit.* : 3029):

(117) Miré a Juan durante dos horas

Además, para hablar técnicamente de neutralización tendríamos que estar ante una suspensión de la oposición léxica *ver-mirar*, algo que no sucede cuando *ver* expresa actividad o realización. Este verbo sólo puede indicar logro ingresivo cuando su significado léxico es algo así como “percibir con la vista”, nunca cuando este es “ponerse a percibir con la vista”, que sí le permite la expresión de la actividad y de la realización, pero no la del logro ingresivo. Frente a esas dos unidades léxicas homófonas, *mirar* posee un significado léxico análogo a “dirigir la mirada”. Lo que sí parece evidente es que la mayor capacidad expresiva de *ver* (logro, actividad y realización) explica que su frecuencia de uso sea bastante mayor que la de *mirar* (actividad).⁸

Parece evidente, pues, cómo en el caso de *ver* a distintos significados léxicos —esto es, a dos unidades léxicas homófonas— acompañan posibilidades aspectuales diferentes, lo que permitiría pensar que determinadas diferencias aspectuales con *ver* sí están lexicalizadas, pues están representadas por unidades léxicas distintas, aunque homófonas (la distinción “logro ingresivo ↔ actividad/realización”), en tanto que otras no y que estas últimas están marcadas por diferencias de construcción sintáctica (la distinción “actividad ↔ realización”). El comportamiento de *mirar* con respecto a la relación “significado léxico-posibilidades aspectuales” es bien diferente, ya que sólo señala actividad. En este sentido, lo atisbábamos ya al principio de nuestro trabajo, no existe uniformidad en la conducta de los verbos que conforman el conjunto de los verbos de percepción física. Si bien parece que *captar*, *contemplar*, *escuchar*, *oír*, y *presenciar*, mutatis mutandis, funcionan como *ver*, otros como *oler* y *tocar*, por ejemplo, lexicalizan, también con unidades homófonas la

⁸ Los datos son abrumadores. Una búsqueda en el CREA de la RAE ofrece 73.365 casos en 19.134 documentos sólo para el infinitivo de *ver* y 7.603 casos en 2.547 documentos para el de *mirar*. En Google, 819.000.000 resultados en la búsqueda para *ver* y 17.600.000 para *mirar*. En Devís Márquez (en prensa) ya aludíamos al mayor uso de *ver*, frente al muy escaso de *mirar* en lo que concierne a las estructuras de control con cláusula de infinitivo.

expresión del logro ingresivo frente a la de la actividad (no señalan nunca realización). Por su parte, *observar*, que, como *mirar*, sólo señala actividad, *detectar*, *distinguir*, *divisar*, *notar*, *percibir*, o *sentir*, que sólo expresan logro ingresivo, y *saber*, que siempre indica estado, no lexicalizan diferencia aspectual alguna. Las distintas modalidades aspectuales que muestran los verbos de percepción física en español, insistimos, unas veces están lexicalizadas—ya sea con verbos homófonos, ya sea con verbos formalmente distintos, aunque en uno y otro caso con valores semánticos diferentes—, otras no lo están y son marcadas por las construcciones sintácticas. Obviamente, nuestra posición es diferente de la de Horno Chéliz (*op.cit.* : 566), quien, a instancias de la propuesta de Viberg (1983) sobre la jerarquía interna de la expresión de la percepción en las distintas lenguas, evita distinguir dos unidades léxicas *ver* distintas y concluye que el verbo *ver* en español, para decantarse por la expresión de la percepción pura (lo que hemos denominado logro ingresivo) o la de la actividad (la actividad y la realización), recurre exclusivamente a la adición sintáctica de información aspectual. Además, según esta autora (*op.cit.* : 574–575), todos los verbos de percepción visual con valor agentivo son hipónimos de *ver*, lo que supone apoyarse en datos que no pertenecen al significado léxico—la expresión de la actividad en el sentido más amplio en el que ella utiliza este término—para establecer una relación léxica.

4. A modo de conclusión, resulta evidente la interrelación entre estructuras sintácticas y expresión del aspecto cualitativo en lo que atañe a los verbos de percepción física en español. En el caso concreto de la pareja *ver–mirar*, cabe señalar: (1) que, en español peninsular, *ver* tiene la capacidad de expresar logros ingresivos, actividades y realizaciones, en tanto que *mirar* sólo indica actividades; (2) que el comportamiento de estos dos verbos confirma la no existencia de una correspondencia biunívoca entre lectura discontinua del sintagma objeto directo y lectura no acumulativa o delimitada del evento expresado por la construcción, aunque sí la de una correspondencia de este tipo entre la lectura continua del objeto directo y la acumulativa de la construcción completa, y (3) que la distinción “logro ingresivo ↔ actividad/realización” está lexicalizada en el caso de *ver*, mientras que la de “actividad ↔ realización” sólo está marcada por diferencias de construcción sintáctica. Frente a esto, *mirar* no lexicaliza ninguna distinción aspectual. El criterio de la relación entre aspecto y significado léxico permite, igualmente, la clasificación de todos los verbos objetivo de estudio en este trabajo.

Bibliografía

- Bosque, I. (1996): Por qué determinados sustantivos no son sustantivos determinados. Repaso y balance. In: I. Bosque (ed.): *El sustantivo sin determinación. La ausencia de determinante en la lengua española*. Madrid: Visor. 13–119.
- Bosque, I. & V. Demonte (dir.) (1999): *Gramática descriptiva de la lengua española*. Madrid: Espasa.
- Coseriu, E. (1981): *Lecciones de lingüística general*. Madrid: Gredos.
- Devís Márquez, P. P. (1992): Algunos casos de neutralización en el nivel sintáctico oracional. *Verba* 19: 257–274.
- Devís Márquez, P. P. (en prensa): Estructuras de control con verbos de percepción en español, *Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana*.
- Dowty, D. R. (1979): *Word meaning and Montague Grammar*. Dordrecht: Reidel.
- García Fernández, L. (1999): Los complementos adverbiales temporales. La subordinación temporal. In: Bosque & V. Demonte (1999: 3129–3208).
- Horno Chéliz, M.^a del C. (2002–2004): Aspecto léxico y verbos de percepción. A propósito de *ver* y *mirar*. *Archivo de Filología Aragonesa* 59–60: 555–575.
- Laca, B. (1999): Presencia y ausencia de determinante. In: Bosque & V. Demonte (1999: 891–928).
- Miguel, E. de (1999): El aspecto léxico. In: Bosque & V. Demonte (1999: 2977–3060).
- Trubetzkoy, N. S. (1973): *Principios de fonología*. Madrid: Cincel.
- Vendler, Z. (1967): *Linguistics in philosophy*. Ithaca: Cornell University Press.
- Viberg, Å. (1983): The verbs of perception: A typological study. *Linguistics* 21: 123–162.

EL NEXO COPULATIVO EN HÚNGARO Y EN ESPAÑOL

NÓRA RÓZSAVÁRI

Universidad Católica Péter Pázmány
Departamento de Filología Hispánica
Egyetem u. 1.
H-2087 Piliscsaba
Hungria
nrozsav@btk.ppke.hu

Abstract: The Hungarian verb *van* 'to be' may be rendered in Spanish by two verbs: *ser* and *estar*. The translation of *van* depends on the structure in which these two verbs appear. When the copula is followed by a noun, pronoun or the preposition *de* and a noun, there is an obligatory use of *ser*. It is used without a preposition to identify or to classify. When it classifies, it can take the preposition *de*. *Estar* always takes a preposition. It may indicate the function performed by the subject or it may indicate various other things depending on the preposition. When the verb is followed by an adjective, *ser* expresses a permanent or inherent quality, *estar* expresses a quality which is neither permanent nor inherent. Sometimes both verbs may be used with the same adjective, but there is a change of meaning.

Keywords: copula, classification, identification, permanent quality, inherent quality

El uso de *ser* y *estar* es uno de los primeros asuntos problemáticos y céntricos con el que un estudiante húngaro se encuentra al aprender español.

Para encontrar el método más eficaz para la enseñanza de este tema conviene echar un vistazo a los modelos gramaticales de la cópula en una y otra lenguas.

Verbos plenos, verbos auxiliares y cópulas en el húngaro

El verbo es una categoría gramatical que expresa una acción, transformación, fenómeno, comportamiento, estado o cualidad. La forma verbal finita,

conjugada, es decir, el verbo en forma personal, en la oración siempre desempeña la función de predicado, nunca puede tener otra función. Más aún, es la única categoría gramatical que puede aparecer en la oración como predicado simple, o sea, sin complementación:

(1) Péter alszik./Pedro duerme.

Sus desinencias se refieren al tiempo, modo, número y persona, aspecto, grado y número de acciones (individual o plural).

Existen varios tipos de clasificaciones de verbos (según su significado conceptual, según la modalidad significativa, según el aspecto verbal, etc.). En las gramáticas húngaras se suele mencionar una categoría que es la de los *verbos mediales* (no nos referimos a la voz), que son una transición entre los verbos activos y los pasivos, y los que expresan un suceso, estado o cambio de estado: *megbetegszik/enfermarse, fáj/doler, van/ser, létezik/existir, marad/quedarse*, etc. El sujeto de los verbos mediales es una persona o un objeto con el cual sucede algo, que experimenta algún cambio de estado o se encuentra en un determinado estado. Desde el punto de vista semántico los verbos mediales no forman un grupo homogéneo y muchas veces es difícil trazar una línea divisoria entre los verbos mediales y los de acción. En el español para este grupo de verbos utilizamos la denominación *verbos estativos*, que son verbos que indican una duración, un estado permanente. (Dentro de este grupo se puede hacer otra subcategorización, por ejemplo: verbos copulativos, verbos de cambio, verbos meteorológicos, etc.)

Según su sentido y construcción se oponen los *verbos plenos* a los *verbos auxiliares*, según su función como verbos predicativos simples o en composición. La gramática tradicional y estructural denomina *auxiliares* a los verbos que se emplean unidos a las formas no personales de otros verbos para indicar valores temporales, modales o aspectuales. En estos casos tenemos que contar con la pérdida total o parcial del significado propio del verbo, o sea, el significado sustancial determinado por la frecuencia de su uso.

En el húngaro los llamados auxiliares participan en la formación de predicados compuestos, en el sentido de *predicados nominales*—donde el núcleo del predicado es la categoría gramatical (sustantivo, adjetivo, pronombre, etc.) que aparece al lado del auxiliar, por ejemplo: *beteg volt/estuvo enfermo*—o forman parte del paradigma verbal y participan en la creación de formas verbales compuestas.

El verbo *van/ser* (denominado “existencial” en húngaro) a veces pertenece a los llamados verbos mediales y otras veces se comporta como un verbo

auxiliar. (En realidad tenemos un verbo medial *van/ser* y una cópula que formalmente le es idéntica.) Distinguir las dos categorías es importante no sólo desde el punto de vista morfológico sino sintáctico también, ya que el verbo existencial medial puede desempeñar la función de predicado simple en sí mismo independientemente, es decir, es monovalente, mientras el auxiliar forma parte del predicado compuesto o predicado nominal. Sin embargo, los dos tipos de predicados a veces resultan difíciles de distinguir. Una posibilidad de diferenciar los dos tipos de verbos se presenta con la transformación del predicado a la forma de presente de indicativo, 3ª persona, y observamos si está presente el verbo en cuestión o no, ya que si el verbo *van/ser* es auxiliar, en el húngaro lo omitimos en la dicha forma verbal. Por ejemplo:

- (2) Tanár vagyok/soy profesor
 tanár vagy/eres profesor
 tanár \emptyset /es profesor

Contrariamente, en la oración

- (3) Otthon van./Está en casa.

podemos afirmar que nos encontramos ante un verbo existencial ya que *van* no puede ser omitido.

Una de las peculiaridades que caracteriza nuestra familia lingüística es que utilizamos el verbo *van/ser* para expresar la posesión predicativa. Las lenguas fino-ugrias no disponen de un auxiliar que exprese posesión como es el caso de las lenguas indoeuropeas, por ejemplo: lat. *habere*, ing. *have*, al. *haben*. Por eso el húngaro se vale de *van/ser* y una estructura de posesión:

- (4) Mórícnak van felesége. / Mauricio tiene esposa.
 dativo sufijo de posesión

*Para Mauricio existe su esposa.

En este tipo de oraciones el poseedor está en dativo (si aparece en la oración, por ejemplo, por tonacidad), *van/ser* está en 3ª persona y la cosa poseída recibe un morfema posesivo según la persona del poseedor.

De todos estos ejemplos podemos ver que el verbo húngaro *van/ser* puede ser traducido al español con *ser*, *estar*, *tener*, etc., pero para saber cuál de ellos tenemos que utilizar, nos conviene conocer el punto de partida húngaro y definir con qué tipo de verbo nos enfrentamos: existencial, posesivo

o auxiliar. Luego en la traducción nos puede ayudar el siguiente repaso que trata el verbo español.

El verbo y la cópula en el español

La tradición gramatical española clasifica los verbos en dos grandes grupos: *verbos atributivos* y *verbos predicativos*. De los primeros, que llama igualmente copulativos, dice que son aquellos cuya función consiste en unirle un atributo al sujeto, hacer de nexo entre un nombre (sujeto) y una extensión de valor calificativo-identificativo (predicado nominal). Llama así copulativos a los verbos *ser* y *estar*. Todos los demás son rotulados como predicativos. El criterio es predominantemente semántico y se abordan los verbos según su capacidad de implicar o no acción. Reiteramos que esta es una clasificación tradicional, pero que goza de mucha aceptación en los manuales de apoyo gramatical para el aprendizaje de lenguas extranjeras.

En la oración *Teresa es guapa*, tenemos al frente una forma de *ser*, situación que de inmediato nos invita a clasificarlo como atributivo o copulativo. A propósito de estas denominaciones cabe recordar que ambos se ven justificados, el primero por su sentido de concederle o darle un atributo a un sujeto, y el segundo por su sentido de unir o simplemente conectarle una definición o adjetivación sin aludir a ningún tipo de acción por parte del sujeto. Así, al decir de *Teresa* que *es guapa* sólo la clasificamos pero no describimos ninguna acción en la que ella participe. (Algo diferente de *Teresa cocina bien*, donde el acto de *cocinar* precisa de un sujeto, de un ente que lo promueva, de un agente.) A diferencia de las gramáticas de otras lenguas, en el español la cópula se adscribe generalmente limitada a la función exclusivamente atributiva, o sea, frente a una extensión con valor de PN (PN = Predicado Nominal). De no ser así, los verbos serán clasificados como predicativos intransitivos. La consecuencia: en la cópula la carga predicativa está en el PN, mientras que en el intransitivo el núcleo predicativo está en el propio verbo. El concepto PN generalmente se refiere al atributo sin la cópula, pero suele incluirse también:¹

- (5) Juan es el profesor.
 S Vcop PN

o:

¹S = Sujeto, Vcop = Verbo copulativo.

- (6) Juan es el profesor.
 S PN

En el casillero del PN encontramos las siguientes categorías: nombre (N), adjetivo (Adj), pronombre (Pn):

- (7) Juan es profesor. (N)
 Juan es tolerante. (Adj)
 Juan es él. (Pn)

Puede añadirse la forma *así*, sustituto de adverbio (Adv), pero igualmente de Adj:

- (8) Su madre era gorda, y ella también es así.

Junto a los pronombres personales y demostrativos encajan los posesivos (con artículo definido) y debemos incluir, además, las formas posesivas preposicionales tanto con nombre expreso como con pronombre:

- (9) Juan es tuyo.
 Este libro es el tuyo.
 La ropa es de Juan.
 La ropa es de él.

En esta última estructura se inscribe también la cópula seguida del mismo sintagma, pero con contenido de procedencia:

- (10) Esta ropa es de París.²

Los gentilicios perifrásticos miran la procedencia como lugar de origen o de permanencia regular. Pero hay también procedencia referida al material del que está hecho algo. Por tanto, si en el esquema anterior de posesión el sujeto no hacía diferencia entre persona/no persona o entre animado/inanimado, en este caso 'lo hecho', 'el resultado' es un sujeto inanimado: 'algo es de algo':

² El mismo significado a veces tiene solución léxica en la lengua: *Esta ropa es parisiense*. *De París* es un adjetivo de la oración, *parisiense* es adjetivo de la lengua. Dado el caso, seleccionamos entre ambas posibilidades.

- (II) La silla es de madera.
El libro es de papel.³

La procedencia se expresa por adjetivación, y constituye una referencia a un origen interpretable como poseedor, nacimiento o residencia habitual y material básico.

Como ha podido apreciarse, los contenidos de estas estructuras (cópula + N, cópula + Adj, cópula + Pn, cópula + *de* + N) tienen como denominador común el empleo del verbo *ser*. Efectivamente, salvo los ejemplos *Juan es tolerante* y *Teresa es guapa*, los demás modelos exigen obligatoriamente *ser*. Es decir: si en el PN el núcleo es un N, sólo podemos aplicar *ser*. Lo que es igualmente válido para el caso de los gentilicios o la procedencia de material.

También podemos decir que si en el segmento predicativo no se inserta un PN, entonces el verbo será catalogado como no copulativo, o predicativo; por ende, se los suele llamar intransitivos de estado, y sus modificadores (si los hay) son complementos circunstanciales:

- (12) a. Anita está en el campo.
V intrans. CC de lugar
- b. La fiesta es por la tarde.
V intrans. CC de tiempo
- c. Y la luz fue.
V intrans.

Como se señala, tanto *ser* como *estar* pueden funcionar como no copulativos, es decir, como los llamados intransitivos de estado. Como consecuencia podemos afirmar que si nos encontramos con una oración atributiva (cópula + PN) utilizamos *ser*. *Ser* y *estar* son no copulativos cuando predicán la presencia o la ubicación tanto temporal como espacial y nocionalmente. Decimos entonces que el verbo es pleno, el complemento es circunstancial y la oración será intransitiva.

El conflicto surge cuando en la posición PN debe insertarse un adjetivo que no sea ni posesivo, ni gentilicio, ni de material, ya que tenemos que seleccionar entre las dos cópulas:

³ Como en el contenido de la procedencia anterior, aquí también pueden existir adjetivos de la lengua (que no son plenamente sinónimos): *de metal* → *metálico*, *de oro* → *aurífero*, *de agua* → *acuático*.

- (13) Juan es tolerante. Juan está tolerante.
Teresa es guapa. Teresa está guapa.

En el español el atributo puede entenderse como facultad inherente o como eventualidad. Así *guapa* tiene doble lectura: la una clasifica, y la otra comenta un estado o resultado. *Teresa está guapa*, puede parafrasearse con *se ve guapa*, *se ha puesto/vuelto guapa*, donde todos son construcciones resultativas. Puede asumirse que *guapa* con *ser* tiene el sentido de *bella*, un calificativo durativo, mientras que con *estar* representa más bien *linda*, *bonita*, adjetivos perfectivos discontinuos. De manera que se percibe cierta compatibilidad aspectiva entre las cópulas y los adjetivos. *Tolerante*, por ejemplo, coloca mejor con *ser*, por ser durativo. Aunque indudablemente si el PN es un adjetivo allí caben ambos verbos.

Hay algunos adjetivos que suelen cambiar su significado según vayan colocados con *ser* o *estar*. Ello no implica que siendo adjetivos no encajen también en la oposición inherente/eventual, pues no dejan de comportarse así con la debida contextualización.

En esta aproximación hemos podido ver que al observar e identificar los modelos estructurales de la cópula y del verbo existencial podemos escoger más fácilmente entre *ser* y *estar* que no son la única cuestión, restan todavía *hacer*, *tener*, *haber*, y otros más, que podrían ser tema de otro ensayo que considera los contrastes del español y el húngaro y así el resultado sería mucho más abarcador.

Y no olvidemos que un aspecto importante del enfoque contrastivo es una autorreflexión implícita: acaso a la luz de una recíproca comparación también entendamos mejor el funcionamiento de la propia lengua materna.

Bibliografía

- Bosque, I., V. Demonte, Real Academia Española (eds.) (1999): *Gramática descriptiva de la lengua española II*. Madrid: Espasa.
- Gutiérrez, S. (1986): *Variaciones sobre la atribución*. León: Universidad, Contextos.
- Porroche Ballesteros, M. (1988): *Ser, estar y verbos de cambio*. Madrid: Arco/Libros.
- Rózsavári, N. & J. Zavaleta (2007): *El copulativo en el español y en el húngaro. Estructuras, contrastes, ejercicios*. Budapest: Nyitott Könyv.

IUVENILIA

« LE TEMPS DES TÉNÈBRES » LA NAISSANCE DE L'IMAGE NÉGATIVE DU MOYEN AGE

ZSUZSANNA HÁMORI NAGY

Musée Ferenc Hopp d'Art d'Asie Orientale
Andrássy út 103.
H-1062 Budapest
Hongrie
anzsou@gmail.com

Abstract: *The Dark Ages* is the term popularly applied to describe the period of the Middle Ages. The notion is thought to originate from the sonnets of Petrarch, but it was already used by Saint Bonaventure in the 13th century. Since both authors used the term *medium tempus* of their tripartition of time to underline the rupture between near and ancient past, its negative connotations became well known to the public and entered historiography through Italian humanism. German humanists, on the other hand, had tried hard to show continuity between the Roman and the Holy Roman Empires in order to support the idea of *Translatio imperii Romani a Graecis ad Germanos*. However, their efforts had diminished during the new era of reformation which also emphasized the idea of rupture.

Keywords: Middle Ages, The Dark Ages, Bonaventure, humanism

Introduction

On connaît l'expression *Moyen Age obscur* comme un lieu commun, un cliché pour décrire une époque arriérée, voire primitive dans l'histoire. Peut-être l'origine et les circonstances de la naissance de cette notion nous aideraient-elles à comprendre pourquoi s'est développé un tel usage. Existait-il d'autres interprétations? Premièrement, il convient d'examiner le désaccord sur l'origine de l'expression: son invention peut être attribuée à Saint-Bonaventure ou bien à Pétrarque. On verra, chez l'un comme chez l'autre, qu'une connotation négative accompagne l'expression *temps du milieu* ou *medium tempus*. Deuxièmement, il convient d'examiner notamment le concept de Moyen

Age des humanistes allemands. Car il semble qu'on puisse distinguer deux traditions opposées : les idées des humanistes allemands (fin du XV^e siècle) d'une part, et les propositions et théories des humanistes italiens (XIV^e–XV^e siècles) d'autre part. Dans cet essai, nous avançons dans un cadre chronologique en commençant par la discussion de la notion de *medium tempus* chez Bonaventure, puis chez Pétrarque et les humanistes italiens, et enfin chez les humanistes allemands.

L'invention du concept de Moyen Age est généralement attribuée aux humanistes italiens même si cette proposition n'est pas sérieusement établie. Bien que les données montrent l'utilisation sporadique de ce concept dans les siècles suivant son premier usage par Pétrarque¹, l'idée originelle était si populaire que dans le même temps, les connotations négatives attachées au concept de Moyen Age se sont dispersées : « Toute la période comprise entre l'Antiquité et le présent apparaît comme une sorte de trou noir ; c'est la *media étas*, époque intermédiaire et caractérisée d'une manière purement négative, par l'absence de la vraie littérature, du vrai art, du vrai goût, de la vraie philosophie, etc². » Dans l'histoire de l'art mais aussi de la culture, c'est à Pétrarque qu'on attribue l'invention des concepts de la césure dite du Moyen Age et de la renaissance de l'Antiquité :

Cette « distance » sans laquelle il n'y a pas d'histoire, s'est trouvée brusquement définie le jour où Pétrarque a cessé d'identifier le Saint-Empire à l'Empire de Rome. L'antiquité devenait une civilisation étrangère ; on en était séparé par un intervalle béant qui allait bientôt s'appeler le « Moyen Age », et que l'on découpe idéalement, dont on fait également un tout, pour qu'il soit permis de concevoir un « *rinascimento dell'antichità* »³.

En effet, deux thèses s'opposent quant à l'origine de la notion de *medium tempus*. On peut notamment distinguer les théories comprises dans un cadre culturel ou séculaire d'une part (la théorie de Pétrarque et des humanistes italiens, puis des allemands), et dans un cadre religieux d'autre part (celle de Saint-Bonaventure). Bien avant le concept de « temps des ténèbres » des

¹J.-D. Morerod : « La base textuelle d'un mythe historiographique : le Moyen Age des humanistes italiens », dans S. Gouguenheim, M. Goullet, O. Kammerer et al. (eds) : *Retour aux sources. Textes, études et documents d'histoire médiévale offerts à Michel Parisse*, Paris : Picard, 2004 : 943–953.

²K. Pomian : *L'ordre du temps*, Paris : Gallimard, 1984 : 45.

³A. Chastel & R. Klein : *L'humanisme : L'Europe de la renaissance*, Genève : Droz, 1995 : 54.

humanistes italiens, il existait une tripartition du temps dont l'assise était religieuse⁴.

Le cadre ecclésiastique : Saint-Bonaventure et le *temps du milieu*

Aux XII^e–XIII^e siècles, de « la manie de tout classer par triades dans l'Église » a résulté plusieurs hérésies comme celle de Joachim de Flore, ermite calabrais. Sa tripartition du temps correspond aux trois âges suivants : « celui du Père correspondant à l'Ancien Testament, celui du Fils au temps de la Rédemption, et, à venir, celui de l'Esprit⁵. » Dans le cadre traditionnel de l'Église au contraire, l'époque qui est celle du Père chez Joachim correspond pour les historiens médiévaux à deux époques réunies : le temps d'avant la Loi (*ante legem*) et celui de la Loi (*sub lege*). La tripartition ecclésiastique se finit avec le temps de la Grâce (*sub gratia*) qui court linéairement de la naissance de Jésus-Christ jusqu'à la fin des temps. Cette dernière époque est divisée pour la première fois par Saint-Bonaventure⁶, dont la théorie de la tripartition du temps de la Grâce échappe à l'anathème.

Pour défendre les ordres mendiants contre Guillaume de Saint-Amour dans les polémiques universitaires parisiennes de 1254–1255⁷, Saint-Bonaventure utilise déjà l'expression « *medium temporis* » pour décrire le temps de la Loi (dont la *reportatio* était conservée)⁸. Enfin, il élabore la division ternaire du temps dernier, celui de la Grâce, dans son traité *De la perfection évangélique* :

Ad illud quod obiicitur quod tutius et perfectius est sequi viros probatores et sapientiores, dicendum quod secundum dispositionem divinae sapientiae Deus universa disponit et ordinat temporibus suis. Unde sicut in primo tempore Ecclesiae introduxit viros potentes et miraculis et signis, sicut fuerunt Apostoli et eorum discipuli, et MEDIO TEMPORE viros intelligentes in Scripturis et rationibus vivis, sic ultimo tempore introduxit viros voluntarie mendicantes et pauperes rebus mundanis. Et hoc quidem recte congruebat ut per primos

⁴ J.-D. Morerod : « La base textuelle... », *op.cit.* : 953.

⁵ Le joachimisme a été condamné comme hérésie au IV^e Concile du Latran en 1215. M.-M. Dufeil : *Guillaume de Saint-Amour et la polémique universitaire parisienne 1250–1259*, Paris : Picard, 1972 : 120.

⁶ J.-D. Morerod : « La base textuelle... », *op.cit.* : 948.

⁷ M.-M. Dufeil : *Guillaume de Saint-Amour...*, *op.cit.*

⁸ *Ibid.* : 949.

destrueretur idolatria et idolorum portenta, per secundos haeresis, per tertios avaritia, quae in fine seculi maxime regnat.

Nihilominus tamen, quia paupertas fundamentum est evangelicae perfectionis et ipsa est quasi complementum eiusdem, ideo viguit in Ecclesiae statum finalem. Unde, sicut Hieronimus dissolvit quaestionem illam de esu carniū, distinctione trigesima quinta, *Ab exordie*, dicens quod in primo tempore, ante diluvium, non erat in consuetudine esus carniū et postea, post diluvium, communiter fuit omnibus concessus et post, in adventu Christi, laudabilis fuit abstinentia ab esu carnem—unde dicit ibidem quod omega revolvit ad alpha, id est: finalis status concordavit cum primo—sic satis convenienter intellegi potest et in proposito.

(À l'objection qu'il est plus sûr et meilleur de suivre des hommes plus autorisés et plus savants, il faut dire que, selon la disposition de la sagesse divine, Dieu dispose et ordonne toutes choses selon Ses (*ou* leurs) temps. Voilà pourquoi, de même que, dans le premier temps de l'Église, il a fait paraître des hommes rendus puissants tant par miracles que par signes, tels que le furent les Apôtres et leurs disciples, et, dans LE TEMPS DU MILIEU, des hommes capables d'interpréter l'Écriture et les doctrines spirituelles, de même il a fait paraître dans le dernier temps des hommes volontairement mendiants et pauvres en biens de ce monde. Et tout était satisfaisant pour que l'idolâtrie et les prodiges des idoles soient détruits par les premiers, par les seconds l'hérésie et par les troisièmes l'avidité, qui règne surtout à la fin du monde.

Néanmoins, puisque la pauvreté est le fondement de la perfection évangélique et que celle-ci en est comme le parachèvement, cette pauvreté a fleuri au début de l'Église et il faut qu'elle fleurisse dans l'état final de l'Église. D'où vient qu'on peut juger adéquate et répondant bien à ce qui a été avancé la façon dont Jérôme résolut la question de la consommation de la viande, dans sa trentecinquième distinction *Ab exordio*, disant que dans le premier temps, avant le déluge, il n'était pas habituel de manger de la viande, que cela fut concédé à tout comme usage commun par la suite, après le déluge, et qu'ensuite, à l'arrivée du Christ, il devint souhaitable qu'on s'en abstienne; ce qui lui fait dire, au même endroit, qu'*oméga* retourne à *alpha*, c'est-à-dire que le dernier état s'est accordé au premier⁹.)

Saint-Bonaventure n'utilise plus la notion de temps de la Grâce quand il le segmente en trois. Aussi, en faveur de la mission des mendiants, le nouveau *temps du milieu* développé par lui n'est pas favorisé, car le lien entre le premier et le dernier temps le dévalorise¹⁰. La dévalorisation se manifeste elle-même par l'habitude de consommer de la viande. On peut voir par analogie que

⁹ Saint-Bonaventure: *De la perfection évangélique*, II/II, 20 (*Cœuvres complètes*, t. 5, Quarracchi 1891: 147–148), cité et traduit par J.-D. Morerod: «La base textuelle...», *op.cit.*: 949–950.

¹⁰ J.-D. Morerod: «La base textuelle...», *op.cit.*: 948.

l'époque relative à cette habitude alimentaire est le temps de la Loi chez Jérôme, mais—après la reprise de l'idée de Jérôme en 1255—elle signifie une toute nouvelle époque intermédiaire dans *De perfectione evangelica* de Bonaventure qui segmente le temps de la Grâce (voir Tableau 1).

<i>Tradition</i>	<i>Hugues</i> ¹¹	<i>Jérôme</i> ¹²	<i>reportatio</i> ¹³	<i>De perfectione evangelica</i>
1. <i>Avant la Loi</i>	circoncision	avant le déluge (consommation de viande)		
2. <i>Temps de la Loi</i>	circoncision	après le déluge (consommation de viande)	consommation de viande (temps du milieu)	
3. <i>Temps de la Grâce</i>	circoncision et baptême ; baptême	après Jésus- Christ (absten- tion de viande souhaitable)		1. pauvreté 2. TEMPS DU MILIEU (con- sommation de viande) 3. pauvreté

Tableau 1

Avec ce changement, les attributs se transmettent aussi au temps du milieu. L'attribut exclusif de cette époque, l'habitude de consommer de la viande,

¹¹ Dans la segmentation ternaire de Bonaventure, il faut aussi noter l'influence de Hugues de Saint-Victor chez qui le temps du milieu désigne une «zone de transition entre le temps de la Loi et celui de la Grâce.» Il attire l'attention non pas sur la fragmentation du temps mais sur l'évolution historique. «Videntur autem hic tria tempora distinguenda. Primo enim, ante baptismum, circumcisio sola statum habuit et suscipiebatur ad justificationem sine baptismo. Novissime autem nunc, post circumcisionem, solus baptismus statum habet et celebratur ad salutem sine circumisione. Fuit autem MEDIUM TEMPUS quoddam, quando et circumcisio et baptismus simul cucurrerunt.» Hugues de Saint-Victor : *De sacramentis*, II/6/4 (*PL*, 176, col. 449D–450A), cité et commenté par J.-D. Morerod : «La base textuelle...», *op.cit.* : 951–952.

¹² L'argumentation de Bonaventure dans la *reportatio* s'appuie sur un commentaire de Saint-Jérôme (*ibid.*). La source est aussi citée dans *De la perfection évangélique* : «[...] sicut Hieronimus dissolvit quaestionem illam de esu carniurn, distinctione trigesima quinta, Ab exordio [...]», cité par J.-D. Morerod : «La base textuelle...», *op.cit.* : 950.

¹³ «in tempore legis permissum est eis comedere carnes quod est medium temporis», M.-M. Dufeil : «Un universitaire parisien réactionnaire vers 1250 : Guillaume de Saint-Amour», dans *Enseignement et vie intellectuelle (XI^e–XVI^e siècles)*, actes du 95^e congrès national des sociétés savantes (Reims, 1970). *Philologie et histoire jusqu'à 1610*, t. I, Paris : Bibliothèque Nationale, 1975 : 270, cité par J.-D. Morerod : «La base textuelle...», *op.cit.* : 949.

n'aurait pas une si mauvaise connotation si elle n'était pas embrassée par les deux ères de la perfection évangélique, celles de la pauvreté. À l'aune de la perfection, tout ne peut être qu'imparfait.

D'un autre côté, la condamnation du temps du milieu n'est ni absolue ni définitive. Le temps où «Deus [...] introduxit [...] viros intelligentes in Scripturis et rationibus vivis» ne peut pas apparaître aux lecteurs comme une époque entièrement obscure. En effet, il existe un tout autre aspect du temps du milieu pour Bonaventure, selon lequel cette idée de médiation reçoit un rôle positif en histoire. La contradiction a été démontrée par Joseph Ratzinger : «cette tripartition avec son temps intermédiaire post-apostolique ne correspond pas à la théologie de l'histoire qu'il a développée : Bonaventure a beaucoup construit sur la notion positive de *médiation* en relation avec le Christ, faisant de lui le *milieu* glorieux de l'Histoire¹⁴.»

Pourquoi cette apparente disparition de la notion positive de médiation ? Est-ce que la victoire contre Guillaume de Saint-Amour et son traité *De Periculis*, qui dénonçait les ordres mendiants¹⁵, était si complète qu'elle a occulté une interprétation positive ? En effet, la victoire était celle de Rome, et avec elle, celle des frères¹⁶. Le succès lui-même était difficile à remporter dans une époque où les polémiques universitaires avaient beaucoup plus d'importance qu'aujourd'hui¹⁷. En gagnant dans les années 1250, les idées dont les représentants étaient Saint-Bonaventure pour les franciscains et Saint-Thomas d'Aquin pour les dominicains pouvaient être diffusées par les professeurs «mendiants».

Implicitement, l'idée de la tripartition selon Bonaventure convient à un temps considéré comme cyclique, car on peut dire «qu'*oméga* retourne à *alpha*.» Avec cette allusion, si l'histoire est un cercle, le Christ se trouve au milieu, en plein centre. Néanmoins cette allusion dévalorise non seulement le temps du milieu mais toute la conception : les cycles ne peuvent caractériser pour les théoriciens médiévaux que le temps (*tempus*) profane¹⁸. Ce qui peut expliquer l'apparente contradiction est Saint-Thomas d'Aquin et son terme *aevum*, entre *aeternitas* et *tempus*¹⁹ : «Les anges, les âmes, les corps célestes,

¹⁴ J. Ratzinger : *La Théologie de l'Histoire de Saint-Bonaventure*, Paris, 1988, dans J.-D. More-rod : «La base textuelle...», *op.cit.* : 950.

¹⁵ M.-M. Dufeil : *Guillaume de Saint-Amour...*, *op.cit.* : 283-300.

¹⁶ *Ibid.* : 307.

¹⁷ *Ibid.* : xxxi-xxxii.

¹⁸ K. Pomian : *L'ordre du temps...*, *op.cit.* : 39-40.

¹⁹ *Ibid.* : 43.

l'Église existent dans l'*aevum*²⁰.» Et Bonaventure ne parle que de l'histoire et du « temps de l'Église » qu'il divise « en « âges », en périodes dotées de sens par rapport à l'histoire du salut. Le temps présent est déjà perçu comme l'occasion d'un possible bienheureux retour à la perfection initiale, celle des temps apostoliques²¹. » La médiation du Christ s'inscrit donc entre le début et la fin de cet *aevum*, entre le temps apostolique et celui des ordres mendiants : « cette pauvreté a fleuri au début de l'Église et il faut qu'elle fleurisse dans l'état final de l'Église ».

Moins de cent ans plus tard, la première génération humaniste peut grandir dans cet esprit et « employer *medium* avec ce sens temporel particulier », grâce au courant bonaventurien²². Disposant d'un cadre presque cyclique avec une période dévalorisée par les temps précédent et suivant, les humanistes pouvaient peut-être l'adapter plus facilement à leur découpage de l'histoire. Par conséquent, leur conception ternaire peut être vue comme une version culturelle et séculaire de celle de Bonaventure²³.

Le cadre culturel : Le Moyen Age des humanistes italiens

Comme Bonaventure a lié le temps de la pauvreté évangélique à celui de la pauvreté représenté par les ordres mendiants de son temps, les humanistes italiens établissent une même liaison entre l'Antiquité et leur époque dans un cadre culturel. « Le caractère cyclique du temps se manifeste donc selon eux en des oscillations de la qualité des productions artistiques et littéraires²⁴. » Les humanistes italiens établissent un découpage chronologique commençant par l'âge classique gréco-romain, suivi d'une courte période de transition représentée par les Pères de l'Église. Restent finalement les siècles de décadence²⁵. Cette époque intermédiaire pour eux est une période inférieure à cause du caractère destructif des siècles barbares consécutifs à l'An-

²⁰ Saint-Thomas d'Aquin : *Summa theologiae*, I. 10, 5c et I, 46, 1, 2, et 3, et *infra*, pp. 250, dans *ibid.* Sur l'*aevum* angélique de Saint-Thomas : M.-M. Dufeil : *Guillaume de Saint-Amour...*, *op.cit.* : 298.

²¹ C. Gauvard, A. de Libera & M. Zink (dir.) : *Dictionnaire du Moyen Age*, Paris, 2002 : 950–953, cité par J.-D. Morerod : « La base textuelle... », *op.cit.* : 952.

²² J.-D. Morerod : « La base textuelle... », *op.cit.* : 952.

²³ *Ibid.* : 953.

²⁴ K. Pomian : *L'ordre du temps...*, *op.cit.* : 46.

²⁵ J. Ridé : « Les humanistes allemands et le Moyen Age » dans *L'histoire au temps de la Renaissance* (directeur de la publication : M. T. Jones-Davies), Paris : Klincksieck, 1995 : 131–145.

tiquité. Par conséquent, les humanistes italiens définissent le temps qui les sépare de l'Antiquité comme «le temps des ténèbres» ou «le sommeil des muses²⁶.» Mais la perte n'est pas irréversible; c'est pourquoi ils désignent leur temps comme le retour, le renouveau, ou la renaissance²⁷.

Dans une époque où comptent avant tout l'éloquence et la qualité du latin, Coluccio Salutati n'énumère qu'Ambroise, Augustin, Cyprien, Bernard de Clervaux et Abélard comme les dignes représentants de l'éloquence. En dépit de ce parti pris, il est considéré comme plus libéral que Pétrarque²⁸. Ses successeurs humanistes restent tout aussi stricts: Siculo Polentone (1375–1447), par exemple, cite Alcuin comme «une des très rares étoiles qui brilla dans le sombre ciel du Moyen Age²⁹.» Flavio Biondo (1392–1463), qui transpose les connotations négatives de la notion de *medium tempus* dans le domaine de l'historiographie, ne trouve personne qui serait capable d'égaliser le chroniqueur Orose (né vers 390)³⁰. On peut finalement attribuer les premiers emplois indiscutables de l'expression *medium tempus* à Giovanni Andrea Bussi en 1469³¹.

Le *medium tempus* de Pétrarque

Il convient de commencer l'analyse par la plus emblématique des *Épîtres métriques* de Pétrarque, celle écrite entre 1352 et 1354. C'est grâce à cette œuvre qu'il a été considéré comme l'inventeur du concept de Moyen Age par l'utilisation, pour la première fois, de l'expression *medium [...] tempus*³²:

Vivo, sed indignans quod nos in tristia fatum
Saecula dilatos peioribus intulit annis.
Aut prius, aut multo decuit post tempore nasci.

²⁶ J.-D. Morerod: «La base textuelle...», *op.cit.*: 948.

²⁷ K. Pomian: *L'ordre du temps...*, *op.cit.*: 46.

²⁸ J. Ridé: «Les humanistes allemands...», *op.cit.*: 138.

²⁹ *Idem.*

³⁰ *Idem.*

³¹ I. «Vir ipse, quod rarum est in Germanis, supra opinionem eloquens et latinus, historias idem omnes non priscas modo, sed MEDIAE TEMPESTATIS, tum veteres, tum recentiores, usque ad nostra tempora, memoria reteniebat.»; 2. «quem prisci omnes, quem veteres, quem MEDIAE TEMPESTATIS homines, quem nostrae aetatis maximi, quem Graeci, quem barbari, quem christiani omnes eruditissimi oraculi vice colant, observent et praedicent.» Cités par J.-D. Morerod: «La base textuelle...», *op.cit.*: 946–947.

³² E. Pétrarque: *Epistole metriche*, cité par J.-D. Morerod: «La base...» *op.cit.*: 944–945.

Nam fuit et fortasse erit felicius aevum.
 In MEDIUM sordes, in nostrum turpia TEMPUS
 Confluxisse vides. Gravium sentina malorum
 Nos habet. Ingenium, virtus et gloria mundo
 Cesseunt. Regnumque tenent fortuna, voluptas,
 Dedecus. Ingenti nisu nisi surgimus, actum est.

On ne sait pas si l'usage de l'expression est volontaire, car elle laisse les lecteurs dans une certaine obscurité³³. Aussi, selon J.-D. Morerod, Pétrarque n'invente pas l'expression de Moyen Age, mais essaie d'utiliser une notion propre à décrire un intervalle de temps, comme dans la vie des hommes. D'ailleurs, le temps présent décrit par Pétrarque comme «encore pire» signifierait que l'époque dans laquelle il vit est encore pire que l'époque précédente³⁴: «Vivo, sed indignans quod nos in tristita fatum/Saecula dilatos peioribus intulit annis.» C'est-à-dire que l'époque précédente, qui est *medium tempus* selon plusieurs interprétations, est meilleure que la dernière, le temps présent.

Sans oublier cette perceptible contradiction, ce qui reste déterminant est l'usage d'expressions à connotations négatives («tristia», «peioribus», «turpia», «dedecus»), qui toutes renforcent l'idée d'une atmosphère mélancolique concernant une époque entière. La détermination culturelle est aussi présente: «Ingenium, virtus et gloria mundo/Cesserunt.» Dans son *Épître à la Postérité*³⁵, Pétrarque décrit la même situation en prose: «Je me suis adonné entre autres particulièrement à la connaissance de l'antiquité, et, n'était l'amitié que m'inspirent les personnes qui me sont chères, j'aurais préféré être né dans un tout autre âge, et, pour oublier celui-ci, je me suis toujours efforcé de vivre en imagination dans les temps anciens.»

En tout cas, la force de Pétrarque figure dans son habileté à convaincre les lecteurs de l'existence d'une époque barbare où règnent «hasard, plaisir et déshonneur.» Cette mélancolie, voire même cette dépression, se retrouve dans la poésie et dans la vie de Pétrarque. «Un poète a construit un jardin de ses mains. Ce jardin sera, rêve-t-il, le refuge des Muses en exil. Mais les nymphes des eaux, les forces sauvages de la rivière voisine, ravagent chaque hiver le petit champ. Tel est le drame exposé par Pétrarque dans quelques-unes des plus remarquables de ses épîtres métriques, une histoire poétique

³³ J.-D. Morerod: «La base textuelle...», *op.cit.* : 945.

³⁴ *Ibid.* : 946.

³⁵ F. Pétrarque: *Lettres de Vaucluse, Traduites du latin pour la première fois par Victor Develay*, Raphèle-lès-Arle: Marcel Petit, 1989: 24.

survenue en temps réel dans les années 1340³⁶», mais également dans les années suivantes³⁷. Pétrarque suggère qu'on doit s'échapper d'un tel monde. Dans l'une de ses lettres du Vaucluse (*Épîtres*, I, 6), il écrit à Philippe de Cabasole, évêque de Cavaillon³⁸ : « Exilé d'Italie par les fureurs civiles, je suis venu ici, moitié libre, moitié contraint [...] Car si la renommée ne se hâte pas de répandre de bonnes nouvelles, j'ai résolu de passer dans votre domaine ce qui me reste à vivre, à l'abri des guerres et des tristes procès. » Puis il le met en garde : « Arrêtez vos pas, je vous le conseille ; fuyez les danger d'un monde misérable, pendant qu'un vent propice enfle vos voiles. »

Mais d'un point de vue historique, le besoin de lier l'Antiquité et le présent comme étant sa renaissance ne peut que dévaloriser l'époque intermédiaire. Ainsi, Pétrarque s'inscrit en faux contre la continuité entre l'Empire Romain et le Saint-Empire. Sur l'expédition de Charles IV en Italie, il écrit à Pierre de Rainzeville, abbé de Saint-Rémy, le 3 avril 1352³⁹ : « Certes, si, content de sa Germanie et des membres de l'empire, il laisse l'Italie qui est la tête du monde, il pourra être un roi teuton, il ne pourra pas être empereur romain. » La discontinuité de l'Empire Romain et la césure entre l'Antiquité et l'époque suivante représentent un pas décisif dans l'élaboration d'une image négative du Moyen Age. Le mépris envers l'époque intermédiaire et la glorification de l'Antiquité ont pour conséquences un mépris envers les 'allemands' et une exaltation de Rome et de l'Italie. Pétrarque considère l'Italie comme « la tête du monde » dont « la maîtresse légitime⁴⁰ » est Rome. C'est dans le cadre de sa fascination pour l'Antiquité romaine qu'il écrit *De viris illustribus*, comptant trente et une biographies de Romulus à Caton⁴¹. Aussi compose-t-il dans le Vaucluse ce qu'il a toujours considéré comme lui étant très cher, le poème *Africa* sur Scipion l'Africain⁴². Mais celui qui a le plus glorifié l'Italie (et méprisé le Saint-Empire) est Flavio Biondo dans son œuvre *Italia illustrata*.

³⁶ Ch. Imbert : « Le jardin de Pétrarque pour les muses en exil : Que transposer une poétique, c'est réinventer son lieu », *Revue de littérature comparée*, Paris : Klincksieck, 2003/4 : 403–414.

³⁷ Lettres des années 1350 dans F. Pétrarque : *Lettres de Vaucluse...*, *op.cit.*

³⁸ *Ibid.* : 41.

³⁹ Lettres familières, XV, 5, dans *ibid.* : 170.

⁴⁰ Lettres familières, XIII. À Francesco Nelli, prieur de l'église des Saints-Apôtres à Florence, le 10 août 1352, dans *ibid.* : 118.

⁴¹ J. Ridé : « Les humanistes allemands... », *op.cit.* : 142, note 2.

⁴² « que personne ne lit plus aujourd'hui » dans la Préface de F. Pétrarque : *Lettres de Vaucluse...*, *op.cit.* : 8.

Flavio Biondo: *Italia illustrata*

Un siècle après Pétrarque, la notion de discontinuité attachée par lui à celle de *medium tempus* est répandue : on en trouve des traces dans *Italia illustrata*. Cette œuvre parue entre 1449 et 1453 décrit historiquement et chronologiquement les quatorze régions italiennes, et énumère leurs héritages antiques⁴³. On trouve dès la préface la description d'un *Moyen Age obscur*⁴⁴ :

Sed tantum hoc tam clarumque munus praeteritorum longe saeculorum malitia et infelicitate maximam accepit iniuriam, quod, urbe Roma a variis gentibus (sicut in *Historiis* accuratius a nobis est scriptum) oppressa, etsi bonarum artium studia intermissa fuerunt, sola in primis omnino cessavit extinctaque est historia. Quo factum est, barbaris omnia evertentibus et nullo interim ea quae gerebantur litterarum monumentis ad posteros transmittente. . .

But this great office today encounters a most severe impediment owing to the vices and to the simple ill luck of generations of men long dead. For with the inundation of the city of Rome by a succession of different peoples (as I recounted in considerable detail in my *Histories*), while the cultivation of the liberal arts was only temporarily allowed to lapse, the art of writing history alone failed utterly and was snuffed out. And because the barbarians confounded everything and because no one, meanwhile, sought to transmit to posterity via the literary record what was being done. . .

Flavio Biondo mentionne la disparition totale de la culture dans les siècles barbares consécutifs à la chute de Rome. L'art de l'éloquence ne revient qu'au quinzième siècle où à Ravenne «genuit eodem tempore Iohannem grammatikum rhetoremque doctissimum [. . .] fuisse primum a quo eloquentiae studia—tantopere nunc florentia longo postlimino—in Italiam fuerint reducta⁴⁵.» Les points de vue de Biondo sur la chute de Rome et sur la naissance de Iohannes permettent de définir le cadre temporel de l'époque intermédiaire : du V^e au XV^e siècle. La période barbare est étroitement liée au règne germanique en Italie : «[. . .] paulo post Germanorum regum imperii titulo ornatorum temporibus varia uti fortuna coepit. Nam aliquot ex ipsis tyrannos, aliquot inertes aut malignos, passa nil minus mali vidit quam cum

⁴³ F. Biondo : *Italy Illuminated, Volume I, Books I–IV*, translated by Jeffrey A. White, London : Harvard University Press, 2005 : xi–xii.

⁴⁴ *Ibid.* : 2–5.

⁴⁵ «At the same time she bore the learned grammarian and rhetorician Giovanni Malpaghini, who was the first to bring back to Italy the study of eloquence, now so flourishing here after its long exile», *ibid.* 300–301.

inter se ipsam divisa est⁴⁶.» La discontinuité de l'Empire Romain en Italie est exprimée par le refus de Biondo d'appeler ces nouveaux rois germaniques empereurs. Ils sont même ceux qui ont détruit l'Italie⁴⁷ :

Irruerunt vero aliquotiens Germani reges, Otto tertius, tres Henrici (tertius et quartus et postea septimus), deinde primus Fredericus et secundus, et demum Ludovicus Bavarus, et hinc pontificibus sociisque bello populis, inde regibus vel impugnantibus vel iniuriam propulsantibus, strages ubique, caedes, direptiones, incendia in Italis sunt comissa: ut ausim affirmare plus aliquando calamitatis sub hac gente a nostris acceptum quam raro alias a barbaris omnino Christianiae fidei hostibus perpessi fuissent.

German kings invaded Italy on a number of occasions—Otto III, the three Henrys (III and IV and, at a later stage, VII), then Frederick I and II, and finally Louis of Bavaria. What with the popes and his military allies on the one side, and the German kings on the attack or repelling attack on the other, there were massacres and murder, fire and pillage all over Italy. I dare say that our people suffered greater calamities then at the hands of the Germans than they ever had from the barbarian enemies of Christendom.

Rien de surprenant à ce qu'après un demi-siècle ce soient les humanistes allemands qui commencent les plus grandes manœuvres contre le point de vue introduit par les humanistes italiens sur l'image négative de l'époque intermédiaire, *medium tempus*.

Les humanismes nationaux : Le Moyen Age des humanistes allemands

Le XV^e siècle a vu le développement des humanismes nationaux dans toute l'Europe. Mais les humanistes français et allemands s'opposent à ceux de l'Italie sur l'idée de discontinuité entre l'Antiquité et le *medium tempus*. Il leur faut en effet trouver les traces d'une culture 'nationale' dans leur passé pour établir une continuité avec l'Antiquité. Les humanistes français, par exemple, protestent contre le mépris italien envers l'époque carolingienne dont les manuscrits ont été respectés par les premiers humanistes⁴⁸. Leurs représentants, tels Jean de Hesdin, Nicolas de Clamanges, Robert Gaguin,

⁴⁶ «[...] she experienced mixed fortunes under the German kings who assumed the title of emperor. Suffering under these kings—some of them tyrannical, others just lazy and perverse—Italy saw no less misery than when she was divided upon herself», *ibid.* : 318–319.

⁴⁷ *Ibid.* : 320–321.

⁴⁸ A. Chastel & R. Klein: *L'humanisme...*, *op.cit.* : 68.

Symphorien Champier ou Guillaume Budé, luttent également pour leur indépendance vis-à-vis du courant italien. De leur côté, les humanistes allemands cherchent eux aussi la base médiévale sur laquelle asseoir le temps présent. Ainsi Charlemagne et les *Translationes imperii Romani* sont-ils au centre des débats : pour les humanistes allemands, une conception qui ne considère pas Charlemagne comme un véritable empereur est naturellement inacceptable⁴⁹.

Comme on l'a vu, selon la classification humaniste tout dépend de la quantité des œuvres et de la qualité du latin employé. L'opinion des humanistes italiens selon laquelle on observe une dégénérescence de la culture, de la langue latine et des mœurs est rejetée par les humanistes allemands⁵⁰. J. Ridé énumère les causes de l'opposition des humanistes allemands contre les humanistes italiens : la première est la naissance d'une conscience nationale au XVI^e siècle. Selon la conception de Pétrarque en effet, le seul empire (*Imperium*) authentique appartient au peuple de Rome, et, plus étroitement, à la *Ville*, à Rome. Pour les humanistes allemands au contraire, «les prestigieuses figures des Empereurs que leur nation avaient donnés à l'Europe constituaient une de ces images de grandeur⁵¹.»

Deuxièmement, les humanistes allemands n'acceptent aucune césure entre l'Antiquité et le Moyen Age du fait de la découverte de leur ancêtre germanique chez Tacite. Comme J. Ridé le montre, dans l'imaginaire collectif des humanistes allemands, le *Saint-Empire Romain de nation allemande*, dont le nom apparaît en 1512 pour la première fois, a été créé par un peuple homogène formé de l'ensemble de ceux qui ont participé aux Grandes Invasions ou bien des allemands du Moyen Age. Un peuple homogène qui a toujours considéré la continuité de l'Empire comme une notion positive. Enfin, les humanistes allemands prennent en compte l'influence de l'empereur dit *le dernier chevalier*, c'est-à-dire Maximilien I^{er}, qui était populaire auprès des lettrés, des historiographes et des artistes. Il a fait rédiger une chronique de tous les empereurs en s'efforçant de renouer avec la grande tradition impériale du Moyen Age.⁵²

⁴⁹ J. Ridé : « Les humanistes allemands... », *op.cit.* : 131-132.

⁵⁰ J. Ridé : « Les humanistes allemands... », *ibid.* 131.

⁵¹ *Idem.*

⁵² *Idem.*

Jakob Wimpfeling et Johann Trithemius

Les humanistes allemands ont essayé de réfuter le point de vue de Pétrarque et celui de Biondo sur les empereurs et sur les historiens du Moyen Age. Fait intéressant, un italien, Enea Silvio Piccolomini, a appuyé ce procès en devenant pape en 1458 sous le nom de Pie II. C'est lui qui a fait découvrir aux humanistes allemands leur meilleur chroniqueur, Otton de Freising⁵³. Dans le même temps apparaissaient deux auteurs emblématiques du mouvement allemand contre les humanistes italiens, Jakob Wimpfeling (1450–1528) et Johann Trithemius (1462–1516)⁵⁴.

Wimpfeling publie sa chronique *Epitoma* en 1505 à Strasbourg, chronique entièrement consacrée aux Allemands et à l'Allemagne. Le plus important est peut être que sur les soixante-douze chapitres de l'ouvrage, cinquante-quatre concernent l'histoire médiévale allemande. Dans cette première chronique 'nationale', l'auteur énumère les empereurs et montre leur valeur d'hommes de guerre. Quand il les décrit (sans éviter les anachronismes) comme supérieurs aux héros païens de l'Antiquité gréco-romaine—selon J. Ridé—Wimpfeling pousse la fierté nationale jusqu'au chauvinisme. Quant à la culture et à l'érudition, l'auteur montre que beaucoup de monarques les ont soutenues pendant les siècles du Moyen Age. Évidemment, il présente Charlemagne comme un modèle et lui consacre deux chapitres. Premièrement, contre l'opinion de Pétrarque, Charlemagne y apparaît comme le souverain favori à qui « a été conférée la dignité d'Empereur Romain ». Il est de plus présenté sans hésitation comme un allemand, pour en faire un modèle prestigieux. Enfin, Charlemagne est cité en exemple du fait de sa 'politique culturelle', notamment par la fondation d'un lycée à Paris et par les « *studiis literarum*⁵⁵ » florissants de son temps. Après Charlemagne, la longue lignée des empereurs garantit la continuité. En omettant Henri IV et l'humiliation qu'il subit, Wimpfeling continue avec Frédéric II qui surpasse même les 'héros' antiques (e.g. Hannibal) avec son règne de trente-deux ans en Italie. Parmi les empereurs, aux côtés de Frédéric II figure Sigismond (1410–1437), cité comme un savant polyglotte. L'auteur ne mentionne pas l'affaire de Jan Hus pendant le règne de ce *princeps clarissimus*.

⁵³ *Ibid.* : 141.

⁵⁴ Les paragraphes suivants sur ces auteurs suivent J. Ridé : « Les humanistes allemands... », *op.cit.* : 134–140.

⁵⁵ J. Wimpfeling : *Epitoma*, chap. 10, cité par J. Ridé : « Les humanistes allemands... », *op.cit.* : 135.

Wimpfeling décrit les temps d'inactivité politique comme les périodes marquées par une abondance d'esprits supérieurs. Ce sont les Allemands 'ordinaires' qui font preuve d'ingéniosité aussi bien en matière technique que dans les domaines des arts et de la pensée. Il rappelle l'invention de la bombarde, mais avant tout celle de l'imprimerie. Parmi les artistes figurent notamment Marlin Schön de Colmar et Albert Dürer. Wimpfeling (qui est alsacien) entend aussi démontrer la suprématie des arts plastiques allemands à travers la construction de la cathédrale de Strasbourg. Quant aux penseurs, il mentionne Hrabanus Maurus (782–856) et Albertus Magnus (1206–1280)⁵⁶. En citant Hrabanus Maurus, inventeur du *Figurengedicht* (poème figuratif), Wimpfeling montre aussi l'importance de la tradition poétique médiévale.

Le message le plus important que véhicule l'ouvrage est ce que J. Ridé appelle « chauvinisme » : Wimpfeling oppose ses 'héros' à ceux de l'Antiquité gréco-romaine et les juge supérieurs. Frédéric II vainc Darius, Alexandre et Hannibal. Colmar et Dürer égalent Parrhasius et Apelles. La cathédrale de Strasbourg est supérieure au Temple de Diane ou aux Pyramides d'Égypte, et ses auteurs mêmes triomphent de Phidias et d'Archimède⁵⁷. Bien qu'on ne puisse pas parler d'une histoire nationale concernant le Moyen Age, Wimpfeling tente rétrospectivement, au XVI^e siècle, de démontrer la supériorité allemande sur les italiens. La faiblesse de l'ouvrage à cet égard — même s'il est essentiellement consacré à l'histoire du Moyen Age — est que le panthéon de Wimpfeling compare volontairement ses contemporains et les figures emblématiques du XV^e siècle aux caractères de l'Antiquité. Ainsi, il n'évite pas l'anachronisme selon lequel on peut considérer Wimpfeling et ses contemporains comme médiévaux.

Quant à Johann Trithemius, il a produit un immense lexique : le *Liber de scriptoribus ecclesiasticis* (1491–1494) énumère 963 membres 'internationaux' du clergé et leurs quelque 6000 œuvres. Sur la liste, qui indique la nationalité de chacun, figurent des théologiens, physiciens, médecins, juristes, historiens, écrivains et philosophes du Moyen Age. L'Antiquité en est exclue : l'énumération commence avec les Apôtres⁵⁸. Et, sur l'incitation de Wimpfeling, Trithemius établit une liste équivalente des érudits allemands en les détachant de son *Liber*. Au lieu d'une base religieuse, la sélection dépend donc de l'appartenance nationale : une nationalité qui se fonde sur les mœurs et

⁵⁶ J. Ridé : « Les humanistes allemands... », *op.cit.* : 136–137.

⁵⁷ *Ibid.* : 137.

⁵⁸ *Ibid.* : 138–139.

sur la langue parlée. Ainsi, le *Catalogus illustrium virorum Germaniae*⁵⁹ (1495) énumère environ trois cents personnes. L'œuvre de Trithemius représente la première tentative de composition d'une « Histoire de la littérature allemande⁶⁰. »

Même si elle concerne la littérature allemande, Charlemagne ne peut en être absent. Parmi d'autres témoignages, ceux de Paul Diacre et d'Eginhard font état de son prestige en Occident et son héritage, la *Translatio imperii Romani a Graecis ad Germanos*, évoque sa grandeur et son érudition⁶¹. Ainsi, Charlemagne apparaît chez Trithemius « comme un homme versé dans les sciences religieuses et profanes, polyglotte, s'adonnant aux *artes liberales* [...] préoccupé d'établir des recueils du vieux droit germanique, mettant une grammaire de l'allemand en chantier⁶². »

Pour les humanistes allemands, donc, la *Translatio imperii Romani* est une base sur laquelle fonder la continuité de l'autorité impériale. Plus important encore, ils travaillent à démontrer l'égalité, voire la supériorité du *medium tempus* sur l'Antiquité. Ainsi, sans éviter un certain anachronisme, ils énumèrent et publient les auteurs et poètes médiévaux. Tous, et notamment Trithemius dans son *Catalogus*, s'inscrivent bien « dans un procès en réhabilitation du Moyen Age⁶³. »

Conclusion

On a vu la naissance de la notion de *medium tempus* chez Saint-Bonaventure qui y a attaché un sens négatif en le dévalorisant dans son œuvre *De la perfection évangélique*. Ce sont les humanistes italiens qui ont diffusé auprès du public cette idée de tripartition du temps historique, dans un cadre culturel. La description négative d'une époque entière est entrée dans le canon littéraire *via* Pétrarque, et dans l'historiographie *via* Biondo, qui a implicitement donné le cadre temporel du Moyen Age. Le premier usage explicite de la notion de *medium tempus* dans un sens moderne est apparu en 1469 chez Giovanni Andrea Bussi. Mais la notion du *Moyen Age obscur* était atta-

⁵⁹ Titre complet: *Catalogus virorum Germaniam suis ingenio et lucubracionibus omniafarum exornantium*. J. Ridé: « Les humanistes allemands... », *op.cit.* : 144, note 25.

⁶⁰ J. Ridé: « Les humanistes allemands... », *op.cit.* : 139. Voir aussi la note pp. 144-145.

⁶¹ Il est intéressant de constater que les protestants y étaient attachés, et qu'eux aussi le considéraient comme profitable à la nation allemande. *Ibid.* : 140-141.

⁶² *Ibid.* : 140.

⁶³ *Ibid.* : 144, note 26.

chée à l'histoire du Saint-Empire que les humanistes italiens n'acceptaient pas comme héritier et successeur de l'Empire Romain. La réhabilitation du Moyen Age est donc due aux humanistes allemands des XV^e-XVI^e siècles, qui cherchaient leurs propres racines dans la continuité entre l'Antiquité et l'époque suivante.

Finalement, les idées fondamentales de l'humanisme italien ont été 'ressuscitées' par la Réforme qui a condamné la réhabilitation de l'expression *medium tempus* par l'introduction d'une rupture entre le passé proche et le passé lointain. Le présent, « pour renouer avec celui-ci, doit rompre avec celui-là⁶⁴. » Le Moyen Age était un temps intermédiaire corrompu, une « période qui selon les uns et les autres s'est éloignée le plus de vrais modèles : de celui du Christ et des apôtres ou de celui des Anciens⁶⁵. »

Pour les réformateurs, une division est apparue entre le cadre ecclésiastique et le cadre culturel. Dans leurs programmes de réforme, ils prônaient un retour vers la simplicité des origines du christianisme. Ils refusaient la corruption causée par l'Église Romaine et se définissaient comme les héritiers du passé lointain⁶⁶. Dans le même temps, les protestants ont eux aussi accepté la *Translatio imperii Romani* comme une continuité de l'Empire Romain dans le Saint-Empire, ce qu'ils considéraient comme un acte profitable à l'histoire de la nation allemande⁶⁷. C'est pourquoi on peut trouver une certaine similitude entre les deux conceptions : comme la continuité de l'Empire était garantie par la *Translatio* et par la lignée des empereurs, pour les protestants les « témoins de la vérité forment une chaîne ininterrompue qui unit le présent à l'Église primitive⁶⁸. »

En somme, on peut dire qu'une connotation négative a accompagné l'expression de Moyen Age depuis son apparition au XIII^e siècle jusqu'à la fin du XV^e siècle où l'humanisme allemand a tenté de le réhabiliter contre les idées de l'humanisme italien. Néanmoins, l'impact de ces deux courants opposés, qui ont lutté dans un domaine culturel, a été occulté au XVI^e siècle par la Réforme. Avec ce passage, une toute nouvelle époque a commencé qui a préféré les interprétations religieuses. Ainsi, le développement de l'expression de Moyen Age est passé par dans une étape où son image négative s'est fortifiée.

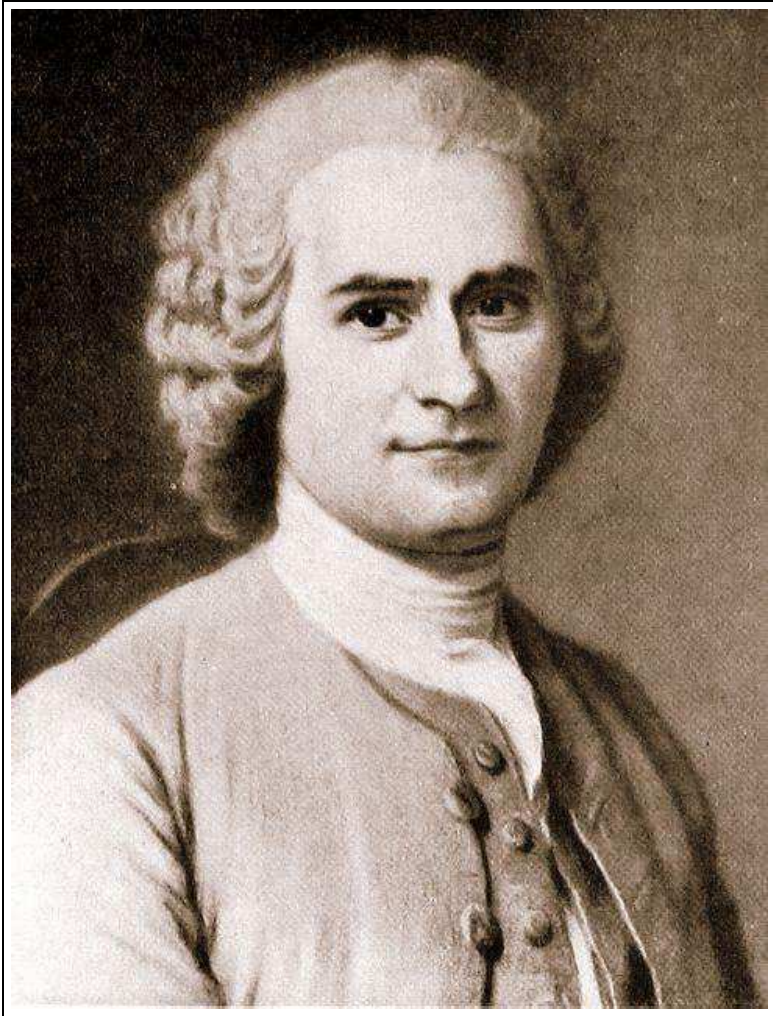
⁶⁴ K. Pomian : *L'ordre du temps...*, *op.cit.* : 49.

⁶⁵ *Ibid.* : 50.

⁶⁶ *Ibid.* : 49.

⁶⁷ J. Ridé : « Les humanistes allemands... », *op.cit.* : 140-141.

⁶⁸ K. Pomian : *L'ordre du temps...*, *op.cit.* : 50.



LEÇON DE COURAGE—À LA FRONTIÈRE DE LA LITTÉRATURE ET DE LA PHILOSOPHIE

MARSÓ PAULA

Université Eötvös Loránd
École Doctorale de Philosophie
Egyetem tér 1–3.
H-1054 Budapest
Hongrie
marsopaula@yahoo.fr

Abstract: From the beginning of his career in *The First Discourse* to the end in *Reveries of the Solitary Walker*, Rousseau makes it clear that the problem of self-knowledge is a central theme in his writings. How is self-knowledge possible? Can it be a valid subject of enquiry for philosophy or literature? How can autobiography be an authentic instrument between philosophy and fiction?

Keywords: Rousseau, fiction, self-knowledge, philosophy, literature

«Leçon de courage»

Dans la deuxième partie de sa *Grammatologie*, Jacques Derrida discute le problème de la *supplémentarité* au sujet de la pensée de Rousseau. Derrida, dans l'œuvre citée, résume ce problème comme une «leçon de l'écriture dans l'existence de l'auteur¹». Notre étude tente de cerner cet aspect de Derrida dans l'écriture et la philosophie de Rousseau. Nous allons ajouter au terme de «leçon de l'écriture» un autre : «leçon de courage». Comment cette nouvelle dimension élargit-elle les interprétations possibles du problème de l'écriture de Rousseau? Quelle chaîne d'associations nous rend possible d'établir une relation entre la notion qui apparaît dans le deuxième livre d'*Emile*, et entre les fragments dits autobiographiques, dont la lecture nous est essentielle? Le fragment utilisé qui argumente notre recherche est celui

¹J. Derrida : *Ce dangereux supplément, De la grammatologie*, Paris : Minuit, 1967 : 205.

de l'*Ébauche des Confessions*, car l'auteur y annonce son entreprise littéraire «unique et utile». Notre article présente «la leçon de courage», terme qui surgit dans *Emile*, ensuite, nous tâchons d'examiner comment la notion du courage rythme toute la musique du texte de l'*Ébauche des Confessions*, fragments écrits pour introduire son œuvre majeure, les *Confessions*.

Pourquoi ces textes courts, publiés pour la première fois après la mort de l'auteur, difficilement classables et d'une date et d'une inspiration incertaines sont si essentiels à notre recherche? A toutes ces questions et à l'intérieur de la logique de leur système, il n'y a d'autre réponse que le registre du portrait, dont nous croyons l'importance considérable dans la pensée et la poétique de Rousseau.

Dans le deuxième livre d'*Emile*, Rousseau conduit son élève imaginaire à la fin de son enfance, «au second terme de la vie», quand les enfants commencent à parler. «C'est à cet âge qu'on prend les premières leçons de courage, et que, souffrant sans effroi de légères douleurs, on apprend par degrés à supporter les grandes².» Platon dans son *État* propose aussi l'épreuve de courage pour enseigner aux enfants à travers des dangers et des risques fictifs. Chez Rousseau par contre, le danger et la blessure sont, au contraire, réels. «C'est à ce second degré que commence proprement la vie de l'individu: c'est alors qu'il prend conscience de lui-même. La mémoire étend le sentiment de l'identité sur tous les moments de l'existence, il devient véritablement un, le même, et par conséquent déjà capable de bonheur ou de misère³.»

Maurice Blanchot, dans son essai sur Rousseau, note que dans un siècle où il n'y a presque personne qui ne soit grand écrivain, et qui n'écrive avec une maîtrise aisée; Rousseau est le premier à écrire avec ennui. Selon Blanchot «J. Starobinski note parfaitement que Rousseau inaugure ce genre d'écrivain que nous sommes tous plus ou moins devenus, acharné à écrire contre l'écriture, l'homme de lettres plaidant contre les lettres⁴.» La nouveauté de l'entreprise littéraire de Rousseau dans ses *Confessions* se trouve dans le geste qu'il voudrait reconstituer tous les éléments de son intériorité. Une telle intention n'est pas sans risque au regard de la littérature :

² J.-J. Rousseau : *Emile*, Livre II. *Œuvres Complètes*, t. IV, Paris : Pléiade, 1969 : 300.

³ *Ibid.* : 301.

⁴ M. Blanchot : *Rousseau, Le livre à venir*, Paris : Gallimard, 1959 : 64.

Que de riens, que de misères ne faut-il point que j'expose, dans quels détails révoltants, indécents, puérils et souvent ridicules ne dois-je pas entrer pour suivre le fil de mes dispositions secrètes [. . .]⁵.

Il dit plus. Il va prendre *son parti* sur le style comme sur les choses. Il ne s'attachera point à les rendre uniformes : le narrateur dira chaque chose, comme il la sent, comme il la voit *sans recherche, ni gêne*.

Mon style inégal et naturel, tantôt rapide et tantôt diffus, tantôt sage et tantôt fou, tantôt grave et tantôt gai fera lui-même partie de mon histoire. Enfin, quoiqu'il en soit de la manière dont cet ouvrage peut être écrit, ce sera toujours par son objet un livre précieux pour les philosophes : c'est, je le répète, une pièce de comparaison pour l'étude du cœur humain, et c'est la seule qui existe⁶.

Dans ce préambule, Rousseau tente de contourner l'arrière-plan philosophique de son œuvre littéraire. D'après celui-ci, il ne souhaite pas s'occuper de ce que comment l'Homme devrait exister en général, il étudie comment l'Homme est. Il ne propose pas la recherche d'une vérité absolue, mais, bien au contraire, il prépare un aveu profondément intime, et c'est bien le surpoids de sa personnalité et une certaine intériorité qui rend sa position unique et singulière. L'auteur nous suggère dans sa préface, que pour pouvoir dire le plus possible sur l'Homme, Rousseau doit accepter son propre exhibitionnisme et de se raconter lui-même aux hommes.

Mais que chaque lecteur m'imite, qu'il rentre en lui-même comme j'ai fait, et qu'au fond de sa conscience il se dise, s'il l'ose : je suis meilleur que ne fût cet homme-là⁷.

La question de l'intériorité est intégrée dans un programme nettement philosophique, comme le dit Rousseau dans sa préface : «trouver la vérité». Dans ces *Confessions* l'auteur est à la recherche d'une vérité philosophique à travers le paysage littéraire, en y transgressant la question du style et du ton personnel. Ni Saint Augustin, ni Montaigne, ni les autres n'ont jamais rien tenté de semblables. Augustin se confesse par rapport à l'Église, il a cette Vérité médiatrice et «il ne commettrait pas la faute de vouloir parler immédiatement de soi⁸.» Montaigne n'est pas plus sûr de la vérité du monde extérieur

⁵ J.-J. Rousseau : *Ébauches des Confessions, Œuvres Complètes*, t. I., Paris : Pléiade, 1959 : 1154.

⁶ *Ibid.* : 1154.

⁷ *Ibid.* : 1155.

⁸ M. Blanchot : *Rousseau, Le livre à venir, op.cit.* :68.

qu'il ne l'est de celle de son intimité. Par contre, Rousseau ne doute pas de la certitude de son intériorité et c'est ce qu'il veut formuler en image dans ses *Confessions*.

Passion pour la quête de l'origine

Mon Portrait, *Ébauches des Confessions* et *Ébauches des Rêveries* traitent le sujet de l'écriture de soi. Tous ces textes s'organisent autour du thème du portrait littéraire. Il est bien difficile de déterminer la nature de ces passages, car il s'agit de manuscrits, de documents fragmentés. Les éditions de la Pléiade les déposent à la fin des *Œuvres Complètes*, tome I., intitulés «Fragments autobiographiques». Dans le préambule, Rousseau dialogue avec Montaigne, et le critique en invoquant l'autorité de Pascal, sans citer son nom. C'est à travers les *Pensées*⁹ qu'il interprète sa relation étroite et suivie avec l'héritage de Montaigne. «Je mets Montaigne à la tête de ces faux sincères qui veulent tromper en disant vrai. Il se montre avec des défauts, mais il ne s'en donne que d'aimables ; il n'y a point d'homme qui n'en ait d'odieux. Montaigne se peint ressemblant mais de profil¹⁰.»

Le dessin en profil selon Rousseau est une position artistique déterminée à l'avance, qui ne change et ne varie plus. Montaigne écrit dans son essai intitulé *Du démentir* :

Moulant sur moy cette figure, il m'a fallu si souvent dresser et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermé et aucunement fomé soyemesmes. Me peignant pour autrui, je me suis peint en moy de couleurs plus nettes que n'estoyent les miennes premiers¹¹.

Quant à Rousseau, c'est bien le trou, le vide, l'oubli, la coupure dans la position du narrateur dont il est question. Le narrateur n'est jamais antérieur au récit. Voici comment la question posée par Montaigne se présente dans sa préface : «Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu¹².»

⁹ B. Pascal : *Pensées*, Paris : Poche, 1962 : 43. «Le sot projet qu'il a de se peindre», Pascal sur Montaigne.

¹⁰ J.-J. Rousseau : *Ébauches des Confessions*, *Œuvres Complètes*, t. I., Paris : Pléiade, 1959 : 1150.

¹¹ M. Montaigne : *Essais*, Livre II., Paris : Garnier, 1948 : 386.

¹² J.-J. Rousseau : *Les Confessions*, *Œuvres Complètes*, t. I., Paris : Pléiade, 1959 : 5.

L'auteur nous confirme à plusieurs reprises, qu'il est *soigneux d'écarter son masque*¹³. Il évoque donc, à travers l'allégorie d'un visage humain, ou il est essentiel d'exprimer de quelque façon sa personnalité. Ce qui anime ici l'écriture et le dessin c'est la fluctuation de l'émotion. *Prosopon*, c'est littéralement ce qui se présente (*pros*) à la vue (*ôps*), c'est-à-dire le visage, et par extension la personne elle-même. L'acteur vient incarner et donner corps au destin d'un personnage auquel il prête sa voix à travers un masque. Le pouvoir du *prosopon*, c'est de faire parler les absents et les choses inexistantes : il re-présente ainsi ce qui n'y est pas : le pouvoir du *prosopon*, est par conséquent la prosopopée. Rousseau confesse dans la préface : «J'écris la vie d'un homme qui n'est plus, mais que j'ai bien connu ...¹⁴». Une fois encore, la mort se met à parler : au travers de la *persōna* retentit la prosopopée de celui qui n'est plus, de celui qui n'est pas. Voici donc le masque, et à travers lui, la mort, c'est-à-dire l'effroi dont on cherche à se purifier : voici enfin, par cette *catharsis*, la personne. C'est ici la quête passionnée de la présence, le désir de dessiner la présence qui est à l'origine une absence.

Avec l'abandon d'un masque ou d'un modèle antérieur vient au monde le *scripteur moderne*, qui dans le récit, se multiplie et se transforme. Le scripteur moderne, ayant enterré l'Auteur, détaché de toute voix portée par un pur geste d'inscription (et non d'expression), trace un champ sans origine, ou qui n'a d'autre origine que le langage lui-même, C'est-à-dire le moyen de communication et de réflexion qui remet sans cesse en cause toute origine¹⁵.

Oscillation

Le programme fondamental, «trouver la vérité¹⁶», visé dans le préambule, est lié au travail sur soi. L'auteur s'exprime ainsi :

Il faudrait pour ce que j'ai à dire inventer un langage aussi nouveau que mon projet : car quel ton, quel style prendre pour débrouiller ce chaos immense de sentiments si divers, si contradictoires, souvent si vils et quelquefois si sublimes dont je fus sans cesse affecté¹⁷?

¹³ J.-J. Rousseau : *Ébauches des Confessions, Œuvres Complètes*, t. I., *op.cit.* : 1150.

¹⁴ *Ibid.* : 1159.

¹⁵ R. Barthes : *La mort de l'auteur. Œuvres Complètes*, t. II. Paris : Seuil, 1968 : 493.

¹⁶ J.-J. Rousseau : *Ébauches...*, t. I., *op.cit.* : 1149.

¹⁷ *Ibid.* : 1153

Maurice Blanchot nous dit dans son essai cité plus haut, que l'acte de l'écriture de Rousseau réside dans l'intention d'établir la proximité du Soi. Il veut, en entrant en contact immédiat avec lui-même, révéler cet immédiat dont il a l'incomparable sentiment, mettre tout entier au jour son intime origine. Pour pouvoir dessiner et exposer «sa manière d'être intérieur, sa véritable vie», il lui faut la construire, comme si c'était un bâtiment mnémonique.

La noblesse ou la petitesse de l'homme ne s'explique pas par des événements de sa vie, dit Rousseau dans *Les Ébauches des Confessions*, mais elle réside dans ses sentiments intérieurs, partie intégrante de son âme. C'est le seul événement de notre vie qui peut être considéré comme vérité. «Dans quelque obscurité que j'aye pu vivre, si j'ai pensé plus et mieux que les Rois, l'histoire de mon âme est plus intéressante que celle des leurs¹⁸.»

Mais le discours d'un tel objet ne peut être jamais localisé dans un espace homogène de l'écriture. Une telle diction cherche les multiples changements de voie, les pertes de chemin, les détours de l'écriture intransitive. On y trouve également une hésitation continue entre méditation et rêverie, et une fluctuation entre faire son apologie et le recours à la poésie. Une oscillation marque le ton du discours, et c'est ce qui peut immédiatement témoigner de l'authenticité de notre intériorité. La fluctuation est dans la nature de l'âme, ainsi c'est le seul moyen légitime d'en parler.

Nous ne sommes jamais convaincus d'avoir dit cette sorte de vérité, mais au contraire, nous avons toujours à la redire. L'intention de l'auteur est de faire place au logos intérieur au sein de l'écriture. Il s'agit de nouveau du courage, qui est indispensable pour se tourner vers l'intérieur. «Connois toi toi-même, froides et tristes rêveries, morale sensitive¹⁹.» écrit Rousseau dans *Les cartes à jouer*. L'épreuve est donc une leçon multiple : il faut d'abord formuler l'ordre, puis entendre lui-même. Ensuite dans la narration, le sujet de l'énonciation ne peut jamais garder son *identité* avec le sujet de l'énoncé. La tentation de se raconter est ainsi toujours l'expérience d'un *manque à être*. «C'est ainsi que le sujet existe dans un recours continu à lui-même, sans jamais arriver à être soi-même. Il ne se loge pas seulement chez lui, il ek-stase, sans jamais pleinement maîtriser son âme²⁰.» N'est-il pas cette tristesse qui se traduit aux rêveries comme froideur ?

¹⁸ *Ibid.* : 1150.

¹⁹ *Ibid.* : 1172.

²⁰ B. Bacsó : «Megjegyzések a szubjektum és az öngondozás témájához», *Világosság* 2007 : 1.

«Chambre obscure»

Dans l'acte de penser et de parler de soi, on confronte la différence qui se trouve entre le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé. C'est dans cette déchirure que le *supplément* (supplément qui dans le terme de Rousseau est l'écriture) se produit comme une sorte de désir, qui anime toute entreprise biographique. C'est ainsi que l'écriture devient l'instrument de se construire soi-même. L'écriture se donne comme la recherche passionnée de l'origine, sa reproduction et la réécriture immédiate de celle-ci. Ce recours est dangereux, parce que c'est une sorte de ruse artificielle pour rendre la parole présente lorsqu'elle est en vérité absente. L'écriture est dangereuse dès que la représentation veut s'y donner pour la présence et le signe pour la chose même²¹.

Rousseau détermine dans son préambule le genre de son texte. Il souligne l'opposition entre le portrait et le livre : «C'est ici de mon portrait qu'il s'agit et non d'un livre²².» Il propose ensuite une métaphore étrange :

Je vais travailler pour ainsi dire dans la chambre obscure ; il n'y faut point d'autre art que de suivre exactement les traits que je vois marqués²³.

La chambre obscure est l'analogie d'une pensée en mouvement et le redoublement de l'objet dans l'imaginaire. «En me livrant à la fois au souvenir de l'impression reçue et au sentiment présent je peindrai doublement l'état de mon âme²⁴». Dans *Les rêveries*, c'est son herbier qui produit l'effet d'une optique. Sur l'écran d'une chambre obscure, une fissure rend possible techniquement que les objets projetés aient un contour net, précis. C'est une interruption, une lacune symbolique qui se donne, et qui peut être prise dans une dimension élargie, comme problème de style. Cette fissure s'ouvre dans la brisure du discours homogène, là, où émerge la différence entre parler de soi-même et parler à soi-même. «Mon style inégal et naturel, tantôt rapide et tantôt diffus, tantôt sage et tantôt fou, tantôt grave et tantôt gai fera lui-même partie de mon histoire.» Nous avons déjà cité cette phrase étonnante du préambule. Affirmation sincère ou une position littéraire tout à fait singulière ? Elle suggère que le style s'enracine dans la corporalité, appartient à la part obscure de notre Être — Rousseau proclame d'ailleurs dans

²¹ J. Derrida : *Ce dangereux supplément...*, *op.cit.* : 207.

²² J.-J. Rousseau : *Ébauches...*, t. I., *op.cit.* : 1154.

²³ *Idem.*

²⁴ *Idem.*

son *Essai sur l'origine des langues* que la langue est faite pour exprimer les passions humaines : c'est un « langage de solitude où parlent aveuglément les préférences de notre corps, de notre désir, de notre temps secret et fermé à nous-mêmes²⁵ ». Cet aspect est également antérieur à la littérature, car pas plus que sa langue, l'écrivain ne choisit pas son style.

Dans son préambule, où il traite de la question du style, Rousseau inaugure la pensée de l'authenticité, c'est-à-dire l'auto-référentialité. Avec ce geste, il montre que la condition de l'authenticité du discours philosophique conduit à travers la littérature. Voici de nouveau une leçon de courage qui nous apprend d'ailleurs, comment il est possible de confronter le libre jeu du langage littéraire à un logos universel et à jamais établi. Nous soulignons enfin, que, à l'origine, le portrait a été une ombre chinoise d'une personne. Comme le dit Barthes dans *Le plaisir du texte* : « Le texte a besoin de son ombre : cette ombre, c'est un peu d'idéologie, un peu de représentation, un peu de sujet : fantômes, poches, traînées, nuages nécessaires ; la subversion doit produire son propre clair-obscur.²⁶ »

Dans ces quelques lignes, nous avons essayé d'examiner comment se tient la question de style, le registre de portrait, et l'entreprise littéraire tout à fait singulière de Rousseau.

« Imagination créatrice »

Dans *Les Ébauches* Rousseau se place aux frontières de la Philosophie et de la Littérature. Pour sa part, l'acte de penser est étroitement lié avec l'acte d'imagination. Le mot rêverie est spontanément associé au terme philosophie, dans un des textes où Rousseau cherche à exprimer dans un discours agréable une pensée cohérente ; une fiction présentera « le premier homme qui tenta de philosopher livré à une profonde rêverie²⁷ ». La méditation procède à la manière d'une pensée errante, elle s'aventure. Et c'est justement par cette méthode, qu'il devient authentique. Dans cet acte, Rousseau découvre la légitimité d'un art singulier, il reconnaît la vérité de la Littérature. La parole authentique ne se limite pas à imiter une donnée préexistante : elle est libre de déformer et d'inventer, à condition de rester fidèle à sa propre loi. La méditation et la rêverie ne sont que deux pôles d'un même mouve-

²⁵ M. Blanchot : *Rousseau, Le livre à venir, op.cit.* : 301.

²⁶ R. Barthes : *Le plaisir du texte, Œuvres Complètes, t. II., op.cit.* : 1510.

²⁷ J.-J. Rousseau : *Fiction, t. IV, op.cit.* : 1044.

ment. La contemplation se transforme facilement en rêverie. La rêverie, quoi qu'elle soit passive, n'exclut point ni la faculté de jugement, ni celle de la mémoire, ni celle du raisonnement. D'ailleurs, l'*Ars mémoire* depuis l'Antiquité au XVII^e siècle s'appuie sur l'imagination²⁸.

Ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos et ne se trouva si féconde²⁹.

Le travail illustre et respectable d'un auteur est donc la reconstruction d'un édifice mnémonique. Et s'il était possible d'édifier un monument qui rend possible de penser l'impensable ? En y résidant, il nous est possible de penser notre naissance et notre mort, comme de vivre la vie d'autrui, cerné pourtant par elles comme par un horizon, je suis, selon la forte expression de Merleau-Ponty, « donné à moi-même³⁰ ».

«Le désir d'exister»

Le premier sentiment de l'homme, écrit Rousseau, fut celui de son existence³¹. Il en parle plus dans ses *Fragments divers*, où le sentiment de l'existence est antérieur au *cogito ergo sum*.

On s'imagine que la première (passion) est le désir d'être heureux, on se trompe. L'idée du bonheur est très composée, le bonheur est un état permanent dont l'appétit dépend de la mesure de nos connoissances, au lieu que nos passions naissent d'un sentiment actuel indépendant de nos lumières. Le développement s'est fait à l'aide de la raison mais le principe existait avant elle. Quel est donc ce principe ; je l'ai déjà dit, le désir d'exister³².

Nous nous abstenons ici d'étudier comment la phénoménologie contemporaine thématise le problème de désir d'être. Ricoeur s'appuie sur le terme dans son œuvre majeure : « Je me pose que déjà posé dans mon désir d'être³³. »

²⁸ D. Arasse : *Ars Memoriae et symboles visuels, la critique de l'imagination et la fin de la Renaissance. Symboles de la Renaissance*, Paris : Éditions Rue d'Ulm, 1976 : 5773.

²⁹ J.-J. Rousseau : *Les Confessions, Œuvres Complètes*, t. I., Paris : Pléiade, 1959 : 427.

³⁰ D. Giovannangeli : *La passion de l'origine*, Paris : Galilée, 1995 : 12.

³¹ J.-J. Rousseau : *Discours sur l'origine de l'inégalité*, t. III., *op.cit.* : 164.

³² J.-J. Rousseau : *Fragments divers. Mélanges de littérature et de morale*, t. II., *op.cit.* : 1324.

³³ P. Ricoeur : *Archéologie et philosophie réflexive, De l'interprétation*, Paris : Seuil, 1965 : 443.

Je pense, j'existe, telles sont les affirmations par lesquelles débutait Descartes. « Ignorant de ce que je suis » dira Pascal³⁴ et « je suis un je ne sais quoi que je ne puis saisir » répétera Fénelon. Nous ignorons ce que nous sommes devant Dieu, suggérait Nicole³⁵. Toutes ces phrases expriment une incertitude fondamentale opposée à ce que la claire affirmation cartésienne vient de dire. « Nous n'avons pas de sentiment intérieur de tout ce que nous sommes, mais seulement de ce qui se passe actuellement en nous », cite George Poulet Malebranche³⁶. La connaissance que nous avons de notre âme est obscure, imparfaite. Quant au sentiment pur de l'existence, Rousseau est l'héritier de Malebranche et de Pascal. Presque un siècle avant que Rousseau ne présente la connaissance de soi bornée au sentiment que l'homme a de sa propre existence, Malebranche faisait déjà cette distinction entre Existence et Essence³⁷.

Il nous semble, que Rousseau n'hésite pas à suivre dans son cheminement la pensée de Pascal. Selon Pascal, on ne pourrait pas exister si nous n'avions pas d'inclination, ni de certitude de ne pas rêver, ni de sentir l'espace et le temps. Ce sont des notions qui nous sont données pour exister. L'instinct représente tout ce qui nous est donné et qu'on ne construit pas. Pascal nous livre dans les *Pensées* une connaissance philosophique étonnante et originale : la certitude du sentiment d'existence plus certaine que toute autre certitude.

Mais pourquoi l'instinct a une telle force philosophique ? Parce que justement il nous montre immédiatement et de manière indubitable la certitude la plus originaire et la plus essentielle : la certitude de notre existence. « Je sens mon âme. . . Je sais qu'elle est, sans savoir quelle est son essence³⁸. » Le cœur au terme de Pascal et de Rousseau a des répercussions philosophiques indéniables : le cœur a le mérite de poser des questions sur la volonté, la connaissance, l'existence.

Saturation

On a déjà cité le fragment suivant : « J'écris la vie d'un homme qui n'est plus, mais que j'ai bien connu, qu'âme vivante n'a connu que moi et qui mérita de l'être³⁹. » La passion imaginaire est le résultat du *manque à être*. Selon

³⁴ B. Pascal : *Pensées*, éd. Brunschvicg, Paris : Nelson, 1917 : 229.

³⁵ P. Nicole : *Les Imaginaires*, Mons : Antoine Barbier, t.II., 1693 : 230.

³⁶ G. Poulet : *Rousseau et ses prédécesseurs, La pensée indéterminée*, t. I. Paris : PUF, 1985 : 177.

³⁷ *Ibid.* : 177.

³⁸ J.-J. Rousseau : *Emile*, Livre II. *Œuvres Complètes*, t. IV., Paris : Pléiade, 1969 : 590.

³⁹ J.-J. Rousseau : *Ébauches des Confessions. . .*, t. I., *op.cit.* : 1159.

Lacan, le désir revendique du *manque à être*. Tout désir suppose privation, dit Rousseau⁴⁰, et toutes les privations ressenties sont pénibles. Le premier mouvement de ce *manque à être* se formule comme un désir :

Il n'y a pas de jour où je ne me rappelle avec joye et attendrissement cet unique et court temps de ma vie, où je fus moi *pleinement* sans mélange et sans obstacle et où je puis *véritablement* dire avoir vécu⁴¹.

La loi du discours produit selon Lacan un scission/déchirure dans le désir. C'est ici que s'explique le lien entre le signifiant et le désir. La recherche de la plénitude se joue dans le domaine de l'imaginaire. Voilà comment, la littérature comme une expérience intensive et absolue de cette recherche, peut devenir un instrument dangereux. L'écriture est un moyen dangereux, un secours menaçant dès lors que la représentation veut s'y donner pour la présence et le signe pour la chose même. S'il représente et fait image *à la place de*, s'il comble, c'est comme si on comblait un vide. Il ne s'agit pas ici de ce que le recours au *supplément* renonce à sa vie présente ou à son existence actuelle—que thématise Derrida dans son étude citée à propos de Rousseau, mais bien au contraire. C'est grâce à lui et à travers lui, que l'auteur comprend que la présence en soi n'a aucune valeur éminente.

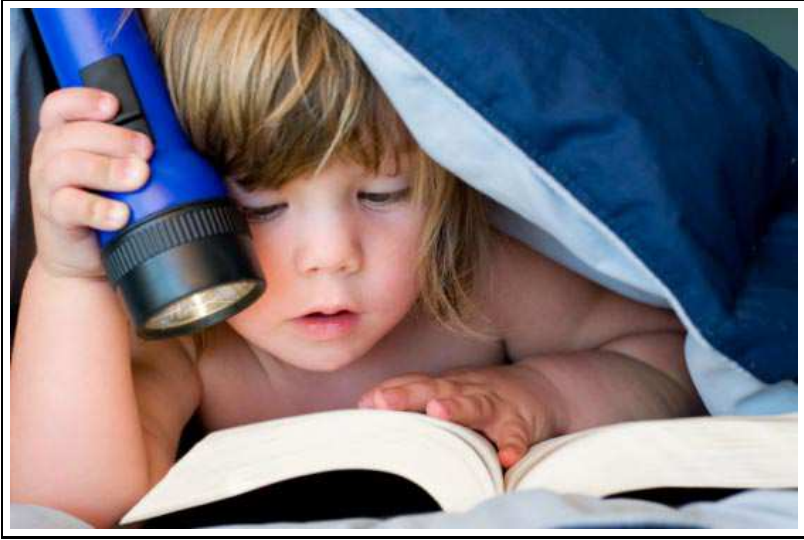
La *leçon de l'écriture* désigne en notre lecture le recours et le retrait, la détermination de ce *supplément* qui, dans le champ littéraire, est appelé imaginaire. Ainsi, il nous semble que cette démarche trace le contour flou entre la philosophie et la littérature. Les deux sont inséparables dans la leçon d'écriture de Jean-Jacques Rousseau :

«Ne pouvant goûter dans sa plénitude cette intime société dont je sentais le besoin, j'y cherchois des suppléments qui n'en remplissoient pas le vide mais qui me le laissoient moins sentir. Faute d'un ami qui fut à moi tout entier, il me falloit des amis dont l'impulsion surmontât mon inertie : c'est ainsi que je cultivai, que je resserrai mes liaisons avec Diderot, avec l'Abbé de Condillac, que j'en fis avec Grimm une nouvelle plus étroite encore, et qu'enfin je me trouvais par ce malheureux discours dont j'ai raconté l'histoire, rejeté sans y songer dans la littérature dont je me croyois sorti pour toujours⁴².»

⁴⁰ J.-J. Rousseau : *Emile*, Livre II, *op.cit.* : 303.

⁴¹ J.-J. Rousseau : *Les rêveries du promeneur solitaire*, *Oeuvres Complètes*, t. I., Paris : Pléiade, 1959 : 1099.

⁴² J.-J. Rousseau : *Les Confessions*, t. I., *op.cit.* : 416.



L'ENFANT ET SA LITTÉRATURE DANS LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

MARIETTA KOVÁCS – BEATRIX MONTAGNON

École Supérieure de Sciences Économiques de Budapest
Faculté du Commerce International
Diósy Lajos utca 22–24.
H-1165 Budapest
Hongrie
kovacs_marietta@yahoo.com ; bmontagnon@t-online.hu

Abstract: The aim of this paper is to give a systematic overview of the representatives and works of French children and youth literature based on a possible typology set up by the authors. The first section of the study intends to give a definition of children and youth literature, describing the selection criteria of the works which can be included in this category, while the second section of the study briefly outlines the history of French children and youth literature. Publishers have a significant role in reaching the target audience as well as in wide diffusion, which is described in the third section. The fourth section aims to briefly introduce the works of classic and modern authors, picture-book writers and illustrators who are the most well-known in Hungary. In the conclusion, the dimensional changes of the French children and youth literature are highlighted as well as its development into a modern scholarly field providing potential research topics in the future.

Keywords: typology, children, youth, literature, illustrators, specialized publishers

I. Introduction

Le champ d'interprétation de la littérature d'enfance et de la jeunesse reste un sujet de discussion inépuisable de nos jours dans le milieu littéraire et linguistique internationale. Ainsi en Hongrie, il existe un fort besoin de définir le contenu et d'uniformiser cette notion en répondant tout d'abord aux questions suivantes : Quelles sont les œuvres considérées comme littérature d'enfance et de la jeunesse : celles qui sont écrites ou celles qui sont lues et fréquentées par un jeune public ? Est-ce que la littérature d'enfance et de la jeunesse constitue une catégorie à part entière ou fait plutôt partie de la lit-

térature du monde des adultes? Certes, l'âge du romantisme a transformé l'idéologie sur «l'enfance sauvage», et il représente une nouvelle source de vertus et de valeurs humaines.

L'étude suivante se caractérise par quatre chapitres. Le premier tente d'établir une éventuelle typologie à partir d'une littérature destinée au jeune public en relatant la difficulté du choix. Les deuxième et troisième chapitres présentent le parcours de la littérature d'enfance et de la jeunesse française dès sa naissance en soulignant le rôle important de la diffusion par de nombreux éditeurs. Dans le quatrième chapitre on mentionne les écrivains et les écrivain-illustrateurs de la littérature d'enfance et de la jeunesse les plus reconnus en Hongrie en dépit de l'espace suffisant dans le cadre de cette étude.

À l'époque des Lumières, l'enfance était considérée comme une période transitoire avant l'âge adulte. Selon Jean Jacques Rousseau, l'enfant n'est pas un adulte en miniature mais il possède une identité psychologique d'enfant qui se développe en permanence. Son éducation doit prendre en considération le développement naturel de l'individu. Les enfants doivent être protégés contre les effets sociaux négatifs.

La grande révélation du XIX^e siècle se traduit par la volonté d'apaiser la faim de la lecture de jeune public. Les histoires exemplaires, les contes moraux sont à l'ordre du jour en masse, mais certains estiment tout de même les avoir trop privilégiés : Christian Poslaniec le président de la Commission Électorale de la Littérature de Jeunesse en France a trouvé que l'enfant domine aujourd'hui la famille française et toute la société devient infantile.

2. Problématique des concepts et du choix de la lecture de la littérature d'enfance et de jeunesse

2.1. Problématique du choix

Pour définir le contenu de la littérature d'enfance et de la jeunesse, il est nécessaire tout d'abord de consulter les livres et les revues appréciés actuellement par le public visé. Le prestige de la lecture par les jeunes a subi, depuis la parution de l'Internet et de la haute technologie télévisée, une chute considérable dans toute l'Europe. Aujourd'hui, la majorité du jeune public lit uniquement les œuvres littéraires mentionnées obligatoires pendant leurs études scolaires. La responsabilité des établissements éducatifs jusqu'en 2002 était incontestable dans la décision sur la liste des œuvres conseillées, mais les enseignants pouvaient également proposer des livres supplémentaires dont

l'adéquation pour un public ciblé bien précis n'avait pas toujours la priorité. De plus, la liste de la lecture conseillée était souvent démodée, les sujets traités ne sont plus d'actualité.

Depuis 2002, une commission de l'Éducation Nationale est chargée d'établir la lecture obligatoire pour les élèves du collège et du lycée. À la tête de cette commission travaille M. Christian Poslaniec qui affirme que la littérature d'enfance et de la jeunesse vit aujourd'hui un véritable rebondissement. Bien que la lecture destinée au jeune public montre toujours un caractère éducatif, elle doit également tenir compte du côté émotionnel. C'est indispensable car vivre l'histoire à travers ses émotions suscite le lecteur à investir dans un travail cognitif aussi.

La problématique de la double interprétation de beaucoup d'œuvres reste également un sujet important à traiter. Les références philosophiques et les critiques sociales offrent des champs d'interprétation variés selon les différentes tranches d'âge. Citons par exemple *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry ou les fables de Jean de La Fontaine qui émerveillent toujours autant les petits que les grands.

Reconstruire et populariser la culture de lire reste une tâche à remplir encore car notre monde volatile ne nous laisse aucune illusion concernant la morale et les sentiments humains.

2.2. Problématique des concepts et des dénominations

Dans l'Introduction de l'étude présente, nous avons déjà mentionné le fait que la littérature d'enfance et de la jeunesse ne fait pas partie d'une catégorie clairement définie. Les écrivains pour la jeune génération et les chercheurs littéraires emploient souvent des notions généralisées : littérature d'enfance, littérature d'enfance et de la jeunesse, littérature destinée aux adultes mais devenue celle de la jeunesse, livres adaptés aux jeunes ou livres des adolescents entre autres.

Les études scientifiques anglaises sur la littérature d'enfance et de la jeunesse nous conseille d'utiliser une expression pour l'ensemble d'une *children's literature*. En France et en Hongrie au contraire, on fait souvent une distinction entre la littérature d'enfance et la littérature de jeunesse. Étant donné que dans le cadre de cette étude, nous essayons de présenter la littérature des tous petits jusqu'à leur âge adulte, nous avons par conséquent utilisé l'expression *littérature d'enfance et de la jeunesse*. Nous considérons ainsi toutes

les œuvres qui sont écrites pour le public d'enfants lues et appréciées par ces derniers en tant que littérature d'enfance et de jeunesse.

Nous estimons que la littérature destinée aux adultes et celle adressée au jeune public montre une différence tant dans sa forme tant dans son contenu. Ces caractères distinctifs permettent à ce public particulier de décoder le message du texte en travaillant sa capacité intellectuelle et en ressentant en même temps une sensation émotionnelle.

3. La littérature d'enfance et de la jeunesse française

La classification et la sélection de la littérature d'enfance et de la jeunesse se sont développées progressivement tout en retraçant les événements écoulés dans la société. Au XVII^e siècle, la diffusion des livres en masse a rendu possible une segmentation du public qui a contribué à une ouverture vers le sujet quasiment inabordable auparavant. Au XVIII^e siècle, grâce à la démocratisation de l'éducation ainsi qu'à l'extension de nouvelles technologies en France, le sujet d'enfance est arrivé au cœur de l'intérêt de la société.

Bien que la littérature d'enfance et de la jeunesse soit restée un outil important dans les mains de l'éducation religieuse, le premier recueil des contes profanes intitulé *Histoires ou contes du temps passé avec des moralités* de la plume de Charles Perrault, paru en 1697. *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon, paru en 1699, témoigne déjà des valeurs de l'âge de la Lumière. Au XVIII^e siècle, le rôle de la littérature d'enfance et de la jeunesse consiste à éduquer et à enseigner les enfants, sans le distraire : par exemple *La Belle et la Bête* de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont (1756).

Jusqu'au XIX^e siècle, la littérature d'enfance et de la jeunesse faisait partie des privilèges de l'aristocratie et de la bourgeoisie aisée. L'enfant était traité comme un adulte miniaturisé recevant une sélection de la lecture pour adulte. L'œuvre de Jean-Jacques Rousseau intitulée *Émile* (1762) a élargi l'horizon de la littérature d'enfance et de la jeunesse car elle a accordé à l'enfant un goût et une exigence particuliers. Le XIX^e siècle reste marqué par l'influence du romantisme où on a redécouvert l'importance de la fonction esthétique de la littérature d'enfance et de la jeunesse. Les contes à l'ancienne sont à nouveau de retour.

Dès 1962, les premières bibliothèques scolaires ont ouvert leurs portes pour un public studieux. La révolution industrielle a lancé entre autres la littérature de science-fiction en attirant des milliers de lecteurs de toutes classes sociales. La littérature de souche sociale a donc touché sa fin. Les romans de

Jules Verne se sont illustrés. Comme étant d'exemples : *Vingt mille lieues sous les mers* (1870), *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (1873). On a commencé à se préoccuper de la question : comment susciter l'imagination et la créativité chez l'enfant. Pour y répondre, la nouvelle conception de la littérature d'enfance et de la jeunesse s'est vite tournée vers les sciences de la psychologie et la pédagogie. Les œuvres écrites dans cette perspective à citer sont *Les Contes du chat perché* de Marcel Aymé et *Le Petit Prince* (1931) d'Antoine de Saint-Exupéry.

En 1967, l'Édition Ruy-Vidal a fait une fusion occasionnelle avec son homologue américain Harlin Quist afin de démonter les barrières entre les lectures des différentes générations de la littérature d'enfance et de la jeunesse. Selon leur nouvelle conception le jeune public doit développer son sens de la critique sociale pour s'apercevoir d'une image réelle du monde rude qui l'entoure. Cette opinion n'était pas unanimement reconnue chez de nombreux psychologues, enseignants et chercheurs pédagogiques qui l'ont mentionné dangereuse et destructive pour le jeune esprit.

Au début du XX^e siècle, la littérature d'enfance et de la jeunesse a représenté une cible potentielle pour l'expansion éditoriale économique. L'augmentation de la population française après les guerres et la redécouverte de la famille en tant que source de valeurs sociales ont également contribué à l'essor industriel des livres. La vie de famille devenue planifiable, a permis aux parents d'investir dans l'avenir de leurs enfants dont un moyen efficace restait la culture de la lecture.

Au XX^e siècle la littérature d'enfance et de la jeunesse a entrepris une mission complexe : amuser, éduquer et informer son jeune public. Aujourd'hui, le rôle des écoles est primordiale dans le travail de faire des élèves scolaires et des lycéens des lecteurs potentiels.

La littérature d'enfance et de la jeunesse n'est guère considérée comme un genre littéraire à part, elle constitue plutôt un cadre pour les romans, contes, fables, livres illustrés, des romans policiers, livres d'aventures, livres d'histoires et de science-fiction ainsi que pour les écritures philosophiques.

Les sujets de tabou dans la société moderne du XXI^e siècle sont limités. Les livres reflètent la réalité quotidienne et se mettent à la disposition des enfants et des adolescents pour surmonter les étapes et les événements difficiles comme par exemple le chômage, le divorce, ou la mort.

La littérature d'enfance et de la jeunesse fonctionne également en tant que support parental. Elle touche les sujets délicats et répond également à leurs questions les plus discrètes. Son rôle de prévention est aussi indis-

table. Elle aide à faire face à la violence dans la famille ou à l'école, et apaise le sentiment de solitude et de soumission si typique chez les adolescents.

4. Présentation des maisons d'édition françaises et leur rôle dans la littérature d'enfance et de la jeunesse

La responsabilité sociale des éditions spécialisées aux livres pour enfants et adolescents se consiste à créer aussi une identité professionnelle. La force imaginative de l'enfant réunie avec une intention pédagogique a fait naître *La Bibliothèque rose* aux Éditions Hachette, le *Nouveau magasin des enfants* et le *Magasin d'éducation et de récréation* édités par Jules Hetzel. En 1870, Hetzel a réédité une sélection des œuvres contemporaines en les proposant au jeune public, intitulée *Bibliothèque blanche*. Parmi eux, se trouvent les livres d'A Dumas, G. Sand, P. de Musset, G. Seguin et J. Hetzel même sous pseudonyme Stahl.

En 1914, les Éditions Hachette ont racheté le licence de Hetzel et réédité de nouveau en 1925 sous la direction de Magdeleine de Genestoux en l'élargissant avec des illustrations en couleurs. Malheureusement, la *Bibliothèque blanche* n'a pas pu survivre la Seconde Guerre Mondiale. Ce sont par la suite les Éditions Gallimard qui ont repris le nom de cette collection pour enfants encore prestigieuse sur le marché des livres. En 1920, les Éditions Hachette ont continué la tradition éditoriale en diffusant *Les grands albums Hachette* illustré entre autres par Félix Lorioux et André Pécoud. Cet album contient telles œuvres que par ex. Des fables de J. La Fontaine, *Robinson Crusé* de D. Dufoe et *La malade imaginaire* de Molière.

Depuis 1960, les illustrations ont gagné le terrain peu à peu en dépit du texte dans les livres pour enfants et adolescents. Les illustrateurs et les auteur-illustrateurs tels que Henri Morin, Marty Iessel, André Hellé, Edy Legrand, Nathalie Parain sont devenus célèbres en France. En 1972, les Éditions Gallimard a inauguré des Éditions spécialisée pour les jeunes, appelée *Gallimard Jeunesse*. L'exposition intitulée *De la Jeunesse chez Gallimard* organisée du 21 novembre au 20 décembre de l'année 2008 à Paris représentait un événement marquant dans la littérature d'enfance et de la jeunesse, car il collectionne toutes les œuvres éditées dès 1919, l'année de la parution du premier album.

Les événements politiques des années 60 ont fortement influencé la littérature d'enfance et de la jeunesse aussi. Les anciens sujets de tabou comme la sexualité ou la mort y ont trouvé un nouveau forum. La littérature d'enfance et de la jeunesse remplit aujourd'hui le rôle d'ambassadeur qui transmet des

normes et des valeurs de la société moderne envers les jeunes générations et qui est également à l'écoute de leurs attentes et des problèmes.

En 1977, les Éditions du Folio junior ont publié les livres de poche pas chers pour les adolescents de préférence, tels que des œuvres de H. Bosco, C. Roy, M. Tournier, M. Aymé. Par la suite, en 1980 les Éditions Gallimard ont mis en place le Folio Benjamin, une sélection des livres pour enfants de l'âge entre 5 et 7 ans, suivi aussitôt par le Folio Cadet, adressée aux élèves français du collège. Dans la même année, les Édition Flammarion ont fait paraître leur collection intitulée Castor Poche pour le jeune public. Les Éditions Hachette suit l'exemple depuis 1983 en proposant ses livres en format de poche pour les jeunes. Dans les années '80, les collections livres de poche ont contribué considérablement donc à la diffusion de la littérature d'enfance et de la jeunesse dont le public s'est vite répandu.

La tendance actuelle montre l'intensification de la variété éditoriale qui conduit vers la spécialisation sur le marché des livres : Gallimard par exemple se dirige vers la diffusion des livres aventures-découverts, Hachette, Nathan et Casterman éditent des romans pour enfants et adolescents, Grasset des livres-illustrés pour les plus petits.

5. Présentation des œuvres de la littérature d'enfance et de la jeunesse française

Nous présentons ci-dessous une éventuelle typologie des écrivains français célèbres de la littérature d'enfance et de la jeunesse :

Écrivains «classiques»

Pierre de Saint-Cloud, Jean de La Fontaine, Charles Perrault, François de Salignac de La Mothe-Fénelon, Gabrielle-Suzanne de Villeneuve, Jeanne Marie Leprince de Beaumont, Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, Alexandre Dumas, Jules Verne, Jean et Laurent de Brunhoff.

Écrivains «modernes»

Henri Bosco, Antoine de Saint-Exupéry, Marcel Aymé, Raymond Queneau, Claude Roy, Michel Tournier, Pierre Gripari, Daniel Pennac, Virginie Lou, Agnès Desarthe.

Auteurs et illustrateurs des livres d'image et des bandes dessinées

Georges Prosper Rémi (Hergé), Gilbert Delahaye et Marcel Marlier, René Goscinny et Jean-Jacques Sempé, Claude Boujon, Tomi Ungerer, Philippe Corentin, Pierre Elie Ferrier (PEF), Yvan Pommeaux, Claude Ponti, Grégoire Solotareff.

5.1. Écrivains «classiques»

Pour décerner la notion classique dans la littérature, nous nous sommes appuyés sur l'herméneutique philosophique de Hans-Georg Gadamer qui dans son œuvre *Wahrheit und Methode* (1960) lui accorde une existence éternelle dans le temps et dans l'espace ainsi qu'un sujet archétypique fondé dans expériences humaines universelles des milieux culturels différents. L'œuvre classique s'interprète de nouveau pendant l'histoire de l'humanité en gardant toujours son identité d'origine.

5.1.1. Pierre de Saint-Cloud (XII^e siècle)

Le premier livre pour enfants dans l'histoire de la France lui est attribué. *Le Roman de Renard*, écrit en 1175, est une critique de la société actuelle sous les masques des animaux et leurs comportements. Composé de 27 histoires courtes, le roman désigne l'aristocratie et la bourgeoisie aisée avec l'ironie et sarcasme. À travers des personnages d'animaux, l'auteur dévoile leur stupidité, la fausse moralité et leur hypocrisie.

5.1.2. Jean de La Fontaine (1621–1695)

Similaire à Saint-Cloud, La Fontaine a choisi la symbolique des animaux pour incarner la cour du roi Louis XIV. Dans ses fables. Le roi—souvent dans la peau du lion— a opprimé son peuple et exécuté tous les révoltants sans pitié. La seule et unique façon de relater ses actes indignes restait d'utiliser des pseudonymes pour les protagonistes du pouvoir politique. La Fontaine n'a jamais adressé son œuvre aux enfants ou aux adolescents ; ce n'est que plus tard qu'elle est arrivée au cœur de l'intérêt des jeunes. Contrairement aux contes les fables n'ont pas une fin heureuse, mais elles expriment un désespoir profond concernant l'avenir du pays. On devrait poser la question : Quels effets entraînent sur la jeune psyché en développement l'amertume et la désillusion du monde adulte ?

5.1.3. Charles Perrault (1628–1703)

En tant que premier grand collecteur des contes folkloriques, il a souvent retravaillé, réinterprété son corpus. Il a tout de même su gardé les traits importants traditionnels et façonné l'histoire par son point de vue rationnel et ironique. En 1695, son premier ouvrage est paru sous le titre *Histoires du temps passé*, suivi en 1697 par les *Contes de ma mère l'Oye*. Quelques années plus tard, il a écrit les contes devenus mythiques : *La Belle au bois dormant*, *Cendrillon*, *Blanche Neige*, *Le petit poucet*, *Barbe-Bleue*. Les contes de Perrault étaient réinventés après cent ans de nouveau par les frères allemands Jacob et Wilhelm Grimm, et grâce à leur travail, les contes vivent un succès sans cesse jusqu'à nos jours.

5.1.4. François de Salignac de la Mothe-Fénelon (1651–1715)

Écrivain-théologien, particulièrement intrigué par les mystères de l'âme des femmes. Sa première œuvre *Traité de l'éducation des filles*, paru en 1687 porte des traits du modernisme et du réalisme. Reconnu déjà à son époque, ses conseils étaient souvent appréciés même par la cour royale. En 1689, il a été choisi pour l'éducation de petit fils de Louis XIV. Le livre *Les Aventures de Télémaque* est né de cette mission car les étapes du parcours du personnage principal symbolisent les enseignements moraux et politiques destinés à son élève.

5.1.5. Gabrielle-Suzanne de Villeneuve (1695–1755)

L'écriture de la version originale du conte *La Belle et la Bête* lui est attribuée. Femme d'un militaire, devenue veuve très tôt, elle a essayé son talent d'écrivain d'abord pour pouvoir résoudre ses problèmes financiers. Elle a estimé que la plupart des histoires écrites pour les enfants sont reprochables moralement, c'était la raison pour laquelle elle voulait rétablir les valeurs justes, les normes morale de la société.

5.1.6. Jeanne Marie Leprince de Beaumont (1711–1780)

La plupart de ses œuvres sont nées de l'intention pédagogique. Ses histoires ressemblent aux contes de fées et prêtent un exemple moral à suivre. L'auteur a raccourci et réécrit *La Belle et la Bête* de Gabrielle-Suzanne de Villeneuve, puis en 1757 elle l'a édité dans son *Magasin des enfants*.

5.1.7. Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre (1737–1814)

Écrivain-scientifique ; son professeur était Jean-Jacques Rousseau. Son intérêt était porté vers les phénomènes de la nature, voir son œuvre *Études de la nature* (1784), mais la plus grande célébrité il l'a vécu à travers la perception de son œuvre sentimentale *Paul et Virginie* (1787). Le livre interprète une belle histoire d'amour dans l'île exotique de Maurice où l'auteur est resté pendant deux ans de 1768 à 1770. La particularité de son œuvre est l'absence de la fin d'une histoire heureuse.

5.1.8. Alexandre Dumas (1802–1870)

L'histoire de la littérature le mentionne comme Dumas «père» car son fils (Dumas «fils») a également choisi le métier d'écriture. Son parcours littéraire a commencé avec un service dans la cour du prince d'Orléans où il a écrit des pièces de théâtre. Après le succès fulgurant de son drame historique *Henri III. et sa cour* en 1829, il s'est essayé dans les romans historiques aussi. On trouve des exemples dans les *Trois Mousquetaires* (1844), dans *Vingt Ans Après* (1845) et dans *Le Vicomte de Bragelonne, ou Dix ans plus tard* (1847), ainsi que dans *Le Comte de Monte Cristo* (1845–46). Avec l'aide astucieuse d'un jeune professeur d'histoire, Auguste Maquet Dumas a réussi à reconstruire les événements historiques en détails et ainsi resté crédible. Ensemble, ils ont travaillé aux environs sur 80 livres.

5.1.9. Jules Verne (1828–1905)

Dès ses plus jeunes années, Verne était séduit par la mer et des bateaux. Né à Nantes, il a vécu quotidiennement les frissons des grandes eaux qui ont inspirés plus tard son travail d'écrivain. Ses romans les plus connus sont également traduits en hongrois: *Voyage au centre de la Terre* (1864), *Les Enfants du capitaine Grant* (1866–68), *Vingt mille lieues sous les mers* (1869), *Une ville flottante* (1871), *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (1873), *l'Île mystérieuse* (1873–75), *Un capitaine de quinze ans* (1877–78), *Mathias Sandor* (1883–85). C'est le roman *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe qui a éveillé et nourri sa passion pour les voyages dans les pays exotiques. Un rêve qu'il a tenté de réaliser en se rendant à onze ans sur un bateau de commerce à la destination de l'Inde. Heureusement, son père pouvait intervenir juste à temps et lui a fait promettre de voyager uniquement dans ses rêves dans le futur. Une belle motivation de vivre sa fantaisie à travers ses œuvres. Verne est considéré comme le

père fondateur de la littérature de science-fiction en Europe. Dans ses romans il a fait une combinaison de la réalité scrupuleuse et les utopies fabuleuses.

5.1.10. Jean de Brunhoff (1899–1937) et Laurent de Brunhoff (1925–)

La figure de *Babar* est née des récits d'enfant de sa mère qui lui a créé un monde illusoire en lui racontant les aventures de petit éléphant *Babar* dans le royaume des trompettes. Résistance, courage et optimisme sont les mots clés de cette œuvre qui reste toujours aussi appréciée parmi les plus petits enfants. Le livre est considéré comme prédécesseur des livres d'images modernes en raison du changement important dans l'emploi des moyens et des proportions différents de l'image en dépit du texte. Laurent de Brunhoff, le fils de Jean Brunhoff a contribué considérablement à agrandir le royaume de *Babar* par des nouvelles perspectives visuelles et de la décoration.

5.2. Écrivains «modernes»

Outre l'imaginaire, la littérature d'enfance et de jeunesse représente, de plus en plus souvent, la réalité cruelle de la vie de tous les jours. Les auteurs des livres de jeunesse ont tendance à retransmettre aux jeunes lecteurs les défis quotidiens de notre environnement changeant. (Voir la série *Souris noire* publiée à partir des années 90).

Claude Combet, journaliste du *Livre Hebdo* et chercheur de la littérature d'enfance et de jeunesse, a attiré en 2008, l'attention des experts à certaines corrélations intéressantes à l'occasion d'une animation de trois jours de but incitatif à la lecture, nommée *Lire en fête*. Des activités ludiques du multimédia et des pratiques de lecture des collégiens et des lycéens ont été examinées par une méthode de recherche quantitative. La synthèse de cette analyse a éclairé sur le fait que la lecture n'occupe que la septième place dans le rang des loisirs préférés après la télévision, les DVD, la musique, l'ordinateur, la radio et le sport. L'examen a également dévoilé que les filles lisent plus que les garçons. Cette constatation ne concerne pas, bien évidemment, la qualité de la littérature lue, puisque les filles d'un certain âge, lisent de préférence la littérature pour les poulettes, tandis que la plupart des garçons choisissent davantage des ouvrages de vulgarisation scientifique. La question se pose : pourquoi les jeunes lisent-ils de nos jours ? D'après les données de cette étude, plus que la moitié des interrogés voudraient rêver et acquérir de nouvelles connaissances. Une fraction considérable des filles considère comme important la joie de la lecture. Les établissements scolaires, comme il en était

déjà question, dressent, en général, une liste d'œuvres de jeunesse. Ce sont surtout des ouvrages dits classiques, comme par exemple les romans de Jules Verne, qui figurent sur une telle liste, mais les romans policiers modernes de Michel Tournier ou de Pierre Gripari, notamment par exemple *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* (1967), *Le Roi des aulnes* (1970), *Petites Proses* (1986) ou *Contes de la rue Broca* (1967), s'y trouvent également.

5.2.1. Henri Bosco (1888–1976)

Il a choisi la carrière littéraire déjà à l'âge de sept ans. A l'âge de dix ans, il a été inspiré par les romans de Dumas et de Verne. Ses premiers essais ont été publiés par une revue littéraire suisse quand il avait seize ans. Bosco a écrit aux enfants surtout d'eux-mêmes. Le titre de son premier roman est le suivant : *Pierre Lampédouze*, 1924, dans lequel se mêlent les paysages de la Provence, le mystère des traditions et la réalité de la vie rurale. Ses livres célèbres sont *L'Âne Culotte* (1937), *L'enfant de la rivière* (1945), *Malicroix* (1948).

5.2.2. Antoine de Saint-Exupéry (1900–1944)

Comment un aristocrate devient un pilote de carrière ? Voilà la vie de Saint-Exupéry. Il a commencé à admirer la beauté pure du désert, qui apparaît dans ses œuvres aussi, au cours de ses voyages au Nord de l'Afrique. Ses écritures ne peuvent pas être considérées comme des romans et des nouvelles traditionnelles. Elles pourraient être collectées dans un recueil de contemplation et d'essais caractérisés par une intention moralisatrice.

Son roman intitulé *Le Petit Prince* est basé sur un événement réel de sa vie. L'auteur a eu l'intention de battre le record d'aviation entre Paris et Saïgon, mais son avion s'est écrasé au dessus du désert de Libye. L'histoire du *Petit Prince* commence également par une aventure aérienne, mais cette fois-ci elle continue dans un monde imaginaire. Ce petit homme, issu d'une planète extraordinaire, apparaît dans le Sahara, symbolise pour le pilote un monde très beau, pur et tellement humain. Dans ce monde face à l'admiration de l'âme pure de l'enfant, les « grands hommes » doivent apprendre de nouveau à respecter les éléments de la nature.

5.2.3. Marcel Aymé (1902–1976)

Éminent représentant de la littérature de jeunesse de la première moitié du XX^e siècle. Il a écrit ses contes surréels également aux enfants et aux adultes. Les deux protagonistes, Delphine et Marinette, sont deux petites filles de

campagne, qui déforment autant le monde dans leur fantaisie dans l'absence de leurs parents que finalement elles s'effraient elles-mêmes aussi.

5.2.4. Raymond Queneau (1903–1976)

Il a fait ses études en philosophie à la Sorbonne. L'une de ses œuvres les plus connues, qui a inspiré plus tard même le réalisateur Louis Malle, s'intitule *Zazie dans le métro*, 1959. Le personnage principal, Zazie, est une petite fille dont l'âme pure rencontre le monde bizarre des adultes. Elle démasque par conséquent d'une façon involontaire, le caractère hypocrite de ce monde. Le lecteur trouve dans ce roman une critique couverte de la société qui donne matière à réflexion plutôt aux adultes.

5.2.5. Claude Roy (1915–1997)

Il a écrit également sous des pseudonymes. Son premier pseudonyme a été Claude Orland. Il a eu la ferme conviction que l'auteur d'un livre d'enfants ne crée pas pour les enfants mais il crée avec et par eux. Les titres du résultat de son travail fructueux sont les suivants : *La famille quatre cents coups* (1954), *La maison qui s'envole* (1977), et *Le Chat qui parlait malgré lui* (1982).

5.2.6. Michel Tournier (1924–)

La littérature, la culture allemandes et la musique classique ont été les éléments déterminants de son éducation. Il a fait ses études en philosophie d'abord à la Sorbonne, ensuite à l'Université de Tübingen. A partir des années 50, il a édité et animé une émission culturelle chez *Radio France*. Plus tard, il est devenu journaliste des quotidiens *Le Monde* et *Le Figaro*. Le monde des contes ainsi que le monde des romans de jeunesse lui étaient familière. Il a écrit son première œuvre en 1967 sous l'inspiration de *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe. Cette œuvre a été intitulée : *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*. Trois ans plus tard, le prix Goncourt lui a été décerné pour son roman : *Le Roi des aulnes*.

5.2.7. Pierre Gripari (1925–1990)

Son roman de jeunesse le plus répandu, les *Contes de la rue Broca*, a paru en 1967. En réalité, cette œuvre n'est devenue best-seller que dans les années 70, quand le livre a paru aux Éditions Gallimard. L'histoire représente, d'une façon adéquate, la société de cette époque-là à travers des destins d'enfants.

5.2.8. Daniel Pennac (1944–)

Pennac, né au Maroc et issu d'une famille militaire, a passé ses années d'enfance en Asie du Sud-Ouest en raison des missions de son père. Malgré la monotonie des camps militaires, les couleurs, les odeurs et les saveurs d'Asie et d'Afrique lui ont offert un horizon vaste de sentiments. C'est certainement grâce à ce fait que la littérature d'enfance lui est aussi familière que la littérature d'adultes. Ces œuvres destinées aux enfants peuvent se regrouper autour de deux thèmes, les liens émotionnels étroits entre l'homme et l'animal et les aventures de Kamo, petit garçon de dix ans. Dans ses histoires, tout est possible. A l'aide de la fantaisie d'enfant, la roue du temps peut même aller en arrière. Son roman, le plus connu, *La fée carabine*, est paru en 1987.

5.2.9. Virginie Lou (1954–)

Écrivain anticonformiste. Dans ses romans, des images de la violence et du charme se mêlent. Elle ne voulait pas garrotter l'imaginaire débordant de l'enfant. La plupart de ses romans n'ont pas une fin précise, ses histoires ne se terminent ni par happy end, ni par une fin triste soulignant ainsi la complexité du réel. Ses œuvres ont été publiées dans la série PACOM avec celles de Joseph Périgot. Il est intéressant que Virginie Lou a écrit à un public d'enfants. Son histoire dédiée aux plus petits est : *Je n'ai pas peur de l'aspirateur*, ses romans écrits aux adolescents : *Éloge de la lumière au temps des dinosaures*, *Un papillon dans la peau*, *La violence carton rouge*, *Les aventures du silence*, *La vie en rose*, *Marguerite et la politique*, *Marguerite et la métaphysique*.

5.2.10. Agnès Desarthe (1966–)

Son premier roman de jeunesse, intitulé *Je ne t'aime pas*, *Paulus* a vu le jour en 1992 dans la série École des loisirs. Il fallait attendre 13 ans pour la suite de l'histoire, *Je ne t'aime toujours pas*, *Paulus*. Desarthe a non seulement pensé à la génération des jeunes mais aussi aux lecteurs adultes. Elle leur a écrit en tout six livres. Ses traductions de lectures de jeunesse et ses pièces de théâtre prouvent qu'elle est un auteur fécond et un personnage à plusieurs facettes. D'après Desarthe, la littérature d'enfance possède deux motivations différentes. L'une tend à distraire à travers l'humour, la fantaisie, et la créativité, tandis que l'autre essaye d'aider les jeunes à surmonter leurs difficultés à devenir adultes. Au centre de ses histoires, se trouve toujours le premier amour, ce qui introduit les jeunes lecteurs au monde des sentiments d'adultes.

5.3. Auteurs et illustrateurs des livres d'images et des bandes dessinées

En France, la catégorie, sans aucun doute, la plus célèbre des livres est celle des bandes dessinées, ou tout simplement des BD. Certains pensent que d'un certain point de vue les peintures rupestres préhistoriques peuvent être déjà considérées comme BD. Par contre, les BD d'aujourd'hui, dont le créateur était le suisse Rodolphe Töpffer, se sont formées au cours du XIX^e siècle et se sont répandues tout de suite dans le monde entier. Ces histoires humoristiques et satiriques en même temps, ont été publiées dans les annexes de journaux et de revues. La BD est actuellement le genre littéraire le plus aimé des Français. Elle est l'alliage des beaux-arts et de la littérature, mais en ce qui concerne sa création, elle est également proche des dessins animés. Certains pensent que les séries de BD composent une branche à part entière. Francia Lacassin les classe dans le *neuvième art* déjà dans le titre de son livre écrit sur les BD (*Pour un neuvième art, la bande dessinée*).

La première série française des BD est parue au début des années '90. Les histoires ont été basées sur des aventures de *comic books*, écrits aux jeunes lecteurs américains, et ont vu le jour sous le nom de *Petit format*.

Les BD ont été longtemps considérées comme des ouvrages d'enfants, surtout des œuvres d'adolescents. En réalité, par contre, les BD, comme déjà les premières histoires de Rodolphe Töpffer, critiquent et caricaturent les coutumes et les traditions démodées et conservatrices de la société, les erreurs des hommes politiques et parfois même les savants. C'est ainsi que les BD sont devenues des histoires amusantes des adultes. En France, une enquête a été effectuée auprès des lecteurs des BD sur le tirage vendu en 2005. Les résultats ont démontrés que ce sont les jeunes diplômés urbains actifs, âgés de 15–34 ans, parmi lesquels la lecture des BD est la plus répandue. Les représentants de cette catégorie lisent au moins quatre BD par mois. Les six séries de BD les plus populaires sont *Astérix*, *Boule et Bill*, *Gaston Lagaffe*, *Tintin*, *Lucky Luke* et *Spirou*. Parmi ces séries, les aventures d'Asterix et de Tintin ont été vendues en tirage remarquable. En 2005, les Français ont acheté 94 millions d'albums sur 29 histoires d'Asterix, tandis que 92 millions d'albums ont été commercialisés sur 22 histoires de Tintin.

5.3.1. Georges Prosper Rémi (pseudonyme : Hergé) (1907–1983)

Les œuvres les plus importantes d'Hergé, auteur belge, sont les aventures excitantes, extraordinaires et stupéfiantes de Tintin, le jeune reporter. A cause de l'origine de l'auteur, ces histoires ne peuvent pas être classées dans la caté-

gorie de la littérature de la jeunesse, mais comme elles sont écrites en langue française et sont très fortement liées à la culture française, il faut les mentionner. Les premières aventures de Tintin parurent au mois de janvier 1929 dans l'annexe d'une revue de jeunesse belge, intitulée *Vingtième siècle*.

5.3.2. Gilbert Delahaye (1923–) et Marcel Marlier (1930–)

Les jeunes lecteurs s'intéressent, déjà depuis une bonne cinquantaine d'années, aux aventures de *Martine*, l'élève frêle. A l'invitation des Éditions Casterman, le premier livre *Martine, Martine à la ferme*, écrit par le normand Gilbert Delahaye et illustré par Marcel Marlier, a été publié en 1954. La série comprend aujourd'hui 51 livres. 50 millions d'exemplaires ont été publiés dans le monde entier jusqu'à nos jours. Ces histoires ont été traduites en plus de 50 langues.

5.3.3. René Goscinny (1926–1977) et Jean-Jacques Sempé (1932–)

Les œuvres de René Goscinny et de Jean-Jacques Sempé, écrites à la deuxième moitié du XX^e siècle, sont toutes basées sur la réalité. Quel Français ne connaissait pas les histoires du *Petit Nicolas*? Les aventures du Petit Nicolas forment une série de cinq volumes. Les livres ont été publiés entre 1956 et 1964. Le personnage du Petit Nicolas, ce petit garçon vif, un affreux jojo, âgé de dix ans, a été imaginé par René Goscinny et Jean-Jacques Sempé en 1956. Chaque chapitre de chaque livre est une histoire à part, bigarrée d'un peu d'humour et d'ironie, qui décrit la vie de tous les jours des gens quotidiens. Le petit garçon commet toutes sortes de frasques possibles avec ses amis, et il s'énerve toujours à cause de l'incompréhension de ses parents. Ces contes retransmettent le point de vue du protagoniste. L'œuvre est caractérisée par des courtes phrases humoristiques, comme si les aventures seraient racontées par Petit Nicolas. Les illustrations imagées avec des lignes simples, des brouillons de dessins et une coloration incomplète renforcent cette conception. A travers des lunettes d'enfant du Petit Nicolas, le monde des adultes n'est pas toujours compréhensible, ni acceptable. Ce n'est pas par hasard alors, que *Le Petit Nicolas* est pris pour une œuvre culturelle auprès des enfants du XXI^e siècle.

L'autre œuvre, également très importante de René Goscinny, est la série de bandes dessinées d'*Astérix*. Les personnages de l'histoire sont en fait des caricatures de la société d'aujourd'hui. Le dessinateur de ses bandes dessinées s'appelle Albert Uderzo. Après la mort de Goscinny en 1977, Uderzo continue

seul à écrire et à dessiner les histoires d'Astérix. Les deux protagonistes Astérix et Obélix vivent dans un village gaulois en Bretagne, leur histoire se déroule dans l'Antiquité. Le village, qui se trouve sur les territoires de l'Empire Romain, n'a jamais été envahi par des romains grâce à ses habitants courageux. Les noms des personnages sont dérivés de jeu de mots. La terminaison *-ix* se réfère à des antiques noms gaulois. Le nom de ce petit personnage principal intelligent et courageux vient du mot *astérisque*; celui d'Obélix, dont la taille est aussi importante que la force, provient du mot *obélisque*.

5.3.4. Claude Boujon (1930–1995)

Il était le rédacteur en chef du magazine-bandes dessinés de jeunesse *Pif Gadget* jusqu'en 1972. Le héros permanent des histoires de cette publication était un chien, nommé Pif, dont les aventures passionnantes ont incité les jeunes lecteurs à les lire hebdomadairement. Ses héros sont souvent issus du monde des animaux. Le renard et le lapin y sont souvent présents. Outre la présentation du monde des animaux d'une perspective d'enfants, Boujon était également le maître de la représentation des gestes et des nuances humaines. L'agitation et la dynamique imprègnent aussi bien le texte que les tracés des dessins dans toutes ses œuvres. Voici quelques uns de ses chefs-d'œuvre : *Monsieur Lapin* (1985), *Dents d'acier* (1990), *Pauvre Verdurette* (1993), *La chaise bleue* (1996).

5.3.5. Tomi Ungerer (1931–)

Deux événements faisaient effet sur la vie de l'auteur strasbourgeois. D'une part la perte de son père, et d'autre part l'Occupation. Après un service militaire en Algérie et après avoir fait des études dans une grande école de beaux-arts, il a tenté le coup au États-Unis, âgé de 25 ans. Il y a rencontré Ursula Nordström, à l'aide de qui ses premières œuvres destinées aux enfants pouvaient paraître. Voici quelques exemples : *Les Mellops spéléologues* (1957), *Les Mellops fêtent Noël* (1960), *Les trois brigands* (1961) et *Pas de baiser pour maman* (1973). Entre 1957 et 1974, il a écrit 70 livres pour ses jeunes lecteurs. Plus tard, il a fait des illustrations imagées pour ses œuvres. C'est ainsi qu'il voulait être présent à l'occasion des premières lectures des petits écoliers.

Voici comment il a décrit son propre œuvre : « Si j'ai conçu des livres pour enfants, c'était d'une part pour amuser l'enfant que je suis, et d'autre part pour choquer, pour faire sauter à la dynamite les tabous, mettre les

normes à l'envers : brigands et ogres convertis, animaux de réputation contestable réhabilités¹».

5.3.6. Philippe Corentin (de nom de naissance Philippe Le Saux, 1936–)

Écrivain et illustrateur autodidacte de livres d'enfants. Ses premières œuvres, comme par exemples *L'Enragé* (1968), sont parues dès la fin des années 60. Dans ses livres, la diversité des figures et la richesse des couleurs sont en harmonie parfaite avec le langage créatif et ludique du texte. Son public d'enfants et d'adultes ont également aimé ses livres, et il occupe ainsi une position exceptionnelle. Les héros de ses romans sont des êtres absurdes, formés de qualités humaines et bestiales. Dans ses œuvres, il représente l'interaction de ces deux mondes. Il a même modifié les héros des contes bien connus. Il les a transformés en êtres absurdes et aimables. C'est ainsi qu'il voulait briser l'uniformité des stéréotypes. Ses dessins répandent également de la créativité et de la joie de vivre. La fantaisie d'enfance l'a pris tôt. Dans ses écritures, il a voulu montrer l'originalité et la modernité en même temps. Ses contes ne constituent pas pour endormir les enfants, au contraire, sont présents pour éveiller la joie de vivre et l'humour somnolents.

5.3.7. Pierre Elie Ferrier (PEF) (1939–)

Il a commencé sa carrière en tant que journaliste. Ses premières illustrations imagées sont parues dans la revue *Arts*. Son premier roman, intitulé *Moi, ma grand-mère* (1977), destiné aux enfants a été publié quand il avait déjà 38 ans et était père de deux enfants. Il a créé en 1980 la figure de *Motordu*, le prince charmant, qui est devenu peu après l'un des héros préférés des enfants. La dénomination même est déjà un jeu de mots, inspirée par l'humour, dont la portée a été toujours soulignée par Ferrier. Il a souvent rencontré les membres de son public et il a longuement parlé aux enfants de l'importance de l'amitié, de la liberté de l'esprit, et d'une vision de vie positive. Presque 200 de ses œuvres ont été publiées. Depuis 1995, deux écoles et trois bibliothèques portent son nom.

5.3.8. Yvan Pommeaux (1946–)

Il a fait ses études dans une école des beaux-arts. En 1970, il a été engagé par les *Éditions École des Loisirs* en tant que dessinateur de maquettes. Ses livres

¹ Source : Biguet, Eva (Université Lille III, 1998) : *Tomi Ungerer Sommaire* ; URL : www.univ-lille3.fr/www/Ufr/idist/jeunet/auteurs/ungerer98/fr_ungerer.htm

d'enfants sont publiés à partir de 1972. Sa première œuvre indépendante, intitulée *L'Aventure*, est paru en 1976. A part son premier livre, ses deux écritures également très importantes sont les suivantes : *Chico le clown amoureux* (1980) et *Voyage de Corbelle et Corbillo* (1982). En 1985, le *Grand Prix de Paris* lui a été décerné. Sa façon d'écriture imagée est vraiment unique. Elle porte des signes des expériences de Pommeaux, acquises dans l'univers filmique. L'auteur est devenu rapidement l'un des écrivains préférés des jeunes lecteurs. Sa première série de bandes dessinées, intitulée *Angelot du Lac*, a vu le jour en 1991.

5.3.9. Claude Ponti (1948–)

La naissance de sa fille Adèle en 1985, lui a donné envie d'écrire des livres d'enfants. Ses premières œuvres sont les suivantes : *L'Album d'Adèle* (1986), *Adèle s'en mêle* (1987), et *Adèle et la pelle* (1988). Il est rapidement devenu célèbre par ses jeux de mots et ses figures imaginaires. Ses livres d'images humoristiques, comme par exemple *Le chien invisible* (1995) ou *Almanach Ouroulboulouck* (2007), sont paru dans la série *L'École des Loisirs*.

5.3.10. Grégoire Solotareff (1953–)

Il a fondé la série *L'École des Loisirs* en 1984. Il est sans doute un auteur très fécond, il a écrit et illustré une bonne centaine de livres. Il a dessiné en utilisant uniquement des couleurs de base. Il a mis en relief ses figures par de forts contours noirs renforçant ainsi l'effet de la dynamique visuelle et complétant la communication verbale assez courte du texte. Solotareff n'était pas uniquement actif en tant qu'auteur des livres d'images, mais aussi en tant qu'écrivain. L'une de ses œuvres inoubliables s'intitule *Les filles ne meurent jamais* est depuis longtemps le livre préféré des adolescents.

6. Conclusion

La conception, selon laquelle l'enfant est un adulte en miniature, a changé au cours du XVIII^e siècle. L'enfance a été définie en tant que période de vie indépendante et à partir de ce moment-là, les jeunes ont été éduqués, enseignés, formés conformément aux mœurs dominantes. A cette époque-là, la littérature d'enfance et de la jeunesse a été encore en outil d'éducation morale et religieuse. La faim inapaisable des enfants pour la lecture a été

découverte au XIX^e siècle. Au XX^e siècle, la reconnaissance du rôle primordial des œuvres de la littérature d'enfance dans la formation d'une vision du monde réel était une avancée considérable. De plus en plus de maisons d'édition voulaient publier les œuvres de la littérature d'enfance dans des nouvelles séries.

Aujourd'hui, en France, la littérature d'enfance et de la jeunesse possède ses propres librairies, une presse spécialisée (des revues comme *Citrouille*, *Livres jeunes aujourd'hui*, etc.), des présentations et des foires de livres (*Montreuil*) et la reconnaissance en tant que département à part entière (*Université de Lille*).

Le lieu, le rôle et la tâche de la littérature d'enfance, comme discipline autonome, ne sont toujours pas élucidés. Des recherches, des enquêtes et des discours supplémentaires pourraient promouvoir la diffusion systématique de la culture de la lecture et contribuer à ce que la lecture devienne l'outil éminent de l'éducation, du divertissement et de la médiation des valeurs. Le fait que le goût des lecteurs change constamment ne peut pas être négligé. De nos jours, l'acquisition d'informations des nouvelles générations s'est bornée surtout à la chaîne audiovisuelle. L'illustration imagière, au delà de ses fonctions esthétique et interprétative, sera dotée d'un rôle narratif indépendant, tandis que la vocation du texte ressemble plutôt à des sous-titres de films. Les niveaux de l'interprétation se multiplient : les histoires seront interprétables également sur des plans intellectuels et visuels.

La suite de l'étude ci-présente pourrait être par exemple, l'examen, l'interprétation et la représentation de l'image d'enfants des œuvres littéraires, ou l'analyse d'un double public de lecteurs et l'examen d'une double lecture. De toute manière, quelque ce soit le but des analyses, il serait toujours utile de défricher des domaines de la littérature d'enfance inexploités jusqu'à nos jours, car la littérature d'enfance et de la jeunesse restera toujours le porteur et le médiateur des valeurs idéologiques dominantes d'une société donnée.

Bibliographie

Livres techniques :

Bárdosi, V. & I. Karakai (1996) : *A francia nyelv lexikona*. Budapest : Corvina.

Fogarassy, M. (1991) : *Ki kicsoda a mai magyar gyermekirodalomban ?* Debrecen : Csokonai Kiadó.

Gadamer, H.-G. (1960) : *Igazság és módszer*. Budapest : Gondolat.

Klaudy, K. (1999) : *Bevezetés a fordítás gyakorlatába*. Budapest : Scholastica.

- Komáromi, G. (1999) : *Gyermekirodalom*. Budapest : Helikon Kiadó.
- Mevel, J.-P. (2004) : *Dictionnaire Hachette*. Paris : Hachette Livre.
- Poslanec, C. (2008) : *Des Livres d'enfants à la Littérature de jeunesse*. Paris : Gallimard.
- Renonciat, A. (dir.) (1998) : *Livres d'enfance, livres de France*. Hachette : Jeunesse.
- Soriano, M. (2002) : *Guide de la littérature pour la jeunesse*. Paris : Delagrave.
- Tarbay, E. (2001) : *Gyermekirodalomra vezérlő kalauz*. Budapest : Szent István Társulat.

Sites Internet :

- <http://ujember.katolikus.hu/Archivum/2003.08.17/1103.html>
- http://www.univ-lille3.fr/www/Ufr/idist/jeunet/auteurs/ungerer98/fr_ungerer.htm
- http://www.univ-rouen.fr/flaubert/bovary/bovary_6/notices/paul-&-v.html
- <http://www.academie-francaise.fr/immortels/base/academiciens/fiche.asp?param=281>
- <http://platea.pntic.mec.es/~cvera/aplicacion/telemaque/index.html>
- http://edutech.elte.hu/multiped/ped_01/ped_01.pdf
- <http://www.opkm.hu/konyvesneveles/2003/2/19Lovasz.html>
- <http://www.lire-en-fete.culture.fr>

RECENSIONES

Appunti su due recenti volumi dedicati a Angelo Colocci*

Angelo Colocci nacque a Jesi nel 1474 in una famiglia di antica tradizione cittadina; studiò probabilmente a Roma e poi seguì lo zio Francesco che, compromesso in una sommossa contro il governo pontificio, riparò a Napoli; ritornò a Jesi nel 1491 dove, nel 1492, “ottenne la capitaneria di Belvedere”. Nel 1497 acquistò la carica di abbreviatore *de parco maiori*, esercitata per mezzo di un sostituto, fino a che, nel '98, si trasferì a Roma, come oratore di Jesi presso il pontefice. Patri-zio romano dal 1505, restò in carica come abbreviatore fino al 1510, “ma già dal 1503 aveva comperato [la carica] di procuratore della sacra Penitenzeria”; sollecitatore delle lettere apostoliche dal 1510 al 1515, dall'11 fino al 21 fu segretario apostolico. “Deposte le altre cariche, divenne maestro del registro delle bolle e notaio della camera apostolica; tenne l'appalto dei dazi fino al 1527”. Rifugiatosi a Jesi tra il luglio e il dicembre del 1527—l'anno del sacco—ritornò, l'anno seguente a Roma. Nonostante varie difficoltà, nel 1537 diventò vescovo di Nocera, dignità alla quale rinunciò a favore di un parente due anni dopo, essendo stato creato, nel 1538, tesoriere generale. Si spense a Roma il 1° maggio del 1549.¹

Colocci quando giunse a Roma divenne erede e continuatore dell'opera di Pomponio Leto, mantenendo viva l'Accademia presso la sua casa; raccolse una estesissima collezione di statue, iscrizioni e oggetti antichi e, forte anche della sua posizione sociale, intrecciò una serie di rapporti con i più affermati letterati del momento, dal Vida a Beroaldo il giovane, da Valeriano a Blosio Pal-

ladio, da Tommaso Inghirami a Bembo e Castiglione. In più raccolse una imponente biblioteca che, per diverse vie, giunse in gran parte alla Biblioteca Vaticana, nella quale si assommavano testi, manoscritti e a stampa greci, latini, volgari (in vari volgari romanzi: portoghese, castigliano, occitanico, francese, italiano), testi umanistici e, ovviamente, appunti, note, spogli lessicali dello stesso Colocci.² Insomma, Colocci divenne una sorta di catalizzatore di esperienze culturali tra le più varie, almeno per un quarantennio e, dunque, si pone per noi come un uomo di grande interesse non tanto per quello che pubblicò, in verità pochissimo, quanto piuttosto per quello che raccolse e contribuì a tramandare ai posteri.

Nel 1969, quarant'anni or sono, nella prestigiosa collana “Studi e Testi” della Biblioteca Apostolica Vaticana, la stessa che ospita i due volumi colocciani appena pubblicati (*Angelo Colocci e gli studi romanzi*, a c. di C. Bologna e M. Bernardi; M. Bernardi, *Lo zibaldone colocciano Vat. Lat. 4831*) usciva, curata da Vittorio Fanelli, appassionato e competente studioso del Colocci, la *Vita di Mons. Angelo Colocci* di Federico Ubaldini, condotta sul ms. Barberiniano lat. 4882 che veicola il testo originale italiano della vita.³ La *Vita* è accompagnata da un commento, davvero impressionante, che guida non solo a meglio intendere la vita di Angelo Colocci, ma anche a riconoscere una infinità di letterati e intellettuali, grandi e piccoli, che, dalla fine del Quattrocento alla metà del Cinquecento, ebbero contatti con lui. Sempre nel 1969 si tenne a Jesi un convegno assai importante (i relativi *Atti* uscirono nel 1972), non solo per gli interventi di grandi studiosi

colocciani (gli *Atti* accolgono addirittura tre studi di Samy Lattès), ma anche per una sorta di programma, steso proprio in occasione dell'incontro, dove vengono enunciati gli argomenti che avrebbero potuto essere trattati nel corso della manifestazione.⁴ Eccoli:⁵

- 1) La questione della lingua con annessi aspetti storici e lessicografici
- 2) L'interesse antiquario con particolare riguardo all'archeologia e all'epigrafia
- 3) Questioni metriche
- 4) Filologia romanza nelle sezioni relative alle lingue italiana, francese, spagnola, portoghese, provenzale, catalana
- 5) L'attività di poeta in lingua latina e italiana
- 6) Problemi relativi alla ricostruzione della biblioteca
- 7) Indagini su aspetti oscuri della biografia di Colocci
- 8) La fortuna di Colocci attraverso i secoli.

Questo programma di lavoro va ben al di là, come si capisce subito, delle esigenze di un Convegno e indica davvero i punti fondamentali per sviluppare una indagine completa su Angelo Colocci. I volumi dei quali si parla cominciano a prendere in esame, con diverso grado di intensità e nel rispetto delle competenze di coloro che hanno contribuito all'impresa, alcuni dei punti suggeriti proprio da tale programma di lavoro.

Nel 1979 usciva infine, sempre nella serie "Studi e testi" della Biblioteca Apostolica Vaticana, la ricchissima raccolta di studi del Fanelli, *Ricerche su Angelo Colocci...*, con l'importante introdu-

zione di mons. J. Ruysshaert.⁶ Da allora, fino all'uscita di questi due volumi e a eccezione di pochi altri contributi di minor estensione, seppur sempre assai acuti, espressamente dedicati a Colocci, quali quelli prodotti da Augusto Campana, Rino Avesani, Rossella Bianchi, Corrado Bologna, non è apparso nulla, a stampa, di paragonabile ai lavori usciti tra il 1969 e il 1979;⁷ di per sé, dunque, la pubblicazione di questi due libri è un fatto significativo nella storia degli studi colocciani, e non solo colocciani. Si tratta di due volumi diversi, seppur complementari; il primo raccoglie una serie di studi di specialisti, italiani e stranieri, su *Angelo Colocci e gli studi romanzi*; il secondo è l'edizione commentata di uno dei pozzi delle meraviglie (e, insieme, di uno dei pozzi dei misteri) della biblioteca colocciana, uno dei suoi zibaldoni, segnatamente lo zibaldone conservato nel ms. Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vaticano lat. 4831.

Il primo volume, *Angelo Colocci e gli studi romanzi*, raccoglie ventuno contributi, organizzati in tre sezioni: 1) *La biblioteca colocciana (e altri modelli cinquecenteschi)* (pp. 1-121); 2) *I manoscritti, le postille*—è la sezione più estesa e la più propriamente "romanza"—(pp. 123-447); 3) *La poesia e i poeti* (pp. 449-513). Data la varietà degli interventi è difficile rendere conto del volume in ogni suo aspetto; mi limiterò quindi a qualche sondaggio, iniziando dalla sezione centrale del libro—*I manoscritti e le postille*—e, entro essa, dal contributo di Mercedes Brea (*De los 'Lemosini' a los 'siculi', Dante y Petrarca*, pp. 245-66), studiosa che, tra l'altro, è stata promotrice o diretta ispiratrice di molte indagini i cui frutti compaiono in questo volume (C. F.

Blanco Valdés e A. Ma Dominguez Blanco, *Il codice Vat., lat. 4823: il laboratorio colocciano*; G. Pérez Barcala, *Angelo Colocci y la rima románica: aspectos estructurales (análisis de algunas apostillas coloccianas)*; E. Fidalgo Francisco, *Apuntes para una Vida de Alfonso X en un códice de Colocci (Vat. Lat. 4817)*; E. Coral Diaz, *Las notas coloccianas en el cancionero profano de Alfonso X*; F. Fernandez Campo, *Apostillas petrarquescas de Colocci: nuevas posibilidades de lectura*.⁸ La Brea, che si muove, come il suo gruppo di lavoro, con competenza e sicurezza nel mondo colocciano e che ha accumulato una profonda conoscenza delle raccolte miscellanee e degli zibaldoni del dotto prelado di Jesi, dove si alternano note, abbozzi, indici di parole e di versi, e, insieme, dei suoi mss. organici, inizia le sue pagine con una riflessione di metodo, del metodo usato da Colocci nel suo studio. La Brea fa riferimento puntuale ai canzonieri studiati dal Colocci, ma alcune indicazioni credo possano avere un valore più generale. Dice la studiosa (pp. 245-46):

“Primero [Colocci] leía los cancioneros (italianos, occitanos, gallegos) que le interesaban y, cuando disponía ya de copias que había encargado, podía confrontarlas con el original para completar y/o corregir posibles defectos de transcripción; a la vez, o en una segunda lectura, subrayaba o marcaba de algún modo en el texto algunas palabras que le interesaban y, normalmente, las copiaba en los márgenes del folio [...]. A continuación (al menos para algunos casos, existe, constancia de este procedimiento), podía utilizar folios adicionales para ir anotando en ellos, debajo del número correspondiente al folio del manuscrito, las palabras que previamente había destaca-

do del texto. La fase siguiente podía ser realizada por él mismo o encomendada a un copista de su confianza: se trataba de reproducir esa lista de palabras, pero esta vez ordenándolas alfabéticamente (solo por la primera letra) y poniéndoles al lado el número del folio en el que se encontraban.”

Pare a me, per quel poco di esperienza che ho di questi problemi, che la Brea abbia illustrato con chiarezza il metodo di lavoro del Colocci. Ci si potrà chiedere se questo metodo sia applicato dal Colocci a altri settori che suscitarono il suo interesse, come per esempio la letteratura mediolatina, quella umanistica, le indagini antiquarie e così via, ma per l'ambito specifico assunto nell'indagine, mi sembra che la studiosa sia stata davvero efficace. E questi assunti teorici — che peraltro teorici non sono, ma piuttosto risultati nati dal lavoro sul campo — sono ben esemplificati nel suo contributo. La Brea prende in esame il ms. Paris, Bibliothèque Nationale de France, fr. 12474 (= canzoniere provenzale M), in particolare prende in esame le postille colocciane che hanno che fare con gli studi del prelado sulla lirica italiana, per provare a capire quali aspetti abbiano suscitato il suo interesse e fino a che punto sia stato rigoroso nell'informazione. L'analisi è resa più semplice dall'esistenza dei preziosi indici di Petrarca e dei Siciliani (*Index verborum seu vocum...*) contenuti nel ms. Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vaticano Lat. 3217, indici costruiti rispettivamente sul ms. Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vaticano Lat. 4787 che contiene i *Rerum vulgarium fragmenta* (anche se non è da escludere da parte di Colocci, anzi, il ricorso all'Aldina del 1514), e sul

ms. Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vaticano Lat.4823 (cioè a Va), copia del celebre canzoniere italiano Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vaticano Lat. 3793 (= V). La Brea identifica, in M, trentotto annotazioni colocciane che divide in tre categorie. La prima, la più ricca di attestazioni, sottolinea coincidenze tra forme occitaniche e forme poetiche italiane, in particolare forme usate da Dante e Petrarca; la studiosa si sofferma su una in particolare, contenuta al f. 14v di M, che recita: *sicul. e aire due syllabe siculi et petrarca*. A Colocci doveva interessare particolarmente la natura bisillabica di *aire*, dal momento che nel Vat. Lat. 4817, f. 274r, vi è un frammento di indice topografico di M e lì si ripete la stessa indicazione: *Aire due syllab. siculi et petrarca. 14*, con rimando appunto al f. 14. La consultazione poi del Vat. Lat. 3217 permette di confermare l'interesse di Colocci per questa forma. Si può aggiungere, con Menichetti, *Metrica italiana*, Padova, Antenore, 1993, pp. 258–59, che nei *Rerum vulgarium fragmenta* di Petrarca *aere* è sempre bisillabo, trattato cioè come il suo allotropo *âre*. La seconda categoria si appunta sulla constatazione di differenze tra la forma occitanica e quella, diciamo così, italiana. Tra i vari esempi citati dalla studiosa ne ricordo uno solo; a f. 10r di M si legge la postilla *appellar(e) no(n) italo*. È una nota abbastanza curiosa — sottolinea la Brea — perché non è chiaro a cosa Colocci si riferisca con *italo/itali*; l'indice dei *Siculi* registra infatti più di venti occorrenze di *appellare* (variamente coniugato). La studiosa si chiede se Colocci non volesse forse indicare che la parola non era di uso comune in italiano o che era prestito occitanico o, ancora, che

avesse usi e significati differenti da quelli che le sono propri in Giraut de Bornelh, da dove la parola è tratta. Ma, dice la Brea, converrà confrontare questa annotazione con quella del f. 123r, *p(er) nome apello da [...] petrar. 160/Mentionar p(er) nome*, nella quale parrebbe attrarre la sua attenzione l'espressione completa *appellar per nome* che è quella che sembra voler spiegare con la seconda parte della sua nota piuttosto che la semplice forma verbale che appare inventariata a f. 29 dell'indice di Petrarca nel Vat. Lat. 3217. La terza categoria è quella delle osservazioni di carattere linguistico generale. Anche qui ricordo un solo esempio, sufficiente però a far capire il modo preciso in cui lavora la Brea; a f. 204v si legge *'de' no(n) da ut communes, non 'di' ut florentini*; circa la preposizione *de* Colocci osserva tanto la forma occitanica, ereditata dai latini, quanto il distinto uso che di questa costruzione fanno i fiorentini e i *communes*, distinguendo tra *da* e *di*. La consultazione infatti degli indici contenuti nel già ricordato Vat. Lat. 3217 comprova la ripetizione, nell'elenco, delle diverse forme preposizionali e delle loro possibili contrazioni con gli articoli. Alla conclusione della sua indagine la Brea si chiede — e è una domanda che deve essere estesa a tutte le annotazioni colocciane, in qualsiasi lingua e su qualsiasi testo — quale sia lo scopo, l'idea che muove Colocci a vergare queste note e, ancora una volta, si mette sul piano concreto dell'esemplificazione; ricorda che a f. 149v si legge *Dante cita questa* (con riferimento di Dante a *Nulls hom non pot complir adrechamen* di Aimeric de Belenoi) e a f. 143 (tralascio qualche esempio), *Dante de vulgari eloquio citat banc bis*, con rimando a *Si ·m fos amors de ioi donar tan*

larja di Arnaut Daniel, postilla quest'ultima assai significativa perché attesta una conoscenza diretta del *De vulgari*, ma anche perché, assieme all'altra postilla (e a un'altra ancora che non cito), lascia intendere il percorso mentale di Colocci, la sua ipotesi di lavoro: i Siciliani, come Dante e Petrarca, conoscevano di prima mano i testi dei trovatori occitanici e a loro si rivolgevano, in certo modo, come a modelli poetici, anche nelle opzioni linguistiche. Ancora la Brea pensa che lo studio comparativo di Colocci potesse avere un doppio obiettivo: da una parte aiutare a capire la storia della lirica medievale (dagli occitanici ai siciliani e poi a Dante e a Petrarca), dall'altra giovare a conoscere i meccanismi che permetterebbero di elaborare una "norma linguistica" per la lingua poetica italiana, possibilmente per poter intervenire con argomenti fondati sulla discussa "questione della lingua", allora al centro dell'interesse. Colocci, infatti, difendeva l'esistenza di una lingua comune... come "quella che Petrarca di tanta lingua ha fatto per imitazione" (Vat. Lat. 4817, f. 1r) e cercava, per ogni dove argomenti solidi con i quali difendere la posizione che il medesimo Colocci illustra in una delle sue annotazioni disperse (Vat. Lat. 4817, f. 39r-v), ricordata dalla studiosa a p. 262 del suo lavoro:

"Tanti monstri di parole che sono in dante e non poche in petrarcha di tutto la cagion è stata la imitatione che poche parole vi sono che non siano o de gli antiqui siculi o de lemosini o di uicini allemosini, chiamo siculi tutti quelli che scripsero altra el faro et di qua chiamo lemosin tutti francesi prouenza et catalogna."

La "Questione della lingua" invita a

prendere in considerazione il contributo di Nadia Cannata, anch'esso posto nella seconda sezione del libro, su *Le Annotazioni sul vulgare ydioma di Angelo Colocci* (Ms. Vat. Lat. 4831), pp. 169-97, cioè sul materiale conservato nel fascicolo V del codice vaticano. Sintetizzo moltissimo il contributo della studiosa, che, tra l'altro, sta attendendo all'edizione di uno zibaldone collociano presso l'Accademia della Crusca, e che descrive, in modo un po' diverso da come fa Marco Bernardi (sempre in questo volume—pp. 123-67—e più a fondo nell'altro—pp. 13-110), il ms. Vaticano e si impegna a identificare le fonti adibite dal Colocci; tocca anche problemi di cronologia, relativi all'arrivo nella biblioteca di Colocci del celeberrimo canzoniere italiano Vat. Lat. 3793 (= V) e del *Libro di Ragona*—cioè una copia della Raccolta Aragonese—proponendo il 1508 come *terminus post quem* per la presenza di questi volumi nella biblioteca del prelado. La studiosa osserva che le annotazioni—chiamarlo trattato, mi pare difficile accettare; mi sembrano piuttosto appunti non molto organici, come accade di norma in Colocci—sintetizzano "una storia di varie esperienze poetiche in diverse lingue: non la sola lirica amorosa e nemmeno solo la poesia di tradizione toscana, ma le espressioni di autori, epoche, ispirazioni e lingue fra le più varie, tenute insieme, si direbbe, dai personali interessi e affetti di Colocci, ma soprattutto dall'uso di volgari romanzzi" (p. 175). Riflettendo poi su un passo del ms., già più volte edito (dove, tra l'altro, dovrebbe comparire una forma *adricchè*, ignota all'OVI, forse con il valore di 'arricchire'), la studiosa sottolinea come "nell'ambito di un ragionamento in difesa dell'uso del volga-

re Colocci arrivi a discutere della mancata coincidenza fra lingua 'materna' e lingua di cultura, notando che non si tratta di un fenomeno esclusivamente moderno né legato a un bilinguismo strutturale... bensì una realtà che i moderni hanno in comune con gli antichi e che deriva dalla mutabilità insita negli usi linguistici attraverso i secoli e non dal fatto che una sola sia l'unica lingua accettabile come 'alta'” (p. 181). Su un altro punto toccato da Nadia Cannata mi soffermo; la Cannata mette in luce come le così dette *Annotazioni* siano prova “di un interesse molto precoce da parte del Colocci non solo per la tradizione letteraria in volgare italiano, ma anche per altri volgari romanzi, fra i quali [...] il provenzale” (p. 191); sottolinea pure — sulla scorta di alcune osservazioni di Riccardo Drusi — come a Roma, durante il pontificato di papa Borgia, la presenza spagnola fosse rilevante non solo dal punto di vista culturale, ma anche linguistico; e, ancora menzionando Drusi, rimanda a Bembo, *Prose* I 13, da dove si ricava come lo spagnolo fosse in Roma una lingua utilizzata alla corte papale come il francese, il lombardo, il toscano e il veneziano (p. 191). Alla luce di questi rilievi, la Cannata sostiene che tale situazione potrebbe essere stata di stimolo per Colocci a interessarsi “di questioni relative al concetto di lingua comune”, al quale era interessato già da un'epoca molto alta: “suo è infatti il primo documento noto in cui è teorizzata la cosiddetta *lingua cortigiana*, vale a dire l' *Apologia* di Serafino Aquilano” (p. 192), messa a stampa nel 1503. Si potrebbero così spiegare le sue traduzioni, in epoca altrettanto alta, dal castigliano e dal catalano, gli spogli linguistici e infine “l'acquisto e studio di testimo-

ni diretti di quelle lingue e letterature” (p. 192). Ancora la Cannata mette in luce come Colocci nell' *Apologia* ponesse a confronto gli usi linguistici di Serafino con quelli di Cavalcanti e Cino e di alcuni poeti siciliani e, dunque, come, partendo da argomenti linguistici, arrivasse a occuparsi di lirica romanza e italiana.

Su un altro argomento trattato nella seconda parte del libro vorrei sostenere, cioè sul modo in cui si potrebbero usare i materiali colocciani in una prospettiva ecdotica, argomento ben illustrato dai contributi di Margherita Spampinato Beretta, *Il “caso” Cielo*, pp. 211-24, di Simonetta Bianchini, *Colocci legge “Rosa fresca aulentissima”*, pp. 225-43, e di Fabrizio Costantini, *Il ‘Libro Reale’, Colocci e il Canzoniere Laurenziano*, pp. 267-306, i primi due dedicati a Cielo d'Alcamo, il terzo ai rapporti tra il Libro Reale e il canzoniere laurenziano Rediano 9. La Spampinato Beretta, per quanto riguarda il “caso” Cielo, nel Vat. lat. 4817 e nel così detto ‘notamento’, presenta, dopo una puntuale indagine che esamina e discute la bibliografia pregressa, due quesiti fondamentali: il primo — che rispecchia la posizione da lei sostenuta — chiede se le lezioni che compaiono nella trascrizione colocciana siano errori che nascono da sviste memoriali o siano lezioni derivate da un antigrafo; il secondo — caro a Corrado Bologna — domanda se, ammesso che le lezioni siano derivate da un antigrafo, siano esse genuine o siano invece banalizzazioni (p. 219).

Margherita Spampinato Beretta non ritiene che le *lectiones* offerte dal f. 171v del Vat. Lat. 4817 mostrino “caratteristiche testuali di consistenza pari o maggiore di quelle offerte da V [= Vat. Lat. 3793]”; anzi, le paiono derivare da “una

banalizzazione dovuta a citazione memoriale” (p.219). E si chiede, al proposito, perché Colocci, che cita a memoria il testo immediatamente precedente, il contrasto (*Virgo Beata aitami ch'io no(n) perisca a torto*), dovrebbe invece trascrivere da un antigrafo la strofe del *Contrasto* che subito segue. Corrado Bologna, di contro, come ricorda la Beretta Spampinato, esclude che si possa intravedere nei vv. l'ipotesi dell'improvvisazione mnemonica, semmai è dato riscontrare “la normale meccanica delle *lectiones singulares*. E le lezioni offerte dal Colocci andrebbero annoverate tra quelle alla base del testo, anche quando non ne restituissero la lezione genuina” (p. 219). Bologna si pone però varie domande: “Colocci avrà trovato il contrasto *Rosa fresca*, tratto magari da un ms. affine di V, con lezioni diverse, più prossime al testo noto a Dante, cioè meno toscanizzate... e ne avrà magari derivato la copia che aveva sott'occhio al momento in cui stese gli appunti oggi nel ms. Vat. Lat. 4817?” O *Rosa fresca* sarà stata anche nel ms. di cui si è salvato solo l'attuale frammento magliabechiano [Firenze, Biblioteca nazionale Centrale, Magliabechiano II. III. 49], oppure Colocci avrà letto il testo attribuito a Cielo su un terzo codice affine, come il lacerto magliabechiano, a V e “circolante a Roma nel primo '500? E parte di esso... sarà stato copiato nel *Libro* di Latino Giovenale?” (pp. 219–20). La studiosa, tenendo conto delle diverse ipotesi formulate, conclude la prima parte della sua indagine affermando che, a suo parere, le proposte — la sua e quella di Bologna — sono entrambe ammissibili e indicano la volontà di cooperare alla ricostruzione del testo tradito, anche se con soluzioni divergenti. A mio avvi-

so, le ipotesi avanzate indicano pure la reale difficoltà che si riscontra nell'usare materiale di questo genere in funzione ecdotica; di fronte a appunti, postille, schede non basta il *distingue frequenter*, ma è necessario il *distingue frequentissime*. Uomini come Colocci — e, su altro piano, come Bembo — avevano alle spalle una *institutio* umanistica che li portava a scelte filologiche molto creative, seppur mai gratuite, governate da un rigore in gran parte diverso da quello che caratterizza l'odierna prassi ecdotica: e proprio Bembo lo dimostra con i suoi interventi sui *RVF*. Ma, per tornare alle pagine della Spampinato Beretta, la studiosa spiega che è diverso il caso delle postille che riguardano Cielo nel Vat. lat. 4823, dove l'attenzione del Colocci si appunta sul testo e non solo sulla sua struttura metrica, dal momento che il ms. è stato realizzato per poter studiare e annotare la lirica italiana antica a partire dal Vat. Lat. 3793. La Spampinato Beretta ricorda come a sostenere l'ipotesi di Bologna, cioè quella dell'esistenza di un altro codice recante il *Contrasto*, concorra la studio di Simonetta Bianchini, che tuttavia si muove su altri percorsi e con altri materiali. La Bianchini nota però che Colocci, nel Vat. Lat. 4823, non interviene, nella trascrizione delle postille, per correggere possibili ipermetrie del verso, anzi, a volte introduce elementi turbativi, inspiegabili per un metricista attento come lui, a meno che non si voglia ipotizzare una trascrizione meccanica di varianti da un altro ms. La Bianchini nota anche che Colocci non corregge gli errori fatti dal copista di Vat. Lat. 4823; le varianti (se devono essere considerate tali e non innovazioni del Colocci) registrate nelle postille collociane,

presentano, in Vat. lat. 4823, tratti molto meno toscani rispetto al Vat. Lat. 3793 e in alcuni casi (per es.: *inbentura* contro *jnuentura* 160, con betacismo meridionale, e *la persone* 108) le varianti potrebbero far capo a una tradizione precedente lo stesso Vat.Lat. 3793 o almeno più vicina all'originale (ammesso sia esistita una tradizione siciliana o almeno più sicilianizzante di *Rosa fresca*, come non manca di notare la Bianchini, p. 221). La Beretta Spampinato ricorda che le postille alla prima strofa del *Contrasto* in Vat. Lat. 4823, se integrate nel testo, non forniscono comunque una redazione di *Rosa fresca* "uguale o simile" a quella del così detto "notamento colocciano" (p. 221). Si dovrebbe dunque ipotizzare che Colocci facesse riferimento a due mss. differenti: uno che recava le lezioni registrate nelle postille di Va (= Vat. Lat. 4823) e uno che poteva essere testimone della sola prima strofe, trascritta nel "notamento". Dal momento però che il "notamento" è da condiderarsi — sostiene, mi pare con fondamento, la studiosa — quasi sicuramente una citazione a memoria con la fenomenologia variantistica che tale prassi comporta, mentre le postille di Va "nascerrebbero da una collazione sia pur meccanica" con un altro codice, "sarebbero queste ultime, in linea teorica, a possedere maggiori titoli per essere introdotte nella tradizione" (p. 222). Ma la Beretta Spampinato sottolinea, molto lucidamente, che "le varianti decontestualizzate vanno adoperate con prudenza estrema, non è lecito considerare il manoscritto come una sorta di cava di pietra dalla quale il filologo stacca un frammento e lo inserisce in modo fortuito nel proprio lavoro, senza sapere nulla del rimanente" (p. 222). E conclu-

de: "Non si può dire che l'acquisizione di questi frammenti giovi ai fini della *restitutio textus* (a norma lachmanniana), essi tuttavia costituiscono un indubbio guadagno per quel che attiene alla storia della tradizione del componimento di cui contribuiscono a illuminare la fortuna" (p. 223); le parole della Spampinato Beretta contengono delle osservazioni di metodo molto interessanti. A partire dall'età di Petrarca — dall'età di una, diciamo così, filologia consapevole, fino al pieno Cinquecento — la tecnica del postillare, dell'annotare, del citare lezioni di codici, magari poi perduti, dell'emendare *ope ingenii* (e, più raramente, *ope codicum*) è stata perseguita da uomini insigni per dottrina, ma ogni caso sta a sé, ogni lettore-annotatore va conosciuto nella sua "psicologia filologica", ogni lezione va vagliata, discussa, soprattutto va verificata la sua coerenza con un sistema. Non necessariamente una lezione brillante è una lezione vera.

Entro questa prospettiva di metodo, ma con proposte diverse, legate al diverso oggetto di studio, si muove anche il lavoro di Costantini sui rapporti tra il Libro Reale e il ms. Firenze, Biblioteca Medicae Laurenziana, Laurenziano Rediano 9. Dopo un'analisi assai puntuale, l'autore ribadisce la natura di *descriptus* del Libro Reale in rapporto al Laurenziano; tuttavia sebbene derivato dal Laurenziano per ciò che concerne l'ordine progressivo delle singole sezioni, il Libro Reale cambia radicalmente la struttura generale del Laurenziano, soprattutto per quanto attiene al progetto di "canzoniere d'autore", fondato sulla produzione guittoniana, escludendo le lettere e le canzoni di frate Guittone, per riservare il primo posto alla produzio-

ne cortese di Guittone cui seguono le canzoni d'altro autore e, infine, nella sezione ultima, tracce di Guittone "moralè". Venuta meno l'impalcatura tematica "del Laurenziano a vantaggio della nuova silloge" rappresentata dal Libro Reale, anche l'originaria struttura metrica viene modificata, "in linea con il rinnovato gusto lirico-metrico post-stilnovistico e soprattutto, post-dantesco (nell'ottica del *De vulgari eloquentia*)" (p. 305). Infine, sebbene il Libro Reale sia un *descriptus* del Laurenziano, tuttavia si allontana dal Laurenziano, oltre che per l'impianto complessivo, "per alcune delle lezioni che si ricavano dalla tavola e delle postille colocciane" (p. 305), le quali possono giovare vuoi in presenza di varianti redazionali in Guittone (ammesso che si vogliano difendere in quanto tali), vuoi in casi di sua terzietà, dandosi opposizione tra il Vat. Lat. 3793 e L. Giustamente Costantini conclude che resta comunque arduo stabilire le vicende che dal Laurenziano hanno portato al Libro Reale, se e quali intermediari vi siano stati e quale sia stata l'origine geografica del codice scomparso.

Fin qui dunque, e sommariamente, ho cercato di insistere su alcuni dei contributi che, illustrando il metodo di lavoro del Colocci, uomo peraltro dominato da un "innato senso del disordine", come ha ricordato Anna Ferrari,⁹ hanno cercato di comprendere l'uso che del materiale colocciano si può fare in funzione della critica del testo e, forse più, in funzione della storia della tradizione. Viene però da chiedersi come Colocci agisse da filologo; una risposta arriva dalle pagine di Antonio Rossi (*Il Serafino di Angelo Colocci* pp. 473-86: e vengo così alla terza del libro) che presenta Co-

locchi come editore delle *Opere dello elegante poeta Seraphino Aquilano... con la loro apologia et Vita desso poeta*, pubblicate a Roma, da Giovanni Besiken, nel 1503. L'edizione, in verità, si segnala anche perché in essa compare l'unico scritto colocciano uscito a stampa, appunto l' *Apologia di Angelo Colotio nell'opere di Seraphino*. Rossi, con un intervento preciso e essenziale, mi pare chiarisca bene come Colocci, pur agendo con laboriosità, non si dimostri certamente dotato di particolare acutezza filologica, anzi rientri negli standard consueti del periodo. Di contro, esaminando gli interventi di Colocci nell' *Apologia*, Rossi riconosce in lui un esempio straordinario di critica militante, attenta e sensibile "a una lingua fondata sull'autorità degli scrittori toscani (in primo luogo Petrarca e Dante, ma anche Cino da Pistoia e Cavalcanti), aperta al contributo della tradizione meridionale (la Sicilia è 'madre delle rime') e all'apporto proveniente all'autore [nel caso, Serafino Aquilano] dalla propria lingua madre" (pp. 485-86). Che Colocci si segnali più come critico che come filologo-editore non deve meravigliare; appartiene infatti a quella generazione che—come ha magistralmente chiarito Dionisotti—aveva visto la filologia rinchiudersi nelle aule scolastiche e perdere il suo carattere militante; di contro, aveva visto nascere un desiderio di scrittura autonoma, un desiderio di fare letteratura, in latino prima e oltre che in volgare, e in quello spazio cercare il dibattito.

Oltre al contributo di Rossi, nella terza parte del volume sono raccolti altri tre studi dei quali dico brevemente. Carlo Pulsoni riflette su *Il "De vulgari eloquentia" di Dante tra Colocci e Bembo* (pp.

449-71); aiutato da prove documentarie, sostiene che Colocci, come Bembo, utilizza il *De vulgari* per la sua attività filologica anche se, diversamente dal veneziano, non riesce a inglobare il testo dantesco in un'opera organica. Osserva anche che va ripensata, alla luce di varie testimonianze, la cronologia relativa alla diffusione del trattato dantesco; infatti dice che, se nessun dubbio riguarda la scoperta del trattato nel secondo decennio del '500 a opera del Trissino, qualche incertezza si ha però sul periodo nel quale il *De vulgari* arrivò nella mani di Bembo e Colocci. Avvalendosi dell'autografo delle *Prose* del Bembo (Vat. lat. 3210) e facendolo reagire con il noto Vat. Reginese Lat. 1370, Pulsoni giunge a affermare che, se l'autografo delle *Prose* è databile al 1520/22, Bembo già all'epoca aveva letto e meditato quanto scritto da Dante. Allo stesso modo, le postille di Colocci al Vat. Lat. 3793 (e, aggiunge Pulsoni, a M, divenuto proprietà del prelado dopo il 1515), pur nella loro indeterminata, tradiscono — come aveva osservato Debenedetti — la rapida lettura integrale del trattato (lettura direi, più che copia), durante la prima permanenza romana del Trissino. Pulsoni prosegue poi, a mio avviso avvicinandosi al vero, sostenendo che “in ragione delle affinità di posizione sulla questione linguistica fra Trissino e Colocci” (p. 464), non si potrebbe escludere che i due abbiano discusso dei rispettivi punti di vista proprio davanti al trattato dantesco, che paradossalmente confermava, se letto in un'ottica di parte, il loro pensiero; lo studioso, avvalendosi dei mss. colocciani Vat. Lat. 3217 e 4817 che lasciano trasparire un dibattito linguistico tra Colocci e Trissino, si prova a delineare un sugge-

stivo ritratto di un Colocci che “sarebbe svolgere un ruolo di ghost-writer, o più semplicemente di suggeritore del Trissino, ancora tutto da studiare e sul quale converrà riflettere anche alla luce di un passo della *Vita* dell'Ubaldini, dove si fa riferimento al fatto che Valeriano introduce il Colocci nel *Dialogo delle lingue* 'a raccontare il discorso seguito in una cena del cardinal Giulio de' Medici sopra il nome della nostra lingua: inclinava il Colocci, secondo si mostra nella suddetta narrazione, all'opinione di Gio. Giorgio Trissino, anzi come si raccoglie dall' *Ercolano* del Varchi, il Colocci aiutò con alcune ragioni l'opinione di esso Trissino per chiamarla lingua italiana: il che con ingenuità lombarda confessava l'istesso Trissino nel suo *Castellano*” (p. 468). Pulsoni conclude il suo lavoro ricordando come Bembo e Colocci non si siano limitati, nei loro studi, a indagini filologico-testuali, ma abbiano contribuito anche a arricchire l'ambito terminologico, per esempio, nel campo metrico, dal momento che proprio a loro — ma forse più a Bembo — spetta il merito di aver reso corrente il termine *sestina*, per indicare la forma metrica inventata da Arnaut Daniel e apprezzata e imitata, come è noto, anche in lingua di sì, a cominciare dal Dante petroso.

Gli altri due scritti che contribuiscono a formare la terza parte del libro, contributi in sé importanti anche se non propriamente centrati sugli studi romanzi, così come sono intesi nella tradizione di studi italiana, sono focalizzati su un'altra area di interesse colocciano, quella umanistica, indispensabile peraltro per capire anche Colocci studioso di cultura e poesia romanza. Nel primo, Carlo Vecce illustra i rappor-

ti tra Colocci e Sannazaro, sottolineando come le loro relazioni si inseriscano appieno entro quelle di Colocci con altri letterati napoletani, rapporti intensi fin dalla giovinezza di Angelo. Colocci, nel tempo, mantenne contatti soprattutto con Pietro Summonte che attendeva alle opere del Pontano; al Colocci toccò la dedica (probabilmente aggiunta dal Summonte) —ricorda Vecce— di uno dei libri del *De rebus coelestibus*, Napoli, Mayr, 1512, testo posseduto nell'autografo, speditogli dal Summonte, ms. Vat. Lat. 2839, e nella edizione a stampa; e postille colocciane con riferimento al *De rebus* compaiono in un *De situ elementorum* nel Vat. Lat. 3353. Il Pontano è ricordato nell'elenco di umanisti del Vat. Lat. 3450, ff. 56rv; Colocci aveva studiato il suo *De sermone*, compilandone un indice nel Vat. Lat. 4705, funzionale al suo lavoro di raccolta di facezie, come risulta dal Vat. Lat. 3450. In più Angelo possedeva vari testi pontaniani: l'*Actius*, nel Vat. Lat. 2843, vari carmi, nel Vat. Regiense Lat. 1527, poesie nel Vat. Lat. 7192 e nel Vat. Ottoboniano 2860; né mancano rinvii a Pontano nelle sue celebri liste di libri. L'inventario colocciano, steso dopo la sua morte, nel 1558, annovera molti titoli pontaniani che corrispondono a opere contenute nei Vaticani Latini dal 2837 al 2843. Ma il Colocci raccolse anche testi di altri umanisti partenopei, da Gabriele Attilio a Francesco Mantese, da Girolamo Carbone a Pietro Tamira, al Vopisco; di Eliseo Calenzio curò pure l'edizione degli *opuscola* presso Besiken a Roma. E' nota inoltre la sua amicizia con Benedetto Gareth (*more umanistico*: Cariteo); dopo la sua morte, tramite il nipote del Cariteo e il Summonte, sarebbero giunti nelle mani di Coloc-

ci alcuni libri importantissimi per le tradizioni romanze che erano appunto appartenuti al Gareth. E' molto probabile che, dietro questa fitta rete di scambi e al fianco del Summonte —osserva Vecce— ci fosse Sannazaro, i cui interessi geografici e cartografici presentano marcate coincidenze con quelli del Colocci; inoltre Vecce sottolinea come emergano interessanti affinità tra alcune citazioni colocciane nei suoi appunti di metrica mediolatina (Vat. Lat. 4817) e le riflessioni e gli esercizi di traduzione ritmica di Sannazaro. Ma soprattutto Colocci raccoglieva e conservava testi poetici di Sannazaro latino, come quelli dei Vaticani Latini 3358, 3353, 2836, 2847 e del Vat. Ottoboniano 2860. In particolare merita ricordare che nel Vat. Lat. 2874 compare la prima redazione del *De partu Virginis*, le *Piscatoriae* I, II, III e IV e l'epigramma *In Nolam*. Ancora un punto; Colocci ebbe modo di avvicinarsi, oltre che a Sannazaro, a altri rappresentanti dell'ultima grande stagione di scoperte di codici classici, come fra Giocondo e Giano Lascaris; ebbe modo anche di avere contatti stretti con Pietro Aleandro, che con lui, con Battista Casali, Vincenzo Pampinella e Antonio Marostica, aveva accompagnato il patriarca Giovanni Grimani in una passeggiata archeologica tra le rovine di Roma. Pietro Aleandro, nel 1502, aveva inviato a Venezia, a Gerolamo Avanzi, che la pubblicò presso il Taccuino, una ampia parte dell'ancora inedito libro X dell'*Epistolario* di Plinio il giovane, scoperto in un ms. del VI secolo nell'abbazia di S. Vittore a Parigi, "lo stesso codice che, qualche anno dopo, Giocondo riuscì a portare in Italia e a affidare a Aldo Manuzio per l'edizione del 1508" (p. 495). Non si sa a quale edizione

Colocci facesse riferimento quando nel Vat. Lat. 4817 rimandava proprio a Plinio, *Ep.* X 96, 7, ma è sufficiente qualche citazione da un testo da poco scoperto a palesare la sua curiosità intellettuale e a stimolare la nostra verso una conoscenza più approfondita del Colocci umanista, raccoglitore, nelle sue raccolte poetiche di testi rari, lettore attentissimo di testi classici da poco editi, partecipe della diffusione della nuova produzione non solo volgare, ma anche, forse soprattutto, latina.

Ulrich Schlegelmilch, invece, in *Carmina de ruinis: Pomponio Leto, Angelo Colocci e la poesia antiquaria di Roma tra 400 e 500* (pp. 497–513), dopo aver tracciato, per cenni essenziali, il percorso di interessi antiquari —quasi una eredità— che da Pomponio Leto giunge a Colocci, prende in esame uno scrittore transalpino che ha prodotto *Carmina de ruinis*, Ursino Velio, originario della Slesia, che nella seconda edizione delle sue poesie, in particolare nella Terza Elegia, riunisce e fonde due motivi, quello della riflessione sulla sua carriera di poeta e la descrizione di Roma e delle sue rovine. Velio descrive le rovine di Roma “con una miscela di precisione visuale e di allusioni intertestuali, riferendosi come pare ai trattati antiquari del Leto da un lato, e alle collezioni oppure ai luoghi favoriti del Colocci dall’altro” (pp. 499). Tra le allusioni intertestuali, lo studioso suggerisce, con cautela, la possibilità di una ripresa da Sannazaro, *Ad ruinas Cummarum*; ma con più sicurezza — a quanto pare, a ragione — riconosce l’evocazione di luoghi che rimandano a ambienti colocciani (per esempio la casa di Colocci, già del Leto) o ancora a reperti archeologici che s’avvalgono delle ricerche del

Leto, testimoniate dal *De antiquitatibus urbis Romae*, che, stampato nel 1510 e poi nel 1515, potrebbe aver avuto come promotore il Colocci. Ma il Velio fa anche altro; non solo è mosso da un intento descrittivo, ma anche morale. Lo Schlegelmilch pensa che una risposta stia nella situazione sociale del Velio, cliente di un principe mecenate; l’umanista descrive l’*Aurea Roma*, ma la paragona alla Slesia, la sua patria, che non è da meno. Come aveva già fatta Battista Mantovano nella sua *Quaerimonia de morte Alexandri Cortesii*, le rovine di Roma sono per il Velio, nella ricordata elegia, un mezzo di consolazione e, a un tempo, una *quaerimonia poetae*. Schlegelmilch ricorda poi altri poeti antiquari come Egidio Gallo, che non compare tra i membri dell’Accademia colocciana, ma che fu membro di quella del Goritz; Gallo compose l’opera *De viridario Augustini Chigii* dove, nei due ultimi libri, troviamo cataloghi di località romane fondati sull’opera topografica di Pomponio. O anche come Andrea Fulvio, guida di Raffaello fra le rovine di Roma, autore degli *Antiquaria urbis*, lavoro in due libri di esametri, elaborato in un periodo abbastanza lungo, ma scritti e pubblicati nel ’13, dove si trova una sorta “di inventario di edifici non solo antichi — scomparsi o superstiti — ma anche moderni, per attingere una *laus urbis* e anche una *laus papae*, cioè del pontefice appena salito al solio, Leone X” (p. 504). È solo durante il papato di Leone X che a Roma — sottolinea lo studioso — si trova una vera e propria poesia antiquaria. Certamente curiosità antiquarie erano state vive anche in epoca più remota e il caso di Petrarca è esemplare; e queste curiosità facevano tutt’uno con un’idea di rinascita: fasti passati

che possono far presagire e sperare in fasti futuri. Ma nel '500, parallelamente all'entusiasmo antiquario, comincia a insinuarsi anche il senso dello squallore: le orride rovine di Roma, collocate in un paesaggio minaccioso (è un'immagine tratta da un testo dell'umanista siciliano Giano Vitale, testo edito solo nel 1553) anche se poi la città—così continua il componimento di Giano Vitale—risorge grazie all'azione di illuminati pontefici. Ma, dice lo Schlegelmilch, è la prima parte di questo testo a essere fondamentale, perché influenzò "il più grande commentatore poetico della Roma cinquecentesca: De Bellay" (p. 510). Due sono i punti sui quali si deve sostare, parlando di lui, in questa prospettiva: 1) "Du Bellay tende verso una immagine di Roma che si stacca molto di più dalla realtà concreta: la sua non è assolutamente poesia antiquaria, ma poesia morale" (p. 510); 2) uno degli scopi principali "delle poesie romane di Du Bellay era di mettere in contrasto il vecchio *caput mundi* con uno nuovo, che per lui non poteva essere che la Parigi di Enrico II" (p. 510): antichi *versus* moderni, dunque. Solo nel 1585 usciva un'opera del poeta latino di Orleans, Germain Audebert (che però aveva fatto il suo viaggio in Italia nel 1538), un'opera che è davvero un poema antiquario in esametri, la *Roma*. Lo scritto, che si rifà agli *Antiquaria Urbis del Fulvio*, ebbe successo, "ma rimase una tarda eco di un'epoca lontana, in cui, intorno a personaggi come Pomponio Leto e Angelo Colocci, esisteva una simbiosi tra studiosi moderni e poeti delle antichità" (p. 513). Nelle pagine di Schlegelmilch, Colocci non compare mai in primo piano, ma, in filigrana, la sua immagine è sempre presente, motivo

sufficiente—credo—per proseguire le indagini sia sulle sue raccolte antiquarie, sia sulla poesia antiquaria.

Vorrei concludere l'illustrazione del primo dei due volumi con una sosta sul primo capitolo; come in certe liturgie l'officiante di più alta dignità chiude la fila, così mi pare che qui, all'argomento più significativo, perché regge, come chiave di volta ogni indagine collociana, cioè la biblioteca di Colocci, spetti la sede più rilevata. Questa parte si articola in quattro contributi e alcuni tra essi ci collocano entro quel percorso di lavoro che era stato stilato per il convegno di Jesi. Nel primo, Corrado Bologna (*La Biblioteca di Angelo Colocci*, pp. 1-20), con tocchi rapidi e efficaci, sottolinea la complessità e, nello stesso tempo, la preziosità, della raccolta libraria di Colocci e ne illustra le caratteristiche di vero strumento di lavoro per questo letterato, divorato da un'ansia mai placata di raccogliere libri, mosso dal desiderio, mai soddisfatto, di trascrivere, annotare mss. e stampati, libri che diventano tuttavia ciascuno e tutti insieme gli attrezzi della sua bottega artigiana, dove infinite opere vengono immaginate, pensate, quasi nessuna conclusa. Queste prerogative della biblioteca di Colocci—ammesso e concesso anche che per ogni uomo di cultura la biblioteca sia sempre il luogo di lavoro—emergono con forza se rapportate, come avviene nei contributi di Massimo Danzi e Matteo Motolese, con due altre biblioteche cinquecentesche, quelle appunto di Bembo (qui indagata soprattutto per la sua parte "romana": *La parte ispano-portoghese della Biblioteca di Bembo—con una "postilla" colocciana*, pp. 85-106) e di Lodovico Castelvetro (*Per lo scaffale di Castelvetro: un*

nuovo documento e una vecchia lista, pp. 107-21). La prima, più facile, per molti motivi, da ricostruire nelle sue linee fondamentali (il fondo di Eton College, della Vaticana e dell'Ambrosiana sono determinanti); la seconda assai più complessa da ricomporre (e, al presente, assai esigua), l'una e l'altra, però, biblioteche raccolte da uomini assai diversi da Colocci. Colocci, parlando di sé, delle sue ormai declinate speranze, intorno al 1544-45, diceva (traggo la citazione dal ricordato contributo di Antonio Rossi, p. 486):

“Io pensava che li studi miei, la gloria mia che nasceria dagli studi e lecture fusse l'ultimo riposo mio, e io morirò che non se vederà alcuna cosa de me.”

In sostanza, Colocci, se si pensa a testi pubblicati, fu buon profeta. Bembo e Castelvetro, diversi fra loro, intellettualmente e socialmente, furono però anche diversi da Colocci: molto scrisse e pubblicò Bembo, molto scrisse e pubblicò Castelvetro. Se invece volessimo evocare un uomo e una biblioteca che possono essere messe vicine a Colocci e alla sua collezione di libri, credo che, sebbene li separi quasi una generazione e mezza, si debba pensare a Pinelli e alla sua biblioteca. Colocci e Pinelli scrissero moltissime note, appunti, schede, ma non pubblicarono quasi nulla; Colocci e Pinelli raccolsero quasi tutto quello che ebbero la possibilità di raccogliere; Colocci e Pinelli, sono, per i posteri, le loro biblioteche, biblioteche costruite con impegno strenuo e difese, loro vivi, contro ogni avversità e, proprio perciò, documenti fondamentali delle età rivolte. Se la biblioteca di Pinelli si può — meglio: si deve — indagare affidandosi al benemerito catalogo del Rivolta (e a vari

studi successivi), la biblioteca di Colocci dispone ora del diligente contributo di Bernardi (*Per la ricostruzione della biblioteca colocciana: lo stato dei lavori*, pp. 21-83) che, vagliando la bibliografia nota, ha messo in fila più di trecento libri. E' un primo, importante passo; ma nel tempo, si dovrà giungere a un catalogo compiuto di questa raccolta, pubblicando gli inventari, le liste di libri (come ricorda Bologna, pp. 11-14), descrivendo, *iuxta sua propria principia*, mss e stampati, creando rimandi incrociati tra volumi sopravvissuti, inventari, liste. L'autore ideale di un'opera del genere sarebbe stato — è facile dirlo — Augusto Campana; ma Campana non c'è più e, dunque, tocca a nuove generazioni di studiosi impegnarsi in questo campo di indagine (probabilmente uno studioso solo non basterà per dominare terreni tanto vari e vasti quali sono quelli percorsi dalla curiosità di Colocci), ciascuno secondo le proprie competenze, in concorde unità di intenti.

* * *

Vengo ora al secondo volume, cioè all'edizione, curata da Marco Bernardi, dello zibaldone conservato nel Vat. Lat. 4831.¹⁰ Gli zibaldoni colocciani — davvero parecchi; per citarne solo alcuni, menziono i Vat. Lat. 3217, 3388, 3450, 3903, 3905, 3906, 4817, 4818 — sono libri affascinanti, ma, data la natura magmatica dei materiali che contengono, sono assai difficili, come mi pare si sia visto anche da alcuni contributi del primo volume, da descrivere, analizzare, comprendere e valorizzare. Comunque sia, il Vat. Lat. 4831 ha una forma singolare; è una sorta di vacchetta, di 104 ff., numerati al recto dalla mano di Colocci, più 12 altri ff. “tagliati (o strappati) parallela-

mente al lato più lungo” del ms. e uno aggiunto alla fine.¹¹ Bernardi spiega che questa forma è unica, a quanto gli risulta, tra i mss. colocciani e pensa, pur non rappresentando la cosa una condizione di per sé sufficiente, che questa particolarità possa essere un segno “della riconducibilità ad un progetto compilativo unitario del materiale raccolto nel Vat. Lat. 4831” (p. 8). Non ho un’idea precisa al riguardo—lo confesso—e non sono riuscito a farmela, pur avendo riflettuto un po’ sul libro; d’altra parte, non posso non concordare con l’editore sul fatto che, se la numerazione dei ff. è proprio di mano del Colocci, allora si dovrà almeno scartare l’ipotesi “che l’attuale codice sia risultato dall’aggregazione postuma di materiali irrelati” (p. 8). Bernardi analizza con molta attenzione la struttura del ms., riconoscendo la presenza di cinque fascicoli di diversa consistenza. Il primo fascicolo contiene due differenti testi, l’uno, abbastanza breve, in terzine dantesche, non ricordato negli incipitari più diffusi; l’altro, molto più esteso, è rappresentato da un’egloga dialogata in endecasillabi sdrucchioli, sulla quale tornerò più avanti. Il secondo tramanda appunti e annotazioni dal *De amore* di Andrea Cappellano e tali appunti e annotazioni, oltre che interessanti in sé, lo sono anche perché testimoniano l’attenzione con la quale Colocci lesse il testo, probabilmente in due momenti, e perché illustrano il suo metodo di lettura e annotazione che Bernardi definisce, con efficacia, “a serpentina”;¹² ma lo sono anche come testimonianza “diretta del trattato in un’epoca non sospetta.”¹³ Il terzo fascicolo è invece costituito da una tavola di mano di un copista del Colocci, ma rivista dal Colocci medesimo, “che raccoglie

gli incipit di 661 testi poetici in volgare” (pp. 64-5), disposti per alfabeto secondo la lettera incipitaria; sono testi del Tebaldeo del quale il Colocci molto si interessò, giungendo a progettare, dopo la morte del poeta, un’edizione delle sue poesie, chiedendo anche la collaborazione del Bembo; Bernardi nota però che, all’interno di ciascuna sezione, “gli *incipit* si susseguono in base a un criterio topografico, secondo cioè la posizione che i componimenti da essi individuati presumibilmente avevano nel volume di cui le nostre pagine costituiscono una sorta di indice: i numeri di pagina, che accompagnano ciascun *incipit*, infatti, sono per lo più disposti in ordine crescente, salvo dimenticanze che [...] costrinsero il compilatore a integrare gli *incipit* saltati, riportandoli al fondo di ciascuna sezione dell’elenco” (p. 65). Bernardi si impegna a ricostruire la struttura del ms. del quale il fascicolo III fornisce la tavola, e si impegna pure a comprendere come il Colocci abbia fatto lavorare il copista e come egli medesimo abbia lavorato. Riflettendo poi su un progetto di edizione del Tebaldeo pensato dal Colocci e testimoniato da materiali epistolari—si possono vedere due lettere stampate in appendice a questo volume, pp. 443-45—, Bernardi propone di ricondurre proprio a questo progetto “la composizione del volume di cui il fascicolo costituirebbe l’indice alfabetico”, un volume da intendere come un “deposito di materiale inedito” (p. 77), completo il più possibile e addirittura ridondante, dato che vi sono 43 *incipit* ripetuti due volte e più.

Il quarto fascicolo è complesso come struttura e, perciò, è minutamente analizzato da Bernardi. Il fascicolo raccoglie quelle che già Fanelli definiva “rac-

colta di schede per la biografia dei poeti” (p. 77), un insieme appunto di schede (che però, in qualche caso, come, a esempio, per Cino, lasciano trasparire l’idea di una integrazione con testi, come per la costruzione di una di quelle *Selve* che giravano nella Roma del ’500) dai provenzali fino all’Accademia colocciana. Bernardi dice: “Le ‘biografie’ si presentano come una successione di schede, aperte dai nomi dei personaggi scritti a mo’ di titoli, seguite da notizie biografiche, osservazioni di lingua e stile, aneddoti e facezie, che rivelano una pluralità di fonti e di letture. Non sono tuttavia pochi i nomi ai quali non seguono annotazioni di sorta” (p. 78). I materiali di questo fascicolo sono disposti in due parti diseguali: più estesa la prima (da f. 31r al f. 76v), più ridotta la seconda (solo 18ff). La prima parte vede assegnata a ogni personaggio un intero foglio (cosa che non avviene per la seconda) e, nell’elencare i poeti, Colocci pare seguire un ordine geografico-cronologico, anche se il modello sul quale poggia l’elenco colocciano è quello petrarchesco di *Triumphus Cupidinis* IV 28–69, dove le successioni dei nomi sono governate dalle esigenze del verso e del metro. Questa prima parte è, a sua volta, divisa in due sezioni; la prima—e fin da qui si palesano le differenze con la successione petrarchesca—inizia con Folchetto da Marsiglia (grande assente è Arnaut Daniel), prosegue fino a Gaucelm Faidit (chiamato Anselmo da Colocci, come anche in vari mss. dei *Triumphus*) e è chiusa da quelli che vengono detti *Nostris*, cioè Tommaso Caloira, Socrate (Ludovico von Kempfen), Francesco da Barberino (poeta aggiunto all’elenco dei *Triumphus*) e Lelio (Lello di Stefano Toset-

ti). La seconda sezione della prima parte (sezione che dovrebbe contenere l’elenco dei *Nostris*) inizia invece con Dante e, con alcuni spostamenti, giunte (Cecco d’Ascoli, Boccaccio, Antonio da Ferrara e lo stesso Petrarca) e omissioni (i Siciliani) rispetto all’elenco petrarchesco, giunge fino a Re Roberto. Bernardi illustra attentamente ogni presenza e ricerca le fonti delle notizie citate, riconoscendo in Petrarca, non solo volgare, ma soprattutto latino, uno dei punti di forza della compilazione colocciana; ma riconosce anche altri testi adoperati da Colocci, vuoi per la costruzione biografica vera e propria, vuoi per le inframezzate facezie, riportate ora all’uno, ora all’altro autore; cito, per le fonti ‘storiche’, alla rinfusa, Boccaccio, Bernardo Illicino, Girolamo Squarzacico, il Foresti del *Supplementum Chronicarum*, Landino, il Caccialupi; per le novelle che si inframezzano al testo Pietro Alfani, Petrarca, Filelfo, Poliziano, Fabio Vigili (quest’ultimo come testimone orale). La seconda sezione è anche strutturalmente diversa dalla prima; cito, perché più chiaramente non si potrebbe dire, le parole di Bernardi: “Quest’ultima [sezione è] caratterizzata spesso da singole facciate in cui si affastellano più nomi...” (p.79). Questa circostanza sarà forse conseguenza della fondamentale difficoltà nel reperimento di informazioni relative ai personaggi citati in essa (per es.: Matteo Palmieri, Mariano da Genazzano, Malatesta da Rimini, Leon Battista Alberti, Tommasuccio da Foligno, Cornazzano ecc.). La seconda sezione, infatti, sembra edificarsi su basi documentarie assai più fragili e meno autorevoli di quelle della prima: “aneddoti faceti, racconti di conoscenti, memorie familiari, conoscenze persona-

li” (p. 80) sembrano le fonti delle notizie raccolte (salvo per le menzioni del Landino, che però non vanno oltre il f. 78), quando pur si faccia menzione di una fonte.

Il quinto fascicolo è legato al precedente, forse è stato addirittura composto prima, e, a prescindere dai testi salvati sulle strette unghie dei 12 ff. tagliati all’inizio, testi non facili da recuperare, elenca anch’esso nomi di poeti, pur con fogli lasciati in bianco e senza intestazione. Si tratta di poeti o intellettuali cronologicamente meno distanti da Colocci (anche se si deve ricordare l’elenco di f. 102 r che inizia con Celio—cioè con Cielo d’Alcamo—e termina con Onesto Bolognese), la cui registrazione risulta, a mio avviso, assai interessante per percepire come venissero considerati autori che la nostra sensibilità ritiene magari di poco conto e che non sono stati assunti entro la linea maestra della tradizione letteraria. Proprio per questo il fascicolo V dovrebbe essere tenuto presente, perché una qualche domanda deve pur farla nascere il fatto di trovare insieme (e la cronologia qui non sembra contare) Frate Enea, Gravina fallito, Bembo, Castiglione, Cesare Gonzaga, Ciriaco d’Ancona e Giovanni Agapito. Qualche domanda su Colocci, certamente, ma, insieme, sull’età sua e sul suo ambiente.

Credo che Bernardi abbia ragione a sostenere, come fa, che Petrarca ha una “funzione agglutinante” entro questo ms., funzione che si esprime con diverse modalità e diversa intensità nei singoli fascicolo (nel quarto fascicolo, per esempio, Petrarca agisce come fonte documentaria e come elemento propriamente strutturante). Il lettore potrà trovare illustrata da Bernardi questa “fun-

zione Petrarca” già alle pp. 154-55 del primo volume e su di essa potrà pensare per consentire o dissentire in tutto o in parte; ma, quand’anche non si volessero condividere in toto le proposte di Bernardi, mi pare che emerga bene come Petrarca abbia avuto, negli interessi di Colocci, un ruolo centrale e emerga alla luce di un suo appunto che compare nel secondo fascicolo, quello dedicato al *De amore* del Cappellano; Bernardi infatti ricorda che l’ “unico punto in cui il Colocci sembra distaccarsi dal testo del volgarizzamento con qualcosa di suo, che abbia però una funzione diversa dal semplice sintetizzare, è quando appunta, accanto a un precetto d’amore, ‘et nota p(er) Petrarca’”¹⁴ Il volume è accompagnato da varie tabelle (pp. 387-437); la prima che raccoglie, in sinossi, le serie rimiche dell’egloga sdruciola colocciana del primo fascicolo del codice (ff. 2-5); le serie rimiche di tre egloghe di Serafino Aquilano; le liste di parole sdruciole rimanti che si possono leggere ai ff. 117-24 dello zibaldone Vat. Lat. 4818; la seconda offre un prospetto, sempre in sinossi, delle “regole d’amore” di Andrea Cappellano del secondo fascicolo, secondo tre redazioni, comparativamente considerate; la terza costituisce la rielaborazione della tavola alfabetica conservata nel fascicolo terzo del ms (e a questa si connettono pure le tabelle III 1 e 2); la quarta presenta una sintesi schematica delle biografie presenti nei fascicoli quarto e quinto, delle fonti storico-letterarie alle quali le biografie attingono e degli altri paralleli testuali, in particolare gli aneddoti faceti ai quali si allude in esse biografie. Concludono il libro una raccolta di lettere di e a Colocci e alcuni documenti che lo riguardano

(per esempio il suo testamento in punto di morte).

Di fronte a un volume così complesso, gli argomenti di discussione possono essere moltissimi. Per esempio si può concordare o meno con le scelte editoriali di Bernardi, peraltro minutamente illustrate alle pp. 124–36. Bernardi propone una sorta di edizione diplomatico-interpretativa che permette al lettore di ricostruire, a livello mentale, con l'aiuto di numerose riproduzioni fotografiche e con alcuni funzionali accorgimenti tipografici, la disposizione dei testi sul foglio, le correzioni, le giunte; indica infatti con la barra la fine della linea di scrittura, segue l'“a capo” del ms., scioglie le abbreviazioni tra parentesi tonde, dispone accenti e apostrofi.¹⁵ Di contro non normalizza maiuscole e minuscole e non introduce segni di interpunzione che non siano nel ms. E' vero che si tratta di una edizione generosamente apprestata in funzione di servizio; è anche vero che i testi editi sono “testi al limite”; testi cioè in certo senso privati, appunti senza uno statuto definito, ma la lettura dell'edizione diventa molto impegnativa e non sempre liquida. Più complessa ancora mi pare la situazione che si presenta al fascicolo primo, dove ci si imbatte in testi poetici (o testi in versi) veri e propri, eventualmente testi d'abozzo (*si licet*, ovviamente, come quelli petrarcheschi), ma non certo appunti; in questi casi il lettore, almeno a mio parere, ha ancora più bisogno d'aiuto per capire e l'editore, sempre a mio parere, dovrebbe assumersi, *in toto*, l'onere dell'interpretazione, introducendo maiuscole e minuscole secondo i criteri correnti e tutti quei segni diacritici e interpuntori che sono indispensabili per comprendere (oltre na-

turalmente a emendare il testo, se e dove necessario).

Per restare al primo fascicolo, i testi in versi trasmessi dal ms. vengono qui editi per la prima volta; ogni edizione è, direi per definizione, perfettibile; a maggior ragione una *princeps* che deve fare i conti con una scrittura assai ostica, come è quella di Colocci. Bernardi ha fornito, molto correttamente, delle fotografie di alcune tra le parti editate e, alla luce di un confronto celere, mi pare che qualche miglioramento all'edizione si possa apportare. Sosto tuttavia su un solo punto, che mi pare rilevante per il metodo. A pag. 158 (= f. 2v del ms.) l'editore trascrive:

et se pur vien talor qualche inter(.)edio
ai boni ai giusti a chi ben far attendono
non manca di lassù Iusto remedio.

Il problema dovrebbe stare, per Bernardi, nella parola *inter(.)edio*, che è infatti accompagnata da una nota che recita così: “Parola che sembrerebbe di dover leggere *interpedio*, se solo l'espressione avesse senso. Si potrà forse trattare di un banale *lapsus calami* per la parola *intermedio* (che comunque non chiarisce di molto il significato del verso)? Ora, la lettura *interpedio* è, per quel che mi pare, sicura e sicuro è anche il senso; *interpedio* è stato certamente costruito, per avere rima con *remedio*, con una mossa, direi così, poliflesca, sul verbo *INTERPEDIO*, *INTERPEDIRE*, usato, per esempio, da Macrobio (7 *Saturn.* 12 extr.) con il valore di *IMPEDIO*, come insegna il *Lexicon totius latinitatis* ..., s.v. Una piccola indagine etimologica, che può anche semplicemente prendere il via dalla consultazione del REW 4494, permette in primo

luogo di imparare che INTERPEDIRE vale appunto “verhindern”; permette poi di apprendere che deve essere ipotizzata una forma *INTERPEDIARE, donde lo sp. ‘tropezar’; a questo punto è inevitabile la consultazione di J. Corominas & J. A. Pascual, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, V, *RIX*, Madrid, Gredos, 1983 (Bibl. Rómanica Hispánica. V. Diccionarios, 7), pp. 664-5, dove si legge: “TROPEZAR, antes *entropedar*, pero la forma primitiva es *entrepedar*, procedente del lat. volg. *INTERPEDIARE, variante de INTERPEDIRE que con el sentido de IMPEDIRE, ‘impedir’, ‘enredar’ ‘entorpecer’, ‘trabar’, se encuentra en autores postclásicos”. Alla luce di queste attestazioni, mi pare che, insomma, il senso del verso collociano sia chiaro: “e se qualche volta si manifesta qualche ostacolo...”

Quando ci si muove sui terreni cronologicamente alti della Filologia della letteratura italiana, per intenderci dal vecchio Dante e dal giovane Petrarca giù fino al pieno Cinquecento, è indispensabile fare i conti con i volgari di sì e con quelli d’oc e d’oil, ma anche con il latino che con quei volgari assai spesso si intreccia in un interscambio sorprendente; e non solo con il latino dei giuristi e dei filosofi, ma con quello degli umanisti che non è esclusivamente di impronta ciceroniana, ma che anzi è, almeno da una certa altezza cronologica, dal Poliziano grosso modo, aperto all’età argentea, aperto, in età collociana, a testi rari, desueti, difficili.

Qualcosa si può dire anche sulla bibliografia che mi pare però sia stata saggiamente pensata in modo da non appesantire la già abbondante (a volte anche troppo abbondante) fascia di commento. Certamente ogni bibliografia è passi-

bile di integrazioni (per es. qualcosa si potrebbe aggiungere, dopo gli interventi di Beatrice Barbiellini Amidei, alle voci relative al *De amore*), ma più interessante diventa la situazione quando la bibliografia che non esibisce immediatamente il nome del personaggio che si sta studiando può giovare a ampliare l’indagine su di lui. A p. 377 (f. 104r), con riferimento a *Egidio* (citato nel quinto fascicolo), Bernardi propone, in nota, che possa trattarsi di Egidio da Viterbo o di Egidio Gallo; di Egidio Gallo si dice poi che fece parte della corte poetica di Leone X con vari altri uomini di cultura, tra i quali un Lelio che, lo ricavo dall’indice dei nomi, dovrebbe essere Antonio Lelio. Mi sento in ottima compagnia — con il Marchese Ferrajoli e con Carlo Dionisotti, per esempio — nel ritenere che Antonio Lelio non sia Lelio Massimi; in ogni modo Antonio Lelio, in uno stampato segnalato da Michelinì Tocci e citato da Bernardi nel suo contributo sulla Biblioteca di Colocci,¹⁶ lascia la seguente nota: “Felici Trophimo, Episcopo Teatino Sano, Donum Dedit Antonius Laelius Podager”; e subito sotto: “A. Colotii impensa”. Ora, nelle biblioteche romane, credo, con qualche fondamento, che ci siano altri volumi di Antonio Lelio, e, vista la storia di questo, bisognerebbe verificare se, seguendo Lelio, non si arrivi a Colocci.

Ancora un punto; Bernardi non ha risparmiato energie per identificare i personaggi citati nel quarto e quinto fascicolo, molti, non tutti, abbastanza riconoscibili: ma qualche fantasma rimane. Tuttavia credo di poter contribuire alla materializzazione di almeno uno di questi ectoplasmi; a p. 369 (f. 100v) compare il nome di Ottavio da Fano e l’edi-

tore, in nota, aggiunge: “Personaggio a me ignoto.” La cosa non stupisce perché il pulviscolo di minori e minimi che affolla gli ultimi decenni del '400 e la prima metà del '500 è fittissimo; ma è anche vero che, quando ci si muove nell'arco della tradizione italiana fra '300 e '500, negli anni che la Filologia della letteratura italiana ritiene essere il proprio periodo fondante, seppur non esclusivo, i conti con umanisti mono e plurilingui bisogna farli. Ottavio da Fano è il ben noto Ottavio Cleofilo, che pubblicò a Roma per i tipi di Silber e a Fano per quelli di Soncino e che raccontò, in una epistola latina indirizzata a Ferrara agli amici Battista Guarini, Antonio Cittadini, Nicolò Leoniceno, l'Avogario, Ludovico Carbone, Luca Ripa, Aristofilo Manfredi, Beltramo Costabili e Ludovico Pittorio, tra altre cose, di una gara poetica, e di poesia volgare, da lui sostenuta e vinta a Roma, contro un cliente del card. Battista Zeno. L'argomento dell'epistola (oltre al resto della produzione di Ottavio, come un *Libellus de coetu poetarum*) poteva interessare Colocci e proprio l'argomento dell'epistola suscitò l'interesse di Carlo Dionisotti che dedicò alcune pagine a Ottavio da Fano.¹⁷

Ma, a parte queste osservazioni di poco conto, la domanda che mi sono posto, studiando il libro, è stata: cosa fare ora di un così abbondante — e però magmatico — materiale? Come usarlo e valorizzarlo? Come dare un senso all'ansia mai intermessa di Colocci di raccogliere notizie? E ancora: qualcuno ha fatto tesoro (a prescindere dagli studi moderni) di questi appunti, di queste note, delle quali spesso è difficile intendere, non che la grafia, la *ratio*? Propongo due piccoli esempi, davvero piccoli,

che traggono spunto dal quarto fascicolo, esempi che, se non altro, hanno dalla loro il colore della curiosità. Bernardi ricorda che spesso è citato nel ms. re Roberto d'Angiò, in modo diciamo organico a f. 76v del ms., ma se ne fa menzione già da f. 68v e a f. 73v il sovrano è detto anche “Roberto re figlio di re carlo i(n)clyto” e poi “re de hierusalem et de sicilia”; Roberto è menzionato a f. 76r come autore di un'opera il cui *incipit* suona *Amor che movi el ciel per tua virtute*; Bernardi giustamente riconosce il verso come iniziale del *Trattato delle volgari sentenze sulle virtù morali* di Graziolo Bagnoli. Ora, Federico Ubaldini, autore, come già si è detto, della *Vita di Angelo Colocci*, è anche il mirabile editore degli abbozzi petrarcheschi, pubblicati nel 1642, a Roma, presso Grignani; al termine della sezione petrarchesca il volume presenta però un altro testo che porta questo titolo: *Roberto, Re di Gerusalemme Sopra le virtù morali. / Dell'Amore/ Amor che movi il ciel per tua virtute*. La coincidenza, se è soltanto una coincidenza, mi pare almeno curiosa; e curioso mi pare anche il fatto che l'Ubaldini si sia dedicato, con un impegno anche propriamente linguistico, a Francesco da Barberino, a quel Francesco da Barberino che compare nel fascicolo quarto del ms. come un'aggiunta colocciana, rispetto all'elenco petrarchesco.¹⁸ Mi chiedo se nuovi sondaggi alla Vaticana o nella Biblioteca di Urbania non possano permettere di conoscere qualcosa di più sui motivi che hanno spinto l'Ubaldini, forse memore del Colocci, a quelle edizioni e a quegli studi.

I libri valgono per le idee che sanno trasmettere, per i dati oggettivi nuovi che sanno presentare al lettore; ma i li-

bri valgono anche per le domande che fanno nascere, per le curiosità scientifiche che accendono, per i dubbi che insinuano. Mi pare che, nel loro insieme, e a prescindere da osservazioni di dettaglio sempre possibili, questi due volumi soddisfino i requisiti che rendono, a mio parere, utile un libro.

Giuseppe Frasso
Univ. Cattolica del Sacro Cuore Milano

* *Angelo Colocci e gli studi romanzi*, a c. di C. Bologna e M. Bernardi, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2008 (Studi e Testi, 449); M. Bernardi, *Lo zibaldone colocciano Vat. Lat. 4831*, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2008 (Studi e Testi 454).

¹ Le notizie qui raccolte dipendono dalla "voce", non firmata, *Colocci, Angelo* in *Dizionario biografico d. italiani*, v. 27, Roma, Istituto d. Enciclopedia italiana, 1982, 105-III, donde anche le citazioni.

² *Colocci, Angelo* in *Dizionario biografico d. italiani*, pp. 105-III.

³ F. Ubaldini, *Vita di Mons. Angelo Colocci*, Edizione del testo originale italiano (Barb. Lat. 4882) a c. di V. Fanelli, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1969.

⁴ *Atti del Convegno di studi su Angelo Colocci*, Jesi, 13-14 settembre 1969, Palazzo della Signoria, Amministrazione comunale di Jesi, 1972.

⁵ *Atti del Convegno di studi su Angelo Colocci*, p. 9.

⁶ V. Fanelli, *Ricerche su Angelo Colocci e sulla Roma cinquecentesca*, Introduzione e note addizionali di José Ruysschaert, Indici di Gianni Balestrieri, Città del Va-

ticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1979.

⁷ E' sufficiente percorrere la bibliografia raccolta nei due volumi in questione per ottenere le indicazioni necessarie.

⁸ Aggiungo che la sezione contiene anche il contributo di un illustre maestro come G. Tavani, *Le postille di collazione nel canzoniere portoghese della Vaticana (Vat. Lat. 4817)*, pp. 307-314.

⁹ A. Ferrari, *Le chansonnier et son double*, in *Lyrique romane médiévale: la tradition des chansonniers*, Actes du Colloque de Liège, 1989, par M. Tyssens, Liège 1991, p. 318.

¹⁰ Bernardi interviene sul manoscritto anche nel primo volume: *Intorno allo zibaldone colocciano Vat. Lat. 4831*, pp. 123-167. A questo contributo farò varie volte riferimento.

¹¹ Bernardi, *op.cit.* : 123.

¹² *Ibid.* : 132.

¹³ *Idem.*

¹⁴ *Ibid.* : 155.

¹⁵ Per esempio a p. 270: "e 'l fructo"; f. 52v (riproduzione a p. 478) "el fructo"; in *scriptio continua*.

¹⁶ Bernardi, *Per la ricostruzione*, *op.cit.* : 64.

¹⁷ C. Dionisotti, *Gli umanisti e il volgare fra Quattro e Cinquecento*, a c. di V. Fera, con saggi di V. Fera e G. Romano, Milano, 5 Continents Editions, 2003, pp. 25-34.

¹⁸ Si veda Ubaldini, *Vita di Mons. Angelo Colocci*, pp. 93-94 e la n. 168.



Marco Mezzadri: I ferri del mestiere (Auto)formazione per l'insegnante di lingua. ed. Guerra, Perugia, 2003, 382 pp.

Marco Mezzadri è docente di italiano L2 e LS si è laureato in lingue e letterature straniere all'Università di Parma. Inoltre ad essere specialista in lingua tedesca ed inglese, aveva interesse per l'ambito dell'italianistica che l'ha portato ad occuparsi dell'insegnamento dell'italiano a stranieri. Anche la ricerca del suo dottorato, che ha ottenuto all'Università Ca' Foscari di Venezia, ha riguardato la qualità nell'insegnamento delle lingue straniere. Attualmente è ricercatore in didattica delle lingue moderne presso l'Università di Parma dove insegna didattica dell'italiano e tiene conferenze su temi di glottodidattica generale e legati all'insegnamento dell'italiano L2 e LS.

Il volume di *I ferri del mestiere* si rivolge agli insegnanti di L2 -poiché anche l'autore è docente di italiano L2- prima di tutto a quelli di italiano a studenti in Italia o all'estero però si tratta di un libro adatto all'uso degli insegnanti di qualsiasi L2. Il volume è diviso in 14 capitoli i quali offrono informazioni dettagliate sull'insegnamento delle lingue straniere. Può essere utile agli insegnanti senza pratica nel senso che il volume inoltre a contenere strumenti pratici, offre anche parti teoriche per poter affrontarsi con tutti i lati dell'insegnamento delle lingue straniere. Gli insegnanti già esperti possono usare questo volume per rinfrescare le loro cognizioni o dopo molti anni di lavoro, acquistare un altro modo di vista nell'insegnamento. Così, per esempio nel capitolo intitolato *Glottodidattica e tecnologie*, possono conoscere anche

loro i vantaggi e gli svantaggi che offrono le nuove tecnologie nell'insegnamento della lingua. Con l'arrivo dell'internet, il ruolo dell'insegnante è cambiato, i libri ed i giornali pian piano saranno sostituiti o almeno completati dalle versioni elettroniche per internet o dai cd-rom, dvd-rom ecc. Le nuove tecnologie portano il cambiamento anche nel rapporto tra lo studente e l'insegnante con cui finisce il ruolo dell'insegnante come modello unico di lingua e cultura. I diversi forum e le chat sono adatti ad attirare l'interesse degli studenti, permettono di leggere materiali autentici ed incontrare studenti madrelingua. Può essere stimolante che, per esempio uno studente ungherese il quale studia l'italiano, con l'aiuto dell'internet può chattare con uno studente di italiano in qualsiasi Paese del mondo. Quello che da una parte è stimolante per gli studenti, dall'altra parte obbliga a sforzi creativi gli insegnanti. Tutto questo non ci deve scoraggiare, l'autore dedica quaranta pagine a far conoscere l'uso dei diversi strumenti, i materiali, le possibilità di usare internet nella classe, dà aiuto alla ricerca, di trovare informazioni ma per dare un quadro completo parla anche degli svantaggi, come per esempio i problemi tecnici, adattamento ai ruoli nuovi degli studenti e quelli degli insegnanti. Un altro capitolo molto dettagliato con le sue sessantacinque pagine, è quello intitolato *Le abilità linguistiche*. Le quattro abilità primarie come dice l'autore sono: ascoltare, parlare, leggere e scrivere. Riprodurre in classe le situazioni di ascolto della vita reale, quasi è impossibile perché l'ascolto di una cassetta o cd audio neanche con testi autentici può sostituire il discorso orale. È importante dunque

cercare di trovare le possibilità di una comunicazione naturale, autentica. L'autore elenca le diverse tecniche e spiega anche il metodo di scegliere, gestire e valutare l'ascolto. Ai nostri giorni con l'arrivo dei nuovi metodi che quasi feticizzano l'importanza della comunicazione nell'insegnamento delle lingue straniere, Mezzadri non si dimentica neanche del valore ed utilità di leggere, leggere bene comprendendo il testo. Fa conoscere al lettore diverse tecniche di lettura, valutazione delle attività e dei testi di lettura. Altre due parti di questo capitolo che vengono intitolate dall'autore *Le abilità produttive* (parlare, scrivere) sono più brevi, rispetto a quelle precedenti *Le abilità ricettive e produttive* (ascoltare, leggere). Secondo Mezzadri l'abilità di produzione orale deve acquistare una posizione centrale nel percorso di studio. Grazie allo sviluppo tecnico di oggi è semplice ed economico realizzare la sua proposta, ascoltando o guardando trasmissioni in lingua straniera alla radio o alla televisione. Mezzadri sapendo che non è facile far parlare gli studenti, consiglia diverse tecniche di produzione orale. È importante, come dice lui, la ricerca di situazioni di comunicazione reale e che le attività usate nella classe siano motivanti e dinamiche. In quanto a scrivere, l'autore non vuole sminuire il ruolo della scrittura nell'apprendimento linguistico ma poiché la lingua è un fatto orale, come dice lui, lo scrivere in classe può risultare un'attività innaturale.

Ogni capitolo da una parte è autonomo cioè il lettore già esperto nell'insegnamento, ha possibilità di consultare solo i campi di cui si interessa. Dall'altra parte ogni capitolo del volume si collega a tutti quelli precedenti o seguen-

ti, essendo adatti a consultazione dettagliata nel caso di coloro che sono senza esperienza glottodidattica nell'insegnamento delle lingue straniere. Seguendo le diverse istruzioni dell'autore, il lettore riceve un quadro completo su *(Auto)formazione per l'insegnante di lingue* come il titolo del libro glielo promette. La trattazione dei temi, in ogni capitolo segue lo stesso metodo, l'autore per introdurre il tema, solleva una domanda o propone di leggere opinioni espresse da diversi insegnanti di lingue e di indicare se il lettore le condivide o no. L'autore per mantenere vivo l'interesse, trattando gli argomenti teorici, inserisce nel testo compiti riferiti alla pratica dell'insegnamento che servono per rendere consapevole lo scopo finale del volume e per coinvolgere il lettore nel processo dello studio perché come dice Mezzadri nella parte introduttiva, "si impara facendo" cioè come gli studenti studiano, anche gli insegnanti devono imparare sui diversi campi della propria professione. Mezzadri conclude tutti i capitoli con tre brevi — ma secondo me utili — parti, le quali sono: *Per autovalutarsi*; contiene alcune domande sia riguardo il tema trattato nel capitolo sia riguardo l'opinione del lettore. *Per saperne di più*; bibliografia riferita al tema trattato nel capitolo, per poter approfondire gli elementi giudicati necessari dal lettore. L'ultima parte: *Appunti su questo percorso*; in cui con le indicazioni proposte dall'autore (*Informazioni utili, meno utili; Parti da rileggere; Osservazioni su questo percorso in relazione ad altri testi; Ricadute e rapporti con l'insegnamento; Altro*), il lettore ha la possibilità di riflettere e di ripensare gli argomenti letti. Dopo ogni indicazione si trova posto libero per fare degli ap-

punti sul tema. Tutte queste parti servono per comprendere il contenuto in modo più profondo con le quali, nello stesso tempo l'autore assicura la possibilità dell'autocontrollo.

A chi interessi oltre al libro anche l'opinione dell'autore ed i motivi per cui il volume è nato, può consultare il sito <http://www.ameritalia.id.usb.ve/Ameritalia.002.mezzadri.htm> leggendoci un'intervista che secondo le intenzioni dell'autore non è tradizionale, come dice lui "Devo dire che mi stuzzica l'idea che questa intervista sia l'esatto contrario di un'intervista. E cioè le domande sono le risposte, o quasi, e le risposte... non saprei".

Mária Veronika Gecse
Università Cattolica Péter Pázmány



Giovanna Bellati: Théophile Gautier journaliste à *La Presse*: point de vue sur une esthétique théâtrale. L'Harmattan, Paris & Torino, 2008, 264 pp.

Depuis plusieurs années désormais, on assiste à un renouveau d'intérêt de la critique pour l'œuvre de Théophile Gautier: outre certains travaux consacrés à ses romans et nouvelles, comme à ses rapports avec ses contemporains, on s'intéresse aux activités journalistiques de l'écrivain. L'ouvrage de Giovanna Bellati s'inscrit dans la lignée de ces études visant à mettre en valeur l'œuvre journalistique de Gautier, qui couvre 50 ans du XIX^e siècle. Eu égard à l'ampleur de ce corpus, G. Bellati s'est consciemment limitée aux contributions de Gautier à

La Presse, et plus précisément encore, à sa critique théâtrale. Un choix que justifie quotidiennement la longue collaboration de l'écrivain à ce quotidien — près de la moitié de sa vie professionnelle. Cet aspect de l'œuvre de Gautier a été souvent négligé par la critique ou jugé marginal. Pourtant, une étude approfondie des feuillets dramaturgiques de Gautier se révèle, en effet, très intéressante. D'une part, elle permet de mieux connaître un aspect majeur de la vie intellectuelle en France à une époque précise, à travers le monde du théâtre. D'autre part, elle met en lumière les idées de Gautier sur l'art.

Il ne faut pas oublier qu'après la bataille d'*Hernani*, Gautier se référa souvent au théâtre pour exprimer sa pensée sur l'art et se consacra donc à l'écriture de critiques de théâtre. En étudiant les feuillets de Gautier parus dans *La Presse*, G. Bellati regroupe les comptes rendus de sorte à retrouver au fil des discours, l'orientation et l'évolution de la pensée de Gautier sur les acteurs, les lieux et les poétiques du théâtre. Elle analyse également le feuilleton gautierien de point de vue de l'écriture et des typologies textuelles, avant de passer en revue quelques modèles saillants identifiés dans ces textes.

Le livre compte une partie introductive sur la fondation de *La Presse* et sur la participation de Gautier à la vie du quotidien, évoquant ses rapports avec Émile de Girardin et son point de vue personnel à l'égard de son travail de feuilletoniste. Suivent un certain nombre de chapitres qui s'efforcent de synthétiser les opinions, les critiques, les prises de positions de Gautier sur les différents aspects du théâtre de son temps — acteurs, salles,

auteurs, pièces, genres — autant de sujets qui forment les contenus essentiels de ses feuilletons.

Bellati a donné la priorité aux acteurs, aux interprètes de l'œuvre dramatique, plutôt qu'aux auteurs, c'est-à-dire au texte. Ce choix respecte le point de vue de Gautier en tant que critique. Gautier évoqua souvent dans *La Presse* Marie Dorval, Frédérick Lemaître et Rachel. Les deux premiers incarnent, aux yeux de Gautier, les prototypes, féminin et masculin, de l'acteur moderne : à travers les descriptions et les commentaires qu'il fait de leur jeu, de leurs rôles, de leurs interprétations, se dessine une image assez complète de l'acteur romantique. En revanche, l'attention que Gautier porte à Rachel s'inscrit dans une vision et des objectifs différents : Rachel est pour lui le prototype du classicisme, incarnant à la perfection le sens et la conception du tragique ancien et ramenant la tragédie à sa pureté primordiale.

Bellati accorde également tout un chapitre aux auteurs les plus cités par Gautier : Musset, Balzac, George Sand, Dumas, qui représentent le mieux à son sens un « théâtre d'auteur », accomplissant donc le rêve de Gautier de voir éclore une production dramatique réellement littéraire ; pour Gautier, cette nouvelle écriture dramatique paraissait le seul moyen de rehausser le niveau du théâtre contemporain. Ses feuilletons sur Musset révèlent l'attention minutieuse et le sens critique de Gautier sur ce parcours théâtral : reconnaissant le génie d'un auteur resté à l'écart de la réalisation théâtrale, Gautier ne cesse d'en appeler à l'attention des directeurs de théâtre, certain du succès

que Musset peut obtenir auprès du public. Plus tard, témoin du déclin littéraire de Musset, Gautier prend finalement le parti de se taire et de respecter, dans ce silence, la déchéance de l'artiste, comme un acte ultime de reconnaissance, une dernière marque d'estime envers son confrère. Si le théâtre de Musset représente un cas particulier, les pièces de Balzac et de George Sand montrent bien les difficultés de créer une nouvelle forme esthétique. Certes, Balzac, après quelques essais malheureux, avait su trouver le ton et les procédés qu'il fallait dans ses dernières pièces. Mais George Sand, auteur plus prolifique, trouva rarement une écriture dramaturgique efficace, malgré la sensibilité de critique et l'intelligence théorique dont elle fit preuve à plus d'une occasion. C'est en Dumas que Gautier voit un sentiment du théâtre inné : tout est théâtral chez cet auteur, explique-t-il. Dumas donne naturellement une allure dramatique à tout ce qu'il écrit. Même dans ses romans, l'action et le dialogue, ces deux ressorts dramatiques par excellence, ont toujours une place importante, et dans ses pièces l'action se déroule à un rythme souvent échevelé, les personnages étant de purs hommes d'action. Or, les spectacles de Dumas alliaient valeur littéraire et qualité visuelle de l'œuvre théâtrale, une qualité très appréciée de Gautier.

Gautier était en effet si sensible aux aspects visuels de la représentation théâtrale qu'on pût lui reprocher cette attention, en apparence excessive, aux décors, costumes, voire aux physiques des interprètes. Gautier n'était d'ailleurs pas disposé à réduire l'importance de ces

observations dans ses comptes rendus, et on peut dire aujourd'hui que cette part de «critique plastique» est l'un des aspects les plus caractéristiques de ses feuilletons, voir l'aspect qui fonde la «littérarité» de sa critique et crée un rapport évident entre le feuilletoniste et l'écrivain.

L'ethos critique de Gautier a souvent été synthétisé par cette célèbre formule : «Le temps des spectacles purement oculaires est arrivé»—comme pour sanctionner définitivement sa prise de position en faveur du spectacle pur, libéré du texte. Son admiration pour le ballet, le pantomime, voire la féerie, va dans le même sens. Il serait toutefois hasardeux de déduire sur la base de ces affirmations la préférence de Gautier pour les spectacles «purement oculaires», au détriment du théâtre du théâtre de texte. Les jugements et les considérations de Gautier réaffirment au contraire la primauté du texte sur les autres composantes de la représentation théâtrale : non seulement son désir constant de voir les poètes et les romanciers écrire pour la scène, mais aussi, par exemple, son admiration inébranlable pour les pièces de Hugo, également motivée par la beauté des textes de ces œuvres, ainsi que son rêve d'un théâtre idéal, dont le clou serait la déclamation de poèmes lyriques par un grand acteur. Son évaluation positive du pantomime, de la féerie ou du mimodrame semble plutôt dériver de la déception que lui inspirent les textes dramatiques alors en vogue, qui trahissent l'absence d'un théâtre moderne qualifiable de «littéraire».

La critique a voulu voir au cœur de l'esthétique théâtrale de Gautier sa conception d'un théâtre de fantaisie,

non seulement parce qu'elle fut exposée dans un texte unitaire et cohérent, mais aussi, parce qu'elle aurait été insérée dans une œuvre célèbre comme *Mademoiselle de Maupin*. C'est un point de vue duquel Bellati prend ses distances, en montrant que le théâtre de fantaisie ne résume pas l'ensemble de la pensée bien plus complexe de Gautier. Si Gautier avait un penchant indéniable pour un théâtre du merveilleux ou pour la comédie romanesque, il n'était pas non plus opposé au réalisme théâtral. Les grands drames historiques purent susciter son admiration, et cautionner à ses yeux la représentation de situations contemporaines sur la scène, ainsi que le prouve sa critique favorable de *La Dame aux camélias*, dont il appréciait l'analyse fine et naturelle du réel. En revanche, Gautier refusait clairement une conception déjà partiellement naturaliste du théâtre, qu'il voyait dans la tendance moderne à peindre la réalité dans ses innombrables aspects et détails. La pratique de la convention théâtrale signifiait pour lui, entre autres, la nécessité de la sélection, du grossissement et de la mise en relief de certains traits de l'objet représenté et, parallèlement, l'effacement ou l'atténuation d'autres éléments, ce qui amène, idéalement, le dramaturge à une représentation du type plutôt que du particulier. C'est à partir de cette donnée que Gautier affirme souvent sa préférence pour le théâtre classique, surtout pour la comédie de Molière, et pour d'autres genres, qui se fondent sur une mise en scène du réel qui passe par la stylisation et la généralisation plutôt que par l'individualisation.

D'un autre côté, Gautier adhère sans contester à la doctrine du génie créa-

teur, qui implique la conviction que l'œuvre d'art digne de ce nom portera toujours l'empreinte d'une personnalité unique et supérieure. Cette reconnaissance de la marque du génie dans l'œuvre d'art n'a pourtant pas forcément son pendant dans la notion de liberté absolue de l'art, d'affranchissement total des règles. Ainsi, Gautier ne cachait pas son enthousiasme pour certains genres de spectacles, comme le ballet et l'opéra, qui procurait surtout le plaisir d'admirer des artistes maîtrisant à la perfection les contraintes techniques de leurs arts. À l'opposé, on a pu constater quel mépris il éprouvait pour des lois qu'il jugeait ridicules et insensées, comme celles de la dite «science des planches», dans laquelle excellaient Scribe et d'autres auteurs à succès qu'il railla souvent cruellement. Mais Gautier exérait tout autant les contraintes issues des anciennes règles de la tragédie, autre exemple de normes qu'il estimait dépassées. En somme, Gautier refuse les contraintes qui limitent la liberté de l'écrivain dans la construction de la pièce, dans le développement de l'action et des caractères, tout en soutenant les bienfaits des contraintes du style et de l'application des spécificités techniques propres à chaque forme de spectacle théâtral—ces contraintes étant à ses yeux fonctionnelles de la création de la beauté dans l'œuvre d'art.

Giovanna Bellati propose enfin une brève analyse des différents modèles textuels et discursifs présentés par les articles de Gautier dans *La Presse*. Les feuilletons reprennent trois typologies textuelles et trois modalités fondamentales : narratives, descriptive et argumentative. Ces différentes modalités d'écriture

sont très souvent mélangées dans un même texte. Il est rare que l'une d'elles soit utilisée comme modalité unique dans la rédaction d'un article, exception faite de la typologie narrative, qui constitue l'exemple le plus fréquent de textualité pour ainsi dire «pure» dans les articles qui se bornent à résumer l'intrigue d'une pièce. Elle s'accompagne d'ailleurs souvent d'opinions et de jugements qui introduisent dans le compte rendu un discours plus proprement critique. La description et la prise de position critique sont d'ailleurs souvent mêlées ou juxtaposées dans grand nombre de feuilletons. Les comptes rendus les plus variés, ceux qui exploitent à la fois toutes les typologies textuelles et les techniques de composition, traitent des opéras, qui permettent à Gautier de porter l'accent sur les divers aspects de l'œuvre mise en spectacle. Ces exemples de «critique totale» sont peut-être une manière de reconnaître l'opéra comme la forme la plus riche et la plus complète de représentation théâtrale, de lui attribuer une sorte de statut de «spectacle». Malgré la riche palette de ses formes, les comptes rendus de Gautier créent une unité dans son esthétique théâtrale. Ils réaffirment, *in fine*, le principe au fondement de l'ensemble de sa poétique et de sa conception de l'art : la recherche de la Beauté. Aussi évoque-t-il, même dans son travail de critique, les principes auxquels il croit le plus : la primauté du style, la gratuité de l'acte créateur de l'artiste, le refus de toute contrainte utilitaire et commerciale, l'éternité de l'Art. En somme, l'étude de Giovanni Bellati a atteint son but et, en même temps que l'esthétique dramatique, et plus généralement artistique de Gautier, elle a

donné une image aussi complète que possible de la vie théâtrale d'une époque où le théâtre tenait une place prépondérante dans la vie sociale et artistique.

Mihály Benda
MTA ITI Illyés Gyula Archivum



Anna Sórés: Typologie et linguistique contrastive. Théories et applications dans la comparaison des langues. Coll. *Études contrastives*, vol. 9. Peter Lang, Bern, 2008, 212 pp.

Cet ouvrage se divise en quatre chapitres : le chapitre I est consacré à des précisions terminologiques, il s'agit notamment de rendre explicites des termes comme typologie des langues, études translinguistiques, linguistique contrastive, méthode contrastive ; le chapitre II étudie les problèmes contrastifs relatifs aux classes de mots (telles que la préposition ou les articles) ; le chapitre III donne un aperçu des catégories grammaticales, (telles que le genre, le nombre, l'accord, le cas, le temps et l'aspect) ; le chapitre IV est consacré aux problèmes de l'ordre des mots : il sera ici étudié, en principe, l'ordre des constituants dans la phrase et l'ordre des termes à l'intérieur du syntagme, plus particulièrement la place de l'adjectif.

La typologie des langues étudie les langues du monde et, en tant que telle, appartient à la linguistique générale. La linguistique contrastive confronte deux ou plusieurs langues, et en tant que telle, appartient à la discipline de la linguistique appliquée dont l'objectif est la

comparaison des systèmes linguistiques de deux ou plusieurs langues afin de faciliter leur enseignement ou la traduction. Le point commun de ces deux approches réside dans la notion de comparaison, leur différence et due plutôt à leurs visées scientifiques. L'auteur opte plutôt pour une méthode contrastive qui s'inscrit dans le cadre des études typologiques (ou plutôt translinguistiques, terme que l'auteur propose pour éviter l'identification des termes typologie et classification) et dont l'essentiel est de confronter des données de différentes langues (dans le cas présent il s'agit du français, de l'allemand et du hongrois) tout en offrant des données exploitables pour la linguistique générale.

Le deuxième chapitre est consacré à l'étude des adpositions (qui comprend la classe des prépositions ou postpositions). Dans un premier temps, l'analyse est portée sur leur place, puis sur leur forme et en dernier lieu sur leur fonction. L'auteur précise tout au début que cette classe ne constitue pas une catégorie universelle (par exemple les langues australiennes ne connaissent pas la classe des adpositions), alors que le français utilise des prépositions sans cas, le hongrois a des postpositions qui gouvernent des cas et l'allemand a des prépositions qui gouvernent des cas. Certaines langues connaissent uniquement des prépositions ou postpositions, d'autres connaissent plus d'une solution (par exemple le finnois). En français (qui utilise des prépositions), on connaît aussi une postposition (*durant*) et le hongrois est capable de distinguer la temporalité et la spatialité en changeant la place de l'adposition *keresztül*.

Par exemple: *keresztül az erdón* (à travers la forêt) s'oppose à *egy órán keresztül* (pendant une heure).

En ce qui concerne la forme des adpositions, il devient clair que toutes les adpositions ne sont pas des mots invariables (comme la préposition en français). Dans certaines langues, elles peuvent être fléchies selon différentes catégories. Par exemple, en français, la forme contractée de l'article défini 'au' représente le cas où la préposition est fléchie pour la définitude. En hongrois, les adpositions peuvent être fléchies pour la personne *előttem* (devant moi), mais dans ce cas, elles sont considérées comme des pronoms personnels. Leur particularité morphologique dans toutes les langues est qu'elles constituent en principe une classe fermée, c'est-à-dire, elles ne se construisent pas par des procédés de dérivation, mais surtout dans le cadre des processus de grammaticalisation (*style, question* etc. en français)

Pour ce qui est de leur fonction, la question est de savoir si les adpositions sont des têtes de catégories. Pour répondre à cette question, l'auteur applique un test de substitution qui montre que dans les langues étudiées, il s'agit plutôt de tête sémantique, vu que la tête devrait donner des propriétés à l'ensemble de la construction. Dans les cas cités par l'auteur, la substitution n'est possible qu'avec un adverbe ou un pronom. Par exemple: *Le chien a été retrouvé parmi les bagages* → **Le chien a été retrouvé parmi* → *Le chien a été retrouvé parmi eux*. Par contre, nous trouvons des cas où la substitution fonctionne, mais dans ces cas, le même élément est à la fois préposition et adverbe. Par exemple: *Paul a voté contre le projet. Paul a voté*

contre. Il ressort de tout cela que les adpositions ne forment pas une classe de mots autonome.

Pour présenter le troisième chapitre, nous avons choisi, arbitrairement, deux problèmes qui nous paraissaient les plus instructifs, notamment, le problème du nombre et du temps/aspect.

Contrairement à la notion du genre, le nombre est une catégorie quasi-universelle, en fait, il y a très peu de langues dans lesquelles la marque du pluriel soit absente (par exemple le chinois). Ces marques peuvent être très variées: elles peuvent être des suffixes (hongrois, *-k*, français, *-s*), mots du nombre (tagalog, *mga*), flexion interne (italien, *i* pour masc.), reduplication d'un lexème (indonésien, *anak-anak* (enfants)) etc. Le point commun de toutes ces marques est que le pluriel est marqué par rapport au singulier. La notion du pluriel dans les langues indo-européennes correspond à deux valeurs du nombre (singulier et pluriel), mais dans un grand nombre de langues, on trouve par exemple le duel qui désigne deux entités (inuktitut, *iglu, igluk, iglut* (une maison, deux maisons, plusieurs maisons)).

Bien qu'étonnant, l'expression du temps est loin d'être universelle, il y a plus de langues qui connaissent l'aspect que le temps. Les approches translinguistiques considèrent le temps et l'aspect comme non-dissociables et parlent de système temps-aspect (ou aspecto-temporels). Comrie a étudié les tiroirs des langues indo-européennes, du hongrois et du finnois, à l'aide d'oppositions binaires: passé vs. non passé, perfectif vs. perfectif. Il a trouvé que toutes les langues étudiées connaissaient la répartition non passé vs. passé et la plu-

part connaissent les tiroirs présent/aoriste/imparfait (à l'exclusion du russe et du hongrois dans lesquels une seule forme représente toutes les valeurs du passé). Pour comparer les différentes occurrences dans ces tiroirs, l'auteur présente une analyse contrastive portant sur des extraits de textes littéraires (Le Clézio, Móricz, Kosztolányi, Marquez). De cette analyse, il ressort clairement que c'est l'aspect perfectif/imperfectif des tiroirs du passé qui apparaît dans les textes hongrois, à l'aide de la présence (perfectivité) ou l'absence (imperfectivité) de préverbes, renforcés ou non par un adverbe. Comme dans les exemples : *Nemsokára feltűnt az, akit várt* (Bientôt la personne qu'il attendait parut). Par contre, l'antériorité, qui ne peut pas être exprimée en hongrois, se traduit de préférence par des compléments. Par exemple : *Damaso tudta, hogy a felesége egész éjjel szüntelenül várta* (Damaso comprit que sa femme l'avait attendu toute la nuit). Tous ces exemples montrent à quel point temps et aspect sont indissociables dans la comparaison des langues.

Le dernier chapitre propose deux types d'analyse, l'une portant sur l'ordre des constituants dans la phrase, l'autre sur l'ordre dans le syntagme.

L'ordre des constituants dans la phrase présente plusieurs variations possibles telles que SVO, SOV, VSO, OVS, OSV dont les trois premières sont les plus fréquentes et les deux dernières très rares. On peut voir que la plupart des langues présentent un ordre où le sujet précède l'objet. Il existe deux sortes de description : on peut décrire l'ordre des mots en termes du sujet/prédicat ou en termes de topique/commentaire. D'après Li et Thomson, certaines langues

se prêtent à une analyse en termes du sujet/prédicat (langues indo-européennes, finno-ougriennes), d'autres en termes topique/commentaire (le chinois). Dans le domaine du hongrois, les avis se partagent. Katalin É. Kiss opte plutôt pour une description en topique/commentaire. L'auteur propose les exemples suivants : *Mit csinál János?* (Que fait Jean?) *(János) kávéét iszik.* (Jean boit du café.) *(János) issza a kávéját.* (Jean boit son café.) A partir de ces exemples, on peut constater que nous avons des réponses aussi bien en SVO que SOV (ou plutôt VO et OV, le GN sujet étant souvent omis). Ce qui veut dire que dans ce cas-là, le sujet n'est pas explicité (le pronom sujet n'est pas exprimé en hongrois dans la langue courante). Cela aboutit à une phrase sans topique. Qu'est-ce qu'on peut en conclure? L'auteur arrive à la conclusion selon laquelle, bien que les deux approches soient possibles, c'est la description sujet/prédicat qui semble plus opératoire.

L'autre problème soulevé dans ce dernier chapitre concerne l'ordre dans le syntagme. Nous avons choisi, en guise d'illustration, le problème de la place de l'adjectif épithète. L'adjectif épithète a deux places possibles : il peut être antéposé par rapport au nom (AN) (allemand, hongrois), postposé au nom (NA) (albanais, souahéli) ou présenter les deux positions (les langues romanes, qui, fondamentalement appartenant au type NA, permettent aussi AN). Ce qui est intéressant, c'est que la plupart des langues romanes permettent non seulement deux positions, mais elles les exploitent du point de vue sémantique, en fait, il n'existe aucune autre famille de langues qui connaisse le type exploita-

tion sémantique: c'est un trait roman qui ne s'observe ailleurs.

L'ouvrage d'Anna Sörös a le grand mérite de rendre accessibles les études translinguistiques aux chercheurs, enseignants, étudiants qui s'intéressent à la diversité des langues et plus particulièrement à la comparaison des traits syntaxiques, morphologiques, universels ou non, des langues du monde.

Edit Bors

Univ. Catholique Pázmány Péter, Piliscsaba

